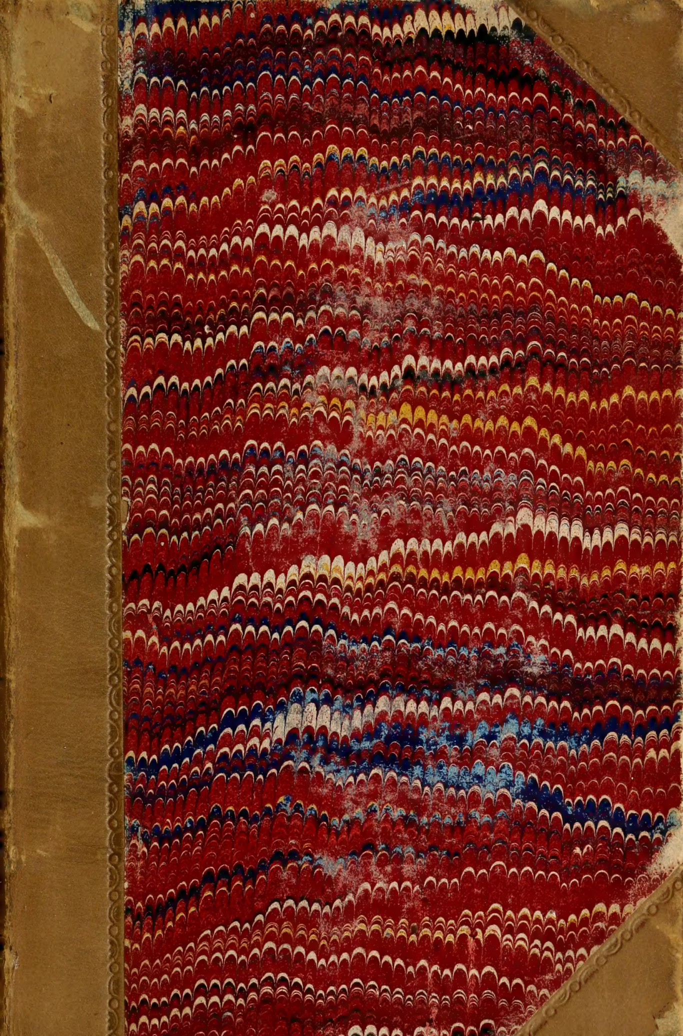




Goldwin Smith.



ESSAI

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR

M. PRÉVOST-PARADOL

de l'Académie française

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

AVERTISSEMENT.

On ne peut guère prononcer le mot d'Histoire universelle sans que le souvenir et l'exemple de Raleigh ne reviennent à la pensée. Enfermé dans la Tour de Londres, il avait entrepris, dit-on, d'écrire l'histoire du genre humain; tout à coup le bruit d'une querelle éclatant dans la cour de sa prison vient l'interrompre. Il veut apprendre ce qui s'est passé; il appelle, il interroge tous ceux qui ont pris part à ce démêlé ou qui l'ont vu et, à travers leurs contradictions, recherche en vain la vérité. Puis, s'apercevant qu'il lui est impossible de l'atteindre, il sourit et jette au feu son histoire, abjurant la prétention de savoir et de dire la vérité sur les événements qui ont rempli la vaste scène du monde, lorsqu'il ne peut la connaître sur l'incident même qui vient de se passer sous son toit.

Raleigh a eu raison d'écouter cette leçon du hasard s'il avait la prétention chimérique d'écrire en détail l'histoire du genre humain; il s'est découragé trop tôt s'il voulait seulement esquisser les lignes principales de ce grand tableau et se borner aux traits sur lesquels il n'existe point d'incertitude. Le détail de l'histoire est infini, et, par là même, il est obscur et reste le plus souvent livré aux discussions de ceux qui s'at-

tachent à le découvrir et à le raconter. Ce n'est pas que sur un point déterminé, il ne soit possible, en s'enfermant rigoureusement dans des limites restreintes et en suivant les méthodes en usage dans les informations judiciaires, d'approcher de la vérité. Notre siècle peut s'honorer de quelques beaux travaux en ce genre, qui ont vivement éclairé quelques points de l'histoire, à peu près comme les phares tracent des cercles étroits et lumineux sur l'immense étendue des flots. Mais appliquer une semblable méthode à l'histoire générale est impossible, et il faudrait renoncer à l'écrire si elle ne pouvait s'écrire qu'à ce prix.

Il y a cependant un ensemble de faits certains dans la vie du genre humain; c'est cet ensemble qui est la matière légitime et suffisante de l'histoire générale. On discute, par exemple, autour de nous sur le détail de la bataille de Waterloo, sur les faits particuliers qui en ont décidé l'issue, sur la part de tel ou tel homme dans le résultat de cette terrible journée, et sur tous ces points les avis diffèrent; mais tout le monde s'accorde en ceci : qu'il y a eu une bataille livrée à Waterloo, qu'elle a été perdue par Napoléon et qu'elle a eu pour conséquence la seconde chute de l'Empire et le rétablissement de la Charte en France. Tous les événements de l'histoire du monde ont ce double caractère; par le détail de leurs causes immédiates et de leur mode d'exécution, ils donnent prise au doute, mais ils échappent au doute en ce qui touche leur existence et leur résultat. Ils restent donc, pour ainsi dire, plongés d'un côté dans l'obscurité, tandis que, de l'autre, ils sont en pleine lumière. C'est ce côté lumi-

neux des événements que considère l'histoire générale ou universelle. La certitude est son domaine, et ce domaine est assez vaste pour qu'elle s'en contente. Elle ne doit point se piquer de rien découvrir; sa tâche exclusive est de recueillir et de classer les plus grands et les plus clairs souvenirs de l'humanité.

Ce n'est pas tout, en effet, que de reproduire ces principaux événements de l'histoire sans en fausser les couleurs; il faut les faire paraître dans un ordre logique, montrer comment ils s'enchaînent les uns les autres, ou plutôt comment ils s'engendrent, et comment le flot pousse le flot dans ce large fleuve. Par là, l'histoire générale touche à la philosophie de l'histoire, mais elle ne doit point s'y perdre; elle ne doit point oublier surtout l'immuable distinction du bien et du mal, ni devenir immorale pour paraître profonde ou élevée. L'histoire n'a pas de raison d'être si elle n'enseigne la justice; et l'histoire universelle, qui dispose du temps et de l'espace, semble d'autant mieux faite pour ce noble enseignement qu'elle parle de plus haut, et peut donner plus d'exemples. Nous écrivions jadis, à ce sujet, en publiant la première édition de cet ouvrage : « Le monde moral a, comme le monde physique, ses désordres et ses tempêtes; on ne pourait le nier sans fermer les yeux à l'évidence. Mais l'histoire universelle est d'un grand secours aux esprits que peuvent troubler ces tristes épreuves. Les histoires particulières sont parfois contraintes, pour être fidèles, d'exposer ces désordres sans nous en montrer le redressement. L'histoire universelle ne connaît point de tels obstacles. La décadence d'un

peuple est pour elle le commencement de la grandeur d'un autre; les défaites passagères du bon droit ne font qu'annoncer sa victoire décisive; elle embrasse d'un regard les fautes et leur réparation la plus lointaine; elle devient, par cela même qu'elle se prolonge, une leçon de morale, et nous rendant tôt ou tard raison de ce qu'elle raconte, elle nous apprend qu'en définitive l'histoire du genre humain ne donne point de démenti à la conscience humaine. » Le temps n'a point changé en nous cette opinion de notre jeunesse, et en relisant ce long ouvrage pour cette édition nouvelle, nous l'avons plutôt senti s'affermir.

Nous n'avons pas seulement relu cet ouvrage, nous l'avons corrigé de notre mieux, en nous efforçant surtout de l'abréger et de l'éclaircir. Il est bien peu de ces pages qui n'aient été retouchées, et nous avons ainsi appris par expérience combien, à force d'écrire, on devient plus exigeant envers soi-même, surtout en ce qui touche la précision et la clarté du langage. Ainsi revu et amélioré, ce livre est toujours loin d'être sans défauts, et l'entreprise est trop hardie pour être jamais exécutée de façon à nous satisfaire; mais tel qu'il est, il ne peut guère manquer d'être utile, et nous paraît certainement moins indigne de la bienveillance du public.

Septembre 1865.

PRÉVOST-PARADOL.

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LIVRE I.

—

L'ORIENT

JUSQU'AUX PREMIÈRES RELATIONS DES PERSES AVEC LES GRECS.

I, De l'Asie en général. — II. La Chine. — III. L'Inde. — IV. L'Égypte. V. Les Juifs. — VI. Les Phéniciens. — VII. Les Assyriens. VIII. Les Mèdes. — IX. Les Perses. — X. Civilisation orientale. (D'une date inconnue à 501 avant J.-C.)

I. De l'Asie en général.

C'est en Asie que se sont formées les premières sociétés humaines; c'est de l'Asie que la civilisation s'est répandue dans le reste du monde. Partout ailleurs elle s'est transformée plusieurs fois; elle semble immuable à son berceau. Elle y paraît toujours la même, au milieu de conditions toujours semblables; et les

mêmes causes qui l'empêchent de périr lui défendent de changer.

Ce vaste continent, qui s'étend des monts Ourals à l'Océan Pacifique et de la mer Glaciale à la mer des Indes, est formé de deux immenses plateaux, qui vont en s'inclinant, l'un vers le nord, l'autre vers le sud, et qui diffèrent complétement par la culture et par le climat. Il n'y a point, à proprement parler, de zone tempérée, et, par là même, point d'intermédiaire entre les races mobiles et entreprenantes du nord et les races amollies du sud. L'extrême pauvreté à côté de l'extrême abondance, la force voisine de la faiblesse, nous expliquent cette longue succession d'empires, qui couvrit de ruines l'Asie méridionale et qui la fit tant de fois changer de maîtres. Et les mêmes causes agissant toujours dans le même sens, nous comprenons pourquoi ces conquêtes n'amenaient aucun changement durable, et comment les vainqueurs, prenant les mœurs des peuples vaincus et subissant la même influence, se préparaient les mêmes destinées. La race vigoureuse des Perses ne s'établit sur les bords du Tigre et de l'Euphrate que pour succomber au jour marqué devant l'invasion des Grecs; et les successeurs d'Alexandre ne font que préparer les voies aux Romains. A l'autre extrémité de l'Asie, la Chine, conquise par les peuples du Nord, leur impose ses mœurs et semble les envelopper dans sa civilisation. C'est ainsi que d'un bout à l'autre de cette partie du monde, un mouvement apparent ne fait que couvrir une immobilité réelle, que les efforts renouvelés des races européennes réussissent à peine à trou-

bler, et que leur ascendant pourra bien difficilement détruire.

Ce n'est qu'en Asie que peuvent se fonder, grâce à la ressemblance des mœurs et à l'habitude universelle de l'obéissance, ces grands empires, toujours prêts à être démembrés pour être reformés de nouveau. Ces contrées immenses, toujours disposées à suivre le sort de leur capitale, cette indifférence des peuples au changement de leurs maîtres, rendent les conquêtes asiatiques aussi faciles qu'elles sont infécondes. Les révolutions politiques ne sont rien chez les peuples dont les mœurs ne peuvent changer, et la facilité même de ces révolutions est un signe certain de leur impuissance. Y eut-il jamais contraste plus frappant qu'entre l'Inde et ses conquérants modernes, les Anglais? Quelle domination fut à la fois plus absolue quant au gouvernement, plus restreinte quant aux mœurs? Il leur est plus aisé d'ajouter un vaste territoire à leur empire que de gagner une famille à leur civilisation. Jamais immobilité séculaire ne défia avec plus de succès et de sécurité l'activité politique et le zèle religieux. N'est-il pas bien remarquable que la Chine, à la fois si prudente et si mercantile, résiste, lorsqu'il s'agit d'éloigner les Européens, aux menaces de guerre et à l'appât du gain? Et lorsque les hautes classes semblent vouloir fléchir, les classes inférieures, en qui l'antique esprit de la Chine est plus vivace et plus aveugle, rendent toute transaction précaire par leurs violences soudaines. C'est ainsi que de toutes parts, soit qu'il accueille les étrangers en maîtres, soit qu'il les repousse, le continent asiatique oppose

à leur civilisation une barrière presque impossible à franchir.

L'Asie n'a donc, à proprement parler, pas d'histoire, parce qu'elle nous offre des mœurs à peindre plutôt que des changements à raconter. Dire ce qu'elle a été, c'est dire ce qu'elle est maintenant et ce qu'elle sera longtemps encore. « Les vêtements, dit Montesquieu, y sont tels qu'il y a mille ans. » Les mœurs n'y sont guère plus changeantes. L'histoire ne peut donc recueillir chez ces peuples que ces révolutions extérieures, que ces nomenclatures stériles d'événements toujours les mêmes, aussi peu instructifs pour l'esprit humain que le retour régulier des saisons. Si l'histoire de l'Asie, proprement dite, n'est qu'un tableau où toute chose garde éternellement sa place, il y a cependant pour l'Asie une histoire véritable : c'est celle de ses rapports avec l'Europe. Partout où la race européenne a porté ses pas, elle peut être suivie avec intérêt par l'histoire, parce que de sa mobilité féconde est sortie une suite de changements, tous dignes de la mémoire des hommes. La civilisation que cette race a reçue de l'Asie, les efforts qu'elle a faits pour la lui rendre transformée, sont les premiers sujets intéressants de l'histoire. Mais pour y arriver, il faut peindre d'abord ce que l'Asie a d'immuable et d'immobile, et ce que le cours des événements ne ramènera plus sous nos yeux. La Chine, dont la civilisation est un fait isolé dans le monde, doit nous occuper la première.

II. La Chine.

A l'est et au sud l'Océan, de hautes chaînes de montagnes à l'ouest, au nord des steppes immenses : telles sont les barrières naturelles qui ont favorisé l'isolement de la civilisation chinoise. De grands fleuves, de longues chaînes de montagnes sillonnent ce vaste espace, et en y réunissant tous les climats, y permettent toutes les cultures. Riche de son propre fonds, la Chine peut se passer de tout secours étranger. Cette nécessité du commerce et des échanges qui, plus que tout le reste, unit les peuples entre eux et confond leur civilisation, n'a jamais existé pour elle. Si elle a toujours voulu vivre seule, cela lui fut toujours facile; et si cet isolement doit un jour cesser, c'est que des causes étrangères auront fait violence au génie des habitants.

Les traditions des Chinois sur leur origine et sur les commencements de leur histoire ont le caractère commun aux traditions de tous les peuples, qui veulent qu'un Dieu ait fondé leur empire et gouverné leurs aïeux. Cette histoire primitive est partout merveilleuse, parce que les peuples ne jugent naturel et possible que ce qu'ils sont habitués à voir, et que les commencements du genre humain ou l'établissement d'un grandempire, étant poureux des faits sans analogues, ne paraissent pas explicables par des causes naturelles. Les Chinois reconnaissent pour premier empereur, le premier homme Pan-Kou. Le règne du ciel, le règne de la terre et le règne de l'homme, tels sont les noms

que donnent les traditions chinoises à ces époques successives de toutes les civilisations commençantes, dont on essaye vainement de percer l'obscurité. Diverses fables, rattachées à des personnages héroïques, vainqueurs d'animaux monstrueux, expriment, pour les Chinois, cette première lutte contre la nature et cette première victoire dont presque tous les peuples ont gardé le souvenir. La fin de ces luttes est, dans leurs traditions, le véritable commencement de leur empire. Ils font remonter à cette époque ce rapide accroissement de leur population, qui est le fait le plus permanent de leur histoire et le plus important peut-être pour ses conséquences politiques. C'est alors qu'apparaissent les premiers législateurs, entourés de cette divine auréole qui rendit partout sacrés les fondateurs des croyances et des mœurs d'un grand peuple. Fou-Hi, Chi-Noung sont, chez les Chinois, les inventeurs du labourage, de la médecine, des sacrifices, des nombres, du calendrier, de la musique et de toutes ces découvertes qui accompagnent la naissance des sociétés et dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

C'est vers l'an 3000 avant J.-C. que commence les temps historiques de la Chine avec le règne de Hoang-Ti, le premier législateur politique des Chinois. La division du peuple en classes, l'établissement d'un tribunal pour écrire l'histoire, et en général les plus anciennes institutions de la Chine lui sont attribuées. Le successeur de son fils fut élu par les grands, et cette élection, qui suppose l'établissement d'une sorte de féodalité, dura jusqu'au règne de Yu, qui commença

le cadastre de l'empire. Il est remarquable que les annales chinoises attribuent à leurs plus anciens empereurs des travaux qui sont ordinairement le signe d'une civilisation avancée et d'une sage administration. La dynastie Hia compte dix-huit empereurs, et devint un fléau pour la Chine. La dynastie Chang la remplaça, et après une succession de bons et mauvais empereurs, fut remplacée elle-même par la dynastie des Tcheou : celle-ci dura 800 ans, et fit rapidement avancer la civilisation chinoise, puis dégénéra à son tour et fut exterminée. Elle fit place à la dynastie de Thsin qui, en 249 ans avant J.-C., devint maître de l'empire. Cette famille était l'une des plus puissantes maisons féodales qui se partageaient alors le territoire chinois. La nouvelle dynastie eut donc tout d'abord à écraser les grands feudataires de l'empire. Un grand empereur, Tsin-Chi-Hoang-Ti, accomplit cette tâche. Une longue suite de victoires amena l'empire chinois à l'unité; des mesures habiles, un désarmement général, l'établissement de routes immenses, la construction de la grande muraille, l'organisation d'une hiérarchie de fonctionnaires, rendirent cette unité durable. Alors se produisit l'un des faits les plus curieux de cette antique histoire, la persécution des lettrés : soit que cette classe d'hommes, attachée aux anciennes traditions et aux mœurs primitives, fît obstacle aux grandes réformes de l'empereur; soit qu'au contraire cette classe inclinât aux innovations dangereuses et parût menacer la tranquillité de l'empire, il n'en est pas moins assuré que les savants et les livres furent à cette époque également poursuivis. On reconnaît l'esprit

pratique de la Chine dans l'exception qui fut faite en faveur des livres de médecine et d'agriculture. Un an après la mort du persécuteur des lettres, sa dynastie s'éteint et fait place à celle des Han, contemporaine des guerres puniques et des successeurs d'Alexandre.

Cette courte revue de l'histoire de la Chine nous a déjà appris quelque chose de ses mœurs et de son esprit. Nous y voyons des princes occupés surtout des arts utiles et des objets d'intérêt public; dès l'origine, de grands établissements et de vastes travaux; une société souvent bouleversée et renaissant toujours de ses ruines, mais menacée sans cesse par les mêmes causes de destruction. Ne nous laissons pas abuser, en effet, par le langage des historiens chinois sur les causes qui renversent les unes sur les autres toutes ces dynasties successives. A les entendre, elles commencent toutes par des princes vertueux et finissent par des tyrans détestables. La décadence régulière de ces dynasties vient d'un mal plus profond que l'abaissement du caractère des empereurs: Si les derniers paraissent si incapables ou si pervers, c'est qu'ils ont à lutter contre des difficultés telles que les révolutions et les guerres les peuvent seules résoudre.

Le fléau de la Chine, c'est l'accroissement périodique de son immense population; c'est la nécessité, pour la nourrir, d'un travail si constant et si régulier, que la moindre interruption entraîne d'incalculables désordres. L'émigration par des colonies, ou par la guerre étrangère, ne vient pas éclaircir cette population, enfermée dans d'infranchissables limites, et refusant de s'aventurer sur l'Océan. Qu'on jette les yeux

sur ce pays, où les montagnes sont coupées par étages pour donner plus de place à l'agriculture où les jachères sont inconnues, où nul repos n'est permis, ni à la terre, ni à l'homme, et l'on comprendra qu'une faute dans l'administration, une année inféconde, un désordre intérieur suffisent pour amener de terribles famines, et immédiatement des révolutions sanglantes. La famine, c'est la plainte éternelle des historiens chinois, c'est la source des grandes guerres, c'est le torrent qui emporte les dynasties. Quand cette population décimée s'est remise au travail, la Chine se calme et prospère jusqu'à ce que les mêmes maux renaissent des mêmes causes. Et de nos jours encore se sont produites ces alternatives d'abondance et de paix, de famine et de guerre, qui forment l'antique histoire de la Chine. L'Europe entendait parler, il y a peu de temps, de bandes nombreuses, maîtresses de provinces entières, menaçant la capitale, livrant aux troupes impériales de grandes batailles, semblables à celles qui fondaient jadis des dynasties.

Cette nécessité continuelle du travail, cette vie précaire et chèrement achetée, nous expliquent en partie l'âpre amour du gain qui est le trait distinctif du caractère chinois. De là viennent aussi cette puissance de la tradition et cette perpétuité dans les coutumes, qui distinguent surtout la civilisation de ce grand empire : tout y doit être prévu et réglé, parce que tout y est nécessaire, et que, dans cette machine où le moindre dérangement produit un grand désordre, tous les ressorts ont leur importance, et toutes les précautions leur prix. La règle universelle de l'obéis-

sance, le respect d'une hiérarchie immuable, les honneurs rendus à l'agriculture, la piété filiale érigée en moyen de gouvernement, la soumission politique enseignée parmi les devoirs de la famille, la religion bornée à une école de morale et de sagesse pratique, les lettres à la fois soutenues et contenues par le gouvernement, et dirigées uniquement en vue de l'utilité publique; tout en un mot, dans cet empire, depuis les lois fondamentales jusqu'aux plus minces détails de l'étiquette, est organisé en vue de la conservation vigilante et perpétuelle des maximes et des coutumes indispensables au salut et au maintien de cette société. « Si les septuagénaires, disait le sage Theng-Tseu à un ancien empereur, portent des vêtements de soie et mangent de la viande, et si les jeunes gens à cheveux noirs ne souffrent ni du froid, ni de la faim, toutes choses seront prospères. » La politique chinoise est tout entière dans ce peu de mots.

Et la philosophie chinoise y est aussi tout entière; elle est un code de morale pratique; elle énumère et conseille les vertus utiles à l'État; elle recueille des exemples dans la tradition, et fait du passé la leçon du présent; nulle recherche inutile, nulle trace de ce qu'on appelle en philosophie la spéculation désintéressée. On a sur Confucius ce mot précieux d'un de ses disciples : « On peut souvent entendre notre maître « disserter sur les qualités qui doivent former un « homme distingué par ses vertus et ses talents; mais « on ne peut obtenir de lui qu'il parle sur la nature « de l'homme et sur la voie céleste. » Aussi Confucius est-il le représentant officiel de cette philosophie pra-

tique, qui, enseignée dans les écoles et profondément introduite dans les mœurs, est devenue une partie essentielle de l'esprit national et un des plus forts soutiens de la société chinoise. On lui rend une sorte de culte dans toutes les écoles et dans plus de quinze cents temples; ses ouvrages, dont les éditions sont répandues par milliers, élèvent depuis des siècles les générations nouvelles dans l'ancien esprit de la Chine; il personnifie la tradition, et il est, comme elle, immuable et respecté.

Tels sont les caractères les plus frappants de cette antique société chinoise, si originale et si semblable à elle-même, au milieu des révolutions les plus violentes et des mouvements les plus désordonnés. Sujette à de grandes misères, connaissant à la fois les maux d'une civilisation extrême et d'un fond toujours subsistant de barbarie, gouvernée avec une sagesse admirable en apparence, et se trouvant en réalité sans ressource et sans remède contre les fléaux qui semblent l'apanage exclusif des peuples en enfance, cette société nous offre un singulier mélange de faiblesse et de grandeur, bien digne de l'attention et de la curiosité des hommes.

III. L'Inde.

Si l'industrie de la Chine est routinière, si sa politique est immobile, sa science enchaînée à la tradition, du moins trouvons-nous en elle une science, une politique et une industrie. Tous ces signes extérieurs de la civilisation disparaissent lorsque nous jetons les yeux sur l'Inde. La vie y est simple, les besoins peu

nombreux, et la population, dispersée en un nombre infini de bourgades, échappe aux liens politiques que forment ailleurs la nécessité du travail commun et les rapports journaliers. Nous ne voyons point dans l'Inde, comme en Chine, une grande capitale, un pouvoir central, une administration régulière; une multitude de petits princes y ont gouverné de tout temps des États séparés, qui se prêtent eux-mêmes, avec une facilité merveilleuse, aux réunions ou aux démembrements les plus variés. C'est qu'il n'y a réellement dans l'Inde d'autre unité que celle du village, qui change indifféremment de maître, parce que nul maître ne peut y changer les mœurs. « Chaque commune, dit un historien, contient, outre les propriétaires fonciers, douze classes d'habitants : le juge et magistrat (potail), le régisseur, le gardien du lieu et des champs, le distributeur de l'eau pour l'arrosement, l'astrologue pour prédire les jours et les heures fastes et néfastes, le charron, le potier, le blanchisseur du peu d'habillements qu'on y connaît, et qui sont ordinairement confectionnés dans les familles mêmes ou achetés dans les marchés voisins; le barbier, l'orfévre ou fabricant de la parure des femmes et des filles, lequel est quelquefois remplacé par le poëte de l'endroit, qui est aussi le maître d'école. Ces douze employés reçoivent leur salaire en terre ou en une certaine quantité de blé, fourni par les agriculteurs de la commune. L'Inde tout entière n'est qu'un corps immense, formé de ces petites républiques. Les habitants de chacune d'elles obéissent aussi en temps de guerre à leur potail, qui est tout à la fois magistrat,

receveur et fermier principal. Ils s'inquiètent fort peu de la chute et du démembrement des empires. Pourvu que le lieu qu'ils habitent et sa banlieue, exactement fixée par des bornes, ne souffrent point de changement, ils voient avec indifférence la souveraineté passer en d'autres mains; l'administration intérieure n'en reste pas moins la même. »

Qu'importe à ce pays le passage des conquérants, qu'ils se maintiennent ou non, qu'ils soient ou non remplacés par d'autres, qu'ils s'appellent Sésostris, Alexandre, Sandracottus ou la Compagnie des Indes? Quelque durables que semblent ces dominations étrangères, elles le sont moins encore que les mœurs de la contrée soumise, elles ne font, pour ainsi dire, pas partie de son histoire. L'Inde n'a d'autre histoire intérieure que les événements à demi fabuleux consignés dans ses livres saints, et ces événements n'arrêteront pas longtemps notre attention. Mais son histoire véritable, celle qui pour nous est pleine d'intérêt et d'enseignements, puisqu'elle nous montre la source de la plupart des cultes anciens, c'est l'histoire de ses croyances et de ses révolutions religieuses. L'influence du climat, la facilité de la vie, et en même temps le retour fréquent des grands fléaux qui la rendent précaire, le goût de la contemplation oisive, la splendeur souvent accablante d'une nature presque toujours supérieure aux forces de l'homme, tout contribua à développer outre mesure, dans ces imaginations à la fois molles et ardentes, cette partie de l'intelligence qu'on a nommée de nos jours le sens religieux. Le petit nombre d'événements politiques qu'on rencontre dans

l'histoire de l'Inde, organisation de castes, guerres intérieures, persécutions, se rattachent tous à une croyance religieuse, et n'en sont le plus souvent, que la conséquence immédiate. Nous ne jetterons donc sur ces événements, peu connus d'ailleurs, qu'un coup d'œil rapide, pour nous occuper plus longuement de leur cause, qui subsiste encore et qui seule a un véritable intérêt pour la science.

Partout où une population est divisée en castes rigoureusement distinctes, on peut dire que cette division exprime une diversité de races et une antique conquête, à laquelle les croyances religieuses n'ont fait qu'apporter une sanction et un gage de durée. Il est probable qu'une race conquérante, descendue de l'Himalaya, a soumis toute la Péninsule et formé, dès la plus haute antiquité, les classes supérieures de la population. Les classes inférieures, que distingue une couleur plus foncée, semblent descendre des habitants primitifs de l'Inde, soumis par les armes et assujettis pour toujours par la religion.

La première caste est celle des Brahmanes. A la fois prêtres et guerriers, ils furent longtemps les véritables maîtres de l'Inde, et surent réduire plusieurs fois à l'obéissance la seconde classe révoltée. Celle-ci est formée des kchatrya, ou guerriers; les vaisiya, laboureurs ou marchands, composent la troisième; la quatrième comprend les artisans et serviteurs, sous le nom de soudras. Cette dernière classe est exclue du mariage avec les trois premières et de la connaissance des livres saints. Enfin une classe inférieure représente sous le nom de Paria, ce que l'Inde a de plus miséra-

ble et de plus vil; classe asservie et méprisée par système, et qui sert, par cette abjection même, à rendre la distinction des castes plus manifeste et plus durable. La tradition qui fait sortir des castes des différentes parties du corps de Brahma, exprime d'une manière sensible et populaire que ces divisions sont d'institution divine et doivent être éternelles.

Elles ne purent pas cependant s'établir sans combat et vingt victoires, que les traditions religieuses attribuent à Vichnou, incarné dans un brahmane, nous montrent quelle effusion de sang fut nécessaire pour fonder un ordre de choses si peu conforme à la conscience humaine. La seconde guerre dont l'Inde ait gardé le souvenir, est une lutte sanglante et mêlée de miracles sans nombre, entre l'empire des Kourous et celui des Pandous, entre le nord et le midi de l'Inde. L'intervention divine de Krichna put seule terminer à l'avantage des Pandous cette longue série de persécutions et de batailles, qui garda dans les traditions indiennes le nom de *grande guerre*. Le royaume des Pandous était, comme tous les grands empires de l'Inde entouré de dynasties indépendantes, parmi lesquelles celle d'Hastinapour, qui compta quatre-vingt-un rois, est restée la plus célèbre.

Alexandre passa dans l'Inde sans laisser de traces. On peut supposer que l'empire des Prasiens, qui comprenait alors une grande partie de l'Inde, avait succédé au royaume d'Hastinapour. L'Indien que les Grecs ont appelé Sandracottus, délivra l'Inde de la domination étrangère, et conclut un traité avec Séleucus Nicator. Les deux siècles qui suivent cette époque nous sont

inconnus. Un conquérant, appelé Vicramaditya, nous est ensuite montré par les Pourânas comme maître de l'Inde entière, du royaume de Cachemire et du Decan septentrional. Ce grand empire finit, comme tous les autres, par se résoudre en une foule de petites principautés indépendantes.

La presqu'île occidentale, dont l'histoire est restée inconnue, est pourtant la partie de l'Inde où les Brahmanes, qui l'habitaient de préférence, ont laissé les traces les plus profondes, les plus majestueux monuments. La puissance de cette religion et son imposant caractère nous sont attestés par des ruines immenses et par des temples encore debout. C'est à Ellora qu'on peut encore contempler, au milieu des rochers, cette prodigieuse réunion d'édifices, parmi lesquels on a peine à distinguer le temple principal, et qui disputent entre eux de magnificence et de majesté. Des éléphants gigantesques supportant des voûtes souterraines, des obélisques, des pyramides, des statues, des bas-reliefs, des étages entassés les uns sur les autres, des légendes infinies représentées dans le granit, patiemment fouillé, témoignent encore de la puissance du sentiment religieux et de l'opiniâtre volonté de ces antiques dominateurs.

Et, par un étrange contraste, la religion qui a suscité ces travaux gigantesques a pour dogme le néant du monde, l'inutilité de la vie humaine; pour morale, l'indifférence et l'inertie. Les importantes découvertes qu'on a faites de nos jours, et les beaux travaux auxquels elles ont donné lieu, nous permettent d'observer cette religion dans son esprit et dans ses effets.

La croyance qui fait de Dieu l'âme du monde, et que les temps modernes désignent sous le nom de panthéisme, en est le fond immuable : Brahma est le nom de cet être unique, qui est à la fois la cause du monde et le monde lui-même. Il y a dans le monde une tendance perpétuelle à se développer et à se conserver : Vichnou exprime cette tendance. Il y a aussi un mouvement contraire, qui détruit à leur terme fatal tous les êtres particuliers, et qui les fait rentrer dans l'être universel, dans le sein de Brahma : Siva est le nom de cette force destructive. L'homme n'est donc qu'une forme passagère de l'être universel ; sa vie est pleine de misères, et ces misères ne se terminent point avec sa vie ; car le cercle de l'existence entraîne toutes les créatures dans un mouvement sans terme, et il faut, sous mille formes diverses, reparaître sur cette scène de douleurs, qui est le monde. Cette croyance n'est pas seulement le fond du brahmanisme, mais de toute religion et de toute philosophie qui a l'Inde pour berceau. Nulle hérésie ne l'a repoussée, nul philosophe ne l'a niée ; tous la prennent pour point de départ; elle est le génie même de l'Inde et restera attachée comme un seau à tout ce que l'Inde pourra enseigner à l'Europe.

Quelle consolation, quelle espérance offrait le brahmanisme, à côté de cette menace d'une perpétuelle renaissance? Une seule, celle d'échapper par l'étude des livres saints et par une connaissance parfaite de la vérité à cette nécessité de renaître. Celui qui a ce bonheur s'absorbe à jamais dans le sein de Brahma. Deux choses sont ici à remarquer, et nous expliqueront en même temps le sens et la portée de la grande

révolution que le bouddhisme fit dans l'Inde. Cette absorption dans le sein de Brahma n'est qu'une garantie imparfaite contre la renaissance des âmes, puisque Brahma est le monde lui-même avec tout ce qu'il comprend. Ensuite ce moyen d'échapper à une vie sans cesse renouvelée est le privilége d'un bien petit nombre d'hommes, puisque la lecture de livres saints est interdite à plusieurs castes, et que la dernière de toutes est accablée d'une ineffaçable souillure.

Le bouddhisme, qui compte environ deux cents millions de sectateurs, vint réformer la religion brahmanique sur ces deux points importants. Ce ne fut plus l'absorption en Brahma, mais l'anéantissement complet qui, sous le nom de Nirvana, fut promis aux sages La science complète des lois du monde et des vérités religieses n'est plus le seul chemin qui mène à cet anéantissement désiré. La pratique de six vertus transcendantes, l'aumône, la vertu, la science, l'énergie, la patience et la charité, y conduit également. Enfin tout homme, en quelque classe qu'il soit né, peut aspirer au Nirvana. Il n'y a plus de castes devant la perfection religieuse; le chemin du salut, c'est-à-dire du néant, est ouvert aux plus humbles. Telle fut la grande révolution dont Sakya-Mouni fut l'auteur, cinq cents ans au moins avant notre ère : cinquante ans de prédication ont fondé sa doctrine; les travaux des conciles bouddhistes, la persécution, un infatigable esprit de prosélytisme l'ont affermie et répandue.

Cette importante partie de l'histoire de l'esprit humain a pour fondement les livres bouddhistes eux-mêmes, qui ne sont que les dépôts et les commentaires

des paroles du maître. Quatre cents ans après la mort de Sakya-Mouni, le troisième des conciles bouddhistes adopta définitivement ces livres, après en avoir écarté tout ce que la tradition ou l'hérésie pouvait y avoir ajouté ou altéré. Ce sont ces livres qui ont fait connaître pour la première fois à l'Europe, sous son véritable jour, la croyance d'un si grand nombre de nos semblables.

Les légendes bouddhistes nous confirment dans cette opinion, que Sakya-Mouni n'était pas un réformateur politique et ne détruisait les castes qu'au point de vue religieux. « On s'enquiert de la caste, est-il écrit quelque part, quand il s'agit d'une invitation ou d'un mariage, mais non quand il s'agit de la loi, car les vertus ne s'inquiètent pas de la caste. » Le détachement du monde, l'indifférence à la douleur, le mépris de la volupté et du bien-être, le désir du néant, qui forment la morale bouddhiste, nous sont montrés en action par mille passages de ces belles légendes. Un innocent, à qui le bourreau vient d'arracher un œil, dit en le tenant dans sa main : « Pourquoi donc ne vois-tu plus les formes comme tout à l'heure, grossier globe de chair? Comme ils s'abusent, les insensés qui s'attachent à toi en disant c'est moi ! » Quelle figure exprime plus vivement que celle-ci le néant du monde et de la vie? « Il n'y a ici ni hommes, ni femmes, ni créatures, ni personne ; toutes ces conditions n'ont aucune réalité, sont non existantes ; toutes sont le produit de l'imagination, semblables à une illusion, semblables à un songe, semblables à l'image de la lune, réfléchie dans l'eau. » Et ne s'explique-t-on pas la rapide propaga-

tion du bouddhisme à travers l'Asie, quand on lit qu'il n'y a pas pour le sage « de présent plus précieux que le cadeau d'un homme à convertir ? »

Cette religion serait un fait isolé dans le monde qu'elle mériterait toute notre attention; mais il était d'autant plus indispensable d'y arrêter nos yeux qu'elle a eu sur les religions et sur les philosophies de l'antiquité une influence aujourd'hui hors de doute. Ce qu'on entend le plus souvent par l'esprit oriental, lorsqu'on parle de ce que l'Europe a reçu de l'Asie, n'est autre chose que cet ensemble d'idées et de tendances, qui sous le nom de bouddhisme, domine encore une grande partie du continent asiatique. Les rapports de la langue grecque avec le sanscrit, du polythéisme grec avec la mythologie indienne, l'origine de la théorie de la métempsycose, certaines tendances de Pythagore et de Platon, sont des faits inexplicables pour celui à qui l'état religieux de l'Inde est resté inconnu. C'est donc ce qui devait nous intéresser en elle, plus encore que son immobile état politique, ou que le changement insignifiant pour elle de ses maîtres étrangers[1].

IV. L'Égypte.

Le grand empire que les bords du Nil ont vu se soutenir pendant une si longue suite de siècles, appartient à la civilisation orientale par ses origines, par son organisation intérieure, par ses croyances religieuses. Mais nous trouvons chez ce peuple l'unité de gouvernement, l'ordre, le goût des conquêtes, un progrès ré-

1. Voyez l'Appendice A.

gulier, une lente et inévitable décadence; en un mot les signes les plus importants de cette vie politique des nations qu'il était réservé à l'Europe de connaître dans toute son étendue et de développer dans tous ses effets L'Égypte nous offre donc un double caractère. Son gouvernement sacerdotal semble l'enchaîner à l'Orient et ses révolutions successives la rapprocher jusqu'à un certain point de l'Europe. La géographie est ici d'accord avec son histoire. L'isthme de Suez et l'étroit canal de la mer Rouge l'unissent à l'Asie; la civilisation lui vientà la fois du Sud et de l'Orient, et, suivant le Nil jusqu'à la mer, vient couvrir de cités, qui durent encore, les rives de cette Méditerranée qui fut pour les peuples anciens une sorte de patrie commune.

L'Égypte n'est que la vallée du Nil, un don du fleuve, comme dit Hérodote. Les atterrissements du Nil ont formé le Delta et ont fait avancer régulièrement l'Égypte du côté de la mer. Au mois de mai, le fleuve déborde, couvre ses rives et se retire après les avoir fertilisées. La terre, couverte de cet engrais, reçoit les semences et rend d'abondantes moissons. L'aspect du pays, le caractère des habitants, les habitudes séculaires de leur culture, tout se ressent de cette inondation régulière et bienfaitrice ; son influence fut profonde dans la religion, elle dure encore dans les mœurs. De son ancienne grandeur il ne reste à l'Égypte que deux choses : ses ruines et sa fécondité. Depuis Hérodote, elle a rempli d'admiration les voyageurs ; depuis les Perses, elle a nourri ses maîtres.

Il est impossible d'assigner une date à la civilisation de l'Égypte, mais on a cherché à en découvrir l'ori-

gine et marquer le chemin qu'elle a suivi. Selon les propres traditions des Égyptiens, leur pays fut originairement habité par des tribus sauvages, sans loi et sans industrie. Elles vivaient de pêche dans des cabanes de joncs. Ce n'est pas du sein de ces tribus qu'est sortie la civilisation égyptienne. On a donc pensé que des peuplades descendues des montagnes de l'Abyssinie, ou parties des plaines de la Nubie, sont venues à diverses époques s'établir sur les bords du Nil. Elles fondaient un temple, autour du temple des maisons, et s'attachaient les aborigènes par la force des armes et par l'exemple d'une civilisation supérieure. Qu'on se rappelle que les pâtres formèrent la dernière caste de la société égyptienne, et l'on sera porté à croire que les deux premières descendent de ces anciens conquérants qui furent en même temps les fondateurs de la religion, cette gardienne des castes. La colonie nouvelle en formait d'autres à son tour, et les envoyait chercher un établissement plus loin dans la vallée du Nil, toujours sous la direction d'un chef qui transportait avec lui les dieux et les lois de la cité. De fréquentes émigrations allèrent ainsi longtemps, à travers la Thébaïde, peupler jusqu'au Delta les deux rives du fleuve. Bientôt, les relations devenant à la fois plus nécessaires et plus étroites, là où il y avait un sanctuaire on creusa un port ; les mêmes villes devinrent à la fois les siéges principaux de la religion et du commerce. Thèbes, Memphis, Éléphantine, n'ont pas d'autre origine ; le négoce et le culte religieux ont de tout temps réuni les peuples.

Les prêtres de ce mystérieux État de Méroé, qui a

laissé au sud de l'Égypte tant de monuments de sa civilisation sacerdotale, semblent les chefs de ces anciens conquérants des rives du Nil. Ils apportèrent dans leurs colonies le culte d'Ammon et le secret de ces arts qui tirent les peuples de la barbarie. Les Égyptiens font eux-mêmes hommage de leurs connaissances aux dieux de Méroé, et particulièrement à Ammon, Osiris et Isis. Des cultes divers se maintinrent cependant en Égypte, en ce sens qu'on n'adorait pas les mêmes animaux partout : ici c'était le crocodile et là l'hippopotame. Mais de tout temps on retrouve au-dessus de cette religion grossière, le culte d'Ammon et des grands dieux ses parents. La religion populaire des premiers habitants de l'Égypte subsista ainsi dans sa diversité barbare, au-dessous du culte plus élevé des conquérants. Cette opinion est confirmée par le remarquable rapport que l'on trouve entre les divisions des nômes et ces superstitions locales. Ces divisions que les traditions populaires attribuaient à Sésostris, parce qu'il fut maître de toute l'Égypte et en remania le territoire, ont donc une origine plus ancienne. Le temple de chaque colonie formait avec son territoire un nôme où la religion générale d'Ammon et d'Osiris s'associait au culte particulier des habitants. « Ceux qui ont fondé le sanctuaire de Jupiter Thébain, dit Hérodote dans un précieux passage, ou qui font partie du nôme de Thèbes, s'abstiennent des brebis et tuent des chèvres ; mais ceux qui ont élevé le sanctuaire de Mendès ou qui appartiennent au nôme de Mendès, s'abstiennent de chèvres et tuent des brebis. »

On voit donc ces prêtres, qu'on peut appeler les fondateurs de l'Égypte, établir leur empire sur les populations indigènes, par la religion et les bienfaits. La civilisation leur fut communiquée dans ses avantages matériels; elles furent exclues de cette partie de la civilisation qui rend les hommes égaux par les lumières, et la distinction de caste, lien mystérieux de l'Égypte avec l'Inde, fut la trace unique et durable de la différence d'origine. Cette supériorité, une fois établie, se maintint aisément. Durant la période qui s'étend de l'invasion la plus ancienne des Éthiopiens jusqu'à Menès, le gouvernement de l'Égypte fut purement théocratique. Elle eut pour maîtres les dieux du premier, du second et du troisième ordre, c'est-à-dire la caste sacerdotale, qui exerça, au nom d'Ammon, d'Isis et d'Osiris, le plus absolu pouvoir.

Le règne des hommes commença par l'avénement de Menès, premier roi de la première dynastie. D'après l'historien Manéthon, on ne sait rien des trois premières dynasties égyptiennes; mais la quatrième, qui commence environ 4230 avant l'ère chrétienne, nous a laissé une trace impérissable de son passage : c'est la grande pyramide, tombeau de Chéops, qui a employé, dit-on, 100 000 hommes pendant trente ans à la construire. Les tombeaux de cette époque nous montrent les marques d'une civilisation déjà développée, d'une culture avancée, d'une grande aisance répandue dans les campagnes.

Avec l'avènement de la onzième dynastie nous voyons le siége du gouvernement s'établir à Thèbes et la prospérité de l'Égypte, sous la douzième dynastie,

est attestée par de nombreux monuments, dont l'immense lac Mœris, creusé par Amenemha III, pour régulariser l'inondation du Nil, était le plus magnifique, aussi bien que le plus utile. La treizième et la quatorzième dynastie n'ont pas laissé d'histoire; sous la quinzième et la seizième, l'Égypte fut en proie à l'invasion et à la domination des Hycsos ou Pasteurs, qui furent, en partie, absorbés par la civilisation des vaincus, et en partie chassés, sous la dix-septième dynastie, par le roi Amosis. On croit généralement que c'est sous les rois pasteurs que Joseph est venu en Egypte et que le Pharaon, qui l'a pris pour ministre, lui était uni par la communauté de la race.

Après l'expulsion des Pasteurs commence, sous la dix-huitième dynastie, 1700 ans avant l'ère chrétienne, la grandeur politique et militaire de l'Égypte. Les Amosis, les Thoutmès, la régente Hatasou, les Aménophis, furent des conquérants qui ont laissé sur les ruines imposantes de Thèbes l'histoire de leurs grandes actions et les traces de leur puissance. La domination égyptienne déborda sur l'Asie occidentale, sur les îles de la Méditerranée, sur l'Abyssinie. La dix-neuvième dynastie fut surtout occupée à défendre et à maintenir cette grandeur contre les causes de ruine qui menaçaient déjà ce trop vaste empire. Ce fut l'œuvre des Sethi, des Ramsès et snrtout de ce glorieux Ramsès II, qui régna soixante-sept ans, et qui, sous le nom de Sésostris, que lui ont donné les Grecs, est devenu le type de la puissance et de la sagesse égyptiennes. Mais à la fin de la vingtième dynastie, l'Égypte commence à succomber sous une tâche qui

est au-dessus de ses forces. Elle est dépouillée de ses conquêtes et on la voit avec étonnement, sous la vingt-troisième dynastie, divisée en une dizaine d'états, et plus tard, sous la vingt-cinquième dynastie, soumise à la domination éthiopienne. Cette domination détruite à son tour, fait place à une division nouvelle sous douze chefs; mais l'un de ces chefs, Psammitichus, prit à sa solde des pirates cariens et ioniens et se rendit le seul maître de toute l'Égypte. Psammitichus fut le chef de la vingt-sixième dynastie, qui jeta un dernier éclat sur les armes égyptiennes, laissa de beaux monuments, et fut renversée par la conquête des Perses sous Cambyse, 526 ans avant l'ère chrétienne. Et l'Egypte, depuis cette époque jusqu'à nos jours, fut toujours soumise à des maîtres étrangers.

Jusqu'au dernier moment elle avait conservé le goût des grandes entreprises et des constructions gigantesques. Néchao, fils de Psammitichus, avait voulu faire communiquer le Nil et la mer Rouge par un canal, qui resta inachevé et qui avait coûté la vie à cent mille ouvriers. Ce fut enfin par les douze chefs qui gouvernèrent l'Égypte avant Psammitichus, que fut construit ce célèbre labyrinthe dont une admirable description, qu'Hérodote en a laissée, nous semble plus propre qu'aucune autre peinture à donner une juste idée de la grandeur singulière de l'architecture égyptienne : « J'ai vu ce monument, dit Hérodote, et je l'ai trouvé supérieur à sa réputation; je crois même qu'en réunissant tous les bâtiments construits par les Grecs, on resterait encore au-dessous de cet édifice, et pour le travail et pour la dépense, quoique le temple d'Éphèse

et celui de Samos soient justement célèbres. Les pyramides même étaient certainement alors des monuments qui surpassaient leur renommée; chacune d'elles pouvait être comparée à ce que les Grecs ont produit de plus grand, et cependant le labyrinthe l'emporte sur elles. On y voit dans l'intérieur douze cours recouvertes d'un toit et dont les portes sont opposées alternativement les unes aux autres. Six de ces cours sont tournées au nord et six au midi; elles sont contiguës et situées dans une enceinte fermée par un mur extérieur. Les chambres que renferment les bâtiments du labyrinthe sont toutes doubles, les unes voûtées et souterraines, les autres élevées sur ces premières; elles sont au nombre de trois mille, quinze cents à chaque étage. Nous avons parcouru celles qui sont au-dessus du sol, et nous en parlons d'après ce que nous avons vu; mais pour celles qui sont au-dessous, nous n'en savons que ce qu'on nous en a dit, les gardiens n'ayant voulu pour rien au monde, consentir à nous les montrer. Elles renferment, disent-ils, les tombeaux des rois qui ont anciennement fait bâtir le labyrinthe et ceux des crocodiles sacrés; ainsi, nous ne pouvons rapporter sur ces chambres que ce que nous en avons entendu dire. Quant à celles de l'étage supérieur, nous n'avons rien vu de plus grand parmi les ouvrages sortis de la main des hommes; la variété infinie des communications et des galeries rentrant les unes dans les autres, que l'on traverse pour arriver aux cours, cause mille surprises à ceux qui parcourent ces lieux, en passant tantôt d'une des cours dans les chambres qui les environnent, tantôt de ces chambres

dans des portiques, ou de ces portiques dans une autre cour. Les plafonds sont partout en marbre ainsi que les murailles, et ces murailles sont chargées d'une foule de figures sculptées en creux; chaque cour est ornée d'un péristyle, presque toujours en marbre blanc. » L'admiration d'Hérodote n'a pu être excitée à un tel point que par un imposant spectacle. Celui qui a vu et décrit tant de merveilles, dispersées dans le monde ancien, n'a pas dû se laisser arracher facilement un pareil témoignage : « Je n'ai rien vu de plus grand parmi les ouvrages sortis de la main des hommes. »

Les Grecs ont toujours respecté dans l'Égypte, non-seulement la grandeur des monuments, mais la mystérieuse antiquité de sa civilisation. Hérodote dit que la Grèce a reçu de l'Égypte plusieurs institutions, un grand nombre de rites et quelques-uns de ses dieux. Cette patrie des arts et de la religion sembla toujours à la Grèce une source de lumières. Elle y envoya s'instruire, à l'école des prêtres, ses sages et ses législateurs; et elle lui attribua ces antiques préceptes de sagesse dont elle ne pouvait trouver l'origine en elle-même, parce qu'ils se transmettent avec les âges et forment le fonds commun de l'humanité. Cette caste sacerdotale, en qui une science parfaite semblait unie à une autorité souveraine, parut se rapprocher de plus en plus des dieux, à mesure que le cours du temps l'éloignait davantage; la philosophie grecque revendiqua pour ancêtres ceux qui avaient eux-mêmes reconnu pour maîtres les sages de Méroé, et c'est du sein de la science égyptienne que s'éleva le prophète des Hébreux.

V. Les Juifs.

La nation juive ne tient pas une grande place dans le monde ancien par la politique et par la guerre. Entourée de puissants empires, déchirée par des luttes intestines, elle n'a guère connu, après un court moment de splendeur, que la défaite et la servitude. Depuis les rois d'Égypte jusqu'aux empereurs romains, combien n'a-t-elle pas supporté de maîtres! La grandeur passagère des règnes de David et de Salomon fut tout intérieure; le peuple juif ne joua pas un seul instant le rôle d'un peuple dominateur et influent sur les destinées du monde. Et cependant c'est de son sein qu'est sortie la religion chrétienne, et ce sont les livres juifs que cette religion perpétue et répand parmi les nations modernes. Telle fut l'étrange destinée de ce petit peuple, que son existence politique fut sans importance et sans éclat, et que seulement à partir du jour de la destruction de sa patrie et de sa dispersion dans le monde, il attache son histoire et son nom à la plus grande révolution qu'ait éprouvée le genre humain.

La première réunion d'hommes à laquelle on puisse donner le nom de peuple juif est formée de ces tribus nomades qu'un esclave, sorti de leur sein et devenu ministre d'un roi d'Egypte de la XVIIe dynastie avait établies, dans la terre de Gessen, entre le Nil et la mer Rouge. Elles venaient des pays situés entre le Tigre et l'Euphrate et avaient pour ancêtres des familles errantes de pasteurs qui s'étaient multi-

pliées et dispersées. Quatre cents ans de paix et de prospérité rendirent ces tribus si nombreuses, qu'elles devinrent un danger pour le pays qui leur avait donné asile. On voulut les contraindre à renoncer à la vie nomade, les attacher définitivement au sol par l'agriculture et par la construction de grandes cités. Mais ce n'était ni le lieu, ni le jour où le peuple juif devait embrasser la vie sédentaire, et cette nouvelle contrainte lui parut la plus dure oppression. Sa résistance dut augmenter la crainte et l'irritation des Égyptiens, et les persécutions commencèrent. Le rapide accroissement de la population juive inspirait surtout de l'inquiétude. De là une mesure terrible, dont l'antiquité, dans son mépris pour la vie humaine, n'offre que trop d'exemples : on ordonna que tous les mâles nouveau-nés seraient pendant quelque temps, voués à la mort. Un de ces enfants, abandonné au courant du Nil fut sauvé par la fille de Pharaon et élevé à la cour : c'était Moïse, le libérateur du peuple juif, le révélateur de la loi.

Élevé au milieu des grands et des prêtres, initié de bonne heure à cette civilisation savante, à la partie la plus pure et la plus secrète de la religon égyptienne, et conservant toujours le désir de tirer sa race de la servitude, Moïse fut admirablement préparé à son rôle de législateur. Un événement imprévu hâta cette grande entreprise : il tua un Égyptien qui maltraitait un Juif, et se réfugia dans le pays de Madian, sur les confins de la Palestine. Ce retour à la vie pastorale des anciens Hébreux remplit Moïse d'un nouvel esprit et fit du sage un prophète. Les livres saints nous le

montrent en communication directe avec Dieu et recevant de lui l'ordre d'amener son peuple en Chanaan. Nous le voyons ensuite exigeant du roi d'Égypte l'affranchissement de sa race et l'obtenant par des prodiges. Enfin, ce peuple nombreux s'ébranle, et, inutilement poursuivi par les Égyptiens, entre dans le désert qui doit le conduire à la terre promise.

Cette marche devait durer quarante années. Au pied du mont Sinaï, le peuple juif reçut de Moïse les tables de la loi, où la morale éternelle était résumée en quelques paroles et revêtue de la sanction divine. Les tribus reprirent ensuite leur laborieux voyage. Au milieu des dissensions et des révoltes s'éteignit la génération qui avait vu l'Égypte; et Moïse, mourant sur le mont Nébo, laissa en vue de la terre de Chanaan, sous le commandement de Josué, une génération nouvelle, pour qui n'existait d'autre passé ni d'autre avenir que les promesses du prophète et leur prochain accomplissement.

Ce fut cette race avide et vigoureuse que Josué conduisit au delà du Jourdain et qui écrasa, avec une irrésistible ardeur, les tribus du pays, réunies contre l'ennemi commun. Les douze tribus juives, établies dans la terre promise, formèrent une sorte d'État fédératif, qu'unissait l'observation du même culte et des mêmes lois. Ce culte et ces lois étaient contenus dans les livres de Moïse, qui réglaient avec la même autorité souveraine, la politique et la religion. Ces livres ne sont autre chose que l'exposition de la loi et des desseins de Dieu sur le peuple juif. L'histoire n'y est que secondaire; elle vient seulement confirmer la loi

et rendre manifeste l'intervention perpétuelle de Dieu dans les destinées d'Israël. Aussi cette histoire s'attache-t-elle surtout à mettre en lumière ce qu'il y a de grand, d'imprévu, d'humainement impossible dans l'histoire du peuple juif. C'est moins un récit qu'un continuel témoignage à l'appui de la toute puissance divine et de la loi vénérable que Dieu a promulguée et si merveilleusement défendue. Quelle est donc cette loi, à la fois politique et religieuse, à laquelle Moïse attacha son nom et dont l'observation plus ou moins fidèle fait toute l'histoire du peuple hébreu?

Cette loi proclame tout d'abord l'unité et l'immatérialité divines. Point d'idoles, point d'images de la Divinité; un seul autel pour tout le peuple; dans le désert le tabernacle, le temple à Jérusalem. Le culte est confié à la famille d'Aaron et à la tribu de Lévi. De la famille d'Aaron sortent le grand prêtre et les prêtres, chargés des sacrifices et des cérémonies et ayant droit aux prémices de toutes les offrandes. Les lévites sont chargés des détails du culte et de l'instruction religieuse du peuple. Ils possèdent quarante-huit villes dispersées parmi les tribus et reçoivent la dîme de toutes les productions de la terre, On offre au Seigneur en sacrifice des animaux, des gâteaux et des parfums. Dieu étant le maître absolu des Juifs, tous les biens du peuple lui appartiennent; et, en signe de cette domination, il lui faut offrir les prémices des récoltes, les premiers-nés des troupeaux et même les premiers-nés de la famille, qu'on rachète à prix d'argent. Enfin, un sacrifice commun expie tous les ans les fautes du peuple, et un bouc émissaire, chargé des

malédictions du grand prêtre, emporte au désert tous les péchés des tribus.

Des fêtes solennelles, rigoureusement observées dans tous leurs détails, rendaient la religion toujours présente aux souvenirs de la nation juive et la mêlaient à tous les actes importants de sa vie. La nation se trouvait réunie tout entière autour de l'arche, au jour de Pâques ; et c'est ainsi qu'elle fut plus tard assiégée tout entière par les Romains. Cette fête était célébrée en mémoire de la sortie d'Égypte. La Pentecôte rappelait la promulgation de la loi au pied du Sinaï ; les tabernacles étaient l'emblème du séjour du peuple dans le désert. C'est ainsi que l'histoire du peuple juif était chaque année ramenée sous ses yeux par des cérémonies invariables qui consacraient et renouvelaient la tradition. Chaque septième jour, chaque septième année appartenait à Dieu. Tout travail était interdit pendant le jour du sabbat, et pendant toute l'année sabbatique toutes les terres devaient rester en friche. Les dettes ne pouvaient être réclamées pendant cette année, et les esclaves juifs avaient le droit d'y reprendre leur liberté. L'année qui terminait sept semaines d'années avait des effets plus importants encore. La terre, aliénée par la vente entre des mains étrangères, retournait à la famille, et le vendeur reprenait son bien. C'est ainsi que la loi religieuse servait ici de fondement à une loi économique et rétablissait, à une époque fixée, une certaine égalité dans les fortunes. Par cette union indissoluble de l'ordre politique et de l'ordre religieux, tout devenait également sacré, également durable, et la foi du peuple juif était la solide garantie de ses institutions.

L'autorité du père de famille était, comme partout dans l'antiquité, excessive. Il pouvait vendre ses fils et ses filles avant leur majorité. Mais, après sept ans, l'esclave était libre. La loi de Moïse est plus libérale envers les femmes que la plupart des législations antiques. La femme était cependant achetée par son mari et la polygamie était permise. Ce fut Moïse qui interdit le mariage entre le frère et la sœur, si ordinaire aux Égyptiens. La succession suivait la ligne directe; le fils aîné avait double part; le reste de l'héritage était partagé entre les autres enfants. La femme d'un Juif mort sans enfants doit être épousée par le frère du défunt, et les enfants issus de ce second mariage étaient considérés comme issus du premier. Le législateur hébreu attachait la plus grande importance à la perpétuité de la famille, qui assurait celle de la tribu.

Si les Juifs connaissaient l'esclavage, l'esclave juif, protégé par la religion, est plutôt un mercenaire qu'un esclave. La loi imposait l'esclavage comme punition de certains crimes. Le Juif pauvre se vendait ou vendait ses enfants; mais l'engagement ne devenait irrévocable que si l'esclave laissait passer volontairement une année sabbatique sans réclamer sa liberté. L'esclave blessé par son maître était libre, et celui qui tuait son esclave était accusé d'homicide. Moïse, dans le *Deuteronome*, compte l'esclave comme faisant partie de la famille. Pour les étrangers, considérés comme formant des nations, la loi juive est inflexible et consacre l'état de guerre. Elle est humaine et protectrice pour les étrangers qui viennent s'établir parmi le peu-

ple juif, rappelant aux Hébreux qu'eux aussi ont vécu sur une terre étrangère. Et, par une admirable attention de rendre le bien pour le mal, les Égyptiens sont spécialement recommandés à l'humanité des Hébreux.

L'égalité devant la justice découlait naturellement de l'égalité devant Dieu qu'avait établie la loi religieuse. Deux juges étaient élus par les parties et en nommaient un troisième. Des appels successifs pouvaient faire monter la cause jusqu'au tribunal du grand pontife. La procédure est empreinte de justice et offre des garanties aux accusés. Un seul témoin ne peut faire condamner. Le faux témoin porte la peine du crime qu'il a imputé à l'innocent. Nous retrouvons ici la loi du talion, qui est le fond de la législation pénale des Juifs. La peine capitale, la flagellation, les amendes, étaient les châtiments en usage. Six villes de refuge étaient ouvertes aux Juifs qui avaient commis un meurtre involontaire et que la vengeance de la famille menaçait, au défaut de la loi.

Le peuple juif nous offre donc le rare spectacle d'une nation chez qui la loi a devancé et formé les mœurs. La civilisation juive ne l'a pas créée, cette loi; elle en est au contraire sortie, et elle n'a duré qu'en s'y conformant. Lorsque la nation s'en écarte, des prophètes l'y rappellent et des fléaux l'y ramènent. C'est dans cette loi qu'est toute sa force et toute sa vie; mais cette civilisation, dont un lien sacré est à la fois la règle et la borne, est par là même immuable et incapable de progrès. Son idéal est la durée, son avenir une inévitable décadence.

A peine établi dans sa nouvelle patrie, ce peuple semblait près de périr. Les anciens habitants revendiquèrent souvent à main armée la possession de leur territoire et soumirent plus d'une fois les Hébreux. Des servitudes, tantôt partielles et tantôt générales, suscitaient chez le peuple juif des libérateurs qui prenaient le nom de juges et qui le gouvernaient sous l'autorité des prêtres. On compte quatorze de ces juges jusqu'à Samuel, et parmi eux une femme, une prophétesse, Déborah. Des dissensions intérieures se mêlaient à ces guerres étrangères. Une partie de la tribu de Dan se livra à l'idolâtrie, et la tribu de Benjamin, révoltée, fut presque exterminée. Vingt ans après la mort d'Héli, sous lequel les Hébreux avaient éprouvé de grandes défaites, un simple lévite, Samuel, s'empara de tous les pouvoirs et sauva la nation. Il vainquit les Philistins, reconquit l'arche d'alliance perdue dans une bataille, et ramena, dans Israël pacifié, l'ordre et l'unité. Il voulut rendre à la religion toute sa force, sachant que le peuple juif ne vivait que par sa religion. Enfin il songea à fixer dans sa famille le pouvoir, qui passait de mains en mains, selon les caprices du peuple et la réputation des guerriers; mais il eut par malheur des fils incapables, et tous ses projets furent détruits. Dès ses premiers pas, le réformateur hébreu se brisait contre l'écueil des gouvernements héréditaires.

Les dangers toujours croissants du dehors, l'éloignement qu'inspire à un peuple, devenu militaire, le gouvernement sacerdotal, amenèrent enfin dans les institutions d'Israël une transformation définitive. Le

peuple demanda un roi à Samuel. Dès cet instant commence, entre la royauté militaire et le pontificat, une rivalité qui ne doit plus finir et qui amènera la ruine des Hébreux ; mais la royauté juive, à l'origine, resta soumise au grand prêtre. Saül n'est d'abord qu'un chef d'armée, qui n'a ni une cour, ni un pouvoir souverain, et qui combat, sous l'inspiration de Samuel, pour le salut commun.

Mais Saül victorieux désira s'affranchir de Samuel, et, offrant lui-même un sacrifice au Seigneur, il semble avoir voulu usurper les fonctions sacerdotales. En même temps, il adoucit la loi juive à l'égard d'un roi vaincu. La lutte commence aussitôt entre le pontificat et la royauté, et toutes les espérances du grand prêtre se reportent sur un jeune homme, que son courage militaire rendit influent à son tour, sur David. Saül périt avec ses deux fils dans une guerre contre les Philistins, et David, qui lui succéda, acheva la conquête de la terre de Chanaan.

Les Hébreux, les Philistins, les Moabites, les Ammonites furent alors vaincus et soumis. Jérusalem devint le siége du gouvernement et reçut l'arche sainte, jusque-là errante avec les armées. La défaite des Iduméens orientaux étendit la domination de David jusqu'à l'Euphrate ; en même temps, il enleva à d'autres tribus iduméennes deux ports sur le golfe Élamitique et s'ouvrit ainsi la mer Rouge. Cette prospérité passagère du peuple juif vient de l'union, passagère elle-même, du sacerdoce et de la royauté, de l'esprit militaire et de l'esprit religieux. La royauté, qui vient d'affranchir et d'agrandir Israël, semble absorber le pontificat. David

danse devant l'arche sainte et laisse d'admirables monuments de poésie religieuse.

Salomon bâtit magnifiquement le temple de Jérusalem, ouvre au commerce juif de nouvelles voies, fortifie presque toutes les villes de la Judée, et communique par degrés à la royauté juive la splendeur et la faiblesse des monarchies orientales. David avait préparé ce grand règne; il avait donné à son successeur des ports sur la mer Rouge, une armée permanente, un impôt régulier. Il se trouva que son successeur eut l'âme élevée et les goûts magnifiques. Israël eut donc en même temps des éléments de prospérité et un prince tout disposé à les mettre en œuvre au profit de sa gloire. Son luxe, sa sagesse, l'éclat de sa cour et la délicatesse de sa vie furent admirés dans un temps où l'Orient était rempli de cours voluptueuses et splendides. Le roi juif était poëte. Ses paraboles et ses cantiques, si vivement empreints du génie oriental, étaient célèbres bien au delà des bornes de la Judée. Elles sont venues jusqu'à nous, ses maximes de sagesse ou plutôt d'indifférence, ses plaintes mélancoliques sur la vanité de la science et sur le néant des plaisirs. Il parle de tout ce que désirent les hommes comme un sage qui a épuisé toutes les voluptés de la vie, et, peut-être, comme un prophète qui sent que toute cette grandeur ne lui survivra pas d'un seul jour.

En effet, Salomon mourait à peine que la ruine d'Israël était consommée par le schisme des dix tribus. Cette révolution était inévitable et de nombreux symptômes l'avaient annoncée. Le système d'impôts établi par David faisait déjà affluer les richesses à Jérusalem,

dans les tribus de Juda et de Benjamin. Les frais immenses de la construction du temple accrurent les charges des dix autres tribus; et alors commença, entre les provinces et la capitale, cette rivalité qu'on retrouve chez toutes les nations dont une grande ville a concentré la vie et les richesses. Sous David même, les fils révoltés du roi avaient trouvé dans le peuple un redoutable concours, et Séméï avait poursuivi de pierres et d'injures le roi fugitif. La seule tribu de Juda, restant fidèle à David, avait fait pressentir comment s'opérerait le schisme d'Israël. Les dernières années de Salomon avaient enfin été troublées par la révolte de Jéroboam. C'est ainsi que s'annonçait la séparation définitive des tribus, au moment même où la royauté venait de construire le temple de Jérusalem, comme le gage et le symbole de l'unité religieuse et politique du peuple juif.

L'idolâtrie, la guerre civile, la conquête étrangère et la transportation du peuple juif par les rois d'Assyrie et par ceux de Babylone, tel est le triste spectacle que nous offrent les tribus divisées. L'histoire politique des Juifs est terminée; les prophètes continuent l'histoire religieuse du peuple hébreu. Leurs avertissements, leurs menaces, l'attente perpétuelle du libérateur qu'ils promettent sans cesse à Israël sont les seuls faits qui méritent désormais d'être signalés. Cette attente même est souvent funeste aux Juifs, parce qu'elle les jette dans des entreprises désespérées et leur fait croire à chaque instant qu'ils touchent au terme de leurs défaites et de leurs servitudes; mais c'est dans cette suprême espérance que reposent la vie

et l'avenir de ce malheureux peuple. La captivité de Babylone et l'édit libérateur de Cyrus sont les derniers actes importants de cette lutte inégale entre les débris d'Israël et les grands empires de l'Asie. A partir de ce jour, ils ne font plus qu'attendre, sous les maîtres les plus divers et dans la condition la plus misérable, le dernier coup que Rome leur doit porter.

L'effet de cette servitude orageuse et de ces dispersions fréquentes des Juifs parmi les peuples de l'Asie n'échappera pas aux yeux d'un observateur clairvoyant. On comprend ainsi comment le génie oriental s'est rapproché de celui du peuple juif, et comment se trouvent répandues dans tout l'Orient les idées et les espérances qui semblent particulières aux Hébreux.

VI. Les Phéniciens.

Le luxe des cours orientales, de fréquentes luttes pour la possession d'une côte ou d'un port, la fondation de grandes villes au milieu des déserts, nous font entrevoir qu'un commerce actif et régulier entretenait ce luxe, provoquait ces rivalités, suscitait ces établissements. Cet immense trafic, qui mettait en rapport les nations les plus lointaines et qui confondait leurs richesses, était livré presque en entier à un peuple industrieux et navigateur, dont l'intelligente activité n'a jamais été surpassée en aucun temps ni sous aucun climat.

Cette partie de la côte de Syrie qui s'étend depuis Tyr jusqu'à Aradus et qui n'a guère que huit à dix lieues de large sur cinquante de long, vit naître et

prospérer les cités les plus riches et les plus actives du monde ancien. Certaines tribus, refoulées par des invasions sur cette étroite langue de terre, y fondèrent dès la plus haute antiquité la ville de Sidon, appelée par Moïse la fille aînée de Chanaan. Les colonies de Sidon couvrirent bientôt cette rive de villes florissantes, rivales de leur mère patrie : ce furent Aradus, Antaradus, Tripolis, Béryte, et enfin la reine des cités phéniciennes, la superbe Tyr. Des villes moins importantes remplirent peu à peu les intervalles restés libres, et il vint un temps où cette côte offrit à peu près l'aspect d'un port immense, encombré de toutes les richesses du monde.

La constitution intérieure de ces cités offrait un mélange du gouvernement aristocratique et du gouvernement royal. La liste des rois de Tyr nous est conservée, depuis Hiram, contemporain de David, jusqu'au siége de cette ville par Nabuchodonosor. Mais ces rois étaient contenus par une riche aristocratie de marchands, que représentaient des magistrats presque égaux aux rois. La communauté d'origine, de culte et d'intérêts unissait ces villes en une sorte de fédération, sous l'autorité des plus puissantes d'entre elles, et bientôt de Tyr, lorsqu'elle fut sans rivale. Il y avait en outre chez les Phéniciens une caste sacerdotale, qui semble n'avoir pas été sans influence. Sichœus, un des grands prêtres, était le beau-père du roi Pygmalion. La religion de ces peuples unissait à toutes les superstitions de l'Orient, au culte de Baal et d'Astarté, qui représentent l'action puissante du soleil et la fécondité de la terre, le culte des Cabires, génies de la

navigation, du commerce et de l'industrie; et le culte de l'hercule Tyrien, qui, sous le nom de Melcarth, réunit, dans la merveilleuse légende de ses travaux, toutes les grandes conquêtes du commerce phénicien.

Les colonies phéniciennes furent fondées pacifiquement dans les contrées les plus lointaines, simples comptoirs, que le temps et la nécessité transformaient en villes, et plus tard en États indépendants. L'île de Chypre devint une des provinces de la Phénicie, et Citium y fut le principal établissement. La côte d'Afrique fut semée de leurs colonies de l'est à l'ouest. L'hercule Tyrien fonde Hécatompylos en Afrique, Gadès en Espagne, et revient par la Gaule, la Sicile et la Sardaigne : ces deux îles n'étaient pour les Phéniciens que des stations; ils n'avaient garde de s'exposer en se rapprochant trop des colonies grecques, à une guerre qu'ils n'auraient pu soutenir. Leurs véritables colonies lointaines étaient Carthage et la côte méridionale de l'Espagne. Il leur fut impossible de fonder une colonie en Égypte, mais un quartier de Memphis leur fut livré. Tartessus semble avoir désigné pour eux toutes leurs colonies occidentales, Gadès, Cartéia, Malaga et Hispalis. Si l'on en croit Strabon, ils auraient couvert de comptoirs l'Afrique occidentale. Un passage d'Hérodote, où il dit que l'étain et le succin venaient en Grèce de l'extrémité occidentale de l'Europe, semblerait indiquer que les Phéniciens ont pénétré jusqu'à l'embouchure de la Vistule. Si les flottes tyriennes ont ainsi parcouru, de la mer Baltique à Ceylan, tout notre hémisphère, il faut reconnaître que la navigation

commerciale ne pouvait être inaugurée avec plus de grandeur.

Quel commerce occupait ces flottes immenses et toujours actives? Elles allaient en Espagne chercher l'argent que les colons phéniciens faisaient tirer des mines creusées par les habitants, et elles allaient échanger cet argent contre l'or de l'Arabie Heureuse. Le commerce d'échange fut partout la source féconde des richesses phéniciennes. Les points de relâche de ces flottes étaient aussi des comptoirs, c'étaient Carthage, Utique, Leptis, en Afrique; en Sicile, Panorme et Éryx. Les mers orientales leur étaient ouvertes par les ports d'Élath et d'Asiongaber, que les Phéniciens partagèrent avec les Hébreux. Ils côtoyaient l'Arabie, l'Éthiopie, et allaient jusqu'à l'Inde; ils rapportaient de ces courses lointaines de l'ivoire, des épiceries, de l'ébène, des singes et des paons. Ces hardis navigateurs ont, sans aucun doute, fait plus d'une découverte restée cachée, soit par la perte de leurs annales, soit par leur silence intéressé. Ils débarquèrent les premiers à Thasos, et en exploitèrent les mines d'or avec art et profit. Enfin le témoignage d'Hérodote leur attribue le premier voyage maritime qui ait été accompli autour de l'Afrique; ils seraient partis du fond du golfe Persique et seraient revenus en Égypte par la Méditerranée, après trois ans d'une navigation souvent interrompue. Nulle objection sérieuse ne leur a encore enlevé cette gloire.

Leur commerce de terre était entretenu à l'Orient par de nombreuses caravanes, qu'escortaient à prix d'argent les tribus madianites et iduméennes. Le pas-

sage fréquent de ces caravanes désigna l'emplacement où s'élevèrent Balbek et Palmyre, comme deux ports au milieu d'une vaste mer. Les fabriques phéniciennes entretenaient surtout ce commerce, qui répandait de la Cappadoce à Babylone les admirables produits de l'art tyrien. Le verre, grand objet de luxe à cette époque, des étoffes de laine, teintes avec un art qui ne fut jamais égalé, de merveilleux ouvrages d'ivoire, des jouets, des parures de femmes, en un mot, tous les produits d'une industrie ingénieuse et brillante, étaient vendus au poids de l'or par les caravanes phéniciennes à ces peuples orientaux, qui ont uni de tout temps à l'ignorance et à l'oisiveté un insatiable amour du luxe. Les Hébreux achetaient aux Phéniciens leur bois de construction et des parures de femmes, et la Phénicie se nourrissait des blés de la Palestine. L'Égypte vendait aux Phéniciens d'admirables broderies de coton, et recevait, deux fois par an, les vins de la Phénicie et de l'Archipel. Damas livrait aux Phéniciens le meilleur vin de l'Asie, celui d'Alep, et une laine d'une merveilleuse finesse, inestimable pour les teintureries tyriennes. Enfin Babylone, qui était de ce côté le terme du commerce phénicien, l'enrichissait par ses exigences de toute nature, telles que les produisent la civilisation la plus avancée et le luxe le plus somptueux. Au Nord, la Cappadoce et l'Arménie vendaient aux Phéniciens, pour toutes les nations du monde, des chevaux, des mulets et des esclaves qui enrichissaient leurs acheteurs.

Ce rapide coup d'œil, jeté sur le commerce de la Phénicie, nous apprend comment ces villes sont de-

venues les plus florissantes de l'antiquité. Qu'on se représente le monde ancien privé de ces hardis navigateurs, et l'on verra quel rôle important ils ont joué parmi les peuples. D'immenses ressources d'un côté, de grands besoins de l'autre ; les mines d'Espagne à l'Occident, à l'Orient le luxe de l'Asie ; pas de vin en Égypte, à Alep des vins exquis ; en un mot, les rives de la Méditerranée, semées pour ainsi dire de denrées qui ont besoin de l'échange et qui attendent le marchand : ce marchand fut tout un peuple, qui n'eut pas d'autre destinée que de servir d'intermédiaire à tous les autres, et que d'amasser des richesses en suffisant à leurs besoins. Tout aida les Phéniciens à remplir ce rôle laborieux et lucratif : leur admirable situation, qui les mettait au centre du monde ancien et leur permettait de l'embrasser tout entier, et ce génie mercantile et colonisateur, qui leur fit étendre au loin des conquêtes pacifiques et durables.

Mais ce que l'entassement de ces richesses prodigieuses dans quelques grandes villes dut produire de désordres et de corruption, on le devine aisément. Ces cités populeuses, où des maisons de six ou sept étages réunissaient dans un étroit espace des marchands et des marins de toutes les nations, où de nombreux voyageurs apportaient les mœurs les plus diverses et les superstitions les plus variées, étaient devenues le rendez-vous de tous les vices et de toutes les misères de l'antiquité. Malgré un culte cruel qui semblait inébranlable, malgré la jalouse discrétion que les Phéniciens observaient à l'égard des étrangers sur l'étendue de leur commerce, on peut dire que cette foule

avide de gain et sans cesse errante par le monde n'avait ni religion ni patrie.

D'ailleurs, cette richesse et cette splendeur pouvaient tomber d'un seul coup. Jamais la Phénicie ne fut une puissance militaire. Sa marine aussi antique que l'art de naviguer, ne put soutenir la première rencontre de la marine naissante d'Athènes. Les Phéniciens n'avaient embrassé et retenu tant de pays éloignés qu'à force de sagesse et de persévérance, et ils évitaient soigneusement toute occasion de guerre. Mais la guerre pouvait venir les chercher et les abattre au premier choc. La faiblesse de ces grands États mercantiles, dont les colonies nombreuses semblent porter au loin la puissance, c'est de pouvoir être frappés au cœur et détruits en un jour. Tyr fut prise par Nabuchodonosor en 572, et en 538, la Phénicie tout entière tombait au pouvoir de Cyrus.

La facilité croissante des relations commerciales, l'ouverture de chemins plus sûrs à travers des contrées mieux gouvernées, abaissèrent peu à peu, autant que la conquête, ce peuple courageux, qui avait si longtemps tenu seul entre ses mains le commerce du monde ancien, et qui avait tant fait pour la civilisation. Cependant la Phénicie ne succombe qu'en laissant une héritière de sa puissance et de son aventureux esprit. Carthage va lancer, à son tour, des flottes nombreuses sur les côtes de l'Espagne et de l'Afrique. Elle couvrira la Méditerranée de ses comptoirs, et enveloppera le monde ancien de son commerce. Mais, plus audacieuse que sa mère patrie, elle appuiera son trafic par les armes, et, espérant tout de la guerre, osera dis-

puter à Rome la Sicile, l'Espagne et l'Italie elle-même.

VII. Les Assyriens.

Au sud du plateau de l'Arménie, au nord du golfe Persique, coulent deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate. C'est de leurs rives que les conquérants de Tyr devaient s'élancer sur la Phénicie. La plaine qui sépare ces deux fleuves, a vu s'élever les plus puissantes cités de l'Asie. Elles s'y succédèrent les unes aux autres, renversées par des invasions périodiques, et rétablies sans cesse par la féconde influence du commerce et par l'attrait d'une situation magnifique. Ce grand chemin du trafic oriental, cette admirable route, qui va de l'Inde à la Méditerranée, ne pouvait devenir un désert que le jour où la navigation européenne, maîtresse des mers, aurait fait du tour de l'Afrique un voyage facile et régulier. Jusque-là, les villes nouvelles s'élèveront sur les ruines entassées par les conquérants.

Ce ne sont pas, comme sur la côte phénicienne, des villes étroites et élevées, obligées de réunir de nombreux habitants dans un espace restreint par la mer et par les montagnes. Dans les larges cités qui s'étendent sur les rives du Tigre et de l'Euphrate, les maisons sont séparées les unes des autres par des jardins et quelquefois par des champs cultivés. Des canaux sillonnent la ville; elle reçoit de tous les côtés l'air, la fraîcheur et la lumière. Le Tigre et l'Euphrate sont réunis par des canaux innombrables, habilement dirigés, et dans cette plaine humide, une terre grasse,

facile à sécher au soleil, des joncs et un bitume abondant, étaient préparés, comme des matériaux inépuisables, pour les vastes constructions des Ninive, des Babylone et des Séleucie.

Ce fut environ deux mille ans avant notre ère qu'une tribu, passant à l'état sédentaire, fonda Babylone, sous la conduite de Nemrod, « le fort chasseur. » L'histoire de ses successeurs est inconnue jusqu'au moment où une invasion nouvelle vint d'Arabie soumettre le nouvel empire, vers l'époque où les Hycsos envahissaient l'Égypte. Mais Ninive envahit à son tour la Babylonie, et sous Ninus, nous voyons les deux villes former un seul empire. Ninus était un conquérant. Il soumit l'Arménie, les Mèdes et pénétra en vainqueur jusqu'à Bactres. C'est au siége de cette dernière ville que commença le rôle de Sémiramis, à laquelle une légende, sans cesse accrue, rattache tout ce qui s'est fait de grand à cette époque sur les rives de l'Euphrate et du Tigre.

Cette fille d'une déesse avait été élevée dans le désert par des colombes et recueillie par des bergers. Sa beauté et son génie l'avaient fait épouser par Ninus et l'avaient élevée après lui à l'empire. Sémiramis, comme Sésostris et comme tous les grands rois des premiers temps, réunit dans sa légende toutes les gloires du conquérant et du fondateur. Elle soumet des empires et construit des cités. Elle porte ses armes jusqu'à l'Indus et laisse son nom à toutes les merveilles de Babylone. Le grand mur d'enceinte de la ville, les quais et les portes d'airain qui conduisent au fleuve, l'entassement prodigieux de tours carrées qui fermaient le

temple de Jupiter Belus, sont les œuvres de Sémiramis.

Son fils Ninias lui succéda, et avec lui commença une série de rois de sérail dont le dernier, Sardanapale, est resté le représentant dans l'histoire. C'est pendant ces règnes obscurs que la Judée, sous David et Salomon étendait sa domination jusqu'à l'Euphrate. L'empire d'Assyrie n'était uni que par la guerre, qui confondait sous un même chef les grandes armées de Ninive, de Babylone et de la Médie. L'oisiveté de Sardanapale fut pour les grands États soumis à Ninive un appel à l'indépendance. Arbacès et les Mèdes, Bélésis et les Babyloniens vinrent assiéger Sardanapale. Alors commença une série de batailles terribles où Sardanapale inutilement vainqueur, dut finir par être écrasé. L'armée de la Bactriane, venue au secours des assiégeants, serrait Ninive de plus près encore, quand une inondation du Tigre renversa une partie des murs de la ville assiégée. Sardanapale se brûla dans son palais avec ses esclaves et ses trésors, et la Médie et la Babylonie devinrent des États indépendants.

Vers la seconde moitié du huitième siècle, Ninive réduite à elle-même, se releva et fit plusieurs guerres heureuses. Les rois de Syrie furent vaincus, et la Judée envahie plusieurs fois. Salmanasar fit payer tribut au royaume d'Israël, et, après une révolte du roi Osée prit Samarie, en transplanta les habitants en Médie et les remplaça par des Assyriens. Mais il échoua contre Tyr, qu'il avait attaquée de concert avec les villes phéniciennes liguées contre elle. La flotte du roi d'Assyrie fut vaincue et détruite. Sennachérib reprit les desseins

de Salmanasar contre la Judée; mais les efforts de l'Egyte, alors alliée des Juifs, et une peste qui décima son armée, mirent un terme à ses expéditions. Son successeur Assarhaddon soumit le royaume de Juda et transplanta de nouveau les Hébreux. Les successeurs de ce roi sont inconnus. L'un d'eux envoya Holopherne périr devant Béthulie, de la main de Judith; et le dernier d'entre eux, Sarac, fut accablé, comme Sardanapale, par les Mèdes et les Babyloniens, réunis contre Ninive. Cette fois Ninive fut détruite et Babylone devint définitivement le siége de l'empire assyrien. Ces deux villes rivales ne pouvaient subsister l'une à côté de l'autre; les intérêts différents de leur commerce les mettaient en lutte aussi bien que l'amour de l'indépendance, et Babylone devait finir par l'emporter.

Déjà affranchie par Bélésis, l'un des vainqueurs de Sardanapale, Babylone avait eu des rois indépendants, Nabonassar, qu'on croit le successeur de Bélésis, avait voulu anéantir toutes les traces de la domination ninivite; et, faisant dater de lui l'histoire de Babylone, institua une ère nouvelle qui s'ouvrit en 747, sous le nom d'ère de Nabonassar. L'indépendance de Babylone fut cependant précaire jusqu'à la dernière défaite de Ninive. Nabopolassar, sous qui Babylone fit cette guerre décisive, est représenté comme chef d'une race nouvelle qui serait venue à cette époque s'établir à Babylone. Descendus des montagnes de la Tauride et du Caucase, les Chaldéens, que les livres saints appellent une nation de cavaliers, confondirent leur nom avec les anciens habitants de Babylone et lui donnèrent le grand règne de Nabuchodonosor.

L'Égypte, qui soumettait la Syrie, fut arrêtée par une sanglante défaite à Circésinus. Babylone hérita de cette conquête et Nabuchodonosor frappa l'allié de l'Égypte, en écrasant la Judée. Les révoltes incessantes des Juifs furent sans cesse réprimées par ces transportations en masse, habituelles aux conquérants asiatiques. Libre de ce côté, Nabuchodonosor se tourna contre la Phénicie et s'empara de Tyr, après un siége de treize ans. Les restes des travaux de siége du conquérant chaldéen subsistaient encore au temps d'Alexandre.

Les conséquences des grandes conquêtes asiatiques sont ordinairement de vastes constructions. Les peuples captifs, que ramène le vainqueur, ne peuvent être employés d'une façon plus utile. Une Babylone nouvelle s'éleva sur l'autre rive de l'Euphrate; de nouvelles enceintes, des temples, des palais, des jardins suspendus fortifièrent et embellirent la cité, tandis que de nouveaux canaux, des lacs artificiels, un port fondé à l'embouchure du fleuve, développaient et favorisaient son commerce.

Les successeurs de Nabuchodonosor régnèrent sans éclat au milieu des intrigues de palais. Le dernier de ces rois, Labymeth, le Balthazar de la Bible, assista à l'élévation de Cyrus et l'attendit avec confiance dans sa capitale qu'il croyait imprenable. Cyrus détourna l'Euphrate, entra dans Babylone par le lit du fleuve, et fit de l'antique cité assyrienne une des capitales de son empire. Babylone suit désormais les destinées de la monarchie persane. Elle verra mourir Alexandre, et les successeurs du conquérant macédonien lui

porteront le dernier coup par la fondation de Séleucie.

L'état politique de Babylone n'est qu'imparfaitement connu ; mais le peu que nous en apprennent les livres saints nous suffit pour nous représenter ce gouvernement despotique, qui était tour à tour, suivant le caractère du prince, un commandement militaire ou une royauté de sérail. Des eunuques, des esclaves, des satrapes, des chefs de l'armée étaient les ministres de ce pouvoir, auquel on ne découvre aucune limite ni aucun contrôle. Cependant la caste sacerdotale avait une certaine influence. L'astrologie, étroitement unie à la religion et appuyée sur des connaissances astronomiques assez étendues, donnait aux mages un ascendant qu'ils durent soigneusement garder. Enfin il est probable que l'affluence des richesses, accrues sans cesse par le commerce et par la guerre, créa dans Babylone une sorte d'aristocratie qui balança le pouvoir des rois.

Babylone était, en effet, le siége d'un commerce immense. Ses fleuves la mettaient en rapport au nord avec les peuples du littoral de la mer Noire et de la mer Caspienne. Elle recevait par l'Euphrate les vins d'Arménie, par le golfe Persique, le coton et l'encens de l'Arabie, et les perles de Ceylan. Une route, achevée par les Perses et décrite par Hérodote, allait des environs de Babylone à Sardes et à Éphèse ; Babylone écoulait de ce côté d'admirables tissus de lin ou de coton et des tapis célèbres dans tout le monde ancien. Elle fabriquait des parfums exquis dont l'Inde et l'Arabie lui fournissaient la matière. L'Inde lui envoyait

encore des pierres précieuses, qu'elle taillait en bijoux et en cachets. De là lui venaient aussi encore ces chiens de chasse si estimés, qui pouvaient tenir tête à un lion et que les grands de la Babylonie nourrissaient par troupeaux. Cette race magnifique était entretenue et renouvelée avec soin.

Une telle abondance de richesses, une cour brillante, un gouvernement despotique, un climat ardent, tempéré par des jardins et par des eaux, une religion sensuelle, une affluence continuelle de marchands et d'étrangers nous expliquent suffisamment cette dissolution prodigieuse des mœurs assyriennes qui étonna les anciens eux-mêmes. Hérodote raconte sur le temple de Mylitta des détails qui montrent jusqu'à quel point pouvaient se confondre, dans les religions orientales, dont l'adoration de la nature était le fond, les prescriptions du culte et les entraînements de la débauche.

C'est encore lui qui nous apprend, s'il faut l'en croire, comment se faisaient les mariages. Les jeunes filles étaient réunies une fois par an et mises à l'enchère. « Le crieur, dit Hérodote, après avoir vendu les plus belles, vendait les laides ou les difformes au rabais, c'est-à-dire qu'il les adjugeait à celui qui offrait de les épouser pour le moins d'argent, et cet argent se prenait sur celui qui avait été donné pour les plus belles. Il n'était permis à personne de marier sa fille à son choix ; et nul ne pouvait emmener celle qu'il avait achetée sans fournir caution. La caution garantissait que l'acheteur épouserait la jeune fille. »

Cette société, corrompue par l'abondance et énervée par la débauche, fut détruite par un peuple de pas-

teurs et de guerriers. La prise de Babylone, telle que la tradition nous l'a transmise, nous présente le tableau le plus instructif et le plus frappant. Au dehors, de patients et robustes soldats détournent un fleuve et brisent les portes d'airain, tandis qu'au dedans les grands de Babylone, couchés sur des lits somptueux, attendent leur dernière heure au milieu d'une orgie.

VIII. Les Mèdes.

La vaste contrée qui a pour bornes à l'ouest et à l'est le Tigre et l'Indus, au nord et au sud l'Oxus et la mer des Indes, fut anciennement occupée par une peuplade que ses traits et sa langue distinguent de la race indienne et de la race sémitique. La Médie, la Perse, la Bactriane et la Sogdiane parlent la même langue, le zend, ont les mêmes légendes religieuses, la lutte d'Ormuzd et d'Ahriman, et reconnaissent Dchemdid pour père et premier roi. Un âge d'or, un âge de fer, des luttes renouvelées entre le génie du bien et le génie du mal, conservèrent chez ces peuples, sous la forme allégorique, le souvenir des invasions et des fléaux qu'éprouvent, avant de se connaître et d'avoir une histoire, les nations commençantes.

Plus voisins de l'Inde, placés sur la grande route commerciale de l'Orient, les Bactriens et les Mèdes connurent de bonne heure le commerce et la civilisation qu'il propage, tandis que les Perses, peuplade de pasteurs et de montagnards, gardaient cette simplicité de mœurs et cette vigueur rustique qui devaient un jour les rendre maîtres de l'Asie. Les armées de Ninus sou-

mirent toutes les contrées comprises entre l'Indus et la Méditerranée. La Médie, la Bactriane et la Perse furent enveloppées dans ces conquêtes, et jusqu'en 759 les Mèdes envoyèrent à Ninive leurs tributs et leurs soldats.

La chute de Sardanapale affranchit les Mèdes en même temps que Babylone, et, après cette révolution militaire, les tribus qui peuplaient la Médie se trouvèrent livrées à elles-mêmes. C'est ici que se place dans Hérodote un admirable récit, où nous voyons des tribus indépendantes conduites à l'établissement de la monarchie par le besoin de la justice et de la sécurité, et cette monarchie elle-même se changer par degrés en despotisme. Certes, tout peut n'être pas exact dans le récit d'Hérodote. Le même homme n'a pas sans doute été en peu d'années un chef de tribu et un despote oriental; mais qu'on suppose au besoin une génération écoulée pendant ce grand changement, et l'on aura l'histoire la plus simple et la plus frappante de l'établissement des grands empires de l'Asie. Voici le récit d'Hérodote :

« Il se trouva parmi les Mèdes un homme jouissant d'une grande réputation de sagesse, nommé Déjocès, fils de Phraorte. Simple citoyen, mais tourmenté du désir de régner, il employa pour arriver à la tyrannie un moyen que lui suggéra sa réputation même. Les Mèdes habitaient alors des villages épars. Déjocès, qui déjà dans le sien était l'homme le plus considéré, s'y faisait encore remarquer par son extrême équité, et il la professait au milieu de l'anarchie qui régnait autour de lui, quoiqu'il sût parfaitement que la justice a tou-

jours dans l'injustice un ennemi redoutable. Témoins de ses mœurs, les habitants de sa bourgade le choisirent pour leur juge, et comme il brûlait de parvenir à l'autorité souveraine, il ne manqua pas de se montrer irréprochable dans ses fonctions. Une telle conduite eut son effet. Elle lui attira de grandes louanges, et ces louanges pénétrèrent parmi tous ses concitoyens. Bientôt il passa pour le seul homme capable de rendre la justice avec une parfaite impartialité, et ceux qui avaient souvent à se plaindre de décisions injustes, s'empressèrent de se rendre à son tribunal pour terminer leurs différends. Enfin, tous les Mèdes ne s'adressèrent plus qu'à lui seul.

« Le concours du peuple pour obtenir des sentences, que l'on regardait comme souverainement justes, s'augmentait ainsi chaque jour; mais, quand Déjocès vit que toutes les affaires étaient actuellement entre ses mains, il ne voulut plus siéger comme par le passé, ni rendre la justice comme il avait fait jusqu'alors, prétextant qu'il était ruineux pour lui d'abandonner ses propres affaires et de passer tout le jour à terminer ou à juger celles des autres. Depuis ce refus, les vols et le désordre étant devenus dans tous les villages plus fréquents qu'auparavant, les Mèdes se convoquèrent en assemblée générale pour délibérer sur leur situation présente. Dans cette réunion, les amis de Déjocès durent, à ce qu'il me semble, s'exprimer à peu près en ces termes : « Vous le voyez, nous ne pou« vons pas, avec la forme de gouvernement sous la« quelle nous vivons, continuer à habiter le pays.
« Donnez-nous un roi; il le faut absolument : sous un

« roi, le pays sera régi par des lois sages ; nous pour-
« rons reprendre nos travaux, et nous n'en serons pas
« détournés par des troubles continuels. » C'est ainsi, sans doute, qu'ils persuadèrent à la nation de se soumettre à la royauté.

« On mit sur-le-champ en délibération qui l'on ferait roi ; et, comme Déjocès était déjà placé par la voix publique au-dessus de tout autre, que ses louanges retentissaient partout, on décida promptement en sa faveur : il fut choisi. Le nouveau roi commença par ordonner qu'on lui bâtît un palais digne de la majesté de l'empire et qu'on mît des hommes armés à ses ordres. Les Mèdes obéirent. Ils lui élevèrent, dans le lieu qu'il désigna, un immense palais fortifié, et lui permirent de choisir des gardes dans toutes les familles mèdes.

« Quand Déjocès fut bien en possession de la puissance souveraine, il força les Mèdes à bâtir une ville, afin qu'en s'y attachant, ils prissent moins d'intérêt à leurs anciennes habitations. Les Mèdes, soumis, la construisirent, ainsi que les vastes et solides murailles de la citadelle qui porte aujourd'hui le nom d'Ecbatane. Ces murailles, qui formaient une suite d'enceintes circulaires, étaient disposées de manière que chaque mur en renfermait un autre plus élevé, mais seulement de la hauteur des créneaux ; et, comme le terrain sur lequel reposaient ces constructions avait la forme d'une colline, chacun des murs intérieurs pouvait protéger facilement dans une attaque celui qu'il dominait. Tout ce système de fortifications était d'autant meilleur qu'il y avait sept de ces enceintes suc-

cessives. Dans la dernière se trouvaient le palais et le trésor du roi. Le mur extérieur, celui qui par conséquent avait le plus grand développement, peut être estimé de la même étendue que l'enceinte d'Athènes. Les créneaux de chaque muraille étaient d'ailleurs distingués chacun par une couleur différente. Ceux de la première étaient blancs, de la seconde noirs, de la troisième rouges, de la quatrième bleus, de la cinquième verts. Quant aux créneaux des deux dernières murailles, la sixième les avaient argentés et la septième dorés. » Le nombre de ces enceintes et la couleur des créneaux avaient été déterminés par les croyances religieuses des Mèdes ; Ormuzd et Ahriman ont chacun six génies sous leurs ordres.

« Telles étaient les fortifications dont Déjocès entoura sa demeure. Le reste du peuple se construisit des maisons autour des murs de la forteresse. Lorsqu'elles furent bâties, Déjocès établit le premier une sévère étiquette qui interdisait l'entrée du palais, toutes les affaires devant se traiter par des messages, et qui ne permettait à personne de voir le roi. Elle défendait aussi de rire et de cracher en sa présence, actions qu'elle déclarait indécentes entre simples particuliers. Déjocès s'enveloppait de cette gravité, dans la crainte que ses concitoyens du même âge, élevés avec lui sur le pied de l'égalité, en continuant à le fréquenter, ne vissent avec peine son élévation et ne conspirassent contre sa vie ; il espérait au contraire qu'en cessant de le voir, ils s'habitueraient à le croire un être d'une nature supérieure.

« Lorsqu'il eut réglé cet ordre et qu'il se fut de la

sorte affermi dans la souveraineté absolue, il se montra sévère dans la justice. Ses sujets lui faisaient parvenir dans l'enceinte les mémoires de leurs procès et il les renvoyait au dehors avec sa décision. C'est ainsi que les jugements se rendaient : du reste, il étendait sur tout sa police vigilante. Dès qu'il apprenait que quelque délit avait été commis, il faisait venir le coupable et lui imposait une punition suivant la nature du délit. Il entretenait à cet effet dans tous les pays soumis à son empire un grand nombre d'espions de deux genres différents : les uns pour rapporter ce qu'ils avaient vu, les autres pour redire ce qu'ils avaient entendu. »

La première conséquence de cet établissement chez les Mèdes du pouvoir absolu, fut la soumission et l'unité des diverses tribus établies dans cette vaste région. Déjocès et son fils Phraorte accomplirent cette tâche, et Phraorte étendit ses conquêtes sur les peuplades environnantes. Il attaqua enfin Ninive et périt dans une défaite à Ragan. Cyaxare, son successeur, envahit l'Asie jusqu'au fleuve Halys, et, affermi par ses succès contre les Syriens, marcha contre Ninive. Il l'assiégeait après une première victoire, lorsque les Scythes, entraînés à la poursuite des Cimmériens, inondèrent la haute Asie. Ils s'avancèrent, en ravageant tout sur leur passage, jusqu'aux frontières de la Palestine et de l'Égypte. Cette invasion terrible dura vingt-huit ans, mais elle ne laissa pas de traces; et, lorsque les Scythes eurent été dispersés ou exterminés, les Mèdes se retrouvèrent les maîtres de l'Asie. Ils reprirent alors leur guerre contre Ninive, et, appuyés

par les Chaldéens, parvinrent à l'emporter et à la détruire en 606.

Environ cinquante ans après ce triomphe décisif des Mèdes, une de leurs tribus se révolta contre eux, les vainquit dans deux batailles et hérita de leurs conquêtes. C'était la race guerrière des Perses, qui venait de s'affranchir et de prendre place parmi les dominateurs du monde ancien.

Tous les empires dont nous avons suivi les destinées nous montrent la conquête persane comme le dernier acte de leur histoire. Ce sont les Perses qui mettent fin au royaume d'Égypte ; ce sont eux qui renvoient les Juifs dans leur patrie, qui forcent les murs de Babylone, qui renversent les héritiers de Déjocès. Bientôt nous les verrons prendre Sardes et envahir l'Ionie. Enfin, l'histoire de l'Asie vient se confondre dans leur histoire, et c'est sous leurs drapeaux que le monde oriental ira se heurter contre l'Europe.

Quel est ce peuple, au moment où il entre sur la scène pour y absorber tous les autres? Comment a-t-il fait ces vastes conquêtes et quels changements ont-elles produits en lui ? Qu'est-il enfin au moment où, maître incontesté des races asiatiques, il dirige toutes leurs forces réunies contre la civilisation européenne ? C'est ce que nous allons chercher dans l'étude des événements de son histoire et dans l'examen des témoignages nombreux de l'antiquité.

IX. Les Perses.

De toutes les peuplades soumises à la domination des

Mèdes, les plus belliqueuses habitaient la province montagneuse et aride qui porte encore aujourd'hui le nom de Farsistan. Cette population se divisait en six tribus, les unes errantes, les autres attachées au sol par les travaux de l'agriculture. Trois tribus, les Pasargades, les Maraphiens et les Maspiens, formaient une sorte d'aristocratie militaire; et dans la première de ces tribus était comprise la famille des Achéménides, qui, de temps immémorial, donnait des chefs à la nation.

En dehors des grandes routes commerciales de l'Asie, livré uniquement soit à la guerre sous la direction des Mèdes, soit à la culture d'une terre ingrate, soit à l'élève des troupeaux, ce petit peuple gardait, au milieu du luxe et de l'amollissement de l'Asie, une simplicité de mœurs et une vigueur rustique auxquelles l'antiquité tout entière a rendu témoignage. « Pourquoi attaquer des hommes qui ne possèdent rien? dit un sage à Crésus. Ils sont couverts de peaux de bêtes; ils habitent un sol ingrat et ne boivent pas de vin. » Un tel peuple, entouré de nations civilisées et corrompues, attiré sans cesse par la renommée des grandes capitales et des cités commerçantes, devait tôt ou tard les envahir et les subjuguer. Ce n'est pas seulement parce que le récit de Xénophon, qui fait prendre aux Perses une influence progressive et pacifique sur les Mèdes, ne rend pas compte de l'oppression de ces derniers et de leurs révoltes, qu'il doit être rejeté; c'est encore et surtout parce qu'il est contraire au cours naturel des choses, et que le voisinage de l'abondance et de la pauvreté, de la faiblesse et de la vigueur, a pour conséquences certaines l'invasion et la conquête.

La véritable explication de l'avènement des Perses à la domination de l'Asie, c'est cette simple et admirable parabole en action qu'Hérodote attribue à Cyrus : « Lorsque tous les Perses, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu, parurent chacun muni d'une faux, Cyrus leur enjoignit de nettoyer en un jour une certaine portion du territoire de la Perse, qui, dans l'espace de dix-huit ou vingt stades, était couvert entièrement d'épines. Quand ils eurent fini ce travail, il leur ordonna de se retrouver au même lieu le lendemain, après s'être baignés. Cependant il rassembla les troupeaux de bœufs, de chèvres, de moutons appartenant à son père, et en fit tuer la quantité nécessaire pour nourrir cette troupe. Il y joignit en vin et autres denrées tout ce dont elle pouvait avoir besoin. Le jour suivant, les Perses revinrent, et Cyrus les ayant fait asseoir dans les prairies voisines, les traita avec magnificence. Le repas terminé, il leur demanda lequel des deux jours leur paraissait préférable. Tous lui répondirent qu'il y avait une grande différence, que le premier avait été un jour de fatigues et de peines, et que le second n'avait offert que plaisirs et jouissances. Cyrus, reprenant alors la parole, leur découvrit sa pensée et dit : « Habitants de la Perse, il en sera de même à jamais pour vous si vous voulez me suivre. Vous vous assurerez alors les biens dont vous jouissez aujourd'hui avec une infinité d'autres, et vous n'aurez plus à supporter les travaux de l'esclavage. Si vous refusez, les peines que vous avez endurées hier, et d'autres sans nombre, seront votre partage : laissez-vous donc persuader par moi et devenez libres. Je sens que les dieux m'ont fait

naître pour mettre en vos mains tant de biens; et vous les obtiendrez, car je sais que vous n'êtes inférieurs aux Mèdes ni à la guerre, ni en aucune chose. Si donc vous êtes tels que je crois, cessez sur-le-champ d'obéir à Astyage. » Les Perses se soulevèrent et l'Asie leur fut livrée.

Leurs anciens maîtres furent les premiers soumis, et ce fut pour toujours, malgré des révoltes et des conspirations renaissantes. La caste sacerdotale des mages, abaissée par l'élévation des tribus guerrières de la Perse, fut toujours disposée à secouer leur joug, et ne put être réduite que par une extermination. Le reste des Mèdes se confondit par degrés avec les Perses, qui adoptèrent leur costume et une partie de leurs usages. L'armée mède, que Cyaxare avait rendue redoutable, passa au service du peuple vainqueur, qui se trouva maître d'une partie de l'Asie, depuis le fleuve Halys jusqu'à l'Indus. Du Tigre à la mer de Syrie s'étendait l'empire des Chaldéens et des Babyloniens; et l'Asie Mineure, jusqu'au fleuve Halys, était au pouvoir de Crésus, roi de Lydie.

L'élévation des Perses alarma et réunit ces deux empires. Babylone, menacée de plus près, s'inquiéta la première, et, en se préparant à la guerre, attira Cyrus sous ses murs. Une bataille perdue semblait devoir livrer Babylone à l'armée persane, quand une attaque imprévue des Lydiens détourna l'orage.

Cette race, à la fois voluptueuse et guerrière, avait envahi anciennement les riantes contrées arrosées par l'Hermus et le Pactole, et habitées par la tribu pélasgique des Méoniens. Au pied du Tmolus, sur la

rive du fleuve, s'éleva Sardes, ville riche et splendide qui fut la résidence des rois lydiens. Une industrie de luxe soigneusement entretenue, un commerce actif de parfums, de tapis et d'esclaves, des mines d'or avaient enrichi ce beau pays, déjà si favorisé par la douceur du climat. Les envahissements des colonies grecques qui se multipliaient sur la côte, les continuelles incursions des Cimmériens et des Thraces avaient rendu ce peuple guerrier et conquérant, malgré tant de causes d'amollissement et de faiblesse. Sous Gygès, il soumet en partie les Grecs de l'Asie Mineure, s'empare de Colophon et de Magnésie. Sous Ardys et ses successeurs, il attaque Smyrne et Milet et leur impose son alliance. Crésus avait soumis Éphèse et faillit attaquer les îles de la mer Égée. La faiblesse de la marine lydienne l'en détourna ; et, répandant en Asie Mineure l'excellente cavalerie qui faisait la force des Lydiens, il étendit sa domination jusqu'au fleuve Halys. Ce fut à cette époque que l'élévation des Perses le décida à prévenir une guerre inévitable. Il franchit l'Halys pendant que Cyrus attaquait les Chaldéens, le détourna de Babylone menacée, et lui livra dans les champs de Ptérie une bataille sanglante et indécise.

Ce beau royaume de Lydie touchait au terme, non de sa prospérité, mais de son indépendance. Le règne de Crésus était le dernier moment de sa splendeur, et cette puissance devait tomber en un seul jour. L'antiquité fut toujours frappée de ce qu'il y a de soudain et d'imprévu dans la ruine des empires et dans la chute des grandes fortunes. Elle voyait dans ces catastrophes si violentes et si complètes, qu'amène le sort de la

guerre, un effet de la jalousie des dieux, qui ne pouvaient souffrir que le bonheur de l'homme devînt, par son étendue et par sa durée, l'égal du leur. De là ces présages menaçants qu'Hérodote nous montre suspendus sur la tête du roi de Lydie; de là, surtout, cet entretien sublime qu'il raconte ou qu'il suppose entre Crésus et Solon, et ces grandes leçons sur l'inconstance de la fortune qu'il fait donner, par le sage, au prince qu'elle va renverser d'un seul coup.

En effet, peu de temps après la bataille de Ptérie, Crésus, qui venait de congédier ses alliés en leur donnant rendez-vous pour la campagne prochaine, fut surpris, sous les murs de Sardes, par une marche rapide de Cyrus. Une sanglante bataille détruisit la cavalerie lydienne, et Sardes fut prise d'assaut après un siége de quatorze jours.

Les villes grecques d'Ionie étaient plutôt alliées que sujettes des rois de Lydie. Aussi les voyons-nous demander à Cyrus d'entrer dans son alliance aux mêmes conditions. Il n'y consentit que pour Milet; et les autres cités, se préparant à la guerre, réclamèrent le secours de la mère patrie. C'est alors qu'on voit pour la première fois les Grecs et les Perses en présence. Des ambassadeurs spartiates vinrent à Sardes, avertir Cyrus que la Grèce ne laisserait pas envahir son propre territoire. Le conquérant renvoya avec des paroles de mépris ces futurs destructeurs de son empire. Pressé d'assiéger Babylone, Cyrus laissa à ses lieutenants le soin de réduire l'Ionie. Priène, Phocée, Téos, les îles voisines de la côte sont alors soumises par Mazarès et Harpagus. Cnide, colonie lacédémonienne, est dé-

couragée dans sa résistance par l'oracle de Delphes et se rend aux Perses. Les Lyciens sont réduits en servitude, après une défense héroïque, et Xanthe est brûlée par ses habitants. Des peuples transportés, des massacres, de splendides cités incendiées, des nations réduites en esclavage, la destruction et le pillage de richesses immenses, tels étaient les effets de l'invasion persane. Dès ce jour, la Grèce d'Europe fut sur ses gardes. La flamme, qui dévorait ses colonies, l'avertit de veiller à son indépendance, et lui signala l'approche du fléau qui menaçait sa civilisation et sa liberté.

Pendant qu'elle s'étendait de ce côté jusqu'à la mer et menaçait de la franchir, la conquête persane enveloppait Babylone. La grande cité chaldéenne, surprise au milieu d'une fête, devint une des capitales de l'empire des Perses. L'histoire perd ici la trace de Cyrus; la tradition nous le montre mourant au delà de l'Araxe, dans une expédition contre les Massagètes. Qu'on adopte cette tradition, avec Hérodote, ou qu'on le fasse périr sur les bords de l'Oxus dans une guerre contre les Derbices, il paraît certain que le conquérant a disparu dans une expédition lointaine; mais cette mort ne pouvait arrêter les progrès de l'invasion persane, que son cours naturel entraînait vers l'Égypte, l'ancienne alliée du roi de Lydie.

Psamménite gouvernait alors l'Égypte. Depuis longtemps les mercenaires grecs étaient la seule force militaire du pays. Un de ces Grecs vint offrir à Cambyse, fils aîné de Cyrus, les moyens d'envahir l'Égypte par la Syrie. Les secours des Arabes firent heureusement franchir le désert à l'armée persane, et Psamménite fut

vaincu sur la bouche pélusienne du Nil. Memphis fut emportée après un long siége et les Perses furent maîtres de tout le pays. Tombée au pouvoir d'une puissance militaire, l'Égypte devait devenir le centre de nouvelles conquêtes. Les anciens envahisseurs de la vallée du Nil furent menacés à leur tour par une armée persane qui, sous la conduite de Cambyse, se dirigeait vers l'Éthiopie. La famine et la sécheresse ramenèrent à Thèbes le conquérant découragé. En même temps, une autre armée persane, envoyée contre les Ammoniens, périt tout entière dans les sables. Enfin la marine phénicienne, au service des Perses, refusa d'aller attaquer Carthage, que Tyr avait fondée. Tant d'obstacles indiquaient suffisamment que la conquête persane avait atteint son terme et que les limites de l'Empire étaient fixées.

Mais ces obstacles exaspéraient Cambyse. Il voulut en finir violemment avec les antiques institutions de l'Égypte avec sa religion immuable. Il tua de sa main le dieu Apis, déshonora par des châtiments serviles les prêtres égyptiens, et interdit au peuple les cérémonies du culte. Ce fut au milieu de cette lutte que vint le surprendre la nouvelle de la révolution imprévue qui rendit un instant le pouvoir aux Mèdes. Un mage, du nom de Smerdis, s'était fait passer pour le fils de Cyrus et s'était emparé de l'empire. Cambyse marchait contre le faux Smerdis, lorsqu'il mourut, par accident, en Syrie. L'aristocratie persane allait elle-même punir cette usurpation passagère.

« Je vous recommande à vous tous, » avait dit Cambyse en mourant, « et particulièrement aux nobles

achéménides, de ne point souffrir que l'empire retombe aux mains des Mèdes. » Darius, gouverneur de Suze, se mit à la tête de l'insurrection, qui renversa le mage et remit les Mèdes sous la domination des Perses. Cette victoire, qui assurait l'œuvre de Cyrus, fut suivie d'un massacre. Un grand nombre de mages furent tués, et une fête annuelle, la Magophonie, conserva le souvenir de cette tentative avortée et de cette répression sanglante.

Darius, élu roi des Perses, vit l'empire, fondé par Cyrus, menacé d'un démembrement. Babylone, révoltée, fut reprise après un siége laborieux, et grâce au dévouement inouï de Zopyre. Orétès, gouverneur de Lydie et d'Ionie, inquiétait le nouveau roi et fut tué par ses ordres. Ce sont les seuls faits qu'ait conservés Hérodote ; mais une inscription récemment déchiffrée dans le Kurdistan, mentionne avec détails les révoltes de presque toutes les provinces qui formaient l'empire des Perses, et les victoires redoublées de Darius. Il paraît certain que l'intégrité de l'empire, à cette époque, ne fut maintenue que par la plus ferme et la plus infatigable activité.

Une fois affermi, le roi des Perses reprit ses projets de conquête, et songea à mettre pour toujours l'Asie à l'abri des invasions des Scythes, qui tant de fois l'avaient traversée. Une expédition immense se prépara contre ces peuplades errantes, qui n'avaient qu'à conserver leurs mœurs pour lasser et ruiner les conquérants. Les curieux détails qu'Hérodote nous a laissés sur les mœurs des Scythes, nous montrent la plus frappante analogie entre ces hordes barbares et celles

qui ont inondé, des siècles plus tard, l'Europe occidentale. Toujours à cheval, toujours en guerre les uns contre les autres, toujours prêts à des incursions rapides chez les peuples civilisés, les Scythes poussaient à l'excès le goût du sang et le mépris de la vie humaine. Ils adoraient une épée, fixée sur une pile de bois, et lui immolaient leurs captifs. D'immenses sacrifices humains honoraient les funérailles de leurs rois. Les tombeaux de ces chefs étaient entourés des cadavres de leurs serviteurs étranglés et empalés, avec leurs chevaux, sur des pieux fixés en terre. Le crâne de l'ennemi vaincu devenait une coupe, et la peau humaine était employée à toutes sortes d'usages. Elle flottait à la bride du cheval, elle recouvrait les carquois, elle servait de selle aux cavaliers. Qu'on se figure ce que devait être, dans les riches provinces de l'Asie, l'invasion de pareils hommes, et l'on concevra pourquoi Darius voulut en rendre le retour impossible.

Il s'engagea donc avec 700 000 hommes dans des steppes immenses, où l'ennemi, fuyant devant lui, enlevait à l'armée persane et l'espérance de vaincre et le moyen de subsister. Il avait laissé derrière lui, à la garde des Ioniens, le pont de bateaux sur lequel il avait franchi le Danube ; un serment les obligeait à le protéger pendant soixante jours contre les tentatives des Scythes. Ceux-ci ne manquèrent pas de venir persuader aux alliés de Darius de rompre le pont et d'assurer, par la complète destruction de l'armée persane, la liberté de l'Ionie. Miltiade, l'Athénien, voulait suivre ce conseil; mais Histiée de Milet rappela aux chefs

ioniens qu'ils n'étaient maîtres dans leurs cités que par l'appui des Perses, et que la domination persane, en s'écroulant, les livrerait au parti démocratique. Ce curieux débat, qu'Hérodote nous a conservé, nous montre que les Perses avaient habilement attaché les chefs d'Ionie à leur fortune, et en même temps que les colonies grecques, conservant loin de leur métropole le génie national, inclinaient à la démocratie.

Darius repassa le Danube avec son armée décimée, et, s'embarquant à Sestos, laissa 80 000 hommes en Thrace. Les villes hellespontiques furent soumises par les lieutenants de Darius, et la conquête persane se prépara ainsi un passage pour le jour où il tenterait de s'étendre, par la soumission de l'Europe, sur le monde ancien.

Mais, comme pour atteindre, avant cette lutte suprême, son plus grand développement et son plus haut point de splendeur, l'empire des Perses s'accrut encore par la guerre au nord de l'Afrique et au sud de l'Asie. Le gouverneur de l'Égypte intervint dans les troubles de la Cyrénaïque et mit le siége devant Barcé. La ville fut prise par trahison, et les habitants, transplantés dans la Bactriane, reçurent des terres et fondèrent une nouvelle cité. L'Inde fut d'abord reconnue par une expédition maritime que dirigeait un géographe grec, puis en partie ouverte par les armes et soumise à un tribut.

Tout se préparait ainsi pour la grande guerre dont la révolte de l'Ionie allait être le premier acte, et qui devait rompre, d'une façon si imprévue, le cours de la conquête persane. Grande guerre en vérité, malgré

le peu d'étendue de son théâtre et le petit nombre de l'un des deux partis, parce qu'une force matérielle immense y fut, pour la première fois, vaincue par la discipline, par le dévouement au devoir et à la loi, par l'amour de la patrie et de la liberté, en un mot, par un ensemble d'idées et de vertus jusqu'alors inconnues dans le monde.

Mais avant d'aborder le récit de cette lutte héroïque, dont l'intérêt est éternel et qui semble terminée d'hier, voyons quels étaient à cette époque le gouvernement des Perses, leurs lois, leur religion et leurs mœurs; quelle était enfin cette civilisation déjà vieille qui allait tenter de s'imposer à l'Europe.

Le gouvernement des Perses était despotique; le roi était le maître absolu des biens et de la vie de ses sujets. « Les Perses, dit Hérodote, considèrent l'Asie entière comme leur propriété, comme le domaine du roi régnant et de ses successeurs. » Le pouvoir ne sortait pas de la tribu des Achéménides, et Darius, pour rendre son avénement à l'empire plus régulier encore, épousa deux filles de Cyrus. L'aîné des fils du roi devait hériter du trône; mais les intrigues du sérail l'emportèrent plus d'une fois sur la coutume. C'était, en effet, le sérail qui gouvernait le prince et l'empire; et les dangers pressants ou les entreprises les plus importantes décidaient seuls le roi à convoquer un conseil de satrapes et de généraux. Ce sérail était agité par des rivalités sanglantes; Hérodote et Plutarque nous ont conservé le récit des luttes et des cruautés des Amestris et des Parysatis. C'est au milieu de ces femmes et des eunuques, qui partageaient parfois leur

influence, que vivait le prince, invisible à la foule et accessible seulement aux membres de son conseil privé, comme l'invisible Ormuzd lui-même entouré de ses génies. Tout homme qui voyait la face du roi se prosternait devant lui ; et les sept conjurés eux-mêmes, qui avaient assisté Darius contre le mage, le saluent roi en se jetant à ses pieds. Toute administration, toute justice, toute grâce découlait de ce maître caché. Des courriers établis sur toutes les routes portaient rapidement ses ordres sacrés à l'extrémité de l'empire. Des secrétaires royaux, établis près des satrapes, lisaient ses lettres, et les ordres royaux pouvaient être exécutés contre le satrape lui-même, comme l'éprouva Orétès, tué par ses propres gardes. Des scribes accompagnaient partout le prince et enregistraient ses actions pour l'enseignement de ses successeurs. Une police nombreuse et fidèle éclairait le roi sur l'état de son empire et sur la fidélité de ses serviteurs ; et, du fond de sa délicieuse retraite, il était censé tout savoir et tout faire. Vers cette cour affluaient toutes les productions de l'empire, et une table magnifique réunissait les richesses des climats les plus différents, l'eau du Choaspe, qui passe à Suze, le vin de Chalybon en Syrie, le pain de l'Éolie, le sel d'Ammon. C'était un grand honneur que de recevoir des mets envoyés de la table du roi. Trois fois par an, cette immense troupe de gardes, de courtisans et d'eunuques se mettait en mouvement et accompagnait le roi de Babylone à Suze, de Suze à Ecbatane et d'Ecbatane à Babylone. Ces migrations périodiques faisaient jouir le prince et sa cour d'un printemps éternel.

Des impôts en nature et en argent alimentaient ce luxe. Ils étaient répartis sur l'immense étendue de l'empire, la Perse exceptée, et les divisions financières correspondaient aux divisions territoriales. Vingt satrapies, établies par Darius, comprenaient, outre l'empire des Perses en Asie, l'Égypte et la Cyrénaïque, une partie de la Thrace et des îles de la mer Égée. Les impôts en argent, payés par ces divers gouvernements, s'élevaient à 14 500 talents euboïques, environ 100 millions de notre monnaie. Les tributs en nature avaient une plus grande importance. La cour du roi, celle des satrapes, leur maison militaire, les troupes en garnison dans les villes ou en cantonnement dans les provinces, les envoyés du roi, devaient être nourris par les prestations des habitants. Les droits de pêche et d'irrigation, qui appartenaient au roi seul et qui étaient concédés à prix d'argent, étaient encore une source de revenus. Des présents volontaires étaient régulièrement offerts au roi par les populations, soit au jour de sa naissance, soit lorsqu'il traversait les provinces. Outre ces charges générales, plusieurs provinces envoyaient des tributs particuliers, selon la nature de leur commerce ou de leur climat. Les Ciliciens fournissaient par an 360 chevaux blancs; Babylone, cinq cents eunuques ; les Éthiopiens, deux boisseaux d'or, deux cents troncs d'ébène, cinq jeunes esclaves et vingt défenses d'éléphants. Les Colchidiens envoyaient tous les cinq ans, cent jeunes garçons et cent jeunes filles; les Arabes donnaient chaque année mille talents d'encens. Malgré le poids de ces impôts, qui firent surnommer Darius le Marchand, comme

Cambyse avait été surnommé le Maître et Cyrus le Père, on peut dire que la régularité même de ces charges était un progrès sur l'état antérieur, et que l'Asie, bien qu'accablée d'impôts, comme il semble que ce soit sa destinée, avait du moins cessé toujours d'être au pillage.

Ces impôts étaient levés par des satrapes que le roi nommait et révoquait au moindre soupçon. La réunion dans les mains des satrapes du pouvoir civil et du pouvoir militaire, que Cyrus avait d'abord prudemment séparés, l'étendue de leur gouvernement, l'éloignement du pouvoir central, l'éclat de leur cour et l'habitude du commandement, tout leur rendait la révolte désirable et facile en apparence. De là cette promptitude du prince à soupçonner et à punir, de là ce secrétaire royal, surveillant perpétuel imposé au satrape, ces fréquentes inspections des envoyés royaux ou du roi lui-même, ces courriers toujours prêts à transmettre des nouvelles et des ordres. Tous ces moyens de surveillance et de répression n'empêchaient pas les révoltes, surtout lorsque l'imprudence des successeurs de Darius eut réuni dans la même main le gouvernement de plusieurs satrapies.

La justice semble avoir été rendue administrativement par les satrapes, au nom du roi, maître absolu de toute la population de l'empire. Il existait cependant parmi les Perses des coutumes passées en lois, et un tribunal chargé de les maintenir et de les interpréter. Nous voyons Cambyse consulter les juges royaux pour savoir si une loi permet aux Perses d'épouser leur sœur. Les juges répondirent qu'une telle loi n'existait

pas, mais qu'ils en connaissaient une autre qui permettait au roi de faire tout ce qu'il voulait. La volonté du prince était donc la loi suprême ; et, en effet, nous trouvons d'innombrables exemples d'exécutions et de supplices arbitrairement ordonnés par les rois. Des juges royaux les accompagnaient cependant à la guerre. On les voit, à la suite de Cambyse, rendre des arrêts contre les Égyptiens de Memphis. Par un effet ordinaire du despotisme, qui a pour caractère de rendre l'administration équitable de la justice impossible, on n'avait d'autre garantie contre le pouvoir arbitraire de ces juges que le pouvoir arbitraire du roi : c'était lui qui corrigeait par des supplices l'iniquité de leurs jugements. Darius met en croix un juge injuste ; et Cambyse, ayant fait écorcher vif un juge prévaricateur, revêt de sa peau un siége, où il fait asseoir le fils du coupable, pour rendre à son tour la justice. Mais que peuvent de pareilles leçons contre des excès qui sortent de la nature même des choses? C'est en vain que le despotisme semble ainsi chercher un remède contre lui-même. Où la volonté d'un maître est toute-puissante, on s'épuise en vain à faire une place au droit. La Grèce, en nous montrant pour la première fois dans le monde des citoyens jugés par leurs égaux, selon des lois égales pour tous, nous apprendra que le glorieux privilége de rendre la justice est inséparable de la liberté.

Une immense armée veillait à l'obéissance des provinces et à l'intégrité de l'empire. Des garnisons dans les grandes villes, des camps dans les contrées fertiles obéissaient d'abord à des généraux particuliers, en

rapport direct avec le roi, et plus tard aux satrapes qui gouvernaient leur territoire. Cette armée était divisée en corps de dix mille hommes, subdivisés à leur tour par centaines et par dizaines d'hommes. Les généraux en chef étaient nommés par le roi et choisissaient leurs subordonnés; ces généraux étaient toujours de la tribu des Pasargades, l'ancienne tribu militaire de la Perse, et le plus souvent, de la famille même des Achéménides. Cette armée avait à sa tête un corps d'élite de dix mille hommes, auquel était confiée la garde du roi : on l'appelait le corps des Immortels; le nombre des soldats qui le composaient était immuable, et on les recrutait parmi l'élite de toute l'armée.

L'empire était-il menacé d'une invasion, ou entreprenait-on une expédition lointaine, aussitôt cette armée devenait une agglomération de tous les peuples soumis au grand roi. Un rendez-vous était fixé pour toutes les armées dispersées dans l'empire, et elles se dirigeaient lentement vers ce lieu de réunion en poussant les populations devant elles. Cette multitude, ainsi amassée dans une province, y était organisée et armée avec mille peines et mille lenteurs. Quatre ans suffirent à peine aux préparatifs de Xerxès; c'était moins une expédition qu'une émigration, destinée à remplacer dans les pays conquis les habitants que la politique des conquérants asiatiques aima toujours à transplanter loin de leur patrie. Puis, ces nations rassemblées se mettait en mouvement, consumant tout sur leur passage, et les immenses magasins préparés pour elles, et les approvisionnements des flottes, qui côtoyaient le rivage, et les moissons encore sur pied, laissant derrière elles des champs dé-

vastés et des cours d'eau desséchés. Un matériel énorme accompagnait et embarrassait l'armée; de longues files de bagages, des troupeaux, des troupes d'esclaves, entourant le sérail des grands, des meutes de chiens indiens, auraient fait croire au passage d'une immense caravane, si cette confusion prodigieuse des armes, des costumes et des langages les plus divers, si ces nuées de cavaliers, venus les uns des déserts de l'Afrique et les autres des steppes de l'Asie, si ces flottes où se confondaient les vaisseaux de l'Égypte, de Tyr et de l'Ionie, n'eussent clairement indiqué que la main du grand roi avait arraché tous ces peuples à leur patrie, pour quelque gigantesque entreprise.

Mais cette puissance des Perses, qui soulevait ainsi l'Asie à la voix du chef de la tribu des Achéménides, d'où venait-elle? La force des armes et les chances de la guerre l'ont-elles seules fondée, ou avait-elle une source plus élevée dans la supériorité réelle de cette race sur les populations asiatiques? Sa religion et ses mœurs ne peuvent-elles nous expliquer en partie l'accomplissement de ce songe prophétique dans lequel Astyage vit le cep de vigne, sorti de sa fille, couvrir l'Asie entière de ses rameaux?

La religion médo-persique est la plus pure des religions de l'Asie : l'ordre physique n'en est pas l'objet principal, comme en Égypte, comme en Chaldée et comme dans l'Asie occidentale. La nature n'y est point divinisée, elle n'est dans cette religion que l'image imparfaite d'une réalité plus pure. Ormuzd et Ahriman, qui se disputent l'empire du monde, étaient à l'origine bons et parfaits tous deux. Ahriman, déchu

et devenu mauvais par sa faute, est maintenant en lutte avec Ormuzd ; et cette lutte est la source inférieure et passagère du mal, qui ne peut ainsi remonter à Dieu lui-même. Ormuzd a six grands génies sous ses ordres, les Amschaspands, desquels découlent incessamment la vérité, la piété, la bonté, la richesse et l'immortalité. Au-dessous d'eux un nombre infini de bons génies, les Iseds, défend partout l'empire d'Ormuzd contre la guerre continuelle que lui font Ahriman et les génies du mal, ses serviteurs. Les chances diverses de cette guerre font l'histoire de ce monde ; les succès du bien et du mal s'y balancent sans cesse, et de là vient qu'il n'y a rien dans le monde d'absolument bon ni d'absolument mauvais et que l'homme ne connaît ni volupté parfaite ni malheur accompli ; pourtant cette lutte n'est pas éternelle : la victoire d'Ormuzd en sera le terme, et l'enfer recevra Ahriman et ses génies. Mais cet enfer même, séjour de la défaite et de la haine, serait une limite posée à l'empire bienfaisant d'Ormuzd. Il faut donc qu'il disparaisse un jour, et qu'une réconciliation complète entre Ahriman et Ormuzd rende l'univers entier à la paix et au bonheur.

De tels dogmes n'admettaient point un culte grossier. « L'usage des Perses, dit Hérodote, n'est pas d'élever aux dieux des statues, des temples, des autels ; ils traitent au contraire d'insensés ceux qui le font. » Ils adorent les éléments, l'eau et le feu, les astres, mais seulement comme les images de formes immatérielles et pures, correspondant à toutes les choses visibles : ce sont ces formes qu'on adore sous le nom de Férouer,

et tout être a son Férouer, hors de ce monde; c'est le Férouer de l'homme qui lui survit, et qui est doué d'immortalité; c'est à lui que s'adressent les cérémonies que toutes les religions ont instituées en l'honneur des morts. Ce culte est avant tout national; Ormuzd n'écoute pas les prières particulières et les vœux égoïstes. Il faut prier pour tout le peuple en même temps que pour soi-même, pour la race des Perses et pour son roi.

La morale de cette religion est d'une admirable simplicité. Il faut être serviteur d'Ormuzd contre Ahriman et par conséquent faire le bien de toutes les manières et en toute occasion. C'est Ahriman qui attaque l'empire des Perses; qui le défend, combat pour Ormuzd. C'est Ahriman qui excite les révoltes, les trahisons contre le roi et c'est par le secours d'Ormuzd qu'il en triomphe: « Ormuzd me porta son secours, » dit Darius dans une inscription récemment découverte. Enfin, c'est Ahriman qui cherche à corrompre la nature physique et c'est Ormuzd qui à chaque instant la soutient et la répare. Défricher la terre, la cultiver, la défendre contre la sécheresse et la stérilité, c'est agrandir l'empire d'Ormuzd. L'agriculture est un acte religieux.

Cette religion ne pouvait longtemps se maintenir dans toute sa pureté. L'étendue de l'empire persan était pour elle un danger. Des influences et des concessions mutuelles devaient produire à la longue un regrettable mélange, d'autant plus que la religion des Perses n'était nullement exclusive. et que la politique des rois persans fut tolérante. L'Égypte et la Phénicie conservèrent librement leur culte, si opposé à celui de Zo-

roastre; les Juifs furent renvoyés dans leur patrie pour relever leur temple, et plus d'un édit assura leur liberté religieuse; enfin si Xerxès renversa le temple de Bélus, c'est que la religion chaldéenne avait une grande importance politique et n'était nullement étrangère aux fréquents soulèvements de Babylone.

Aussi l'esprit des religions occidentales pénétra-t-il par degrés celle des Perses. Le Zend-Avesta ne put empêcher l'érection de plusieurs temples. Le culte impur de Mylitta vint se confondre avec celui de Mithras, qui représentait jadis l'amour pur et l'union des âmes. Xénophon, Ctésias, Strabon, Plutarque nous servent à marquer les progrès de cette corruption. Junon, Minerve, Jupiter, eurent leurs temples en Perse avant l'invasion d'Alexandre. Ce fut en vain que les Sassanides essayèrent de relever en même temps l'empire persan et la religion de Zoroastre, à laquelle l'islamisme vint plus tard porter le dernier coup. Elle n'a pourtant point disparu de la terre, et dans le nord-ouest de l'Hindoustan, quelques Guèbres, adorateurs du feu, conservent, au milieu des sectateurs de Mahomet, la religion des anciens maîtres de l'Asie.

Mais, tant qu'elle se soutint, cette religion si noble et si pure donna aux Perses, sur les peuples asiatiques, une supériorité morale dont ils avaient conscience. Rien n'est plus curieux que la scène où Hérodote nous montre Darius proposant aux Grecs et aux Indiens d'échanger leur coutume à l'égard des morts. Tous s'en défendent avec horreur, et le roi perse sourit du préjugé religieux, des deux côtés invincible. Cambyse, plus violent, montre ouvertement son mépris pour les

superstitions étrangères. Il entre à Memphis dans le temple de Vulcain et raille le dieu sur sa laide figure. Il viole le sanctuaire des Cabires et fait jeter au feu leurs images. Enfin, lorsqu'il frappe le dieu Apis de son poignard, il dit aux prêtres : « Pauvres fous, vos dieux sont faits de chair et de sang, et le fer peut les blesser. Voilà une divinité bien digne des Égyptiens ! » En face de telles idoles, le conquérant s'enorgueillit à juste titre de n'adorer aucun dieu corporel, de ne rendre aucun culte à de vaines images.

C'est encore à la religion qu'il faut attribuer ce respect des Perses pour les fleuves, qu'ils avaient soin de ne souiller en aucune manière; ces honneurs rendus à la fécondité, ces présents envoyés par le roi aux Perses qui ont un grand nombre d'enfants. On se rappelle enfin le transport d'amour pieux qui saisit Xerxès à la vue d'un beau platane, et comment il le fit charger de colliers et de bracelets d'or. Coutumes et caprices, tout nous montre qu'ils voient dans la nature l'action toujours présente des puissances invisibles. Ils s'irritent contre elle, lorsque Ahriman la rend contraire à leurs desseins. Cyrus traite un fleuve qui arrêtait sa marche en ennemi, et jure qu'il le réduira à être passé à gué par une femme. Il tint parole, et l'on vit plus tard Xerxès châtier l'Hellespont, qui avait brisé ses vaisseaux. Nous trouvons encore, dans les mœurs des Perses, une certaine douceur et un certain penchant à la pitié, qu'on ne peut guère attribuer qu'à leurs croyances religieuses. La loi ordonnait de balancer les crimes de l'accusé avec ses mérites antérieurs, et de n'user de rigueur que dans le cas où sa vie n'offrait ni compen-

sation, ni excuse. Cyrus est ému de pitié quand la ruine de Crésus est accomplie, et il l'épargne. Cambyse et les Perses qui l'entourent pleurent à la vue du roi d'Égypte prisonnier. Il faut lire dans Hérodote l'entretien de Xerxès et d'Artabane. En voyant l'Hellespont couvert de vaisseaux, le rivage rempli de soldats, Xerxès se félicite de son bonheur, et peu après verse des larmes. Artabane l'interroge, Xerxès répond qu'il est ému de compassion, en pensant que de tant de milliers d'hommes il n'en restera pas un dans cent ans ; et Artabane se répand à son tour en plaintes sur le misérable sort de l'homme, qui éprouve dans le cours de la vie mille choses plus tristes que la mort et qui souhaite plus d'une fois de mourir. Admirable entretien, qui serait pour nous plus précieux encore, si l'on ne pouvait soupçonner l'historien de l'avoir élevé et embelli.

La religion s'accordait enfin avec l'influence de la tradition et les nécessités de la politique pour entretenir chez les Perses cet amour de leur roi et cette passion de lui obéir, qui firent pendant un temps la force de l'empire, et qui maintinrent son unité contre tant de causes de dissolution. Représentant d'Ormuzd et héritier de Cyrus, le roi des Perses était à la fois l'élu du ciel et le vivant symbole de l'indépendance nationale. Qui a tiré les Perses de la servitude des Mèdes ? Cyrus, premier roi et libérateur des Perses. Il a délivré leur race, l'a élevée par la guerre au-dessus de toutes les autres et l'a rendue maîtresse de la plus belle partie du monde. Royauté, indépendance, puissance militaire, tout cela ne faisait qu'un pour les Perses.

Les Mèdes, vivant toujours parmi eux, éternisaient le souvenir de la servitude des Perses et de leur délivrance par le premier de leurs rois. La mémoire d'un tel service ne pouvait donc s'effacer, ni s'en perdre la reconnaissance. Maintenir l'œuvre de Cyrus et de sa race est, pour les Achéménides et les Pasargades, le plus sacré des devoirs et le plus grand des intérêts. Cette phrase qui revient si fréquemment chez les Perses : « Cyrus, qui nous a délivrés de l'esclavage des Mèdes, » a pour eux autant de sens et de portée qu'en ont pour les Juifs ces célèbres paroles : « Le Seigneur, qui nous a tirés de la servitude d'Égypte. » Ces deux formules expriment brièvement, et d'une manière consacrée, un ensemble de traditions et de devoirs.

De là, chez les rois persans, une exigence inouïe pour leur service, et chez ceux qui les entourent, un dévouement qui semble prendre à tâche de justifier cette exigence. Refuser quelque chose au roi, se défier de sa fortune, sont des crimes sévèrement punis. Xerxès est traité magnifiquement par Pythius en Lydie. Son hôte avait cinq fils dans l'armée royale. Il prie le roi de lui laisser l'aîné comme le soutien de sa vieillesse : « Tu le garderas, » dit Xerxès, et il lui laisse le cadavre de son fils. Et longtemps auparavant, Darius, en marche contre les Scythes, supplié de même par Cebazus de lui laisser l'un de ses trois fils, les lui promit tous trois, et les lui laissa égorgés. L'entier dévouement du grand nombre fait ressembler la moindre réserve à une trahison. Qu'il s'adresse à la personne du roi ou à la royauté elle-même, au droit des héritiers de Cyrus,

ce dévouement est sans bornes. Prexaspe, sur l'ordre de Cambyse, a tué Smerdis. Le mage de ce nom, qui a usurpé le trône, fait monter Prexaspe sur une tour, pour dire au peuple que le roi régnant est bien le véritable Smerdis, du sang de Cyrus. Et Prexaspe, du haut de la tour, annonce au peuple que Smerdis est mort, maudit l'usurpateur et se jette en bas. Quelle instructive histoire que celle du dévouement de Zopyre! Cet homme, qui se mutile volontairement, qui se fait déchirer le corps à coup de fouets et va ainsi jouer le rôle de transfuge dans une ville assiégée, pour la rendre à son maître, est-il un courtisan qui se dévoue ou un fanatique qui s'immole? Jamais le dévouement politique ressembla-t-il de plus près au martyre religieux? Et chez Darius, quelle confiance dans son droit! comme il accepte avec sécurité de tels sacrifices! avec quelle tranquillité d'âme il oppose aux sorties de Zopyre des milliers d'hommes, que celui-ci doit tailler en pièces, pour assurer l'exécution du complot! L'Orient seul a pu voir de telles scènes, où un homme, adoré comme un dieu, voit d'un œil calme couler pour lui des flots de sang. Xerxès a dans le dévouement des siens une aussi tranquille confiance. Il fuyait en Asie, sur une barque surchargée, que la tempête mettait en péril et qu'il fallait alléger à tout prix. C'est à vous de montrer si vous aimez le roi, dit Xerxès. On se prosterne et on se jette à la mer. Entourée de tels serviteurs, la royauté dura aussi longtemps que l'empire; elle ne tomba qu'avec lui et par la main de l'étranger.

Mais tout devait tomber avec elle, et c'est la fai-

blesse de cet immense empire de n'avoir pas d'autre force que le dévouement à un seul homme. Cette adoration du despotisme pouvait bien donner à cet assemblage de nations une apparence d'unité; mais cette unité était factice et passagère, et d'ailleurs, comment aurait-elle remplacé la vie absente de ce grand corps? Le progrès y était impossible et par conséquent la décadence inévitable. Car le progrès n'est qu'une suite de changements réguliers, et quel changement peut-on concevoir dans une organisation dont le despotisme est le seul soutien et qui s'anéantirait avec lui? Que des assassinats, que des révolutions de sérail agitent le faîte de cette société, la masse n'en sera pas moins immuable. Ce sont les mêmes armées, les mêmes hommes, qui viennent attaquer les Grecs à Platée et qui les attendent auprès d'Arbèles. Cette civilisation ne peut se modifier que par la conquête. Aussi ne faut-il pas s'attendre à la voir conquérante à son tour, dans la lutte qu'elle va engager avec l'Europe. Sa victoire serait stérile, puisqu'elle a touché son terme et que sa nature est de ne pas changer. Il faut au contraire qu'elle fasse place à une autre, dont la mobilité féconde amènera des jours meilleurs, à travers ces alternatives de bien et de mal, de victoires et de revers, dont se compose l'histoire du monde. A côté de l'empire des Perses s'agite la Grèce, étroite arène pleine de mouvement et d'ambition, de dissensions intestines. C'est bien là ce tumulte que Cyrus, au milieu de ses conquêtes, eut le temps d'entrevoir et de mépriser; cette foule remuante, et, selon les paroles du roi de Perse, intriguant et mentant sur la

place publique. C'est à cette foule, à cet amas divisé de petites nations, inquiètes rivales, qu'est échue la tâche de renverser les héritiers de Cyrus et de changer la face de l'Asie. Rien ne peut détourner le cours de ces grands événements, et Xerxès pleurant sur son innombrable armée, dont rien ne devait rester un jour, aurait pu verser sur son vaste empire, qui devait passer aussi, ses larmes prophétiques.

X. Civilisation orientale.

Avant de quitter l'Asie, qui jusqu'ici nous a exclusivement occupés, pour ne la plus considérer que dans ses rapports avec le reste du monde, il faut l'embrasser une dernière fois d'un coup d'œil et voir à quel état y est arrivé le genre humain. A l'Orient, la Chine, séparée des autres peuples par d'insurmontables barrières, reste enchaînée à ses traditions, et se retrouve, après les plus violentes révolutions intérieures, toujours semblable à elle-même. L'Inde, plus immuable encore, a déjà reçu avec indifférence le choc des conquérants égyptiens et des Perses, héritiers de la puissance égyptienne. L'Égypte elle-même, après avoir accompli ses transformations intérieures, et vu s'éteindre ou se disperser la caste guerrière qui faisait sa force, est tombée aux mains des étrangers, qui l'ensanglanteront de leurs luttes et dont la succession fera toute son histoire. Sur les bords du Jourdain a grandi et est tombé un petit peuple qui, après un éclat passager, dû à sa religion nationale, a perdu son indépendance et même sa patrie. Il y fut rétabli plusieurs

fois pour la perdre encore, et dans ces migrations continuelles, il a répandu dans l'Orient ses traditions et ses espérances. La rive orientale de la Méditerranée s'est couverte de cités florissantes, qui ont dispersé dans tout le monde ancien les richesses de l'Orient, et qui ont jeté sur la côte septentrionale de l'Afrique les fondements d'un puissant empire. Ces villes ont été soumises à leur tour par des conquérants, partis des bords du Tigre et de l'Euphrate, où s'élevaient les plus grandes cités de l'Asie. Là s'accumulèrent d'immenses richesses qu'un peuple nomade et guerrier vint ravir. Ces hordes, parties des montagnes de la Médie et croissant toujours en nombre et en puissance, fondent enfin le vaste empire qui fait obéir à un seul homme les habitants de la Haute-Égypte et les peuplades errantes autour du Pont. Tel est l'état de cette partie du monde à ce moment de l'histoire; tels sont les empires qu'elle a vus se détruire ou se fonder.

L'Asie a donc vu s'établir les premiers gouvernements qui eussent régi les sociétés humaines, et elle les a vus sortir, non pas de théories philosophiques ou de conventions arbitraires, mais de la nature même des choses et de la nécessité. Sur quelque peuple que nous jetions les yeux dans cette partie du monde, le gouvernement est despotique. Aucun droit ne le limite, et aucun devoir ne le règle. Ici, il est exercé par des prêtres et là par des guerriers; nulle part il ne tient compte de la liberté et de la dignité humaine. La volonté d'un maître est la seule loi. Ce gouvernement étant le plus parfait là où l'obéissance était le mieux établie, l'empire des Perses

nous en a offert le meilleur modèle, et nous avons vu, en même temps, quelle en était l'incurable faiblesse. « Il règne en Asie, a dit Montesquieu, un esprit de servitude; on n'y verra jamais que l'héroïsme de la servitude. » Nous avons dit combien cet héroïsme, alors même qu'il semblait surpasser la nature humaine, était stérile pour les peuples : il en faut donc conclure que si l'art de gouverner les hommes a pris naissance en Asie, comme tous les autres arts, il y est resté en enfance; à l'époque qui nous occupe, c'est à l'Europe qu'il appartient d'apprendre au monde comment on peut gouverner les hommes sans les avilir, et de nous montrer, pour la première fois, une société qui se donne librement des lois.

Nous n'avons vu en Orient aucune application de la justice aux rapports des hommes entre eux; nulle part un tribunal équitable, obéissant à des principes fixes et à des lois respectées. Ou, s'il existe quelque part un tribunal, la volonté despotique du maître prévaut à chaque instant contre des lois qui ne sont que l'expression de la coutume et non pas d'un droit reconnu de tous. Les exécutions arbitraires, les sentences violentes et précipitées, en un mot, cet ensemble d'iniquités qu'on appelle une justice sommaire, nous rappellent à chaque instant que nous sommes sur la terre classique de la servitude, et que tout s'y fait avec une terrible simplicité, parce que la vie de l'homme y est comptée pour peu de chose et le droit pour rien. Il faut donc encore que ce soit l'Europe qui apprenne au monde et le prix sacré de la vie humaine et le caractère inviolable du droit. Il faut aller chercher en Eu-

rope des tribunaux où l'accusé soit protégé, où ses égaux le jugent, où la loi que lui-même a faite lui soit appliquée avec une souveraine justice.

Les guerres en Asie ont un caractère imposant et terrible ; des peuples s'y précipitent les uns contre les autres, des cités immenses y sont détruites ; de vastes contrées changent de maîtres en un jour. Mais cette guerre est barbare ; la destruction des villes, la transportation des peuples en sont les effets ordinaires ; elle a tous les caractères d'un fléau, sans avoir ce qui, chez les peuples civilisés, en adoucit l'horreur : nous n'y voyons nulle part le triomphe de l'intelligence contre une force matérielle supérieure ; nous n'y voyons nulle pitié pour les vaincus. Que sont les armées orientales, qui accomplissent de si grands changements dans l'état de l'Asie ? Des agglomérations de peuples marchant sous les coups, n'importe pour quel maître. Quel est le satrape révolté qui ne trouve une armée et qui n'oppose des multitudes à des multitudes ? Dans ces chocs de nations ainsi lancées les unes contre les autres, l'art militaire ne joue aucun rôle. On voit bien quelquefois des ruses guerrières, comme celle qui donna la victoire à Cyrus sur la cavalerie lydienne ; mais ce sont le plus souvent de simples prodiges de la force brutale, des fleuves détournés, des montagnes coupées, la multitude des bras remplaçant le génie. Ainsi, malgré la grande place qu'elle tient dans l'histoire de l'Asie, la guerre y est encore en enfance. Tout ce qui lui donne quelque noblesse et quelque éclat est encore absent. Ces foules confuses ne méritent pas le nom d'armée ; ces rencontres tumultueuses

ne sont pas des batailles. Gardons ces noms pour ces troupes d'hommes peu nombreux, animés de l'amour de la patrie et de la gloire, combattant avec ordre et sang-froid, pour des causes qu'ils comprennent. Attendons que l'Europe ait ennobli la guerre en y associant l'intelligence d'abord, et plus tard, bien plus tard il est vrai, l'humanité.

Des castes sacerdotales toutes-puissantes dans l'Inde et en Égypte, des temples magnifiques en Judée, à Babylone, des cérémonies terribles en Phénicie, des rites honteux chez les Chaldéens, partout une même adoration mêlée de terreur, des puissances invisibles, nous montrent assez que l'Orient est la mère patrie des religions. La pureté de la religion de Zoroastre, l'esprit simple et pratique de la morale de Confucius, et enfin la grandeur de la loi mosaïque nous obligent à mettre à part ces religions dans notre appréciation générale des cultes orientaux. Le brahmanisme et le bouddhisme, qui embrassent l'Inde entière et une partie de la Chine, le culte d'Isis et d'Osiris en Égypte, les cultes sensuels de la Phénicie et de la Babylonie représentent suffisamment le génie des religions orientales. Seules, les religions indiennes ne divinisent pas la nature et la déclarent au contraire vile et méprisable; mais l'homme est compris dans cet anathème, et, pour échapper à cette vie misérable, le néant est sa meilleure espérance. Le rôle accablant, qu'un Dieu immatériel joue à l'égard de l'homme dans les religions indiennes, la nature physique le remplit dans les religions de l'Égypte et de l'Asie occidentale. En face d'Isis et d'Osiris, aux pieds de

l'Hercule tyrien, du Baal et de la Vénus de Babylone, l'homme est aussi peu de chose qu'en face de l'essence infinie de Brahma : il n'est qu'une partie de la nature; il suit la destinée commune, il consacre par des cérémonies les événements réguliers de la nature physique, et le rôle qu'il s'y réserve est celui d'une parcelle de la matière, qui aurait conscience de sa destinée. Au printemps, une joie religieuse doit le remplir parce qu'une vie nouvelle anime la nature; une autre saison amène pour l'homme, avec le deuil des campagnes, un pieux désespoir. Il célèbre perpétuellement l'hymen, sans cesse renouvelé, de la terre et du soleil; et les plus incroyables débauches s'associent à la religion, au nom de cette pieuse imitation des révolutions de la nature. De ce côté, l'Europe antique ne sera pas de beaucoup supérieure à l'Asie. Elle reçoit sa religion de l'Orient, et si elle l'embellit par l'art, elle semble presque impuissante à la régénérer par la morale. Il nous sera cependant permis de reconnaître dans la religion grecque le progrès qu'une imagination plus riche et plus douce aura fait faire aux croyances orientales. Dans le riant Olympe de la Grèce, les divinités nouvelles effaceront par le génie et par la beauté les sombres divinités pélasgiques. Enfin, les sacrifices humains, s'ils ne disparaissent pas tout à fait, deviendront des événements extraordinaires, et ne passeront dans la tradition des peuples qu'environnés d'une religieuse horreur; nous verrons même un Grec, vainqueur de Carthage, user du droit de la victoire, pour interdire à la colonie phénicienne les sacrifices humains que lui avaient enseignés ses aïeux.

La famille est le premier lien qui unisse les hommes; elle est partout l'origine des sociétés; elle fut de plus en Orient le modèles des gouvernements. Le patriarche gouverna sa tribu comme sa famille, et plus tard des peuples entiers comme sa tribu. Si le despotisme s'établit dans le gouvernement, c'est qu'il était de temps immémorial en vigueur dans la famille. Le droit de vie et de mort, le pouvoir de vendre ses enfants comme esclaves, l'exercice intérieur du pouvoir judiciaire appartiennent au chef de famille. Né chez les peuples nomades, alors que la famille était un camp, ce droit illimité du père s'établit avec la tribu dans les cités. Mais c'est une loi de la nature, que les plus douces affections de la famille ne se développent que si une certaine liberté les favorise, et que l'obéissance trop absolue est inconciliable avec l'amour. L'Europe fera pénétrer jusque sous le toit domestique le pouvoir supérieur de la loi; elle réglera, au nom du droit public, les rapports du père et des enfants; elle protégera dans le fils le membre futur de la cité; souvent même, par un excès contraire aux mœurs orientales, elle nous montrera la loi se substituant tout à fait au pouvoir paternel, et la cité érigée en mère commune, remplaçant la famille.

Ce n'est pas seulement par le despotisme du père que la famille orientale est imparfaite, c'est par un abus plus grave, que le climat produisit, que la religion sanctionna, et qui, de nos jours encore, afflige cette partie du monde. La pluralité des femmes remonte, en Orient, à la plus haute antiquité. Nous la trouvons partout instituée ou permise; et tout ce que

put faire la loi, dans les pays les plus éclairés, ce fut de limiter le nombre des femmes légitimes selon les ressources du chef de famille, et d'interdire la polygamie aux pauvres. L'influence de cette coutume est facile à reconnaître. L'homme et la femme y perdent tous deux quelque chose de leur dignité naturelle, et surtout cette élévation morale qui accompagne dans les sociétés modernes l'institution du mariage. Ils ignoreront toujours cet échange de pensées et d'affections, cette communauté de sentiments, cet ensemble de joies et de douleurs partagées, qui forment ce que les peuples modernes ont si bien appelé la vie de famille. Dans une société où règne la polygamie, la femme est sans influence, et l'isolement auquel elle est condamnée, la vie qu'elle mène dès son enfance et qu'elle doit mener toujours, la rendent telle qu'elle n'en mérite aucune. Enfin la réclusion des femmes fait à la société tout entière un tort irréparable. Que l'on considère quels progrès l'influence des femmes a fait faire chez les peuples modernes dans les lettres et dans les arts, et surtout dans ces innombrables détails qui forment les mœurs d'une nation, et l'on se figurera aisément ce que perd une société dont les femmes sont absentes. La férocité dans les mœurs, la cruauté dans la guerre, l'impureté dans la religion, l'absence d'élégance dans les arts, ne peuvent-elles pas être attribuées en partie à cette nullité complète de la femme dans tout l'Orient? Il faut avouer que l'Europe ne lui fera pas d'abord une part beaucoup plus grande. Le gynécée grec est une prison comme le sérail, mais un progrès immense est accompli en ce qu'une

femme légitime y règne seule. Nous verrons d'ailleurs cette prison devenir de moins en moins rigoureuse, jusqu'à ce que le progrès des mœurs fasse tomber les dernières barrières, et que la femme, entrant au bras de son époux dans la société civile, y apporte les délicatesses jusque-là inconnues de son esprit, et les douces inspirations de son cœur.

La philosophie, les lettres, les sciences, les arts sont nés en Asie, comme les inséparables accompagnements de la civilisation commençante; mais, de ce côté surtout, l'Europe a tout à faire, et ce sera moins un progrès qu'un renouvellement. L'Inde et la Chine nous ont montré les philosophies les plus opposées et en même temps les plus imparfaites. Exclusivement pratique en Chine, la philosophie écarte volontairement les grandes questions, qui peuvent seules donner aux recherches intellectuelles leur grandeur et leur attrait. Exclusivement spéculative dans l'Inde, elle se perd à la suite de la religion dans la contemplation de l'infini, et conseille comme elle d'aspirer au néant. En Égypte, la doctrine secrète de la caste sacerdotale mériterait sans doute le nom de philosophie, si elle nous était connue; mais alors même il est à croire qu'elle ne serait que la religion égyptienne épurée, qu'un culte plus élevé de la nature.

L'Europe recevra sa philosophie de l'Orient comme sa religion; mais, en la transformant par degrés, elle l'amènera à cette profondeur et à cet éclat où elle nous est montrée dans Aristote et dans Platon. Socrate, la ramenant sur la terre, en fera la science de l'homme, et dès cette époque la philosophie, unissant

les études pratiques aux recherches les plus hautes, aura ce double caractère d'utilité et d'élévation qu'elle conservera dans les temps modernes.

L'astronomie en Chaldée, la géométrie en Égypte, se maintinrent sans progrès, telles que les avaient créées d'une part la superstition, et de l'autre la nécessité. Les arts industriels de la Chine, dans l'Inde, la confection des tissus, semblent être restés ce que les avait vus la plus haute antiquité. Les fabriques phéniciennes conservaient leurs procédés secrets, et par là même se condamnaient à ne faire aucun progrès. L'empire des Perses n'avait aucune industrie particulière, et quant à la science, nous ne voyons autour des rois de Perse d'autres médecins, d'autres géographes et d'autres ingénieurs, que des Grecs exilés de leur patrie. C'est donc en Europe que commence véritablement à se développer cette importante partie de la civilisation. Ce développement s'accomplit longtemps avec une extrême lenteur; mais il suffit de jeter les yeux autour de nous, pour voir quelle en est maintenant la rapidité merveilleuse et ce que sont devenues, entre les mains des races européennes, la science et l'industrie.

La littérature, au contraire, subit, en passant d'Asie en Europe, un changement si rapide et si heureux, qu'elle produit à son début des chefs-d'œuvre, que l'avenir désespérera de surpasser. Nous ne connaissons de la littérature orientale que des monuments religieux, que des poëmes infinis, où se déroulent de mystérieuses légendes, en un mot, des œuvres plutôt faites pour lasser l'imagination par une majestueuse

monotonie, que pour satisfaire l'esprit par l'image régulière du beau. L'homme avec ses passions et ses faiblesses est presque toujours absent de ces grands tableaux, où la nature et les dieux remplissent tout l'espace. C'est l'homme, au contraire, ce sont les luttes de sa liberté contre le destin, ce sont ses victoires sur la nature qui feront l'intérêt et la grandeur de la littérature européenne. Cette grandeur et cet intérêt iront croissant, à mesure que, se dégageant davantage de l'influence orientale, cette littérature fera à la nature humaine une part plus large, aux luttes des passions un plus libre théâtre.

L'art suivra la même voie. Les temples souterrains de l'Inde, les pyramides d'Égypte, les palais entassés de Ninive et de Babylone, ressemblent plus à des œuvres de la nature et du temps, qu'à des produits de l'activité humaine. L'accablante majesté de ces monuments n'y rachète ni le lourd effet de l'ensemble, ni l'absence de vie dans les détails. Ce sont des chefs-d'œuvre de travail plutôt que des créations de l'art. Un peuple entier les a élevés de ses bras; nul artiste n'y a laissé son génie, ni son nom. La statuaire y paraît encore inséparable de l'architecture, et est comme elle inerte et massive. Ces héros attachés aux murailles de Persépolis, ces éléphants qui soutiennent les temples de l'Inde, ces sphinx qui veillent à la porte des sanctuaires de l'Égypte, sont des parties du monument et ne vivent pas par eux-mêmes, non plus ces dieux égyptiens, aux jambes serrées l'une contre l'autre, aux mains collées sur leurs genoux. L'Europe introduira dans l'architecture l'élégance, dans la

sculpture la vie; elle créera la statuaire, en lui communiquant le mouvement; des images de marbre ou de bronze, animées et brillant d'une grâce divine, rendront l'art grec sans rival dans le monde.

Nous savons, maintenant, tout ce que l'Orient laisse à faire à l'Europe dans la politique, dans l'art et dans la religion. Nous avons vu que dans ces grandes choses, qui constituent la vie des peuples, le génie oriental était resté en arrière des besoins et des destinées du genre humain. L'homme n'est compté pour rien en Orient. La religion lui conseille surtout le mépris de lui-même, la politique lui impose la servitude et prodigue sa vie, l'art même ne lui donne point de place et lui fait jouer un rôle inférieur dans ses productions. La civilisation nouvelle, que nous allons voir naître en Europe, forme avec le génie oriental le plus heureux contraste. Elle ouvre partout un libre champ à l'activité de l'homme. La politique semble avoir pour but unique d'assurer sa liberté et de le rendre meilleur. La religion lui donne des dieux à son image, et l'art se voue partout, soit qu'il parle à l'esprit, soit qu'il parle aux yeux, à la reproduction embellie de la forme et de l'intelligence humaines.

LIVRE II.

—

LA GRÈCE

JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES.

I. La Grèce. — II. Invasion et légendes. — III. Civilisation grecque à l'époque de la guerre de Troie. — IV. Les Doriens. — Sparte. V. Athènes. — VI. États secondaires. — Colonies. VII. Unité morale des peuples grecs.

(D'une date inconnue à 501 avant J. C.)

I. La Grèce.

Cette civilisation grecque, où la libre activité de l'homme devait jouer un si grand rôle, prit naissance dans une contrée qui semble disposée avec art pour en faciliter les progrès et pour en défendre les conquêtes. Ce ne sont plus ici de vastes plaines, comme en Asie, de larges fleuves, ni d'infranchissables chaînes de montagnes. La Grèce n'est ni ouverte aux invasions, comme l'Asie Mineure, ni séparée du reste du monde, comme la Chine. Veut-elle se répandre au dehors, des îles nombreuses lui rendent de tous côtés la navigation facile, d'innombrables ports l'invitent au commerce; et l'isthme de Corinthe et la vallée de Tempé permettent au voyageur d'aller, sans traverser la mer, du cap Ténare en Macédoine. Est-elle menacée d'une invasion et obligée de se fermer à l'étranger,

ces passages étroits deviennent des barrières, où l'héroïsme d'un petit nombre d'hommes peut arrêter de grandes armées. La vallée de Tempé bien défendue, devient presque infranchissable. Est elle forcée, la Thessalie seule est envahie et les Thermopyles couvrent le cœur de la Grèce; après la chute des Thermopyles, il faut encore franchir, pour envahir le Péloponèse, cet isthme de Corinthe où d'étroits chemins serpentent entre la mer et les montagnes. Et cette mer elle-même, qui offre à l'ennemi autant de golfes et de détroits que la Grèce oppose de montagnes et de défilés, permet à une flotte peu nombreuse d'appuyer efficacement la défense des Thermopyles, de l'Attique et de l'isthme de Corinthe.

Si bien préparée par la nature pour vivre indépendante et pour protéger une civilisation originale, cette contrée privilégiée était en même temps comblée de tous les dons qui pouvaient rendre sa population capable de l'enrichir et de la défendre. Nous ne voyons en Grèce ni cette énervante douceur du climat qui prépare les peuples à la servitude, ni ces brusques contrastes de température qui préparent, sous un ciel rigoureux, des maîtres pauvres et guerriers aux riches nations, amollies par un ciel trop doux. La Grèce presque entière jouit d'un climat tempéré où la chaleur domine; mais les profondes vallées, le peu de largeur de la contrée et la mer presque toujours voisine, grâce aux sinuosités infinies du rivage, empêchent cette chaleur de devenir jamais accablante. Un ciel pur, une atmosphère lumineuse, un air sain et léger viendront en aide à la sagesse de l'hygiène antique, pour con-

server à cette race d'élite sa vigueur et sa beauté primitives; et les élégantes créations de l'architecture grecque, au lieu d'être dégradées par les frimas et noircies par les brouillards, y resteront dorées par le soleil.

Cette douce égalité du climat, cette division multipliée du sol par la mer et par les montagnes favorisèrent, avec la diversité des cultures et la variété des coutumes, l'indépendance relative des peuples grecs et leur développement particulier. La Thessalie nourrissait un peuple de cavaliers, et fournissait à toute la Grèce d'excellents chevaux. La Messénie, le nord de l'Elide et de l'Eubée, donnaient d'abondantes récoltes de blés, et le dernier de ces pays était le grenier d'Athènes. La Béotie, plus fertile encore, communiqua à l'esprit de ses habitants une certaine lenteur, qui forme un frappant contraste avec l'ingénieuse activité de leurs voisins; mais cet appesantissement de l'esprit se distingue encore de l'énervement des peuples asiatiques, puisque les Béotiens ne devinrent pas impropres à la guerre et eurent même leur jour de gloire. La riante Arcadie nourrit dans ses prairies, coupées par d'innombrables ruisseaux, un peuple de pasteurs, unissant un certain esprit militaire à l'amour du gain. Et l'Attique, en partie stérile, en partie féconde, couverte d'oliviers, riche en carrières de marbre et en mines d'argent, presque entourée d'une mer semée d'îles, enveloppée d'une atmosphère plus pure qu'aucune autre et chantée par ses poëtes, où des cours d'eau d'une transparence limpide descendent de montagnes qui semblent découpées par un ingénieux ciseau, réunit

dans un étroit espace tous les avantages et toutes les beautés de la Grèce.

Telle est au premier coup d'œil cette contrée, heureuse entre toutes, puisqu'elle peut à la fois se suffire et se défendre, et qu'une race intelligente va l'orner de ses travaux et de sa gloire. Rien ne manque à la Grèce, ni le bois pour ses vaisseaux, ni le fer pour ses guerriers, ni le marbre pour ses artistes. Elle sillonnera de ses flottes la mer qui la sépare de l'Asie; elle couvrira l'Italie méridionale et la Sicile de ses colonies; et elle élaborera, dans son sein, au milieu des luttes intestines, la civilisation nouvelle, que ses armées porteront en Orient, et que viendront chercher de l'Occident d'autres armées, auxquelles rien ne résistera dans l'ancien monde.

II. Invasions et légendes.

Quels seront les instruments de cette civilisation, dont nous venons d'examiner la patrie? Le théâtre nous est connu; quels acteurs vont y paraître? D'où viennent-ils, et quelle civilisation les a déjà pénétrés au moment où va commencer pour nous leur histoire? Questions obscures, auxquelles on n'a jusqu'ici qu'imparfaitement répondu, et sur lesquelles il faut se contenter des vagues lumières qu'on peut tirer des légendes conservées dans la mémoire des peuples.

La race qui a laissé en Grèce les traces les plus antiques de son passage et de sa domination, est celle des Pélasges, race d'origine inconnue, qui, descendue du Nord dans la Grèce et dans l'Italie, fut partout persécutée et chassée par des tribus guerrières. De la Thrace

et de la Macédoine, les Pélasges se répandirent dans toute la Grèce, jusqu'aux extrémités du Péloponèse. Des textes d'Hérodote attestent leur passage en Thessalie, en Attique, en Béotie. Des constructions gigantesques ont marqué leur séjour à Mycènes, à Argos et surtout à Tirynte. Ces amas de pierres énormes, que les races helléniques ne se souvinrent point d'avoir élevés et qu'ils attribuèrent à une génération de géants, indiquent que ces tribus pélasgiques avaient apporté de l'Orient ces mœurs laborieuses et patientes qui ont couvert de monuments semblables l'Inde et l'Égypte. Ils avaient apporté des mêmes contrées l'adoration des Cabires, de ces divinités industrieuses et terribles qui se conservèrent, au second rang, dans la mythologie hellénique, et qui consacrèrent, par leur rôle inférieur dans l'Olympe nouveau, la défaite de leurs adorateurs.

Des colonies, venues par mer de l'Égypte et de la Phénicie, hâtèrent et modifièrent le développement de la civilisation grecque. L'Attique apprit de l'Égyptien Cécrops, vers l'an 1580 avant J. C., la culture de l'olivier et les arts utiles. En attribuant à Cécrops l'institution de ces coutumes, aussi antiques que les sociétés elles-mêmes, c'est-à-dire le mariage, les rites funéraires, la distribution de la justice, les Athéniens ne faisaient que reconnaître Cécrops comme le fondateur de leur société. Le Phénicien Cadmus apporta en Béotie l'alphabet de son pays, qu'adopta la Grèce, et fut le fondateur de Thèbes. La cité nouvelle ne devint pas tout d'abord prépondérante, et les Pélasges d'Orchomène lui firent longtemps payer tribut. Enfin,

un autre Égyptien, Danaüs, débarqua dans le Péloponèse et s'empara de la cité pélasgique d'Argos. Une invasion de Thraces couvrit la Macédoine et la Piérie; c'est de cette race que sortit la poésie de la Grèce primitive, ces chantres obscurs des dieux, dont on refit plus tard les hymnes oubliés.

Tel était l'état de la Grèce, lorsque descendit du Nord une race guerrière qui comprenait, sous le nom d'Hellènes, les quatre tribus dont la Grèce devint définitivement l'apanage. Les Achéens partis de la Thessalie, traversent la Béotie et l'Attique et s'établissent dans le Péloponèse. Ils enlèvent l'Argolide aux descendants de Danaüs et la Laconie aux anciens habitants. A l'époque de la guerre de Troie, cette race héroïque dominait toute la Grèce méridionale. Les grandes familles d'Agamemnon et de Ménélas en sortirent. Une invasion postérieure devait déposséder et asservir leurs descendants. Les Ioniens, s'établissant dans l'Attique, relèguent les Pélasges au pied du mont Hymette et les asservissent. Ils finissent par les chasser entièrement du pays, et, restés avec les anciens habitants, ils forment cette aristocratie intelligente et sociable, que d'habiles législateurs confondront par degrés avec le peuple, dans la démocratie la plus brillante qu'ait connue l'ancien monde. Les Ioniens avaient encore peuplé l'Égialée, d'où les Achéens les expulsèrent. Cet accroissement subit de la population grecque faisait déborder les invasions les unes sur les autres. Les Éoliens fondent Iolchos, d'où partirent les Argonautes, et Phères dans le golfe Pasagéen. Corinthe, fondée aussi par eux, donne son nom à l'isthme qui

unit le Péloponèse à la Grèce du Nord, et Pylos leur livre un port en Messénie. C'est une race industrieuse autant que militaire, et représentée, dans les temps héroïques, par les Machaon, les Ulysse et les Nestor. Les Doriens restèrent dans les montagnes de la Dryopide, et leur invasion irrésistible fut plus tard le dernier grand mouvement de peuples qui eût agité la Grèce.

L'établissement des tribus helléniques avait asservi partout les anciens habitants; une aristocratie guerrière dominait les cités nouvelles; de l'activité de cette aristocratie sortirent des guerres intérieures et des expéditions aventureuses, que la tradition a gardées, au défaut de l'histoire, et qui ont valu à cette époque le nom de temps héroïques.

La lutte contre la nature, cette première histoire de toutes les sociétés humaines, l'établissement de l'ordre chez les tribus helléniques, par le châtiment de ceux qui abusaient de leur force, font le sujet ordinaire des légendes individuelles, où chaque cité se personnifia dans un héros. Minos civilisa la Crète et la rendit puissante sur la mer. Il détruisit la piraterie, qui infestait l'archipel, et prit ainsi sa place parmi les héros destructeurs des brigands, Bellérophon et Persée, Hercule et Thésée. Les deux premiers sont de la race argienne, et leurs exploits appartiennent autant à l'Orient qu'à la Grèce. Mais Hercule, en qui se mêlent tant de légendes diverses, est tour à tour un héros thébain destructeur d'Orchomène, rivale de Thèbes; un vainqueur de la nature, qui vient à bout des bêtes féroces et des marais qui empoisonnent les peuples;

et un vengeur de la justice, qui châtie par toute la terre les brigands, les oppresseurs du voyageur et de l'étranger. Qui ne voit, dans cette dernière partie de la légende, de quel prix étaient pour la Grèce primitive, naguère encore remuée par tant d'invasions, la sécurité des chemins et l'inviolabilité de l'hôte étranger, ces droits salutaires que défend partout la massue d'Hercule? Thésée joue le même rôle, au nom d'Athènes, et il y joint celui de libérateur et de civilisateur de sa patrie. Il la délivre de la domination crétoise, et établit l'unité de l'Attique, par la suprématie d'Athènes et par l'abolition des gouvernements particuliers.

La première légende collective conserve le souvenir d'une expédition générale, accomplie vers l'an 1300 avant J. C. : c'est la conquête de la Toison d'or. Il est probable que les pirates colchidiens avaient pillé la Thessalie et qu'une flotte grecque alla reconquérir le butin. Cette expédition est le plus grand acte des tribus helléniques, avant la guerre de Troie. Toute la Grèce héroïque y est représentée. Hercule, Orphée, Lyncée, les Dioscures y jouent leur rôle, et la poésie grecque ne renoncera jamais à perpétuer, en les embellissant, leurs merveilleuses aventures. La guerre des Épigones, qui dura dix ans, nous montre une partie de la Grèce intervenant à Thèbes pour terminer la querelle des prétendants au trône. Il existait donc avant la guerre de Troie, entre les tribus helléniques, des rapports perpétuels, entretenus par des guerres et par des traités conclus sous la garantie de plusieurs peuples.

III. Civilisation grecque à l'époque de la guerre de Troie.

(Vers 1180 avant J. C.)

La guerre de Troie donne à la Grèce un grand ébranlement et la lance pour la première fois contre l'Asie. Hérodote a très-bien vu dans cette guerre, encore mêlée de fables, mais certaines dans ses principaux événements et dans son issue, le premier acte de cette longue lutte entre la Grèce et l'Asie, qui aura pour terme l'expédition d'Alexandre. Onze cents vaisseaux jetèrent en Asie tous les guerriers de la Grèce. Dix ans de siége n'avaient pu réduire la puissante cité asiatique qu'une surprise nocturne livra aux assaillants. La grandeur terrible de ces guerres primitives, où le courage individuel jouait avec la force du corps le plus grand rôle, les terreurs superstitieuses de ces peuples, entraînés loin de leur patrie, vers des contrées qui leur paraissaient à l'extrémité du monde, l'impression durable qu'excita cette première victoire de la Grèce réunie, nous sont attestées par une œuvre admirable qui, gardée d'abord par la mémoire populaire, est venue jusqu'à nous sans que l'éclat nous en semble affaibli par les siècles. Déjà le contraste des mœurs grecques et des mœurs asiatiques commence à se faire sentir. Les armes orientales sont plus riches, les habitudes plus molles, l'esprit moins actif et moins entreprenant. La Grèce vit déjà de sa propre vie, elle a conscience d'elle-même et va exercer dans son propre sein cette activité militaire et intellectuelle dont la guerre de Troie fut le premier développement.

Quels étaient déjà, à cette époque, les caractères de la civilisation grecque? Quelles étaient les mœurs et les idées des vainqueurs de Troie? Que nous apprennent, sur l'organisation de leur famille et de leur société, sur leur religion et sur leurs arts, les deux poëmes pleins de vie où nous est racontée leur héroïque histoire?

Le mariage n'est plus, comme en Orient, une vente, où la femme est considérée comme une chose; un échange de présents entre les deux familles semble indiquer une certaine égalité entre les époux. La femme légitime, dans cette société où le fléau de la polygamie n'a point passé, a une dignité et une influence inconnues dans l'Orient. Pénélope est la compagne d'Ulysse. La noblesse de sa douleur, son autorité, sont les signes de la nouvelle destinée des femmes dans le monde européen. La femme d'Alcinoüs gouverne les affaires domestiques. Hélène, elle-même, après son retour à la vie de famille, viendra s'asseoir, libre et respectée, au foyer de son époux. Enfin Andromaque est la véritable compagne d'Hector, et semble digne de partager en tout sa fortune. Mais la femme est encore loin d'être l'égale de l'homme. Des esclaves favorites lui enlèvent fréquemment son influence, et l'esclavage, que le sort de la guerre peut faire tomber sur les plus nobles, l'avilit à chaque instant.

La richesse de la famille est agricole et pastorale. Les bœufs sont une sorte de monnaie de convention, qui sert à évaluer la valeur des objets. Tel trépied, donné au vainqueur dans une lutte, vaut douze bœufs. Nous voyons les princes laboureurs et bergers, Iphitus

et Ulysse, Anchise, qui est pasteur et chasseur. Le bouclier d'Achille nous montre un roi faisant la moisson ; Nélée donne sa fille en mariage pour un troupeau ; Andromaque soigne elle-même les chevaux d'Hector ; et Nausicaa, à l'époque postérieure et plus civilisée que nous peint l'Odyssée, va laver à la fontaine le linge de la famille royale.

L'hôte fait presque partie de la famille ; ce sont les dieux qui l'envoient : croyance touchante et salutaire dans ce temps de brigandage et de communications difficiles. Vous allez repousser cet hôte ; prenez garde, c'est peut-être Jupiter lui-même. Combien de fois les dieux ne sont-ils pas venus ainsi éprouver les mortels ? Aussi l'hospitalité formait-elle un lien sacré, qui unissait, chez les tribus les plus lointaines, celui qui l'avait reçue à celui qui l'avait donnée. De là des devoirs de reconnaissance et d'amitié que rien ne pouvait effacer, et qui gardaient leur empire jnsque dans les rencontres du champ de bataille. Glaucus et Diomède se reconnaissent au milieu de la mêlée, et échangent des armes qu'ils auraient horreur de souiller du sang d'un hôte. Ce n'est pas en vain qu'Hercule et Thésée ont parcouru la Grèce, en punissant les violateurs de l'hospitalité.

Pas de castes dans la société grecque ; mais, dès les plus anciens temps, l'esclavage, avec le droit de vie et de mort pour sanction. La guerre était la cause la plus ordinaire de la servitude. L'ennemi épargné devenait esclave du vainqueur : c'est ainsi que Briséis était tombée au pouvoir d'Achille. Il n'y avait pas de ville prise sans esclaves, et les habitants faisaient par-

fois partie du butin. Hector prédit la servitude à sa femme et à son fils, et dépeint Andromaque allant chercher de l'eau à la fontaine, et filant la laine dans la maison d'un Grec. L'enlèvement des enfants par les pirates, qui en faisaient un véritable commerce, alimentait déjà l'esclavage : c'est ainsi qu'Eumée, enlevé par des pirates, fut vendu à Ithaque. Cette coutume d'enlever leurs enfants aux habitants des côtes dura aussi longtemps que le monde ancien. La comédie grecque, et après elle la comédie romaine, fit de cet enlèvement le nœud le plus ordinaire de ses intrigues. Mais si la servitude était déjà enracinée dans la civilisation grecque, elle était du moins alors singulièrement adoucie par la simplicité des mœurs, et surtout par la vie champêtre et agricole, qui réunissait en de communs travaux le maître et l'esclave.

Les rois, qui gouvernaient ces tribus, n'étaient en réalité que les chefs des guerriers, et vivaient entourés d'égaux. La force du corps, le courage, la beauté font leur droit plus que ne le fait la naissance; et ils ne sont appuyés par le nom de leurs ancêtres que parce qu'ils n'ont pas dégénéré. Il n'y a donc, dans ces royautés primitives, aucune trace de la superstition orientale, rien qui puisse rendre le pouvoir de ces chefs de guerre redoutable à leur peuple et inébranlable dans l'avenir. Le grand nombre de ces rois était encore une garantie contre leur puissance. La petite île des Phéaciens en comptait treize, et à Ithaque, Ulysse avait, pour ainsi dire, des vassaux. Une guerre réunissait tous ces chefs sous l'autorité de l'un d'entre eux, librement choisi ; et, la cause de cette réunion

passée, chacun reprenait son indépendance. Les guerriers formaient d'ailleurs autour de leurs chefs une sorte d'assemblée délibérante, dont l'avis était le plus souvent respecté. On voit dans l'Iliade les rois user souvent de persuasion et avoir recours à l'éloquent Ulysse. Ces rois remplissaient les fonctions sacerdotales, et n'avaient point à lutter contre l'influence d'une caste de prêtres; ils sacrifiaient aux dieux pour tout le peuple, comme plus tard, à Athènes l'archonte-roi; ils rendaient la justice, et on leur payait des tributs et des amendes; mais ils siégeaient entourés des vieillards, des anciens du peuple, qui prenaient part aux jugements. Les plus importants de leurs droits et les mieux établis étaient le commandement à la guerre, et la meilleure part du butin.

Cette guerre était cruelle; c'était une grâce que d'y faire esclaves les vaincus, et que d'accepter une forte rançon. Les héros d'Homère tuent le plus souvent ceux qui les implorent, et s'exhortent les uns les autres à ne point se laisser fléchir. La coutume de se parer des dépouilles du vaincu et de venger la mort des siens par des massacres souillait ces guerres primitives. Ulysse, Achille mutilent leur ennemi mort, et ce dernier immole douze Troyens sur le tombeau de Patrocle. Mais déjà le génie grec s'adoucit, et la clémence a déjà une certaine beauté aux yeux des poëtes, puisque Homère en orne quelques-uns de ses héros, et nous montre Achille fléchi par les prières du père d'Hector.

La poésie était déjà une passion dans ces sociétés naissantes; et, au milieu de ces rudes guerres, les

plaisirs de l'esprit avaient leur place. Les guerriers, assis en cercle, écoutent avec une avidité pleine de patience les interminables récits des aèdes ou chanteurs. Des concours de musique et de poésie religieuses sont déjà institués dans les bourgades, qui appellent l'art naissant à leurs cérémonies. Ces poésies se chantaient avec l'accompagnement de la lyre, et il n'était pas de roi qui n'eût son chanteur. Agamemnon traite le sien avec honneur, et, en partant, lui confie sa femme et ses trésors. Cette poésie religieuse et héroïque a précédé Homère, qui trouva des règles établies et des types arrêtés. Les épithètes immuables, conservées aux personnages, même lorsqu'elles contredisent la situation particulière où ils se trouvent, indiquent des traditions déjà influentes et des caractères dessinés par la légende. Quant à la beauté de cette poésie primitive, il en faut juger par les créations immortelles de son plus illustre représentant. Certes il n'y eut pas beaucoup d'Homères, mais il ne fut pas seul poëte, et la naïveté grandiose de sa poésie ne put être un fait unique dans cet âge de légendes chantées.

L'art et les sciences étaient en enfance, mais la curiosité et l'admiration, que témoignent les poëtes pour les œuvres encore imparfaites des artistes et pour les récits fabuleux des voyageurs, nous rappellent que nous voyons à ses commencements la race la plus industrieuse et la plus inventive de l'antiquité. Des armes de bronze, des tissus de laine, des vases, des trépieds excitent l'admiration la plus vive dans l'Iliade; mais les personnages de l'Odyssée sont plus accoutumés au luxe

et connaissent la plupart des douceurs et des travaux de la vie civilisée. Atlas, Calypso contemplent le ciel et étudient les astres ; Ulysse, errant sur la mer, les consulte pour diriger sa course. Circé est une savante magicienne ; et il y a mille secrets importants de la nature dans ce que chantent les trompeuses sirènes. Cette curiosité ingénieuse dont le poëte nous offre tant d'exemples, s'associe pourtant à une naïve ignorance. Le monde est aux yeux d'Homère une surface plane, entourée du fleuve Océan. Les Éthiopiens sont à l'extrémité méridionale de la terre, et les Cimmériens, peuple mystérieux, en habitent le nord. Les Lyciens sont le peuple le plus reculé vers l'Orient, et l'île des Phéaciens et l'île de Calypso sont, à l'Occident, les bornes du monde. Selon le poëte Mimnerme, le soleil traverse l'Océan dans une nacelle d'or forgée par Vulcain, et, arrivé chez les Éthiopiens, monte sur son char pour éclairer la terre.

Si les arts et les sciences tiennent peu de place dans les poëmes homériques, la religion grecque nous y est montrée en action avec une richesse et un éclat qui nous permettent d'étudier avec certitude cette partie si curieuse et si importante de la civilisation hellénique. La religion avait déjà subi deux changements et avait revêtu sa forme définitive. Les dieux sémitiques avaient été vaincus avec les Pélasges, et le symbolisme oriental d'Orphée et de son école avait déjà fait place à l'Olympe d'Hésiode et d'Homère. Des traces de la religion pélasgique se conservèrent dans ces mystères, que la tradition perpétua, en les renfermant dans un cercle étroit d'initiés. La religion orphique semble n'a-

voir connu et consacré que des formules d'adoration religieuse, que des symboles. La légende mythique en est absente ; mais l'imagination grecque va la créer et la fixer dans des poëmes immortels qui, en l'absence d'une caste religieuse et de livres sacrés, feront véritablement loi en matière de dogme, et régleront pour le culte, aussi bien que pour la poésie, la place et le rôle de chacun des dieux.

« Ce sont Homère et Hésiode, dit Hérodote, qui ont fondé dans leurs vers la théogonie des Grecs, qui ont donné des surnoms à tous ces dieux (les dieux pélasgiques et étrangers), qui ont partagé entre eux l'invention des arts et distribué les honneurs, enfin qui ont décrit leurs figures. » Ce fut ainsi qu'aux mythes grossiers, ou purement symboliques de l'Asie, à cette déesse, couverte de mamelles, difforme image de la fécondité de la nature, aux dieux abominables et repus de sang des peuples sémitiques, succéda un Olympe plein de grâce et de majesté. Les dieux terribles ou dissolus de l'Orient s'y retrouvent, mais adoucis ou embellis par la religion nouvelle. Junon, malgré les châtiments de Jupiter et son âme implacable, Vulcain, malgré sa chute de l'Olympe et ses infirmités, et Vénus l'Asiatique, malgré sa lâcheté et sa mollesse raillées par Dionée, et Mars lui-même, le dieu de la guerre aveugle et brutale, n'ont pu cependant passer de l'Orient en Grèce, sans se relever par quelque endroit, sans être doués, par l'imagination des poëtes, d'industrie merveilleuse, de force ou de sauvage beauté. Mais qu'ils sont déshérités à côté des nouveaux maîtres de l'Olympe : Jupiter, providence équitable, pro

tecteur des rois et vengeur de l'hospitalité ; Minerve, la courageuse et intelligente déesse, noble et belle au milieu du sang et des blessures ; et enfin les véritables dieux de la Grèce, Diane et Apollon : Diane, la mâle chasseresse, la vierge indomptée qui donne une mort douce aux femmes; Apollon, le dieu de la lumière, de la poésie, de la santé, aux longs cheveux, à l'arc d'argent résonnant sur l'épaule, vainqueur de Python, père d'Esculape et des muses, type accompli de la beauté et de la jeunesse, du génie et de la victoire!

Il faut remarquer que, dans les dieux helléniques, la sainteté, la force et la beauté se confondent. Il en sera de même sur la terre, aux yeux des Grecs, pour le beau et pour le bon. Pour les adorateurs d'Apollon, l'homme accompli s'appelait d'un seul nom, qui exprimait l'union inséparable de la vertu et de la beauté. Cette dernière a, pour les Grecs, quelque chose de divin et de sacré. Elle sert d'insignes aux rois et aux héros. Achille et Patrocle étaient beaux ; Agamemnon, dit Homère, avait une beauté digne d'un roi. En Élide, à Athènes, la beauté décidait du rang dans les fêtes religieuses. Les Spartiates mettaient au premier rang les plus beaux de leur jeunesse, et, au moment du combat, ils sacrifiaient à l'amour. La vertu n'est pour les Grecs que la parure de l'âme ; le vice est odieux, parce qu'il est laid et servile. C'est ce culte de la beauté, consacré par la religion et établi dans les mœurs, qui donne à la vertu et à l'héroïsme chez les Grecs cette grâce noble et douce, inconnue à la vertu romaine. Quelle dignité dans Aristide! quelle majesté

dans Périclès ! mais en tous deux quelle douceur ! Le voulez-vous sentir ? pensez à Caton.

Cette religion poétique avait pour sanction morale les menaces et les promesses d'une autre vie, mais trop vaguement indiquées pour garder une grande influence sur les âmes. L'intervention des Furies avait quelque chose de plus efficace et de plus terrible. Ces ministres de la justice divine, attachés dès cette vie à la poursuite des coupables, étaient revêtus de tous les attributs propres à porter au comble la terreur. Oreste, errant dans la Grèce, plein d'une indicible épouvante est leur victime. Les âmes atteintes de cette sombre tristesse, de ces terreurs sans cause, de ce dégoût universel, qui est, parmi les hommes de tous les temps, une maladie aussi fréquente que cruelle, étaient, aux yeux des Grecs, possédés par les Furies et expiaient quelque crime inconnu. Ces divinités vengeresses maintenaient avant toute chose la sainteté du serment, et châtiaient cruellement les parjures. Dans toute société où la justice n'a pas toute sa force et où les conventions humaines manquent d'une garantie toujours présente, le serment prend une importance extraordinaire et le parjure est le plus grand de tous les crimes, puisqu'il ébranle la société dans son fondement même.

L'enfer d'Homère est entouré d'un nuage. Les ombres illustres, dont il est peuplé, ne sont pas réellement les hommes dont elles conservent l'image. L'ombre d'Hercule est aux enfers, et Hercule lui-même est dans l'Olympe. Ces ombres, insaisissables et s'échappant comme une fumée légère, sont cependant

actives et sensibles. Elles viennent boire dans la coupe d'Ulysse le sang, qui leur rend la parole; elles sont armées, elles chassent dans des prairies couvertes d'asphodèle, et elles témoignent par des plaintes amères le dégoût de la mort et l'amour de la vie. Jamais l'antiquité, et surtout jamais la Grèce, n'envisagea la mort avec sang-froid ou avec espérance. Le mouvement, la lumière et la vie sont adorés par-dessus toutes choses, et la crainte d'échanger ces biens contre les promesses d'un avenir trop mystérieux, fait descendre aux prières les plus fermes héros. Tous demandent grâce dans Homère, comme Iphigénie demande, sur la scène grecque, à Agamemnon, à contempler encore le soleil et à jouir encore de la douceur de vivre.

La religion grecque ne voue au culte des dieux aucune caste, aucune famille. Cependant, les temples ont ordinairement leurs gardiens et leurs serviteurs héréditaires; mais tout le monde offre des sacrifices aux dieux, le père de famille pour les siens, le roi pour son peuple, le général pour son armée. L'esprit prophétique peut dévoiler aux hommes les secrets de l'avenir, soit par la bouche des inspirés, comme Cassandre, soit par l'aspect des entrailles des victimes, par le vol des oiseaux et par les songes, soit enfin par les oracles, où le dieu se fait entendre. L'oracle de Dodone est d'origine pélasgique; celui de Delphes est héllénique et dorien; celui de Trophonius en Béotie est le plus ancien de tous et le plus mystérieux.

Tels sont les caractères généraux de cette religion, reçue en partie de l'Orient, mais profondément modifiée par les poëtes et devenue ainsi une image fidèle

des penchants et du génie de la Grèce, renouvelée par l'invasion hellénique.

IV. Les Doriens. — Sparte.

Quatre-vingts ans environ après la guerre de Troie, un dernier mouvement de peuples dans le nord de la Grèce fut le prélude de la grande invasion qui fit encore une fois changer de maîtres la Grèce méridionale. Les anciens rois d'Argos et de Mycènes, qui prenaient le nom de descendants d'Hercule, avaient été chassés du Péloponèse, s'étaient réfugiés à Athènes, et de là, parmi les Doriens, établis en Thessalie. Alors, se prépara en commun l'invasion du Péloponèse. Elle échoua trois fois et ne réussit que par le secours d'un Étolien, Oxylos. Attirant l'attention des Pélopides sur l'isthme de Corinthe, tant de fois attaqué, les Doriens s'embarquent à Naupacte, envahissent l'Égialée, traversent l'Arcadie et prennent Lacédémone. Argos et la Messénie tombèrent bientôt entre leurs mains. Une partie des Achéens s'établit dans l'Égialée, après en avoir chassé les Ioniens; le plus grand nombre resta dans le Peloponèse, et ce peuple conquérant, devenu à son tour peuple conquis, fut partout opprimé par l'aristocratie des envahisseurs. Le gouvernement aristocratique devint, pour la race dorienne, une de ces nécessités politiques, qui ont toute la force d'une tradition immuable et qui subsistent autant que les nations elles-mêmes. Ce gouvernement trouva son expression la plus haute et la plus brillante dans la cité dorienne, par excellence, l'austère et l'exclusive répu-

blique des Spartiates. Examinons rapidement sa constitution et son histoire.

Vallée étroite, entre deux montagnes, qui descendent jusqu'à la mer, la Laconie est une citadelle, admirablement disposée pour repousser l'invasion et pour servir de retraite à une peuplade à la fois guerrière et prudente, comme celle qui venait de s'établir sur les rives de l'Eurotas. Un climat rude et changeant, une terre qui oblige au travail, des mines de fer, qui fournissent des armes, tout semble préparé dans cette étroite enceinte, pour favoriser le developpement et l'exercice du génie de Sparte.

Les tendances de ce génie, le rôle des envahisseurs et leur position à l'égard des anciens habitants du pays, leurs mœurs, leur vie politique ont formé un ensemble de dispositions législatives, qui semblent presque aussi anciennes que l'invasion elle-même, et auxquelles le grand nom de Lycurgue demeure attaché.

On ne pourrait, sans une grave erreur, se représenter Lycurgue comme un législateur théoricien, établissant, en vue du bien commun, des lois fondées sur la seule raison et appuyées de l'autorité des dieux. Il est certain que Lycurgue trouva établies a Sparte, et ne fit que confirmer par des lois prévoyantes et énergiques, des coutumes communes aux diverses branches de la race dorienne et que la Crète nous montre en pleine vigueur. Là aussi, nous trouvons une colonie dorienne établie au-dessus des anciens habitants qui, sous le nom de Périèques, répondent aux Laconiens de Sparte et qui ont encore au-dessous d'eux des esclaves publics, semblables aux Ilotes. Là aussi, la vie

des citoyens est commune, la table publique, les enfants sont enlevés par l'État aux familles et élevés par troupes, sous la surveillance des vieillards; la patience et le courage sont enseignés comme les premières des vertus; là aussi se remarquent une assemblée politique des conquérants, un conseil d'anciens, et, pour diriger le pays, deux magistrats analogues aux éphores, en un mot, une législation, qui ferait croire à l'existence d'un autre Lycurgue, si elle ne sortait naturellement du fond même des mœurs doriennes.

Il est probable qu'au temps de Lycurgue les mœurs spartiates, dégénérées, appelaient un réformateur; que le partage des terres, fait après la conquête, avait subi de graves modifications, que les anciens habitants avaient conquis, par une réaction naturelle, une certaine égalité avec les vainqueurs. La rigueur des lois de Lycurgue s'explique par la nécessité d'une réforme; mais pour fonder chez un peuple, qui ne les aurait pas trouvées dans ses propres mœurs, des lois toujours si dures et quelquefois si contraires à la nature humaine, la rigueur la plus inflexible et le génie le plus dominateur se fussent trouvés impuissants.

Il n'y a qu'un seul propriétaire du pays, pour Lycurgue : c'est la race dorienne, établie à Sparte, comme dans un camp. Les Laconiens ne sont que ses fermiers, et cultivent, en payant une redevance, 30 000 parts de la terre commune; les Ilotes cultivent 9000 parts, les meilleures du pays, qui forment la propriété particulière des Spartiates. Ces 9000 parts sont inaliénables, afin que les conquérants ignorent toujours et la misère et l'inégalité des fortunes. L'aîné hérite de la terre

spartiate, à laquelle est attaché le droit politique, le citoyen mort sans enfants mâles a pour héritier sa fille aînée. Cette oligarchie, si restreinte, ne pouvait se maintenir que par le plus inflexible despotisme et surtout par une supériorité constante de force et de courage. De là l'importance de l'éducation spartiate, garantie de la perpétuité de la domination dorienne; de là la défense d'entourer Sparte de murailles et l'ordre d'y vivre sous les armes, comme dans un camp; de là, enfin, la servitude rigoureuse des Ilotes.

Jamais ce qu'il y a dans l'esclavage de sacrilége et d'impossible n'apparut plus clairement que dans la série d'injustices inouïes et de cruautés sans nom, où la nécessité de maintenir tout un peuple dans une servitude éternelle entraîna la race dorienne. Des vêtements grossiers, des traitements sévères, des lois oppressives n'y peuvent suffire. La nature, qui ne connaît pas d'esclaves, faisait naître parmi les Ilotes des hommes braves et intelligents, qui tôt ou tard pouvaient revendiquer la liberté de leur race. La suppression de ces hommes, tantôt par des exécutions individuelles, tantôt par des massacres en masse, comme celui qui délivra Sparte de deux mille Ilotes, élite de la servitude, était la seule garantie que la république eût trouvée contre l'affranchissement de ses esclaves. Joignez-y l'avilissement calculé des caractères, l'ivresse et les vices dégradants, encouragés dans cette race qu'on voulait dépouiller de la dignité humaine.

Le gouvernement était composé de l'assemblée générale des Spartiates, d'un sénat de vieillards, élus par acclamation, de deux rois et de cinq éphores. L'assem-

blée générale se réunissait chaque mois, à la nouvelle lune, et délibérait sur les propositions que lui présentaient les magistrats. Il ne faut jamais oublier que cette assemblée, exclusivement spartiate, gouvernait en dehors de toute la population conquise, environ dix fois plus nombreuse que la race des conquérants. Le sénat, composé de trente membres, préparait les lois soumises à l'assemblée générale, jugeait les affaires criminelles et réunissait la plupart des pouvoirs, resserrés plus tard entre les mains des éphores. Les rois, respectés comme descendants d'Hercule et comme représentants de la race dorienne, étaient, comme les rois d'Homère, de simples chefs militaires, investis de quelques fonctions civiles. Ils présidaient le sénat, sacrifiaient pour Sparte, envoyaient consulter Apollon Pythien, nommaient à l'étranger les proxènes chargés de protéger les Spartiates, mariaient les jeunes filles, qui héritaient d'un père mort sans enfant mâle, avaient une garde de cent hommes, la première place dans toutes les cérémonies publiques et une double part à la table commune. Un serment mensuel leur rappelait qu'ils n'étaient que les exécuteurs des lois. Le pouvoir des cinq éphores, nommés pour un an en assemblée générale, alla toujours s'augmentant. Ils eurent la garde du trésor, la surveillance de l'éducation et celle du gouvernement lui-même; ils eurent le droit d'arrêter les généraux et les rois, que deux éphores accompagnaient toujours à l'armée.

L'éducation toute militaire des enfants de Sparte n'a d'autre but que de donner à l'État de bons soldats et des citoyens attachés à la tradition nationale. De même

qu'on corrige la nature par un arrêt de mort, lorsqu'un Ilote a l'âme et le corps d'un homme libre, de même on la réforme, lorsqu'il naît parmi les Spartiates un enfant faible ou mal constitué. Les vieillards prononcent son arrêt, et nul n'échappe à leur examen. A sept ans, l'enfant, enlevé à sa famille, est enrégimenté dans une troupe d'enfants de son âge, et commence le rude apprentissage du soldat. L'adresse dans les exercices, la tempérance, la patience dans la douleur, voilà tout ce qu'on demande à son corps et à son intelligence. Quelques hymnes sacrés, et les récits des vieillards à la table commune remplissent seuls son esprit. Ni les lettres, ni les arts, ni l'industrie surtout n'approchent de lui; le travail manuel est le signe même de la servitude. A vingt ans, le jeune homme passe dans l'armée, il est citoyen à trente ans, et regardé comme vieillard à soixante, il est à son tour surveillant de la jeunesse et gardien respecté de la tradition. Telle était la vie d'un Spartiate, calme, régulière, uniquement appliquée à la défense de la cité et au maintien des mœurs antiques.

Le danger de cette aristocratie, qui ne voulait ni s'étendre, ni se régénérer par un sang nouveau, était, comme l'avenir le devait montrer, de s'épuiser et de s'éteindre. Aussi la loi spartiate a-t-elle fait du mariage une institution exclusivement politique, où la nature humaine est sacrifiée aux besoins de l'État. Élevée, comme l'homme, dans de rudes exercices, afin que ses enfants soient un jour pleins de vigueur, la jeune fille est moins la compagne de son mari que l'épouse de la cité. Aussi les femmes spartiates témoi-

gnent-elles pour la patrie un amour tout viril, et qui étouffe chez elle jusqu'à la tendresse maternelle. Et la loi sévère, qui règle l'éducation des enfants, trouve dans l'indifférence des mères un puissant secours. Le célibat était flétri, comme un péril public. Des cérémonies annuelles imposaient un rôle ridicule à ceux qui refusaient de donner par le mariage des enfants à la république. Devenus vieux, ils étaient seuls, parmi les vieillards, traités sans respect : « Je ne me lève pas, dit un jour un Spartiate, devant qui n'a pas de fils pour se lever un jour devant moi. »

L'interdiction du commerce, du luxe, de l'entrée des étrangers devait maintenir au dedans la constitution de Sparte. Une armée presque invincible devait la défendre au dehors. On peut se figurer en pensant à leur éducation, quelle régularité, quelle discipline, quel courage patient et tranquille les jeunes Spartiates devaient apporter dans les camps. Il leur était interdit de reculer, par les mœurs autant que par les lois. Celui qui avait fui ou seulement évité le champ de bataille, était le plus souvent réduit à se tuer, par les humiliations dont il était abreuvé dans la cité pour l'exemple de la jeunesse.

Ainsi organisée pour la guerre, dégagée de tout scrupule à l'égard des peuples étrangers, et plus tard avide de richesses et de commandement, comment Sparte n'a-t-elle pas joué un rôle plus important dans les destinées du monde ? Ses mœurs et ses lois, que nous venons de considérer, nous expliquent la stérilité surprenante de tant d'efforts et de tant de victoires. Le génie même de Sparte était de ne rien accorder au ha-

sard et de ne rien risquer; de plus, elle était, par sa nature et par ses lois, obligée de s'isoler et incapable de s'assimiler les vaincus. La politique de Sparte est une série de précautions. Elle s'expose quelquefois pour faire du butin ou pour renverser une puissance rivale, et aussitôt, effrayée de son succès, elle se replie dans son enceinte sacrée, infranchissable aux étrangers. Ses soldats sont intrépides; sa politique, dans tout le cours de son histoire, jalouse et craintive. La prudente cité renvoie Aristagoras, qui lui propose de s'aventurer en une expédition lointaine. Pendant la guerre médique, il fallut toutes les ruses de l'esprit athénien pour empêcher cette race inquiète de regagner sa retraite. Marathon n'avait pu l'en tirer. Les Mèdes chassés, Sparte se resserre, refuse son contingent, et, alarmée de voir fortifier Athènes, avoue naïvement qu'il faut abandonner l'Attique aux Perses et bien s'enfermer dans le Péloponèse. La Sicile demande du secours, on enverra un seul Spartiate. Agésilas, vainqueur en Asie, nous semblera toujours retenu, comme par une chaîne invisible; c'est l'inquiétude de sa patrie. Ce peuple, ainsi en garde contre l'éloignement, ennemi des grandes guerres, prêt à traiter, après Pylos et Sphactérie, n'avait rien de grand à espérer de la fortune, parce qu'il ne lui abandonnait rien. Il n'avait pas l'âme d'un conquérant. Il pouvait bien se défendre, et le montra en de rudes épreuves; mais il n'était pas fait pour l'empire, ne pouvant le prendre par audace, ni le gagner par la sympathie des peuples. Au dedans de la cité tout était envie, oppression, inégalité terrible. On connaît la conspiration de Cinadon,

et cet éclair soudain, qui nous montre quelle haine furieuse couvait dans ces milliers d'esclaves. Cet esprit tyrannique passait du dedans au dehors. Ces hommes, endurcis au gouvernement des Ilotes, n'étaient pas faits pour commander à la Grèce, éprise des arts et de la liberté. Sparte était donc par ses mœurs, condamnée à la solitude. Un tremblement de terre, une défaite suffisait pour ébranler cette cité, fondée sur l'esclavage de tout un peuple. Enfin, elle était au dehors discréditée par sa politique insolemment injuste. « Plus qu'aucun des peuples que nous connaissons, dit un Grec, Sparte regarde l'agréable comme honnête, et l'utile comme juste. » C'est la parole d'un ennemi, mais c'est le jugement de la Grèce.

Remarquons encore que la dure vie des Spartiates, privés du luxe et des arts, les rendait au dehors avides de jouissances. Comme des gens affamés qui rencontrent une table bien servie, ces hommes appauvris par les lois ne savaient guère, hors du pays, résister à la tentation de l'or. Chez leurs généraux, la corruption est presque traditionnelle. Pausanias donnera l'exemple; Léotychides, chez les Thraces, est surpris assis sur le sac d'argent pour lequel il avait trahi la république; Cléandridas, envahissant l'Attique, est arrêté par l'or de Périclès; enfin, Gylippe, le vainqueur des Athéniens en Sicile, dérobe l'argent qu'il reçoit pour le trésor public. La nature, corrompue par la violence des lois, fit des premiers citoyens de Sparte des voleurs et des concussionnaires.

Et malgré toutes ces conséquences d'une législation tyrannique et immorale, on ne peut méconnaître dans

cette fière cité dorienne une certaine grandeur. Il y avait chez ces hommes, entourés d'ennemis domestiques, une confiance admirable dans la supériorité soigneusement entretenue de leur nature. A Platée, chaque Spartiate combat entouré de sept Ilotes et ne pense qu'aux Perses. Ces Ilotes vivaient souvent en fermiers, et quelquefois à leur aise ; Sparte abandonnait à ces esclaves les fruits de la terre et les corrompait par l'abondance. Jamais l'amour du commandement ne produisit des effets plus rapprochés de ceux de la vertu ; jamais le culte exclusif de la patrie et de la gloire, jamais l'orgueil du citoyen n'inspira, ailleurs qu'à Sparte, un tel esprit de sacrifice, une telle ardeur de dévouement.

Ainsi reconstituée par Lycurgue, Sparte se sentit animée d'une force nouvelle et la dépensa contre ses voisins. Elle compléta la soumission des Laconiens, attaqua inutilement Tégée, et, après des luttes héroïques, conquit la Messénie.

Des insultes faites aux jeunes filles, des troupeaux enlevés sur la frontière, des meurtres impunis, allumèrent cette guerre terrible qui devait anéantir l'un des deux peuples. La tradition a donné à cette lutte une sombre et poétique beauté. De grandes batailles indécises suspendent parfois la guerre, qui reprend bientôt plus acharnée et plus sanglante. Un héros, Aristodème, sacrifie sa fille, et a sans cesse l'esprit assiégé de menaçants présages. Ithôme succombe, après une longue défense, livrée aux Spartiates par la haine des dieux. Trente-neuf ans plus tard, la Messénie se réveille ; Aristodème dirige encore la résistance. Jamais

l'héroïque audace, la constance, le courage aventureux ne furent mieux personnifiés que dans le dernier héros de la Messénie. Des défaites nombreuses ne découragent pas Lacédémone, qu'anime et que soutient la voix de Tyrtée. Enfin Ira, la citadelle messénienne, est emportée pendant une nuit orageuse à la lueur des éclairs, et les Messéniens, qui ne peuvent fuir le pays, tombent au rang des Ilotes. Cette longue guerre et son issue nous montrent déjà et la constance de Sparte, serrée de près, et son impuissance à rendre la victoire féconde pour sa grandeur. Elle n'y a gagné que des esclaves, que d'irréconciliables ennemis.

En 620, quarante-huit ans après la dernière guerre de Messénie, Sparte attaque et soumet Tégée, qui l'avait tenue longtemps en échec. Elle arrache, en 547, à Argos, Tyrée, la Cynurie et la côte orientale de la Laconie. En 514, elle menace Argos de plus près encore; Cléomènes envahit plusieurs fois l'Attique; Égine et Cythère appartiennent aux Spartiates.

Cet accroissement de la puissance de Sparte lui donna le premier rang dans la Grèce; nous voyons tous les peuples rechercher sa protection ou son appui. Athènes, elle-même, lui demande des secours; mais cette suprématie devait être passagère, les guerres médiques ne pouvant manquer d'élever au premier rang le peuple, qui représentera le mieux et qui défendra le plus glorieusement la patrie commune.

V. Athènes.

L'Attique forme une sorte de triangle, dont la Béotie est la base au nord, et dont le promontoire de Sunium, qui s'avance dans la mer Égée, est le sommet au sud. A l'ouest, Mégare la sépare de l'isthme de Corinthe, et le golfe Saronique, où s'élèvent les îles d'Égine et de Salamine, du Péloponèse. A l'est, s'étend la mer d'Eubée. Formant l'extrémité méridionale de la Grèce du nord et rattachée au Péloponèse par l'isthme de Corinthe, l'Attique était le refuge naturel des peuples, que chassaient les invasions. Le sang athénien fut donc un mélange, où la plupart des races helléniques furent confondues, et dans cette succession de peuples, aucune des tribus fugitives ne se trouva assez forte pour asservir définitivement les autres.

Mais après que Thésée eut établi l'unité athénienne et que les quatre tribus de l'Attique, divisées en douze naucraries, furent administrées par les principaux propriétaires, une aristocratie ne tarda pas à se former. C'est elle qui, accrue et fortifiée par les Ioniens de l'Égialée, abolit la royauté, après la mort de Codrus, vers 1132. Elle devint, sous le nom d'archontat, une magistrature d'abord perpétuelle, puis décennale, d'abord concentrée en une seule main, puis démembrée en neuf archontats annuels, que se partageait l'aristocratie. Cette victoire définitive des nobles et des riches, Eupatrides ou Pédiens, habitant la plaine, était une défaite pour la classe pauvre des Hypéracriens, ou habitants des montagnes, et pour cette classe intermédiaire

de commerçants appelés Paraliens, ou hommes du rivage. Les pauvres endettés furent bientôt, comme à Rome, menacés de la servitude et menacèrent à leur tour les Eupatrides d'une révolution. Alors paraît un législateur, aristocratique il est vrai, mais accablant tous les citoyens sous une loi également sévère. Les amendes, l'exil, et surtout la mort, étaient prodigués dans ce code qui resta le type des législations sanguinaires. Les tribunaux étaient composés d'Eupatrides.

La rigueur même des lois de Dracon, si contraires à la nature athénienne, les fit tomber en désuétude. La misère des pauvres poussée à l'excès, l'anarchie unie à l'oppression, réduisaient l'Attique à cet état de discorde et d'épuisement, qui est partout si favorable à l'établissement du despotisme. La tentative de Cylon pour s'emparer de l'Acropole fut vue de bon œil par la foule et cruellement réprimée par l'aristocratie. Au milieu de ces querelles intestines, Athènes était resserrée par Mégare, qui s'emparait de Salamine. D'inutiles efforts pour reprendre cette île, dont la possession était indispensable à la sécurité des ports d'Athènes, avaient découragé le peuple athénien, qu'épuisaient ses dissensions. Une loi décida que Salamine serait abandonnée pour toujours. C'est au moment où le peuple désespérait de lui-même que Solon parut et vint lui rendre, avec la conscience de ses destinées, la force de les accomplir.

Poëte et soldat, marchand et voyageur, Solon était de cette classe des Paraliens qui tenait le milieu entre les deux partis extrêmes. Il connaissait les maux de sa patrie, et, pour en faire accepter le remède, il unis-

sait, par une heureuse faveur de la nature, l'esprit qui séduit et qui charme au génie qui impose. Un sage, que les récits populaires faisaient vivre dans le commerce des dieux, le Crétois Epiménide, vint prêter à Solon l'appui de son autorité religieuse, et disposa le peuple à une obéissante confiance par de mystérieuses cérémonies.

Une sorte d'abolition des dettes, par le changement du taux de l'intérêt et de la valeur des monnaies, une amnistie générale, furent les mesures exceptionnelles par lesquelles Solon délivra la république des difficultés les plus pressantes et prépara un accueil tranquille à ses lois, lorsque le peuple athénien l'eut investi de la puissance souveraine.

La population de l'Attique fut divisée en quatre classes. Un revenu de 500 médimnes de produits (environ 260 hectolitres de blé, valant au moins 430 francs) donnait droit à faire partie de la première classe et à remplir les grandes charges de l'État, telles que l'archontat ou le commandement en chef de l'armée. Les chevaliers, possédant 300 médimnes de revenu, formaient la seconde classe, fournissaient la cavalerie et remplissaient les charges secondaires. Les Zeugites, ou possesseurs d'un attelage de bœufs valant de 150 à 200 médimnes, entraient dans la troisième classe et formaient l'infanterie, pesamment armée, le corps des hoplites. Dans la quatrième classe étaient confondus tous ceux qui avaient moins de 150 médimnes. On tirait de cette classe les troupes légères et les matelots. Elle ne pouvait remplir aucune charge; mais, admise à l'assemblée générale et aux tribunaux,

elle exerçait sa part de la souveraineté commune. Cette dernière classe était exempte de l'impôt, qui pesait sur les trois autres, en suivant la progression des fortunes.

Les archontes furent conservés par Solon et restèrent investis des fonctions que leur avait anciennement conférées l'aristocratie. L'archonte-éponyme donnait son nom à l'année, était le tuteur des veuves et des orphelins, et veillait au maintien de l'organisation des familles et des phratries. Le second remplissait, avec le titre d'archonte-roi, les fonctions religieuses; les causes d'homicides et de sacriléges lui étaient réservées. Le troisième, l'archonte-polémarque avait le commandement en chef des armées et rendait la justice aux étrangers. Les six autres remplissaient, sous le nom de thesmothètes, les fonctions judiciaires; mais l'archontat, devenu sous Solon une simple magistrature, n'eut plus aucun pouvoir politique, si ce n'est celui de maintenir et de faire exécuter les lois. Les ardrontes prêtaient serment et rendaient des comptes.

Le pouvoir politique fut confié à trois corps : le sénat, l'assemblée du peuple et l'Aréopage. Le sénat était composé de quatre cents membres, élus parmi les trois premières classes et parmi les citoyens âgés au moins de trente ans. Le sénat était annuel et responsable : il surveillait l'administration, le trésor, et préparait des lois pour l'assemblée populaire. Douze commissions de sénateurs avaient tour à tour, pendant un mois, la présidence du sénat et de l'assemblée du peuple, et, entretenues au Prytanée aux frais de la république, pouvaient prendre, sous leur responsa-

bilité, des résolutions rendues nécessaires par les événements.

Convoquée par les prytanes, l'assemblée du peuple possédait le plein exercice de la souveraineté : elle décidait à la majorité des voix la paix et la guerre, ratifiait les traités, acceptait ou rejetait les projets de loi du sénat, nommait les magistrats, conférait le droit de cité et les récompenses nationales. Dès l'âge de vingt ans, on pouvait prendre la parole dans l'assemblée; à cinquante ans, on pouvait la prendre hors de tour. Dix orateurs de l'État y défendaient plus particulièrement les intérêts de la république; le président de l'assemblée déférait au tribunal des héliastes les orateurs qui portaient atteinte à la constitution. Le peuple athénien ne vit d'abord dans ce gouvernement démocratique qu'une perte de temps, et qu'une obligation trop assujettissante. Une indemnité, des amendes, l'intervention des archers publics furent nécessaires, pour forcer le peuple à exercer sa souveraineté.

Les délits politiques étaient déférés au peuple lui-même, siégeant au tribunal des héliastes, composé de six mille jurés, âgés de trente ans au moins, et désignés chaque année par le sort. Divisés ordinairement en tribunaux de cinq cents membres, les héliastes jugeaient en commun les causes les plus importantes. Cette justice politique, toujours présente et incorruptible, à cause du nombre des juges et de leurs passions mêmes, était une sanction efficace de la souveraineté populaire.

L'Aréopage, antique tribunal, entouré de traditions religieuses et d'un respect entretenu par la solennité

de sa procédure, se composait des archontes sortis de charges, et était nommé à vie. Il jugeait les causes criminelles, et fut chargé depuis Solon d'une sorte de surveillance générale et conservatrice de la religion et des mœurs. Il rendait la nuit, après des plaidoyers, d'où étaient sévèrement exclus l'art et la passion, des jugements sans appel : précautions nécessaires pour assurer une justice fixe et respectée, chez un peuple aussi léger, au milieu d'institutions si libérales.

L'organisation de la famille est réglée par les lois de Solon avec une discrétion et une sagesse bien éloignées du despotisme spartiate. La liberté du testament assurée au citoyen mort sans enfants, et pour ces derniers, l'égalité du partage, nous indiquent déjà que l'État respecte à tous les degrés l'indépendance du citoyen, et ne se mêle aux rapports de famille que pour y faire régner l'équité. L'enfant, librement élevé par son père, contracte envers lui des devoirs dont l'État prescrit l'exécution. Ce n'est qu'à seize ans que la république appelle le jeune homme à l'éducation commune des gymnases publics ; à dix-huit ans, devenu civilement majeur, le jeune citoyen est appelé au service militaire de l'intérieur et des côtes. Investi à vingt ans de tous les droits politiques, il est en même temps assujetti à tous les devoirs du citoyen, et appartient à la patrie jusqu'à soixante ans. La condition des femmes, attentivement réglée par la loi, est aussi modeste, douce et retirée que celle des femmes spartiates était semblable à celle de l'homme, et éloignée de leur destination naturelle.

La loi fait plus que d'honorer le travail, elle le

prescrit; elle fait plus que d'admettre l'étranger, elle le protége. Ceux qui s'établissent à Athènes, sous le nom de Métèques, choisissent des patrons, parmi les principaux citoyens. Une taxe personnelle, et quelques cérémonies publiques, leur rappelaient seules qu'Athènes n'était pas leur mère patrie.

L'esclavage même se ressent à Athènes de la douceur des mœurs et de l'esprit éclairé de la loi. L'esclave maltraité est repris à son maître et vendu par autorité de justice; sa mort est vengée comme celle d'un homme libre. Nulle distinction extérieure, nulle apparence servile ne distingue l'esclave au dehors. Pour la première fois, l'esclave est un homme. Trois choses le séparent du citoyen : il ne peut porter d'armes, son témoignage n'est pas admis en justice, il peut être soumis à la torture; mais l'affranchissement lui est d'un accès facile et la servitude lui est rendue supportable. Aussi Athènes n'a-t-elle jamais connu les guerres serviles, elle qui employait tant d'esclaves aux travaux des mines, et qui comptait environ quatre esclaves pour un citoyen.

Dans cette république, où le citoyen était si indépendant et le pouvoir de l'État si peu étendu, de prévoyantes lois rendaient les citoyens solidaires, et punissaient celui qui refusait son secours, soit à un citoyen attaqué ou insulté, soit à la patrie déchirée par des dissensions. Enfin des dispositions prudentes permettaient d'améliorer la constitution sans la détruire, et prévenaient tout changement inconsidéré.

Le législateur s'éloigna d'Athènes, après avoir fait jurer aux magistrats l'observation de ses lois, et, reve-

nant dans sa patrie après de longs voyages, il la trouva pleine de troubles. Les trois anciens partis des habitants de la plaine, de la montagne et du rivage, avaient repris leurs débats. Le représentant du parti populaire, Pisistrate, chassé plusieurs fois et plusieurs fois rappelé, finit par établir fortement son autorité. La construction de plusieurs monuments publics, la prise de Sigée, la purification de Délos, l'établissement de la puissance maritime d'Athènes, la réunion et la publication des poëmes d'Homère, et enfin le maintien des lois de Solon, en tant qu'elles ne gênaient pas la dictature, rendirent le gouvernement de Pisistrate plus fécond pour la grandeur d'Athènes que funeste à la liberté. Ses successeurs furent chassés par une révolution inévitable. L'aristocratie athénienne, représentée par la famille des Alcméonides, renversa, grâce au secours de Sparte, les fils de Pisistrate, deja ébranlés par la tentative d'Harmodius et d'Aristogiton.

Clisthènes, chef du parti aristocratique, se garda pourtant de porter atteinte à la démocratie athénienne, et nous donne ainsi une preuve précieuse de la puissance qu'avait déjà cette démocratie naissante. Il abolit les quatre tribus, conservées par Solon, et les remplaça par dix tribus, où tout le peuple fut confondu et où les étrangers eurent accès. Ces tribus n'ont plus des intérêts séparés et héréditaires; elles ne sont à proprement parler que des circonscriptions électorales. Elles étaient subdivisées en cent dèmes, portés plus tard, par l'accession de nouveaux citoyens, au nombre de cent soixante-quatorze. L'assemblée du peuple fut régulièrement convoquée quatre fois par mois. Le

sénat compta désormais cinq cents membres, cinquante par tribus. Il siégea tous les jours, et une commission de cinquante membres remplit les fonctions de prytanes. Enfin l'ostracisme vint donner une garantie légale à la liberté du peuple athénien, tant de fois surpris par l'influence envahissante des grands citoyens.

Sparte, mécontente de voir la restauration aristocratique, qu'elle avait secondée, tourner au profit de la démocratie, parvint à chasser Clisthènes et ses partisans. Un gouvernement oligarchique fut établi et aussitôt renversé par le peuple. Sparte échoua encore dans une troisième tentative pour en finir avec cette démocratie athénienne, qui commençait sa longue carrière de gloire et de prospérité. La conquête et l'occupation de Chalcis, alliée de Sparte, fut le seul résultat de l'expédition lacédémonienne. En vain Sparte essaye de former une ligue contre Athènes, et de porter un dernier coup à ce gouvernement populaire, qui grandissait au milieu de tant d'attaques; elle échoue encore une fois, ses alliés l'abandonnent, et la démocratie athénienne se développe désormais en liberté, pour l'exemple et pour le salut de la Grèce.

Tels furent les glorieux commencements de cette cité, qu'une situation heureuse, une race active, jalouse de sa liberté, hospitalière, accessible à l'enthousiasme et à la pitié, ont rendue la plus séduisante et, pour ainsi dire, la plus moderne de l'antiquité. Nous ne considérons ici ni ses arts, ni sa littérature, ni ses mœurs élégantes, qui en faisaient, dans les temps anciens, la seconde patrie de tout homme civilisé. L'Athènes politique, qui seule nous a occupés jus-

qu'ici, nous frappera de plus en plus par deux caractères, qui se développent dans toute son histoire : l'esprit d'aventure et l'esprit sympathique et civilisateur. L'esprit d'aventure est le fond de la politique athénienne. Les habiles le recouvrent de raisons plausibles, essayent de le diriger vers l'utile et le certain, d'en tirer un bon et sage parti; mais ils n'y réussissent qu'en suivant le courant; lui résistent-ils, ils perdent toutes leur force. Athènes a grandi, a succombé, en cherchant les aventures, comme Sparte est restée semblable à elle-même, en les évitant. L'élévation d'Athènes et sa chute sont un enchaînement de coups de tête et de fortune. Au commencement, tout lui réussira, parce qu'elle est jeune et pleine d'avenir. Elle secourra Aristagoras, et vaincue, s'en tirera sans dommage; elle ira envahir l'Égypte, et, repoussée, n'en souffrira guère. Mais plus tard, sérieusement engagée et compromise, elle ne pourra se déshabituer de tenter l'extraordinaire et ira en Sicile expier sa confiance excessive dans l'indulgence accoutumée de la fortune. Étrange marche des choses humaines ! Athènes, se hasardant toujours, régnera longtemps avec une incomparable grandeur, et Sparte, ne se risquant jamais, sera souvent ébranlée et presque toujours à la merci d'un coup de main.

Le caractère sympathique d'Athènes, son amour de la démocratie, la liberté qu'elle portait partout avec ses armes la rendront, malgré ses fautes, chère à la Grèce et puissante par l'affection des peuples. A l'intérieur, sa constitution si populaire se forme par degrés, sous l'action constante d'une pensée libérale.

L'aristocratie s'est confondue dans la cité, communicative et familière. Les barrières tombent une à une à la voix de Solon, de Clisthènes, d'Aristide, de Périclès, presque tous représentants d'une aristocratie intelligente, qui se familiarise avec la foule et qui lui tend la main. Citoyens, étrangers, esclaves même, tout se mêle volontiers; et l'inégalité, alors même qu'elle est établie par la loi, n'est pas prise au sérieux par les mœurs. Aussi Nicias pourra-t-il dire en Sicile, aux étrangers, qui veulent partager la défaite suprême de l'armée athénienne, ces nobles paroles, conservées par Thucydide : « Et vous, alliés, qui, sans être nés dans l'Attique, avez été regardés comme Athéniens, qui êtes respectés dans la Grèce et participez à notre domination, conservez votre allégresse guerrière. Notre empire est un bien dont vous jouissez librement avec nous, ne le trahissez pas aujourd'hui. » Il ne se trouva guère de transfuges dans cette armée, condamnée à périr. Que l'on compare cette fidélité courageuse à la haine implacable, que Sparte inspirait à ses sujets et qu'elle leur rendait en cruauté.

Cependant cette démocratie brillante et généreuse porte en elle-même ses germes de destruction. Elle brille, mais par un excès d'audace, qui dépasse ses ressources et qui la fera périr d'épuisement. Elle sera toujours humaine et accessible; mais, par un excès de liberté qui, la relâchant sans cesse, finira par la dissoudre. Le gouvernement y deviendra impossible, parce que l'autorité y semblera odieuse sous toutes ses formes, même les plus naturelles et les plus sacrées. Les vieillards craindront d'y affecter la sagesse, et Nicias, par-

lant contre l'expédition de Sicile, se plaindra de ceux qui se parent des aimables défauts de la jeunesse, l'imprudence et l'ambition. Il est curieux et triste à la fois d'observer le discrédit dans lequel la démocratie, dont l'antiquité ignora toujours la règle et l'usage, est tombée chez les meilleurs esprits de la Grèce et de Rome. « Pour peu que nous ayons de la sagesse, dit Alcibiade à Sparte, nous savons bien ce que c'est que la démocratie. » On connaît le livre plein d'orgueil de Xénophon contre le gouvernement populaire. Que le dépit soit pour beaucoup dans ces plaintes des deux exilés, qui l'ignore? Mais quand Xénophon écrit : « Dans tout pays, les premiers citoyens sont ennemis de la démocratie, parce qu'ils ne sont ni emportés, ni injustes, et que le peuple est ignorant, turbulent et méchant, » il est certain qu'il exprime l'opinion de la plupart des grands esprits de la Grèce. Aristote et Platon ne tiennent pas un autre langage. Ce dégoût général avait sa cause dans l'inexpérience de la démocratie grecque, plutôt que dans un éloignement systématique des bons esprits pour le gouvernement populaire. Les comédies d'Aristophane nous expliqueront en partie cette lassitude et cette défiance : « Je te ferai inscrire au nombre des riches, » dit Cléon, menaçant un rival. Voilà, en un mot, quelle sera l'économie politique de la république athénienne et de la plupart des démocraties grecques. Dépouiller les riches au profit de l'État, était leur plus forte tentation et presque leur unique ressource, parce que le déplacement de la richesse paraît plus simple aux peuples ignorants que la création de la richesse ; et ils se ruinent ainsi eux-mêmes, par d'inutiles

et immorales spoliations. Quand ce système s'appliquera au dehors, quand les alliés d'Athènes verront le trésor de Délos payer ses fêtes et ses monuments, l'indignation sera grande et l'empire d'Athènes ébranlé.

L'excès de sa liberté intérieure et l'inexpérience de son administration ruineront donc un jour cette ville si active, si libérale, si digne d'admiration et de sympathie. Alcibiade est l'image d'Athènes, lorsque, à demi corrompue et déjà enivrée, elle penche à son déclin. L'infidèle élève de Socrate, épris de la philosophie et des belles maximes, mais se gardant de les suivre, prodigue de son argent et de son courage, cherchant toutes les aventures de la guerre et de l'intrigue, et enfin, après une vie orageuse et féconde en surprises, tué, loin de la patrie, au milieu d'une débauche, est une vive et fidèle image des grandeurs et des faiblesses d'Athènes, de son esprit ardent et mobile, de son aventureux génie.

VI. États secondaires. — Colonies.

L'histoire des États secondaires de la Grèce n'est que l'image de celle des deux cités dominatrices, dont nous avons montré les brillants débuts. L'oligarchie ou la démocratie succèdent partout au gouvernement militaire des temps héroïques. Le plus souvent, les rois sont renversés par les plus puissants et les plus riches des citoyens, qui deviennent à leur tour maîtres de la cité. Mais cette aristocratie inexpérimentée est injuste et oppressive; le peuple se soulève et favorise l'élévation d'un chef qui devient un maître, un tyran,

comme on disait en Grèce; la domination de ce tyran est tantôt féconde et brillante, tantôt funeste et honteuse, selon le caractère de l'homme et le génie de la cité. Enfin le tyran lui-même se fait renverser, et l'aristocratie ou la démocratie reparaissent pour reprendre, avec plus d'expérience et de modération, le gouvernement définitif de la république.

L'Arcadie, divisée en un grand nombre de bourgades et fournissant déjà des mercenaires à la Grèce, n'a pour ainsi dire point d'histoire. Ses deux villes importantes, Mantinée et Tégée, subissent l'influence, la première d'Argos, et la seconde de Sparte. L'Élide, au nord-ouest du Péloponèse, devra aux jeux Olympiques sa sûreté et son bien-être. L'Achaïe, au nord, vit séparée du reste de la Grèce, douze bourgades, démocratiquement gouvernées, y formaient une confédération paisible. La puissante ville d'Argos dominait l'Argolide et les îles voisines ; elle avait vers 750, un roi habile et actif, qui lui avait donné un instant de grandeur ; elle était à la fois aristocratique et ennemie de Sparte, et ce rôle contradictoire amoindrit ses destinées. Égine, qui fut un temps maîtresse de la mer, avait glorieusement résisté à Athènes. Sicyone, après de longues discordes, avait vu le chef du parti populaire fonder une dynastie, qui la gouverna pendant un siècle avec éclat. Enfin, la riche Corinthe, avec ses ports sur les deux mers et le commerce de toute la Grèce entre ses mains, fut longtemps soumise à une aristocratie, formée de la seule famille des Bacchiades, investie de toutes les magistratures de la cité. L'élévation d'un tyran renversa cette famille et

Cypsélus gouverna Corinthe avec une certaine grandeur. Il n'eut que deux successeurs, représentant comme lui le parti populaire, et après eux, l'oligarchie reprit le gouvernement de Corinthe. Dans tous ces États soumis à l'influence dorienne, nous voyons une classe inférieure, contenue par la rigueur et par le mépris. A Argos, ce sont les Gymnésiens; à Épidaure, les Conipodes (laboureurs aux pieds poudreux); à Sicyone, les Catonacophores (hommes couverts d'une peau de chèvre). C'est de cette classe opprimée, que s'élèvent partout les révolutions: c'est elle que représentent et défendent les tyrans.

La Grèce centrale vit des luttes semblables. Mégare, au nord de l'isthme, subit la victoire des hommes à peaux de chèvre, des habitants de la campagne, vainqueurs de l'aristocratie urbaine. Elle disputa néanmoins Salamine à Athènes et répandit au loin ses colonies. La Béotie était couverte de cités rivales, qu'une fédération finit par réunir sous la suprématie de Thèbes, constituée aristocratiquement par un législateur corinthien. L'île d'Eubée était partagée entre Chalcis et Érétrie. D'excellents pâturages avaient enrichi dans cette île une aristocratie d'éleveurs de chevaux, les Hippobotes. La rivalité des deux villes suscita des guerres dans l'île et leur fit chercher au dehors de puissantes alliées, Milet et Samos. La Phocide était une fédération de petites républiques dans laquelle Delphes, puissante par son sanctuaire, n'avait pas voulu engager son indépendance, et Sparte lui vient en aide tout en y protégeant l'aristocratie. Delphes, affranchie par degrés de ses deux rivales Crissa et Cirrha,

avait assuré, par la destruction de cette dernière et par la consécration de son territoire à Apollon, sa complète liberté, et vécut en paix, enrichie par la piété de tous les États de la Grèce. Au nord, vivaient les Messaliens, aristocratie de cavaliers; les Locriens ozoles, les Étoliens et les Acarnaniens, peuplades de pillards, qui forment une sorte d'intermédiaire entre la civilisation grecque et la barbarie.

Cette civilisation, qui s'est concentrée au sud et à l'orient de la Grèce, s'y est développée, comme nous venons de le voir, avec vigueur et diversité; mais elle n'a pu se contenir dans l'étroite enceinte de la Grèce, et, débordant de toutes parts, a couvert les côtes voisines de colonies sur lesquelles nous allons jeter les yeux.

Les invasions, les fléaux, l'exubérance de la population venaient en aide à l'esprit aventureux des Grecs, pour les pousser aux colonisations lointaines. Un peuple chassé ou proscrit, une classe opprimée, un parti vaincu, des aventuriers cherchant fortune partaient, emportant les dieux et les usages de la mère patrie. Vers 1120, les Éoliens, chassés par les Thessaliens, partirent d'Aulis et allèrent s'établir en Mysie. Vers 1040, une grande émigration des Ioniens de l'Égialée couvrit les Cyclades et la côte de l'Asie Mineure, au sud des Éoliens. Les plus importantes de leurs colonies, si riches et si brillantes, furent Milet, Éphèse, Colophon, Priène, Clazomènes et Phocée. Mélos, la Crète, Rhodes et le sud-ouest de l'Asie Mineure avaient déjà reçu des colons doriens. Mais ce fut surtout au huitième et au septième siècle, que la pauvreté

et les dissensions et aussi l'exubérance de la population couvrirent de colonies grecques le nord de la Grèce, la Sicile et le sud de l'Italie. Potidée, dans la Chalcidique, Corcyre, Leucade, Ambracie, Épidamne, sont des colonies de Corinthe. La Sicile, dans l'intervalle qui sépara la puissance de la Phénicie de celle de Carthage, offrit aux colonies grecques une conquête facile. Chalcis y fonda Naxos, Léontium et Catane ; Mégare, Sélinonte, des Crétois, Géla ; et Corinthe exila en 734 les futurs fondateurs de la puissante Syracuse. Le sud de l'Italie fut atteint à son tour et devint la grande Grèce. Sybaris, Crotone, Métaponte sont d'origine achéenne ; Tarente est fondée par les Doriens de Sparte. Des Doriens vont encore fonder Cyrène ; enfin, aux extrémités de l'Europe, Zacynthe va créer Sagonte, et des Phocéens s'établissent à Marseille.

De toutes ces colonies, les villes asiatiques furent les plus florissantes. Elles couvrirent à leur tour de colonies les côtes plus éloignées. Milet fonde plus de quatre-vingts villes sur les rives de l'Hellespont et du Pont-Euxin. La décadence de la Phénicie, l'introduction en Égypte du commerce étranger, enfin l'influence de la civilisation orientale développèrent dans la Grèce asiatique le commerce, les arts et la philosophie. La licence des mœurs et la mollesse vinrent à leur suite, et les voluptueuses cités de l'Ionie se préparèrent ainsi à la servitude. C'est des colonies asiatiques que reviennent vers la Grèce l'épopée, la poésie lyrique et élégiaque, la satire ; c'est chez elles enfin que prend naissance la prose, la langue de l'histoire et de la philosophie. L'école ionienne et l'école d'Élée nous

indiquent par leur nom que les colonies grecques de l'Asie Mineure et de la grande Grèce sont la patrie des premiers systèmes par lesquels la philosophie grecque a commencé sa brillante et féconde carrière. A ces deux systèmes se rattachent les grands noms de Thalès et de Pythagore. L'influence de l'Orient y est encore toute-puissante, et ces deux écoles anéantissent ou Dieu dans le monde, ou le monde en Dieu.

Mais la prospérité des colonies grecques de l'Asie Mineure ne put les sauver de la domination de leurs puissants voisins. La Lydie les soumit d'abord, et les Perses, héritiers de la puissance lydienne, les asservirent tout à fait. Des émigrations et la destruction de plusieurs cités signalèrent l'accession des colonies ioniennes à l'empire du grand roi. Les îles voisines eurent le même sort. Lesbos se soumit à Cyrus, et Samos, alliée de Cambyse et brillante sous le règne de Polycrate, fut conquise après lui par le Perse Otanès. Les Perses devinrent encore les maîtres de Cyrène, déchirée par les discordes, et Cyrène, tributaire du grand roi, dut envoyer ses soldats contre la Grèce pour les guerres médiques. Cypre et la Lycie subirent aussi la conquête persane, et les habitants de Xanthe périrent tous les armes à la main. Les colonies de la Grande Grèce se déchirèrent les unes les autres; Sybaris et Crotone nous offrent le spectacle, auquel nous a déjà accoutumés l'Orient, des mœurs amollies, des grandes armées et des destructions sauvages. Sybaris, anéantie, laissa Crotone et Tarente sans force pour résister aux efforts menaçants des populations du centre de l'Italie. En Sicile, Syracuse avait hérité de la

suprématie d'Agrigente et de Géla, et disputait dans de grandes batailles la Sicile aux Carthaginois. Marseille, pacifiquement gouvernée par une sage aristocratie, et éloignée de tous ces mouvements de peuples, était avec Syracuse la seule colonie grecque, qui ne fût pas asservie ou sur son déclin, pendant que la Grèce arrivait, par un mouvement contraire, à la plus brillante période de civilisation.

VII. Unité morale des peuples grecs.

Malgré la diversité des gouvernements, les rivalités des villes et une invincible antipathie contre l'établissement d'une seule domination sur toute la Grèce, cette civilisation n'en avait pas moins ses indices et ses garanties d'unité. C'est d'abord une certaine communauté de sentiments et d'idées, qui rend partout la servitude odieuse[1], la religion aimable et poétique, les mœurs douces et faciles, l'amour du beau répandu. Ce sont encore certaines traditions générales, qui établissent entre tous les peuples grecs une solidarité d'origine et d'intérêts et qui rendent chère à chacun d'eux l'indépendance commune. Ce sont enfin certaines coutumes, religieuses et politiques à la fois, tellement associées au génie du peuple grec et si fécondes en résultats importants, qu'on peut les considérer comme des institutions, destinées à maintenir l'unité dans la Grèce. Les amphictyonies, les oracles et surtout les

1. Voyez l'Appendice C.

jeux sacrés nous paraissent avoir ce caractère et méritent à ce point de vue toute notre attention.

Des associations pour la défense commune étaient fréquentes dans l'ancienne histoire de la Grèce. Il y en avait à Oncheste, à Corinthe, dans l'île de Calaurie et ailleurs, toutes embrassant plusieurs villes, rendues solidaires par des cérémonies religieuses et par des engagements sacrés. Une seule de ces associations s'éleva jusqu'à unir par un lien religieux toute la Grèce. Elle tenait ses assemblées au printemps à Delphes et en automne aux Thermopyles. L'antiquité de cette amphictyonie est rendue évidente, par les noms des douze peuples qu'elle embrasse. Les Doriens y comptent encore pour un seul peuple et n'y sont, comme les Ioniens, que les égaux de peuplades devenues bientôt obscures. Chacun de ces peuples avait deux représentants et deux voix pour les décisions, qui intéressaient les affaires communes. Ces députés étaient appelés Pylagores, et des magistrats, revêtus d'un caractère sacré et appelés Hiéromnémons, promulguaient et exécutaient leurs décrets. La puissance fort restreinte de cette amphictyonie s'appliquait surtout aux affaires religieuses. La vengeance d'une procession insultée, l'affranchissement et la protection des pieux voyageurs, que rançonnaient les voisins de Delphes, la consécration aux dieux d'un territoire conquis, sont ses actes les plus importants. Mais dans les grands dangers de la patrie commune, l'amphictyonie, sans prendre cependant la direction des affaires, parle, punit et récompense au nom de toute la Grèce. Après les guerres médiques,

c'est elle qui distribua les honneurs ou les malédictions. Les villes, associées en amphictyonie, étaient encore tenues de se rappeler leur alliance religieuse, lorsqu'elles se faisaient la guerre. La lutte ne devait pas être impitoyable, ni la victoire inflexible. La religion consacrait ici le droit des gens. Mais, par un terrible retour, l'amphictyonie, qui châtiait les infractions à ces obligations religieuses, était elle-même affranchie de tout ménagement. Au siége de Cirrha, les eaux qui alimentaient la place furent empoisonnées par les amphictyons. Le caractère religieux de cette association et l'imparfaite représentation des peuples, si inégaux en force, qui formaient l'assemblée amphictyonique, expliquent suffisamment le peu d'influence politique qu'une institution qui semblait d'abord devoir être si féconde, eut sur les destinées de la Grèce.

C'est encore au nom de la religion, que les oracles influaient, en une certaine mesure, sur les affaires de la Grèce. L'oracle de Delphes, toujours consulté pour les résolutions importantes, et par les particuliers et par les peuples, parla plus d'une fois au nom de la patrie commune. L'ambiguïté des réponses ne leur ôte pas leur caractère général d'utilité et de bon sens. Le Grec, qui venait l'interroger sur les cas de conscience, reçut plus d'une fois du sanctuaire de rudes leçons de morale; et la Grèce entière, le consultant dans ses crises solennelles, en reçut des réponses sensées, qui venaient appuyer de leur religieuse autorité les conseils de ses plus grands hommes. L'affluence des voyageurs à Delphes, l'intelligence élevée des prêtres et leurs relations souvent étroites avec les chefs des gou-

vernements helléniques expliquent suffisamment les lumières et le patriotisme du dieu.

Mais ce qui maintenait peut-être le mieux l'unité des peuples grecs, c'étaient ces réunions périodiques, où ils goûtaient en commun tous les plaisirs des yeux et de l'esprit, où ils s'abandonnaient ensemble à l'enthousiasme et à l'amour de la gloire. Tous les quatre ans, dans la plaine de Cirrha, la Grèce entière assistait aux jeux Pythiques; elle se retrouvait l'année suivante en Élide, aux jeux Olympiques; et, tous les deux ans, les jeux Isthmiques à Corinthe et les jeux Néméens, dans l'Argolide, la réunissaient encore. En outre, chaque ville avait ses fêtes religieuses et ses jeux publics, où accouraient les peuples voisins. Les trêves sacrées, observées pendant la durée de ces jeux, permettaient aux peuples grecs, pacifiés un instant, de se revoir et souvent de se réconcilier. C'était là, qu'en présence des dieux helléniques et de la Grèce rassemblée, l'idée d'une patrie commune et le désir d'une pieuse concorde pouvaient le mieux reprendre leur empire sur les cœurs.

Arriver le premier au but, tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt sur un char qui, habilement conduit, devait éviter tous les obstacles, et qui, souvent brisé, jetait le conducteur tout sanglant sur l'arène; renverser un adversaire dans une lutte corps à corps, le vaincre, soit dans le pugilat, soit dans le pancrace, où tous les moyens de combattre étaient permis; lancer au loin le disque, tels étaient les exercices, que suivait avec émotion l'assemblée et qui excitaient parmi les Grecs une émulation infatigable. Ce que la race

grecque y gagnait en force et en beauté, on le voit assez par les admirables créations de la statuaire et par l'enthousiasme artistique, qu'excitait parmi les Grecs ce mélange de grâce et de vigueur qu'une telle éducation du corps communiquait à la forme humaine. A la simple couronne d'olivier ou de laurier que l'assemblée donnait au vainqueur, s'ajoutaient les honneurs magnifiques que lui conférait la cité, des statues, des inscriptions, des priviléges, une gloire qui devenait celle de la ville tout entière. Puis venaient les poëtes lyriques, avec leurs hymnes richement payés et chantés par des chœurs, avec leurs louanges, toujours les mêmes et cependant toujours précieuses, comparant le vainqueur aux héros des temps passés et le rattachant par sa gloire à la race des dieux.

La race grecque, qui confondait dans sa religion et dans sa philosophie, comme dans ses arts, l'intelligence et la beauté, et qui adorait dans l'une l'image de l'autre, ne pouvait souffrir que, dans ces jeux splendides, les qualités du corps fussent seules honorées. Le génie y recevait son salaire et aussi le patriotisme. Thémistocle et Simonide y étaient salués par des acclamations unanimes. Des lectures publiques y enflammaient les jeunes esprits et associaient pour eux le travail de l'intelligence à l'idée de la gloire. Enfin, autour du temple de Jupiter à Olympie, des statues, envoyées de toutes les parties de la Grèce, attiraient les yeux et sollicitaient le génie par la contemplation de tant de chefs-d'œuvre.

Telle était la Grèce, lorsque l'Orient tenta de l'envahir et de l'absorber. Qui ne voit ce qu'y aurait perdu

le genre humain, combien d'idées nouvelles, d'arts enchanteurs, de tentatives généreuses auraient été étouffés d'un seul coup, quelle civilisation brillante et riche d'avenir eût été brisée dans sa fleur? Déjà la Grèce a pris le caractère qu'elle conservera désormais aux yeux de la plus lointaine postérité. Sa religion est faite, sa poésie créée, sa politique fondée par les deux puissantes cités qui la dirigent et qui la représentent. Déjà elle a montré qu'elle respectait la dignité humaine, qu'elle avait le culte de la beauté, l'instinct de la justice, l'amour de la gloire, le goût de la recherche curieuse et de l'innovation féconde; elle a laissé voir qu'elle portait en elle-même les germes des productions les plus magnifiques, les éléments de la plus glorieuse histoire. Tant de richesses seraient-elles perdues? un espoir si légitime sera-t-il trompé? Gardons-nous de le craindre et ayons confiance dans la jeunesse de cette race intrépide, dans son invincible amour de l'indépendance. Ce qui mérite de vivre sait se défendre, et la Grèce avait alors trop à faire dans ce monde pour disparaître par une mort prématurée.

LIVRE III.

—

LA GRÈCE

DEPUIS LES GUERRES MÉDIQUES JUSQU'A LA BATAILLE DE MANTINÉE.

I. Les guerres médiques. — II. Grandeur d'Athènes. — Aristide. — Cimon. III. Périclès. — IV. Guerre du Péloponèse. — V. Alcibiade. Revers d'Athènes. — VI. Les dix-mille. — Agesilas. — VII. Politique des Perses. Affaiblissement de Sparte. — VIII. Résultat de ces discordes.

I. Les guerres médiques.

C'est de l'Ionie que devait jaillir la première étincelle des guerres médiques ; là, en effet, se trouvaient en contact la Grèce et la Perse, un inquiet amour du changement d'un côté, et de l'autre un ombrageux despotisme. Histiée, tyran de Milet, esprit entreprenant et résolu, avait sauvé l'armée de Darius, en défendant le pont du Danube contre les attaques des Scythes et contre les conseils des Grecs. Comblé d'abord de faveurs, il excitait la défiance des Perses par son activité et par son influence sur l'Ionie. Appelé à la cour de Darius et retenu sous de vains prétextes, il laisse à son gendre, Aristagoras, le gouvernement de l'Ionie et ses projets de révolte. Une expédition malheureuse contre Naxos fut le prétexte ou l'occasion de cette grande entreprise. Toutes les forces de l'Ionie se trouvant réu-

nies, pour cette guerre, dans la main d'Aristagoras, celui-ci fait arrêter les tyrans des cités grecques, leur rend la démocratie et leur promet l'indépendance. Lui-même court en Grèce demander du secours. Sparte, toujours défiante, repouse l'idée d'une guerre si lointaine ; Athènes, toujours aventureuse, donne vingt vaisseaux à l'Ionie révoltée. Cinq trirèmes d'Erétrie se joignent à la flotte athénienne, on arrive à Éphèse, on prend Sardes par surprise, on la brûle par imprudence, et ainsi fut allumée, par la main des Grecs eux-mêmes, cette guerre terrible qui devait reporter l'incendie jusque dans Athènes. La faible armée grecque dut bientôt s'embarquer, et les Ioniens, abandonnés à eux-mêmes, soulevèrent les villes de l'Hellespont, la Carie et l'île de Cypre contre le grand roi. Mais des armées persanes soumettent la Carie, une flotte phénicienne emporte Cypre ; Aristagoras et Histiée lui-même meurent dans d'obscures rencontres, et l'insurrection ionienne épuisée, réunissant une flotte de trois cent cinquante-trois vaisseaux, livre sa dernière bataille. La flotte grecque est écrasée par six cent vaisseaux perses ; Milet est prise, ses habitants transportés, les villes de l'Hellespont saccagées ou incendiées ; et Miltiade, fuyant de la Chersonèse, va raconter à Athènes le désastre de l'Ionie. La colère et la pitié du peuple athénien furent très-vives ; un drame touchant sur la ruine de Milet porta l'émotion à son comble ; et tandis que tous les cœurs à Athènes s'enflammaient à l'idée de venger la Grèce asiatique, le grand roi, irrité et humilié de l'audace des Grecs, qui étaient venus impunément livrer Sardes aux flammes, envoie une armée en Thrace

et une flotte dans la mer Égée. La tempête détruit la flotte au mont Athos, une attaque nocturne des Thraces décime l'armée et en chasse les restes; et Darius, montrant qu'il avait résolu d'en finir avec les Grecs, envoie des ambassadeurs à Sparte et à Athènes demander la terre et l'eau. Pour toute réponse, on les jette dans un puits. Les guerres médiques sont commencées.

La Grèce avait déjà repris sa vie intérieure et Athènes était en guerre avec Égine, pendant que s'avançaient lentement contre les Grecs une armée de cinq cent mille hommes et une flotte de six cents vaisseaux. Erétrie et Athènes, d'où étaient partis ceux qui avaient brûlé Sardes, étaient particulièrement vouées à la destruction et à l'esclavage. Erétrie tomba sans résistance, et, livrée par trahison aux Perses, fut détruite et dépeuplée. Athènes livra bataille aux Perses, débarqués à ses portes dans la plaine de Marathon. Tout contribuait à rendre cette première rencontre solennelle, le petit nombre des Grecs (dix mille Athéniens et mille Platéens), la présence dans l'armée des Mèdes du roi chassé, Hippias, que le grand roi ramenait dans Athènes avec la servitude. Des abattis d'arbres ôtèrent à la cavalerie des Perses son avantage, et, après un combat qui dura tout le jour, les barbares vaincus se rembarquèrent et s'enfuirent. Grande victoire, qui remplit Athènes de confiance en elle-même, qui la prépara à tout oser et à tout souffrir.

Miltiade, l'ancien gouverneur de la Chersonèse, le général des Athéniens a Marathon, voulut poursuivre sa victoire en assurant à Athènes la possession des Cyclades et la domination de la mer Égée. Il échoua

devant Paros, et, mourant d'une blessure, fut condamné à une amende, que paya son fils.

Athènes ne resta pas sans guide, Thémistocle remplaça Miltiade ; et c'est ici le lieu de remarquer que l'histoire d'Athènes est toujours celle d'un grand homme, qui la gouverne par la seule autorité du génie, aidé de la persuasion. Thémistocle, Cimon, Périclès, sont les trois grands noms de l'époque glorieuse que nous allons raconter. Chacun de ces grands hommes semble hériter de l'autre, et recevoir à son tour le gouvernement du peuple le plus libre qui fût au monde. C'est que chacun d'eux vient à son heure apporter aux affaires des vues et des ressources, qui s'accordent admirablement avec les besoins présents d'Athènes et avec le cours changeant de ses destinées. On ne peut dire d'aucun peuple qu'il fut mieux représenté ni mieux conduit par ses grands hommes ; et cette harmonie salutaire entre les besoins de la république et le génie de ses premiers citoyens, donne à l'histoire d'Athènes un caractère unique de grandeur et de simplicité.

Né plein d'ambition, Thémistocle travailla en même temps à rendre cette ambition légitime et à la satisfaire. La politique fut sa première étude ; il préférait, disait-il, à l'art de rendre une lyre harmonieuse, l'art plus sévère qui rend les États puissants et redoutés. La guerre médique le jeta dans l'armée, et déjà, par ses actions et par ses conseils, il se trouvait, à la mort de Miltiade, l'égal et le rival du sage Aristide. L'ostracisme trancha en faveur de Thémistocle une rivalité qui pouvait devenir funeste à la république, et Aristide exilé laissa son émule à la tête du peuple athénien. Aussitôt, avec

un admirable instinct de l'avenir, Thémistocle conseille aux vainqueurs de Marathon de s'assurer surtout de l'empire de la mer, et applique à la construction d'une flotte le revenu des mines d'argent de la république.

Il était temps, pour le salut de la Grèce, que la puissance maritime d'Athènes fût constituée. D'immenses préparatifs menaçaient de nouveau l'indépendance hellénique, et cette fois, l'Asie tout entière allait se précipiter sur la Grèce. Le successeur de Darius, Xerxès, mit quatre ans à former ses flottes et ses armées. Autour de lui se pressaient, l'excitant à la guerre, les exilés de tous les pays grecs, les rois dépossédés par les démocraties, en un mot, tout ce que la nouvelle vie de la Grèce avait rejeté de son sein. L'Égypte, révoltée à la mort de Darius et soumise à l'avénement de Xerxès, laissa l'empire entier uniquement occupé à préparer l'invasion. Plus d'un million d'hommes et plus de douze cents vaisseaux se trouvèrent enfin réunis. Xerxès, selon le système oriental, méditait moins encore une conquête qu'une transplantation de peuples. Il voulait renouveler la population de la Grèce, la dépeupler pour la coloniser de nouveau. A ce projet gigantesque correspondaient des ressources telles que l'exécution en semblait assurée. Pouvait-on tenir compte de quelques villes obstinées, lorsqu'on traînait derrière soi des multitudes ? Le mont Athos, périlleux à doubler par mer, fut percé par un grand canal ; Sestos et Abidos, unis par un pont jeté sur le détroit. Tout dans cette expédition prend un caractère d'étrangeté et de barbarie ; ce sont bien là les travaux immenses des

conquérants orientaux, c'est bien la civilisation de l'Europe qui court un danger de mort.

Les Grecs, réunis à l'isthme de Corinthe, délibéraient sur leur défense, abjuraient leurs inimitiés et cherchaient partout du secours; et cependant, malgré leur stupeur, ils repoussaient les offres du tyran de Syracuse, qui demandait le commandement pour prix de son alliance. La Crète et Corcyre se tinrent à l'écart. La Thessalie dut se soumettre, et Thèbes, en acceptant la servitude au premier ordre, se couvrit d'une infamie que la Grèce ne lui laissa jamais oublier. La pythie, d'accord avec Thémistocle, conseille aux Athéniens de se fier à leurs remparts de bois, à leurs vaisseaux. La flotte grecque se réunit dans l'Artémisium, entre la côte de Magnésie et celle de l'Eubée; tandis qu'une avant-garde d'environ douze mille hommes va occuper les Thermopyles. Trois cents Spartiates faisaient la force de cette petite armée, et Léonidas, roi de Sparte, la commandait.

Les premières rencontres navales furent favorables aux Grecs, et les fréquentes tempêtes qui faisaient éprouver aux Perses des pertes énormes, semblaient combattre pour la Grèce; mais les victoires mêmes étaient funestes aux Grecs, parce qu'un seul vaisseau détruit était pour eux un malheur irréparable. Ils songeaient donc à se replier devant la flotte des Mèdes, lorsque arriva la terrible nouvelle que les Thermopyles étaient forcées et les Spartiates anéantis.

L'étroit passage, qui défendait l'entrée de la Grèce, venait d'être en effet le théâtre d'une scène sanglante, qu'Hérodote a décrite, et à laquelle nous craindrions

d'ôter, en l'altérant, sa sublime simplicité : « Xerxès, dit Hérodote, envoya un cavalier reconnaître les Grecs, observer en quel nombre ils étaient et ce qu'ils faisaient. Il avait déjà entendu dire, en traversant la Thessalie, qu'un petit corps de troupes, dont les Lacédémoniens étaient la principale force, s'était réuni aux Thermopyles, et qu'un descendant d'Hercule, Léonidas, le commandait. L'espion de Xerxès s'étant avancé, observa et reconnut le camp, mais non pas toutes les troupes qui le composaient, car il ne pouvait voir celles qui étaient en dedans du mur que les Grecs venaient de relever dans la vue d'augmenter leurs moyens de défense. Il distingua donc seulement ceux qui étaient en dehors de ce mur sous les armes ; et le hasard ayant voulu que dans ce moment les Lacédémoniens y fussent de garde, il vit les uns se livrer aux divers exercices du gymnase, et les autres occupés à peigner leur chevelure. Ce spectacle le frappa d'étonnement, et après avoir compté en quel nombre ils étaient et tout examiné avec soin, il revint tranquillement sans être poursuivi, personne n'ayant daigné faire attention à lui. A son retour il rendit compte en détail à Xerxès de ce qu'il venait de voir.... Xerxès laissa passer quatre jours, espérant que les Grecs se retireraient ; et le cinquième, comme ils ne s'éloignaient pas, il les crut fous, et s'irritant de ce qui lui semblait un excès d'impudence, il envoya contre eux les Mèdes et les Cissiens, leur ordonnant de les faire tous prisonniers et de les lui amener vivants. Les Mèdes obéirent et attaquèrent les Grecs, mais ils furent repoussés et perdirent beaucoup de monde ; d'autres succédèrent, et quoiqu'ils

tinssent ferme plus longtemps, malgré les pertes qu'ils éprouvaient, l'une de ces attaques fit connaître à tous ceux qui en étaient témoins, et au roi lui-même, qu'il y avait dans l'armée des Perses beaucoup d'hommes et peu de soldats. Le combat dura tout le jour.

« Les Mèdes, de plus en plus maltraités, étant ramenés en arrière, le corps des Perses, à qui le roi a donné le nom d'immortels, commandés par Hydarne, prit leur place, comme capable de terminer facilement la lutte. Mais quand ils eurent joint les Grecs, et que la mêlée fut engagée, ils n'en tirent pas plus que n'avaient fait les Mèdes, et eurent le même sort. En combattant dans un défilé très-étroit, où la supériorité du nombre ne pouvait leur servir, ils avaient encore le désavantage des armes ; leurs piques étaient plus courtes que celles des Grecs. De temps en temps, les Lacédémoniens tournaient le dos, comme s'ils allaient tous prendre la fuite ; et les barbares, voyant ce mouvement, s'abandonnaient à leur poursuite, poussant de grands cris et frappant sur leurs armes ; mais au moment où ils allaient atteindre les Lacédémoniens, ceux-ci, se retournant tout à coup, faisaient tête et jetaient sur place un nombre infini de Perses ; les Spartiates n'éprouvèrent qu'une perte légère. Enfin les Perses prirent le parti de se retirer. On rapporte que le roi, témoin de ces combats, et tremblant pour le salut de son armée, s'élança trois fois de son trône. Cependant les barbares, persuadés qu'après tant d'attaques les Grecs, si peu nombreux, devaient être tous blessés et hors d'état de combattre, en tentèrent une nouvelle le jour suivant. Les Grecs, rangés par ordre de peuples,

prirent part tour à tour à ces divers combats; et les Perses, n'ayant pas mieux réussi que le premier jour, rentrèrent dans leur camp. »

La trahison pouvait seule terminer cette lutte héroïque, pleine d'une majesté sereine, que l'historien grec a fait passer dans son récit. Un certain Éphialte, Mélien de nation, indiqua au grand roi un défilé qui permettait de tourner la position des Grecs. Les immortels s'y engagèrent pendant la nuit, et, au lever du jour, l'armée grecque, avertie de ce mouvement, comprit qu'elle était condamnée à périr; mais cette admirable défense devait finir par un dévouement suprême. Léonidas renvoie les alliés auxquels la retraite était encore possible. Il pouvait les suivre; une seule chose le retint, lui et les Spartiates, plus forte que l'amour de la vie : le respect de la loi, l'habitude héroïque de ne jamais reculer, cette tradition d'honneur militaire et de dévouement civique qui rendait Sparte invincible, lorsqu'il ne fallait que se défendre. Les Spartiates furent tués jusqu'au dernier, et Xerxès fit défiler son armée devant leurs cadavres. Jamais lutte plus grande et plus simple à la fois n'avait inauguré la défense d'un peuple libre ; les hautes destinées de la Grèce ne pouvaient être annoncées d'une façon plus glorieuse.

La Grèce était forcée, un corps de Perses marcha sur Delphes, l'armée principale s'avança contre Athènes. La généreuse cité était abandonnée par les Grecs, uniquement occupés du salut du Péloponèse. Les habitants durent l'abandonner eux-mêmes ; Trézène, Salamine, Égine reçurent les femmes et les en-

fants des Athéniens, et la flotte emporta tous ceux qui étaient en état de combattre. L'armée des Perses entra donc dans Athènes, et avec elle le pillage et l'incendie.

Cependant la flotte grecque était incertaine et voulait reculer jusqu'à l'isthme de Corinthe. Le conseil des chefs avait même décidé la retraite, et rien ne l'eût empêchée, sans le génie persévérant de Thémistocle : ses prières, ses menaces, ses ruses enfin finirent par arrêter la flotte dans ce détroit de Salamine, où l'attendait la victoire. Les Grecs opposaient près de quatre cents vaisseaux à plus de mille. Ils devaient donc chercher, comme aux Thermopyles, un étroit champ de bataille, où le nombre ne pût accabler le courage. Le bras de mer qui sépare la côte d'Éleusis de celle de Salamine était heureusement choisi dans ce dessein. La flotte des Perses fut obligée de s'y entasser, pendant qu'une mer houleuse entrechoquait leurs vaisseaux. Le moindre désordre devenait parmi eux considérable, tandis que la flotte des Grecs évoluait librement et détruisait en détail cette foule confuse de navires. D'un côté l'audace et l'enthousiasme, un trouble inouï de l'autre assurèrent la victoire aux Grecs; le peu de largeur du détroit, la difficulté de la fuite rendirent la défaite sanglante : plus de deux cents vaisseaux perses furent brisés ou coulés à fond; enfin un corps d'élite de l'armée persane, qui occupait l'île de Psyttalie, afin d'empêcher les Grecs vaincus de s'y réfugier, fut entièrement détruit par Aristide, qu'un exil immérité ne détournait pas de combattre pour Athènes et pour la Grèce.

Cette victoire décisive a, comme la défaite glorieuse

des Thermopyles, un caractère héroïque. Les circonstances qui la précèdent et qui l'accompagnent ne laissent pas oublier, un seul instant, que la civilisation et la barbarie sont ici en présence, et que c'est la cause du genre humain qui se débat par les armes. D'un côté des délibérations, des conseils, des discours, l'empire de la persuasion et de la persévérance sur des esprits libres, la vaillante légèreté de l'attaque, ce chant sacré entonné au début de l'action, ces dispositions intelligentes des chefs et ce courage religieux des soldats, tout nous rappelle que le libre génie de la Grèce se déploie ici dans toute sa force ; de l'autre, cette confusion, cet entassement de vaisseaux inertes, ce roi qui regarde du rivage ceux qui vont mourir pour lui, cette insolente confiance avant le combat, et cette attente assurée de la victoire, cette fuite précipitée et cet abattement après la défaite, sont autant de symptômes des incurables faiblesses de l'Asie, heureusement vaincue dans cette grande lutte.

La flotte des Perses gagna l'Hellespont et l'armée de terre l'y rejoignit avec Xerxès, pressé de repasser en Asie. Trois cent mille hommes restèrent en Thessalie, sous le commandement de Mardonius. Les Grecs, cependant, châtiaient les défections et récompensaient les dévouements. Thémistocle fut comblé d'honneurs ; la Grèce sentait qu'Athènes et lui l'avaient sauvée de ses propres incertitudes et presque malgré elle ; mais la guerre, dont l'issue ne semblait pas douteuse, n'était pourtant pas terminée. Les Perses occupaient encore le sol hellénique ; ils hivernaient en Thessalie.

Le printemps mit en mouvement toute la Grèce ;

mais Sparte ne se départit pas de sa lenteur accoutumée, elle qui devait tenir le premier rang, puisque l'infanterie allait désormais décider la guerre. Pendant que les Lacédémoniens célèbrent leurs fêtes religieuses, Athènes est une seconde fois envahie et des ruines sont entassées sur des ruines. De l'Attique dévastée, Mardonius alla en Béotie et s'établit dans un camp retranché, sur la rive gauche de l'Asopus. L'armée du Péloponèse ne tarda pas à passer l'histhme et se joignit à l'armée athénienne, débarquée de la flotte. Cent dix mille Grecs se trouvaient en face de trois cent mille Perses et d'environ cinquante mille Grecs, Thessaliens et Béotiens, traîtres à la cause commune. Les deux armées hésitèrent longtemps à engager la bataille ; des escarmouches heureuses animaient les Grecs.

Après dix jours d'attente, l'armée grecque, privée d'eau et de vivres, fit un mouvement de retraite que les Perses, selon leur usage, prirent pour une fuite. Ils attaquèrent, à Platée, les Spartiates qui attendaient immobiles que les sacrifices leur fussent favorables. Plus d'un Spartiate était tombé sans défense, quand à leur tour ils prirent l'offensive. Tout changea de face alors : Mardonius et l'élite de son armée détruite laissèrent les Spartiates pénétrer jusqu'au camp des Perses ; mais cet obstacle les arrêta ; les soldats de Lycurgue ne savaient pas plus enlever les retranchements que les construire. Ce furent les Athéniens qui, vainqueurs des Grecs auxiliaires, vinrent forcer le camp et livrer à l'épée des Grecs les débris de l'armée des barbares. La lutte fut ainsi terminée par un immense massacre. Une ligue fut conclue sur le champ de ba-

taille entre les peuples vainqueurs, un autel fut élevé, et les dieux furent pris à témoin de leurs serments d'alliance contre les Perses. Un dixième du butin fut consacré aux dieux, des fêtes instituées pour rappeler de cinq en cinq ans la victoire, et les Platéens déclarés inviolables et sacrés. Tant de serments seront trop tôt oubliés.

Pendant que Mardonius succombait à Platée, les restes de la flotte des Perses étaient le même jour incendiés à Mycale, après une bataille gagnée sur la côte par les Grecs débarqués. Pendant ce combat, le bruit de la victoire de Platée s'était répandu dans les rangs des Grecs, comme par une révélation des dieux, et avait contribué au succès de la journée. Enfin, le jour même de la bataille de Salamine, Gélon, de Syracuse, avait encore une fois vaincu l'Asie en détruisant une immense armée carthaginoise. De telles victoires, remportées coup sur coup sur l'ennemi commun, semblaient l'effet d'une intervention divine et enivraient la race grecque du sentiment de sa force et de son brillant avenir.

En effet, ce rapprochement des Grecs et des barbares, qui nous instruit si bien de leur différence, fut aussi ce qui apprit à la Grèce à se connaître. Le contraste est partout et les moindres détails le font sentir. Quand les généraux de Darius attaquent Milet, « ils redoutent s'ils ne la prennent, dit Hérodote, les châtiments du grand roi. » Et un historien grec, écrivant sur la tactique, dira cette simple parole : « Mettez des gardes autour du camp et soyez sans crainte, car les lois les surveillent. » La loi est en effet la reine de ce

monde nouveau ; c'est le fouet des chefs qui précipite les Perses sur les lances des Spartiates aux Thermopyles, et c'est la loi qui maintient ces derniers immobiles à leur rang. Aussi écrira-t-on sur leur tombeau : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. » Image frappante et inscription sublime, qui nous montrent toute l'Asie dans une scène et toute la Grèce dans un mot.

Le respect de la loi morale et du droit des gens est aussi mis en lumière chez les Grecs par les affreuses coutumes des barbares. A Platée, on conseille à Pausanias de mettre Mardonius en croix et de venger ainsi Léonidas, mis en croix par Xerxès : « Votre avis pèche contre la raison, répond-il ; car, après avoir élevé très-haut par vos louanges moi et ma patrie, vous nous rabaissez jusqu'à terre, en nous conseillant d'outrager un mort. Une telle conduite convient aux barbares et non pas aux Grecs. » Ces magnifiques paroles sont une déclaration faite par la Grèce en face de la barbarie ; et combien ne pourrait-on pas recueillir dans Hérodote de contrastes analogues ? Mais il nous a suffi de raconter cette guerre, dont l'intérêt ne saurait vieillir. Lorsqu'un grand peuple se peint ainsi sur ses champs de bataille et dans les moindres actions d'une grande lutte, mieux vaut le laisser se montrer lui-même tel qu'il est. Rien n'égale, ni ne remplace un tel tableau.

La Grèce peut se développer en liberté, le vieux monde oriental est désormais sans force contre l'Europe. Xerxès est rapproché de nous, pour ainsi dire, par la précision d'Hérodote ; mais qu'on y regarde de près et ce conquérant qui, desséchant les fleuves,

domptant la mer et coupant les montagnes, vient arracher un peuple à son pays et le remplacer par un autre, est l'héritier direct de ces hommes presque inconnus, qui parcouraient l'Orient à la tête de millions d'hommes, luttant contre la nature et transportant les populations. Pour la première fois, ce torrent trouve un obstacle et l'Asie est contenue, en attendant qu'elle soit envahie. La civilisation nouvelle n'avait pas d'avenir assuré, à côté de ce débordement toujours possible. La Grèce ne pouvait grandir sous cette menace d'une perpétuelle invasion. Elle manquait d'air et d'espace. Les guerres médiques l'affranchirent à jamais. Il faut les appeler de leur vrai nom, une délivrance. C'en est une preuve que l'éternel souvenir des Grecs, que leur infatigable enthousiasme pour ces victoires libératrices. Chaque peuple a dans son histoire un grand fait, auquel il rattache tout son passé et tout son avenir, et dont la mémoire est un mot de ralliement, une promesse de salut. La fuite d'Égypte, disaient les Juifs; le renversement des Mèdes, disaient les Perses; les guerres médiques, dirent à leur tour les Grecs. On les rappellera à tout propos, pour en tirer des arguments, des prétentions politiques, des mouvements oratoires, des encouragements patriotiques dans les grandes crises, et plus tard, des regrets éternels. C'est au nom des services d'Athènes, à Salamine, que les ambassadeurs athéniens engageront Sparte à la patience, au moment de l'explosion de la guerre du Péloponèse. « Vainqueurs des Mèdes, nous devons commander aux Grecs, » diront les généraux athéniens à Mélos. Faut-il rappeler les perpétuelles allusions des orateurs et le beau

mouvement de Démosthène ! Mais le plus remarquable peut-être de ces souvenirs, est celui d'Arrien qui, tant d'années après ces événements glorieux, voit dans la ruine de Thèbes, détruite par Alexandre, la punition divine de Thèbes la transfuge, passée aux Mèdes. Cet écho prolongé des guerres médiques dans l'avenir, montre assez qu'elles occupaient dans la pensée des Grecs une aussi grande place que dans l'histoire du monde.

II. Grandeur d'Athènes. — Aristide. — Cimon.

La Grèce entière avait vaincu les Perses, mais Athènes avait eu la plus belle part dans la lutte et dans la victoire. Son dévouement avait été plus complet, son sacrifice plus éclatant qu'aucun autre, et la cité victorieuse, deux fois détruite, n'était plus qu'un monceau de ruines. Il fallait la reconstruire et l'assurer contre un nouveau désastre. Elle fut rapidement entourée de murs ; pendant que Sparte, soutenant qu'on ne devait laisser aucune ville fortifiée hors du Péloponèse, était jouée par l'habileté railleuse de Thémistocle. La cité reconstruite fut munie d'un port fortifié, que plus tard de longs murs rattachèrent à la ville. Elle appela dans son sein, par des lois plus libérales encore, les étrangers qui réparèrent ses pertes, et, par des immunités soigneusement garanties, des ouvriers qui l'enrichirent de leur industrie.

Pendant qu'Athènes se préparait ainsi à devenir le siége d'un puissant empire, Sparte laissait échapper par sa faute la suprématie, que semblait lui avoir

accordée la Grèce. Ce fut malgré elle qu'Athènes fit rester en Asie les Ioniens, que Sparte voulait rappeler en Grèce ; ce fut Athènes qui déclara grecques Chios, Lesbos, Samos et les îles de la mer Égée ; qui prit le satrape du grand roi dans Sestos, et qui rapporta de l'Hellespont, comme un trophée, les chaînes du pont d'Abydos. La hauteur de Pausanias et bientôt sa trahison, la vénalité reconnue de Léotychides achevèrent le discrédit de Sparte parmi les alliés, à la fois humiliés et indignés. Tant d'orgueil et tant de corruption, unies à une prudence excessive, firent juger avec raison Sparte indigne de commander à la Grèce, que séduisaient au contraire toutes les qualités d'Athènes, personnifiées dans Aristide. Ce grand homme de bien, investi de la confiance de tous, régla les conditions de la ligue que formèrent les Ioniens sous la direction d'Athènes. Quatre cent soixante talents (deux millions quatre cent soixante mille francs), des contingents militaires furent mis chaque année à la disposition d'Athènes, chargée de poursuivre et de diriger la guerre.

Des réformes intérieures suivirent cet agrandissement politique de la cité. Tous les habitants d'Athènes avaient rempli les devoirs de citoyen pendant l'invasion ; la justice, autant que la nécessité, poussa Aristide à leur en conférer tous les droits. Les charges, dont la dernière classe était écartée par les lois de Solon, devinrent accessibles à tous, mais tous furent désormais atteints par l'impôt. La démocratie athénienne ainsi constituée et la liberté de la Grèce assurée, nous voyons disparaître de la scène, sans savoir com-

ment ils l'ont quittée, Aristide et Thémistocle, dont l'œuvre était accomplie, puisqu'ils laissaient leur patrie libre et florissante.

Cimon, fils de Miltiade, prit, après ces grands hommes, la direction des affaires. Il leur ressemblait peu. De grandes qualités militaires, peu de goût pour les arts, nulle éloquence, un vif amour de la discipline, qui le faisait incliner vers Sparte, le rendaient éminemment propre à continuer la guerre contre les Perses et à retarder la grande lutte intérieure, qui devait tôt ou tard l'interrompre. Sa première expédition fut importante pour la grandeur d'Athènes. Chassant les Perses de la Thrace, il emporta Eion et rendit sa patrie maîtresse des bouches du Strymon. L'île de Scyros cessa d'être un repaire de pirates et devint une terre athénienne. Enfin deux alliés, qui avaient refusé leur tribut, Carystos en Eubée et Naxos, furent réduits par la force et passèrent au rang de sujets.

La même année, Cimon détruit, à l'embouchure de l'Eurymédon, deux cents vaisseaux du grand roi, et couronne cette victoire navale par un heureux débarquement. Ces succès furent interrompus par la nécessité d'assurer aux Athéniens d'Eion la possession des mines d'or du mont Pangée, exploitées par les habitants de l'île de Thasos. Les Thasiens, serrés de près, imploraient Sparte, qui promettait son secours, lorsqu'un tremblement de terre bouleversa la Laconie tout entière et fit périr vingt mille de ses habitants. Les Messéniens révoltés recommencèrent aussitôt leur guerre d'indépendance, qui devait encore durer dix années. Sparte, ainsi occupée, laissa succomber Thasos,

qui, dépouillée de ses mines, paya en outre les frais de la guerre et un tribut.

La fortune de Cimon était alors à son comble et celle d'Athènes devenait tous les jours plus brillante. Poursuivant seule la guerre contre les barbares, s'agrandissant en Grèce et inspirant à Lacédémone une jalousie impuissante, Athènes avait vu, après la soumission de Carystos et Naxos, les alliés se préparer eux-mêmes à une sujétion plus étroite, en demandant à remplacer, par une augmentation de tribut, leurs contingents d'hommes et de vaisseaux. Ce système, adopté avec empressement par Athènes, devait tôt ou tard lui donner l'empire de la Grèce.

Cependant la guerre de Messénie, indéfiniment prolongée, affaiblissait Sparte et inquiétait Cimon. Désireux de maintenir la force et l'unité de la Grèce contre les barbares, ami des lois et des mœurs de Lacédémone, et croyant ce contre-poids necessaire à la grandeur athénienne, Cimon attendit à peine la demande de Sparte pour proposer au peuple athénien de la secourir. Le peuple y consentit à regret ; et une armée athénienne, venant offrir ses services aux Spartiates, dut regagner l'Attique, après avoir essuyé de ces hommes, que l'adversité rendait plus farouches encore, le plus fier et le plus humiliant des refus. La popularite de Cimon en fut mortellement atteinte. Il l'avait déjà compromise par sa libéralité même, par la franchise de ses inclinations aristocratiques, par une protection ouvertement accordée à l'Areopage, qui devenu un foyer d'opposition contre le gouvernement populaire, était menacé de voir restreindre ses attributions et ses

prérogatives. Cette marche constante du peuple athénien vers la démocratie l'éloignait de plus en plus de Cimon, qui ne pouvait le guider dans cette voie. Ce dissentiment croissant se termina par une rupture définitive et par le bannissement de Cimon.

III. Périclès.

Il n'avait pas quitté Athènes qu'il était déja remplacé. Le fils de Xantippe, le vainqueur de Mycale, descendant de Clisthènes par sa mère, avait déjà séduit le peuple par son éloquence et par sa beauté. Avide de commandement, se sentant né pour l'empire, il avait associé, malgré l'éclat de sa naissance, sa destinée politique au triomphe de la démocratie. Il lui fut donné de gouverner, pendant de longues années, le le plus inconstant des peuples, et d'attacher son nom à l'époque glorieuse où Athènes fit ses plus grandes actions et enfanta ses plus beaux chefs-d'œuvre. Cette brillante période de l'histoire du monde s'appelle encore aujourd'hui le siècle de Périclès.

La nouvelle politique d'Athènes fut inaugurée avec bonheur; mais l'événement montra bientôt qu'elle était prématurée. Faire à la fois la guerre à Sparte et aux barbares, assurer en même temps par les armes l'indépendance de la Grèce et la suprématie d'Athènes, était encore au-dessus des forces de la république. Mégare, devenue démocratique, se donne à Athènes, qui l'enferme dans ses longs murs et la défend contre Corinthe. Mais bientôt Sparte, Égine, Épidaure viennent soutenir la cause dorienne contre la démocratie

envahissante. Mégare fut défendue contre une invasion par les vieillards et les enfants d'Athènes, pendant qu'Égine était assiégée, qu'une flotte athénienne allait conquérir Chypre et qu'une autre flotte allait soutenir l'Égypte révoltée contre le grand roi. La défaite de Tanagre, où les Athéniens furent vaincus par l'infanterie de Sparte, n'arrêta pas l'ardeur d'Athènes. Égine succombe peu après, une armée béotienne est détruite à OEnophyta, une flotte athénienne va brûler Gythium sur la côte de Laconie, passe devant Corinthe et vient enlever Naupacte, où sont appelés les débris des Messéniens, chassés enfin d'Ithôme. Cette splendeur passagère finit par un désastre. Deux flottes athéniennes furent détruites en Égypte et deux expéditions, contre Tanagre et en Acarnanie, échouèrent. Ces malheurs relevèrent le parti aristocratique, ami de la paix, et firent rappeler Cimon. Une trêve, conclue avec les Doriens, permet à Cimon de tourner une fois encore Athènes contre les barbares. Il meurt au siége de Citium entre deux victoires, et avec lui finissent glorieusement les guerres médiques.

Le traité de Citium fut le legs de Cimon mourant à sa patrie et à la Grèce. Le but de toute sa vie était atteint : les Grecs d'Asie étaient affranchis et les Grecs d'Europe n'avaient plus rien à craindre du côté de l'Orient. Les colonies grecques déclarées libres, l'engagement pris par le grand roi de laisser toujours au moins trois jours de marche entre leur territoire et ses armés, et d'interdire à ses vaisseaux de guerre l'entrée de la mer Egée, telles sont les conditions de ce

traité et les garanties sérieuses dont la Grèce avait entouré son indépendance.

La fin des guerres médiques n'est pour la race grecque que le signal de la guerre intérieure. Entre tant de villes rivales, la paix était impossible ; et, en même temps qu'elles déchiraient la Grèce par leurs querelles, elles étaient elles-mêmes déchirées par les factions. L'oracle de Delphes, qui représentait le droit de parler à toute la Grèce au nom des dieux, appartenait aux Delphiens, tout dévoués à Lacédémone. Les Phocidiens, alliés d'Athènes, s'en emparèrent. Sparte rétablit les Delphiens, Athènes rendit l'oracle à ses alliés ; et cette guerre d'un an permit au parti aristocratique de la Béotie de se soulever contre Athènes. La défaite de Coronée affranchit les Béotiens. Mégare massacra sa garnison athénienne et ouvrit ses portes à une armée spartiate, pendant qu'Athènes était occupée à réprimer la révolte de l'Eubée. Quoique l'Eubée fût reconquise, et que le roi de Sparte, acheté par Périclès, eût opéré sa retraite, un traité désavantageux pour Athènes fut la conclusion de cette lutte, qui était le prélude de la guerre du Péloponèse. La trêve de trente ans faisait perdre à Athènes Mégare, Trézène, et les ports de l'Achaïe. Elle gardait, avec les îles de la mer Égée et la direction de la ligue formée contre les Perses, les éléments de sa puissance maritime et assez d'influence pour redevenir un jour prépondérante en Grèce.

C'est à partir de cette époque que Périclès, ayant fait exiler Thucydide, chef du parti aristocratique, devint de fait le maître de la république. Il ne fut jamais

que stratége, mais il dirigea tout et, jusqu'à sa mort, rien ne se fit que par ses conseils. Jamais la civilisation grecque ne fut personnifiée avec plus de force et avec plus d'éclat que dans ce grand homme. Élevé par les plus illustres philosophes et par les plus habiles artistes, formé au milieu de la société la plus brillante et la plus ingénieuse de la Grèce, Périclès est, pour ainsi dire, le chef-d'œuvre de son siècle et de son pays. Athènes s'admirait en lui; il est moins le chef de la cité qu'il n'en est l'âme, il la gouverne moins qu'il ne l'inspire.

Il était du parti démocratique, c'est-à-dire qu'il voulait maintenir l'égalité parmi ce petit nombre d'hommes, qui, sous le nom de peuple athénien, était en réalité l'aristocratie de la Grèce et du monde. Il voulait que ce peuple eût le gouvernement et la direction de la race hellénique ; et il voulait en même temps qu'il fût digne d'un tel rôle, par l'éclat de son génie et de sa gloire, par la magnificence de ses monuments, par l'élévation de son caractère et par la grandeur de ses desseins. Il voulait que la Grèce fût moins conquise que gagnée et séduite par la splendeur athénienne, et que sa patrie devînt pour la Grèce, par le libre assentiment des peuples, ce que lui-même était pour sa patrie, une âme, la source intelligente de la pensée et de l'action.

Périclès n'eut aucun effort à faire pour changer définitivement en suprématie la direction de la ligue ionienne, accordée depuis les guerres médiques à Athènes. Ce furent les alliés eux-mêmes qui proposèrent de transporter de Délos à Athènes le trésor commun,

que l'accroissement du nombre des alliés avait porté à un revenu de 600 talents. Les factions, qui étaient le fléau de toutes les cités grecques et qui y rendaient si difficile l'administration de la justice, facilitèrent une innovation, qui fit d'Athènes le tribunal commun de tous les alliés. Nulle condamnation capitale ne put être prononcée qu'en Attique ; tout procès politique, tout débat entre les citoyens de deux villes furent désormais jugés par les Athéniens. On porta devant leur tribunal jusqu'aux procès civils importants. Si cette justice lointaine assurait aux alliés plus d'équité dans les arrêts, elle leur imposait de grands sacrifices, par l'inévitable lenteur de la procédure et par l'éloignement des juges. Quelques villes furent laissées en possession de leur justice particulière, Chios, Lesbos, Potidée et cette Samos, qui allait bientôt sentir tout le poids de la puissance athénienne.

Athènes avait le désir légitime d'être entourée de gouvernements à son image, et la démocratie l'avait partout pour alliée. L'aristocratie régnait à Samos ; une guerre entre Samos et Milet donna au parti démocratique l'occasion de réclamer l'arbitrage d'Athènes. L'aristocratie refusa de l'accepter, et Périclès, arrivant à Samos avec quarante vaisseaux, mit le parti démocratique à la tête du gouvernement. A peine est-il hors de vue, que l'aristocratie livre aux Perses la garnison athénienne et, implorant le secours du Péloponèse, déclare la guerre à Athènes. Neuf mois d'une guerre acharnée réduisirent Samos à l'obéissance, malgré le secours des Perses, qui envoyèrent une flotte phénicienne appuyer les soixante-dix vaisseaux sa-

miens. La ville prise fut démantelée, livra sa flotte, paya les frais de guerre. Cette répression, rigoureuse sans être impitoyable, fut un salutaire exemple et affermit l'empire d'Athènes. Le Péloponèse s'était abstenu et avait reculé devant une guerre générale.

Athènes, sûre de sa domination, dépense sa force en pacifiques conquêtes; elle repeuple ses anciennes colonies, elle en fonde de nouvelles. L'Eubée, Naxos, Andros reçurent des citoyens pauvres d'Athènes, destinés à devenir de riches colons. La Chersonèse fut repeuplée et fortifiée; Byzance, Sinope devinrent des colonies athéniennes; Amphipolis fut enfin fondée entre les deux bras du Strymon; et, à l'Occident, Sybaris se releva par les secours d'Athènes. Périclès essayait en même temps, mais en vain, de lier étroitement, pour l'avenir, ces colonies à la métropole, et de conserver à la république autant de citoyens qu'elle envoyait de colons : cet art admirable d'étendre une cité jusqu'à lui faire embrasser plusieurs nations sans l'affaiblir, devait rester inconnu à la Grèce, divisée en jalouses républiques. En même temps qu'Athènes semble s'accroître par ses colonies, elle se mutile elle-même, en chassant de son sein cinq mille habitants, qui, d'origine étrangère, s'étaient glissés dans les rangs des citoyens. Épuration funeste, qui maintenait une disproportion inouïe entre le nombre des Athéniens et l'étendue de leur empire.

Les contributions des alliés, le produit des mines et des domaines de l'État, affermés à des particuliers, les amendes et les confiscations, les droits de douanes, la taxe des étrangers, un impôt direct et une sorte de

contribution de guerre pesant exclusivement sur les riches, fournissaient à la république de 40 à 60 millions par année : faible somme pour les besoins de ce grand empire. Une flotte magnifique d'environ trois cents vaisseaux, une armée considérable pour le petit nombre de la population, absorbaient une partie de ces ressources. L'indemnité allouée aux citoyens qui assistaient à l'assemblée ou qui siégeaient aux tribunaux, les secours accordés aux colons, des fêtes splendides et nombreuses, des spectacles, où la place des pauvres était payée par le trésor, enfin d'incomparables monuments consumaient le reste des revenus d'Athènes; et cependant telle fut l'économie du gouvernement et l'intelligente direction de tant de travaux, qu'avant le siége de Potidée la république avait en réserve près de 10 000 talents.

Le Parthénon, temple de Pallas, dont notre siècle admire encore les marbres mutilés; l'Odéon, théâtre réservé aux concours de musique; l'Érechthéion, le temple d'Éleusis, les Propylées, qui formèrent à l'Acropole une magnifique entrée, s'élevèrent sous la direction de l'immortel Phidias. Il plaça lui-même dans le Parthénon la statue de Minerve, protectrice d'Athènes : elle était d'ivoire et d'or, le temps l'a détruite et l'admiration de la Grèce l'a conservée. En même temps, l'achèvement des longs murs, la construction de l'arsenal et des bassins du Pirée rappelaient à Athènes qu'elle était, aussi bien que le sanctuaire des arts, le siége d'une grande puissance militaire.

Autour de Périclès se groupent les plus grands noms de la Grèce antique, ceux de Sophocle et d'Euripide,

d'Aristophane, d'Anaxagore et de Socrate. Tout fleurit en même temps, le théâtre, la tribune, l'art, la philosophie. C'était dans le drame que l'intelligence humaine se déployait avec le plus de force et le plus d'éclat. La tragédie, sortie par degrés de la poésie lyrique, avait atteint sa perfection. Elle fut d'abord l'histoire des dieux plutôt que celle des hommes, et elle en garda toujours un caractère étrange et majestueux. Les héros y seront toujours au-dessus de l'humanité : des cothurnes les grandissent; un masque exprime, dans son immobilité frappante, une passion irrésistible et toujours la même : la voix en sort plus puissante et plus grave, et le rhythme, changeant selon la situation du personnage, s'éloigne le plus possible de la langue commune et du monde réel. Les théâtres sont des temples immenses; souvent des gradins circulaires, taillés dans une montagne, reçoivent tout un peuple auquel une vue magnifique a été ménagée. A Athènes c'est la mer, Égine et Salamine; en Sicile, tous les théâtres sont tournés vers l'Etna. Le théâtre est l'orgueil de la cité grecque; elle le fait à sa taille, toujours avec magnificence. Les grandes villes en ont de vastes et de splendides. Les petites îles de l'archipel ont de gracieux théâtres de marbre blanc.

Sur la scène agissaient les trois acteurs, qui se partageaient les rôles du drame. Au-dessous d'eux, dans l'orchestre, sorte de région intermédiaire entre le monde idéal de la scène et les spectateurs, évoluait le chœur, qui, donnant ses conseils aux personnages et à l'assemblée, jugeait sans cesse au point de vue humain les actions héroïques de la scène. Des traditions

respectées maintenaient la dignité du théâtre. Les actions violentes se passaient au dehors et étaient racontées; de là l'importance du rôle du héraut, du messager. Quelquefois, en vue d'un grand effet moral, cette loi était suspendue. La grandeur de Prométhée éclate mieux pendant son supplice. Quelle pitié inspire la folie d'Ajax, assis dans sa tente, au milieu des troupeaux égorgés!

Les grands poëtes qui remplirent tour à tour la scène athénienne de chefs-d'œuvre dont les débris ont semblé inimitables à la postérité, firent passer l'art, en moins de trois générations d'hommes, de sa naissance à sa perfection, et de la perfection à un commencement de décadence. La grandeur surhumaine des héros d'Eschyle, le rôle considérable laissé aux dieux, l'intervention continuelle et irrésistible de la fatalité, une exubérance prodigieuse d'images, ne nous permettent pas d'oublier que la tragédie n'est encore que la forme la plus vive et la plus frappante de la poésie lyrique. Mais avec Sophocle la mesure est introduite dans l'art, une certaine liberté entre en lutte avec les passions, une certaine réalité adoucit l'idéal, et l'action, sans cesser d'étonner l'esprit, intéresse et remue les cœurs. La mythologie, dans ses drames, est réconciliée avec la justice; la protection des dieux y est toujours représentée étendue sur Athènes, et tandis qu'Eschyle mettait de préférence en lumière le côté terrible de la religion, Sophocle montre le plus souvent ce qu'elle a de bienfaisant et d'aimable. Enfin, un homme du peuple, qui avait essayé de l'éloquence et qui s'était nourri de philosophie, vint donner à la scène un caractère

nouveau. Sa carrière fut orageuse, et ce ne fut qu'à la longue que ce genre, qui d'abord répugnait au peuple athénien, finit par l'enivrer. Introduire dans la légende les doutes et les subtilités de la philosophie, transformer en hommes les héros fabuleux de l'antiquité, développer les passions par des situations violentes et parfois forcées, compliquer l'action par des incidents nombreux, l'expliquer par des prologues et la dénouer par la subite intervention d'un dieu, telles sont les principales innovations d'Euripide. Au point de vue de l'art grec, il y a décadence; mais au point de vue de l'art moderne, il y a un progrès. Les personnages sont enfin libres et livrés à leurs passions. Ils délibèrent, ils cèdent ou résistent, ils se font en partie leur destinée; aussi sont-ils du monde réel et font-ils partager au spectateur des passions et des douleurs inséparables de notre nature et bien faites pour l'émouvoir. Euripide est le plus pathétique des poëtes de l'antiquité.

La comédie, qui répond, elle aussi, à l'un des besoins de la nature humaine, et qui chez un peuple libre a tant de puissance, était maniée comme une arme de guerre par Cratinus, et après la mort de Périclès, par Aristophane. Jamais peuple ne reçut de plus spirituelles et de plus vives leçons que celles de ces libres poëtes, et jamais peuple ne les écouta avec plus de complaisance. Véritables satires politiques, les comédies de cette époque ne touchaient guère aux mœurs privées que dans leurs rapports avec les affaires publiques, et ne s'attachaient pas à la peinture des caractères; mais l'art y tenait pourtant sa place, et

les chœurs d'Aristophane resplendissent parfois de la plus brillante poésie.

Comme la poésie était la langue de l'art et de l'déal, la prose était la langue de la politique et de la nécessité. Elle était l'instrument de l'éloquence, un moyen de gouvernement. Mais, en Grèce, tout ce qui est utile devient beau par une association inévitable ; et, de même que tous les détails de l'architecture grecque sont à la fois des parties nécessaires de l'édifice et des ornements, de même la prose unit par degrés à l'idée l'image, à la clarté l'éclat. La démocratie athénienne était véritablement, comme l'a dit Cicéron, la patrie de l'éloquence. Elle y donnait le pouvoir ; elle y était le signe aussi bien que l'instrument du génie politique. La grandeur d'Athènes se communique à l'éloquence de Périclès ; et c'est parce qu'il avait conscience de l'élévation de son rôle et de la puissance de son esprit dominateur, que ce chef du parti démocratique eut en partage ce qu'il y a de plus aristocratique dans l'art de la parole, la mesure et la gravité. Il méritait son surnom d'Olympien, parce qu'il intervenait rarement dans les débats publics, et qu'il avait, comme un dieu, des ministres qui prêtaient leur parole à sa pensée. Ne paraissant à la tribune que dans les occasions solennelles, il s'y montrait rempli dans son geste aussi bien que dans sa parole, d'une incomparable majesté. L'effet de cette éloquence sobre et concise était imposant. Elle gravait la pensée dans l'esprit, le forçait à réfléchir : « C'est lui, dit Eupolis, qui laisse l'aiguillon dans la plaie. »

Pendant que l'éloquence politique atteignait cette

hauteur, se formait au barreau cette éloquence moins nerveuse, mais plus pure et plus délicate, qui fera donner par excellence, à ceux qui l'ont enseignée et pratiquée, le nom d'orateurs attiques. Nous voyons dans Hérodote ce que l'histoire pouvait déjà pour l'instruction des peuples, et dans Thucydide, à quelle inimitable perfection elle allait atteindre.

La philosophie continuait sa marche lente et sûre. Déjà elle minait la religion grecque, et, par l'étude de la nature, si imparfaite qu'elle fût à cette époque, détrônait les anciens dieux. Au-dessus du nom d'Anaxagore lui-même, s'élève pourtant le nom de cet homme, que ses seuls disciples nous font connaître, et qui, invisible lui-même à nos yeux, a laissé comme une trace lumineuse dans l'histoire de l'esprit humain. Quels entretiens que ceux de Socrate, à en juger par les grands esprits qui se sont formés dans un tel commerce ! Véritable créateur d'une philosophie nouvelle, rappelant l'homme à la contemplation de lui-même et à la pratique du bien, Socrate ne put cependant éviter de se montrer l'adversaire de la religion de son pays. L'unité de Dieu, empreinte dans son esprit, le détachait de l'Olympe comme l'étude de la nature en écartait Anaxagore, et sa tempérante sagesse fut impuissante à le cacher. Mais qu'importe la condamnation injuste de l'homme dont la parole fut si féconde qu'elle renouvela la philosophie antique, et si puissante qu'elle vint jusqu'à nous dans les écrits de ses disciples !

C'est au milieu de ce cortége de grands hommes que nous apparaît Périclès, respecté du peuple jusqu'à

son dernier jour, malgré une disgrâce passagère, qui, sans pouvoir l'atteindre, frappa autour de lui ses amis, Phidias et Anaxagore, et cette femme de génie qui eut sur ce grand homme et sur son siècle une telle influence, que le nom d'Aspasie est devenu inséparable de celui de Périclès. Jamais Athènes ni la Grèce ne virent une telle douceur dans le gouvernement, tant de prospérité unie à tant de gloire. C'est dans ce moment unique de l'histoire du monde, c'est au milieu de ces idées les plus élevées et les plus généreuses, en un mot, c'est au sein d'une civilisation portée à son comble, qu'éclate, comme un incendie dans un temple, la guerre du Péloponèse.

IV. Guerre du Péloponèse.

(431-404)

La différence de race et de gouvernement, une rivalité qui avait commencé avec l'histoire de la Grèce et que chaque jour rendaient plus vive des intérêts commerciaux opposés, l'or du grand roi appliqué à diviser les peuples grecs, furent les causes de cette lutte désastreuse; l'ambition d'Athènes, l'assujettissement de ses alliés en furent le prétexte; la guerre de Corcyre et de Corinthe et le siége de Potidée en fournirent l'occasion. L'éternelle guerre des pauvres contre les riches, qui déchirait la plupart des cités grecques, avait réduit Épidamne, colonie de Corcyre, à implorer le secours de sa métropole. Sur le refus de la florissante république, Épidamne eut recours à la métropole même de Corcyre, à Corinthe. Celle-ci

intervint malgré Corcyre et la guerre fut allumée. Athènes, sollicitée par les deux partis, désira se ménager en cas de guerre la puissante marine de Corcyre, et par une alliance défensive strictement observée elle la préserva d'une destruction. Une autre colonie de Corinthe, Potidée, était alliée d'Athènes. Elle reçut l'ordre du peuple athénien de détruire une partie de ses murailles et justifia cette marque de défiance par une révolte. Athènes l'assiégea immédiatement avec vigueur. En même temps, Mégare, toujours hostile à Athènes, se vit fermer par un décret tous les ports des alliés du peuple athénien. La guerre s'allumait ainsi partout d'elle-même, lorsque les alliés des Lacédémoniens les décidèrent, en 432, à exiger d'Athènes des satisfactions telles, que cette demande équivalait à une déclaration de guerre. Athènes l'accepta, elle y était encouragée par la voix de Périclès.

Sparte avait pour elle tout le Péloponèse moins Argos, la Mégaride, la Locride, la Phocide, la Béotie, Ambracie, Leucade et Anactorium. Athènes avait pour sujets ou pour alliés Chios, Lesbos, Corcyre, Zacynthe, Céphalénie, les Cyclades, excepté Mélos et Théra; la Carie et l'Ionie, l'Hellespont et la Thrace, moins Chalcis et Potidée, Platée, Naupacte et les Acarnaniens.

Cette guerre, qui devait avilir par degrés le caractère des Grecs, commença par une trahison : ce fut l'attaque en pleine paix d'une ville délarée inviolable par les traités, de Platée, que la défaite des Mèdes avait consacrée. Les Thébains y entrèrent de nuit et

s'en déclarèrent les maîtres; mais, au point du jour, ils furent à leur tour surpris et massacrés. Plus tard, une armée du Péloponèse vint aider Thèbes à investir Platée. Déjà l'Attique avait été dévastée par une armée lacédémonienne, qui l'avait trouvée vide d'habitants et qui l'avait parcourue sans résistance. Périclès avait enfermé dans Athènes toute la population de l'Attique et livrait la campagne à l'ennemi. Le roi de Sparte dut se retirer après d'inutiles ravages, qu'une flotte athénienne alla à son tour exercer sur les côtes du Péloponèse. Ce genre de guerre, d'une simplicité sauvage, eût pu durer longtemps encore, si des événements importants n'étaient venus en changer le cours. La seconde invasion du roi de Sparte fut arrêtée par la peste qui désolait Athènes. La population de l'Attique, qui y était entassée, ajoutait à l'horreur du fléau. Ces morts innombrables et rapides, la terreur qu'elles inspirent aux uns, l'amour effréné de la vie et du plaisir dont elles transportent les autres, les affreux spectacles dont la cité fut remplie, portèrent à son comble la démoralisation du peuple athénien. Le génie de Périclès soutint seul la république. Il la forçait de vivre et d'agir. Il menait contre l'ennemi une flotte que le fléau dépeuplait. Il maintint sous les murs de Potidée un camp rempli de morts; dans Athènes, il supportait sans trouble l'égarement du peuple qui le condamnait à une amende, et la mort de ses enfants qui le laissait sans postérité. Pendant qu'Athènes se débattait contre la peste, Platée était serrée de près par les Péloponésiens, Potidée était prise, la flotte athénienne battait à Naupacte la flotte, supérieure en

nombre, des alliés de Sparte; et une tentative hardie pour surprendre Athènes était heureusement déconcertée. Mais un irréparable malheur avait frappé la république : Périclès était mort, atteint par le fléau, emportant avec lui, non pas la bonne fortune de l'État mais une grande partie de sa sagesse, et surtout le secret de terminer heureusement pour Athènes cette guerre terrible, conduite désormais par le hasard et et par les passions.

Néanmoins, Athènes soutint avec une constance admirable la peste, le ravage de son territoire et la révolte de ses alliés. Mitylène fut entraînée par son aristocratie dans l'alliance de Sparte, et, pendant qu'une flotte athénienne l'assiégeait, un soulèvement populaire la rendit à Athènes. Déjà le caractère grec, dégradé par l'acharnement inouï de cette guerre, s'accoutumait aux massacres. Un décret, que fit passer Cléon, chef du parti populaire et malheureusement héritier de l'influence de Périclès, condamnait à mort tous les habitants de Mitylène. Un bon mouvement du peuple fit rapporter à temps le décret; mais mille habitants, du parti de Sparte, n'en furent pas moins exécutés. Platée tomba, à son tour, au pouvoir des Péloponésiens. La moitié de la garnison s'enfuit par une nuit d'orage, le reste se rendit et fut condamné à mort par une commission militaire. La ville fut rasée, les femmes vendues, le territoire donné à Thèbes. On était loin du jour où la Grèce délivrée s'unissait à cette place même par des sacrifices et par des serments. Enfin Corcyre, toujours déchirée par les mêmes factions, donna l'exemple du plus horrible massac r

qu'eût vu la Grèce. L'aristocratie vaincue fut égorgée tout entière ; pendant sept jours, cette ville fut remplie de meurtres et de trahison. Deux ans après ce carnage, d'atroces vengeances s'exerçaient encore. Jamais plus révoltant spectacle ne montra mieux sur quelle base fragile reposait la civilisation antique, et combien la barbarie y pouvait facilement reparaître.

Cependant la guerre marchait au milieu de ces désastres, et elle semblait, par un coup du sort, toucher à son terme. Un hardi général athénien, Démosthène, qui venait de remporter une victoire en Acarnanie et que les précédentes campagnes avaient familiarisé avec les côtes de Péloponèse, eut l'heureuse idée de rétablir les Messéniens à Pylos, et d'allumer ainsi, aux portes de Sparte, une guerre terrible. L'entreprise eût manqué par la timidité des autres généraux, si les vents n'eussent jeté sur la côte la flotte athénienne. Pylos fut aussitôt fortifiée sans outils et presque sans matériaux : l'ardeur des soldats suppléait à tout. Sparte bloqua Pylos par terre et par mer, ne pouvant réussir à l'emporter. Une île qui barrait l'entrée de la rade reçut quatre cent vingt Spartiates, afin d'empêcher tout débarquement. Mais une flotte arriva d'Athènes, vainquit celle de Sparte et enveloppa l'île de Sphactérie. Lacédémone, déjà si pauvre en citoyens, se crut perdue et demanda la paix. Athènes, à son tour, fit des conditions inacceptables et réclama les villes que lui avait enlevées la trêve de trente ans. La guerre dut continuer, mais elle traînait en longueur, et l'hiver approchant, fit craindre aux Athéniens que le fruit de cet heureux coup de main de Pylos ne fût perdu. Les

généraux, accusés de lenteur, s'emportaient contre Cléon, jusqu'à le défier de faire mieux. Pris au mot, il l'osa entreprendre et réussit. Il n'avait demandé que vingt jours pour en finir, et avant ce terme il amena prisonnier, dans Athènes, deux cent quatre-vingt-douze Spartiates, restes de la garnison de Sphactérie.

L'activité d'Athènes vint en aide à sa bonne fortune; elle battit les Corinthiens sur leur isthme, ravagea l'Argolide et enleva Cythère, si nécessaire au commerce du Péloponèse. Sparte, déconcertée par ses revers, implorait plus vivement que jamais le secours des Perses. Athènes, pour son malheur, tenta de lui disputer la faveur du grand roi. Cependant, Brasidas portait la guerre en Thrace, où Athènes avait ses plus précieuses colonies, ses mines et ses bois de construction. Il traversa la Béotie et la Thessalie et assiégea Amphipolis, que la lenteur d'un général athénien lui permit de prendre. Ce général fut exilé et écrivit dans la retraite une histoire immortelle de la guerre du Péloponèse. C'était Thucydide.

Athènes elle-même, fatiguée de la guerre, consentit à une trêve d'un an, en 423. Mais on ne put s'entendre, et la trêve fut rompue par de vifs engagements dans la Thrace. Brasidas était dans Amphipolis et Cléon devant ses murs. Les Spartiates firent une sortie et furent vainqueurs. Mais Brasidas et Cléon restèrent sur le champ de bataille et la mort de ces deux hommes énergiques rendit leur espérance aux amis de la paix. Dix ans d'une guerre sans pitié avaient épuisé la Grèce. Nicias à Athènes et le roi Plistonax à Sparte ne demandaient qu'à terminer la lutte.

La lassitude générale les y aida, et, en 421, fut conclue une paix de cinquante années. Thèbes gardait Platée, les Athéniens, Nisée, Anactorium et Solium : toutes les autres conquêtes de cette guerre étaient rendues de part et d'autre. Que cette guerre n'eût changé en rien la position des deux partis, c'était une marque suffisante qu'elle n'était que suspendue ; car les causes qui avaient amené la lutte, subsistant toujours, devaient infailliblement la renouveler.

V. Alcibiade. — Revers d'Athènes.

Et Athènes n'y pouvait plus porter la même sagesse, parce que l'esprit le plus audacieux et le plus léger de cette race si légère s'y était emparé du gouvernement, par toutes ces séductions de la beauté, de la richesse de l'élégance, auxquelles ne résista jamais Athènes. Le fils de Clinias, disciple inconstant et chéri de Socrate, véritable prince de la jeunesse athénienne, sorte de roi de la mode, jouait en même temps un rôle politique considérable, et par là fit la perte de sa patrie : c'est qu'il dirigea les affaires d'Athènes comme les siennes. Épris par-dessus tout de l'extraordinaire, de l'aventureux et de l'inconnu, Alcibiade prodigua la fortune et les forces d'Athènes pour un jour de gloire, comme un fou qui se prépare une longue misère pour un jour de plaisir. Nulle fixité dans cet esprit impétueux, nul scrupule dans cette conscience oublieuse. Il appartient tour à tour à Sparte, à Athènes, au grand roi, parce qu'il n'appartient réellement qu'à lui-même et n'aime que le plaisir. Il le poursuit partout, dans

l'orgueil du gouvernement, dans l'attrait du danger, dans la volupté du changement de mœurs et de patrie : véritable sceptique des temps modernes, épicurien de génie, il était né pour l'ornement et pour la ruine de la cité qui eut le malheur de l'aimer et de le suivre.

Les conditions de la paix, mal remplies des deux côtés, devenaient autant d'occasions de rupture et de guerre. La Grèce ne cessa pas un instant d'être en armes : tantôt c'est la Chalcidique qui résiste à Athènes; tantôt ce sont les Béotiens, alliés de Lacédémone, qui s'emparent d'une de ses colonies ; enfin c'est Argos, nouvellement alliée à Athènes, qui attaque Épidaure. La paix, ainsi rompue par les deux partis, ne pouvait plus renaître que de la chute définitive de l'une des puissances rivales. Argos avait pris Orchomènes avec l'aide d'Athènes. La sanglante bataille de Mantinée, où l'infanterie spartiate rétablit sa réputation, arracha Argos de l'alliance d'Athènes, et termina la guerre de ce côté. Les Athèniens la reportèrent sur Mélos, île dorienne jusque-là indépendante. La ville fut prise, rasée et dépeuplée par un massacre, après un curieux dialogue que Thucydide a conservé ou supposé, et où le droit de la force est établi avec une hauteur et une violence dignes de cet âge de fer.

Mais le cours des événements et l'ambition d'Alcibiade vinrent tout à coup détourner la guerre de la Grèce, et lancer Athènes dans une aventureuse entreprise. L'imprudent jeune homme trouva d'ailleurs les esprits préparés à se laisser séduire. Quand Athènes secourut Corcyre, elle pensait déjà à la Sicile : dès

427, elle avait envoyé vingt vaisseaux au secours de Léontium, et, en 422, elle avait formé une ligue des villes secondaires de la Sicile contre Syracuse, qui y assurait la suprématie de la race dorienne. Enfin, en 415, Sélinonte et Égeste implorèrent l'une contre l'autre, la première Syracuse, et la seconde Athènes. Ce fut alors que la question d'une guerre de Sicile fut définitivement posée devant le peuple athénien, et qu'Alcibiade la fit décider dans le sens le plus funeste à la république. Il n'eut point de peine à enivrer les Athéniens, à leur montrer, par delà la conquête de la Sicile, les perspectives lointaines de l'Afrique et de l'Italie ; et cette vue même effrayait les sages, déjà convaincus que l'empire d'Athènes était trop vaste pour ses forces, et que sa propre puissance finirait par l'écraser.

Cent trente-quatre vaisseaux, montés par près de sept mille hommes, composaient la flotte athénienne. Le départ fut solennel, plein d'enthousiasme et de majesté; et cependant de funestes présages attristaient Athènes ; les statues des dieux avaient été mutilées, et Alcibiade ne partait que sous le poids d'une accusation capitale. La flotte, conduite avec lenteur par Nicias, venait de prendre Catane, quand Alcibiade fut rappelé à Athènes pour y être jugé. Il s'exila, fut condamné à mort et commença aussitôt à se venger de sa patrie; il pressait Sparte de secourir Syracuse, assiégée par Nicias, et lui conseillait de fortifier Décélie, aux portes d'Athènes. La lenteur de Nicias faisait pressentir un désastre. Il laissa entrer dans Syracuse le Spartiate Gylippe avec des secours, et fut bientôt tellement

pressé lui-même, qu'il écrivit au peuple athénien les lettres les plus décourageantes. L'énergique Athènes envoya aussitôt à Nicias d'importants secours. Démosthène, le hardi général qui avait pris Pylos, conduisit à Syracuse une flotte magnifique, montée par sept mille soldats. Syracuse se crut perdue; elle comptait sans les divisions des généraux, qui se firent battre au pied des murs. La prudence conseillait une prompte retraite; la crainte de reparaître vaincus devant le peuple athénien retint les généraux et perdit la république. Deux défaites navales rendirent la retraite par mer impossible, au moment où l'on en était venu à la souhaiter avec ardeur. La flotte est abandonnée dans le port de Syracuse, et les équipages viennent se joindre à l'armée démoralisée. Alors commence une terrible retraite, que l'ennemi avait prévue, et dont il fait un long massacre. Partout des retranchements, des fossés, des embuscades arrêtent et déciment l'armée athénienne, dont les débris se rendent et sont réduits en esclavage. Le récit pathétique de Thucydide montre à quel point l'imagination athénienne fut frappée de ce grand désastre.

Mais Athènes n'en fut troublée qu'un instant; elle donna plus de force à son gouvernement, mit la direction des affaires entre les mains de dix citoyens, et réunit toutes ses ressources pour la construction d'une flotte et pour l'organisation d'une armée. Une partie de ses colonies l'abandonnèrent; Alcibiade traita au nom de Sparte avec Tissapherne pour écraser Athènes sous les forces du grand roi, et l'Orient devint le théâtre de la guerre. Une nouvelle flotte de cent vais-

seaux sortit des chantiers athéniens, retint Samos chancelante, reprit Lesbos et Clazomènes, et vainquit à Milet la flotte péloponésienne. La rupture d'Alcibiade avec Sparte vint en aide aux efforts d'Athènes pour prolonger la lutte qui avait un instant paru terminée. A ce retour d'Alcibiade vers sa patrie, répondit une révolution aristocratique qui, par intimidation plus encore que par violence, s'imposa au peuple athénien. Un conseil de quatre cents membres fut investi du gouvernement et du droit de convoquer l'assemblée du peuple, réduite elle-même à cinq cents citoyens. Les riches, que la guerre accablait, n'avaient fait ce vigoureux effort que pour arriver à la paix. Ils s'étaient servis d'Alcibiade, et, le reniant après le succès, le maintenaient en exil. Cependant l'armée athénienne, réunie à Samos, n'adhérait pas au nouveau gouvernement. Alcibiade s'en fit écouter, et devint, par l'acclamation des soldats, général de la flotte et de l'armée pour le rétablissement de la démocratie. Mais l'indigne faiblesse des quatre cents, les succès des Lacédémoniens, qui soulevaient l'Eubée et qui venaient menacer le port d'Athènes, suffirent pour que le gouvernement aristocratique tombât de lui-même. Aussitôt la guerre reprit avec vigueur. Les intrigues des satrapes persans, qui avaient ordre d'appuyer le plus faible et de balancer les succès, ne purent empêcher Athènes de battre les Péloponésiens dans trois batailles navales, à Lesbos, à Abydos et à Cyzique : cette dernière victoire fut si décisive que Sparte voulut traiter. Athènes, qui reprenait courage et qui avait tant de pertes à réparer, refusa et se perdit.

Cependant les succès des Athéniens continuèrent. Byzance fut reprise, et la flotte rétablit en Thrace la domination athénienne, tandis qu'une escadre levait cent talents en Carie. Alcibiade, qui semblait avoir ramené la fortune à Athènes, rentra en triomphe dans sa patrie, et peu s'en fallut qu'on ne l'investît d'un pouvoir absolu. Il part, échoue dans quelques entreprises, perd l'appui des Perses qu'une nouvelle situation intérieure rendait alliés de Sparte, éprouve à Notium une légère défaite, et est exilé de nouveau. Jamais fortune plus inconstante ne vint en aide à un plus mobile esprit. La guerre languit un instant après son départ; mais en 406, Callicratidas qui pressait avec cent quarante vaisseaux péloponésiens la flotte de la république, fut vaincu et tué dans une grande bataille.

Pendant qu'Athènes condamne à mort les généraux vainqueurs aux Arginuses pour n'avoir pas recueilli les équipages des vaisseaux naufragés ni enseveli leurs morts, la flotte péloponésienne, refaite par l'or des Perses, était confiée à Lysandre, qui la conduisit vers l'Hellespont. Il était sous les murs de Lampsaque, en face d'Ægos-Potamos, lorsque cent quatre-vingts vaisseaux athéniens vinrent lui offrir la bataille : il la refusa pendant plusieurs jours, et inspira ainsi une telle confiance aux Athéniens qu'ils débarquaient, se dispersaient dans la campagne, et laissaient leur flotte vide en face de l'ennemi. Lysandre la surprit enfin dans cet état, tailla en pièces les Athéniens qui revenaient en désordre pour la défendre, et l'emmena prisonnière. Athènes venait de recevoir le dernier coup. Lysandre parcourt en vainqueur les colonies athéniennes, reçoit

leur soumission, et vient ranger devant le Pirée sa flotte victorieuse, pendant que Pausanias assiégeait Athènes par terre avec une armée. Toute résistance était impossible, et cependant la famine put seule décider les Athéniens à se rendre. Trois mois de négociations ne purent leur faire obtenir aucune condition acceptable. Il fallut cependant en finir; on imposa aux vaincus la destruction des remparts du Pirée et des longs murs, l'évacuation des villes conquises, la réduction de leur flotte à douze vaisseaux, le rappel des bannis, et l'acceptation, sous le nom d'alliance, de la suprématie de Lacédémone.

Athènes vaincue reçut donc elle-même ce gouvernement oligarchique, que ses armes avaient partout renversé. Trente citoyens, amis de Sparte et de la paix, furent investis du pouvoir et firent une guerre acharnée aux partisans de la démocratie. Ils frappaient au cœur l'Athènes de Périclès, fermaient ses écoles, restreignaient la féconde liberté de son théâtre et anéantissaient toute résistance par l'exil ou par la mort. Bientôt la Béotie fut pleine de bannis athéniens, et la rivalité commençante de Thèbes et de Sparte leur permit de préparer en liberté la délivrance de leur patrie. Thrasybule se met à leur tête et s'empare du fort de Phylé aux portes d'Athènes. Les massacres continuent à effrayer la cité et grossissent son armée. Il fut bientôt assez fort pour s'emparer du Pirée et pour s'y maintenir, pendant que le gouvernement passait dans la ville de main en main, et que Sparte hésitait à secourir une oligarchie devenue si odieuse. Cette oligarchie fut enfin renversée, les lois de Solon rétablies,

et une amnistie, accordée aux complices des trente tyrans et religieusement observée, rendit le calme à la malheureuse Athènes, pleine de sang et de ruines. Une population décimée, un trésor épuisé, une ville démantelée, d'affreux souvenirs et la perte irréparable des meilleurs citoyens d'Athènes, tels étaient les résultats de la guerre du Péloponèse et des révolutions intérieures, qui en avaient été la suite. Jamais la civilisation n'avait plus manifestement reculé que pendant ce délire de la Grèce, acharnée à se détruire

La démocratie elle-même se souilla de jugements injustes. Elle enleva Socrate à sa patrie et à la Grèce. Le sage avait vieilli dans son enseignement populaire et journalier, accouchant les esprits, selon son expression pittoresque, fréquentant la jeunesse et exerçant sur elle la plus salutaire influence. Ce fut sa perte. Le peuple athénien était plein de haine contre les sophistes, qui, en altérant les notions du juste et de l'injuste, et, en détruisant le sentiment religieux, avaient formé la génération sans mœurs et sans foi des Critias et des Alcibiade. Les maux de la patrie, dont la classe éclairée semblait particulièrement coupable, avaient suscité dans le peuple, avec une vive ferveur religieuse, une défiance menaçante contre les sages, qui attaquaient les dieux et qui ruinaient les fondements de l'Etat. Socrate combattait les sophistes, affermissant la morale contre leur rhétorique et l'existence d'un Dieu unique contre leur philosophie. Mais, à le juger sur l'apparence, n'était-il pas lui-même un discuteur, un douteur, un séducteur de la jeunesse, un railleur de la religion, en un mot, un sophiste? C'est ainsi que le pensa

le peuple, qui ignore les distinctions d'école et qui s'en tient aux apparences. Socrate, condamné à boire la ciguë, mourut avec une héroïque sagesse ; ses disciples, se répandant dans la Grèce, propagèrent ses idées et en tirèrent des systèmes divers, qui, jusqu'au christianisme, se partagèrent les esprits éclairés.

VI. Les dix mille. — Agésilas.

Pendant que la domination de Lacédémone s'étendait sur la Grèce, s'accomplissaient en Orient des événements pleins d'intérêts et d'instruction pour les peuples grecs, et propres à mettre dans une parfaite lumière la faiblesse inouïe de l'empire des Perses. Livrés à des intrigues et à des révolutions de sérail, les Perses n'étaient intervenus en Grèce que par leur or, qui allait tour à tour donner aux deux partis les moyens de prolonger la guerre. Cette guerre, maintenant terminée, laissait sans ressource une multitude d'hommes dont elle faisait la vie, prêts à se vendre au plus offrant. L'époque des mercenaires est arrivée pour la Grèce. Mais cette force flottante fut d'abord employée à conquérir l'Asie. Darius Nothus, que le hasard des révolutions de palais avait porté sur le trône, confia le gouvernement de l'Asie Mineure à son plus jeune fils, Cyrus. L'aîné de ses fils lui avait à peine succédé, sous le nom d'Ataxerxès II, que Cyrus engagea treize mille Grecs à sa solde et les mena, avec soixante-dix mille barbares, contre le grand roi. Une bataille, qui rappelle les guerres médiques par le nombre infini des combattants et par la lâcheté des troupes asiatiques,

fut livrée près de Babylone, à Cunaxa. Tout fuyait devant les Grecs, et la victoire de Cyrus était assurée, lorsqu'il tomba mortellement frappé. La bataille, qui après la mort du prétendant, n'avait plus de cause, cessa d'elle-même, et les Grecs se trouvèrent seuls, en face d'une armée innombrable, au fond de cet immense empire.

Des attaques répétées, des ruses barbares, qui privèrent la petite armée grecque de ses généraux attirés dans un piége, ne purent ni l'entamer, ni lui faire perdre courage. Elle commença cette retraite immortelle, qui fut un véritable triomphe de l'intelligence et de la volonté sur la force brutale des multitudes et sur les obstacles de la nature. Xénophon, un Athénien, la dirigea et en fit l'admirable récit que nous pouvons lire encore. C'est le privilége d'un peuple intelligent et lettré d'intéresser le genre humain à tous les événements de sa vie. Combien de désastres plus sanglants, combien d'épreuves mille fois plus rudes ont passé sans bruit dans le monde, et oubliera-t-on jamais l'expédition de Sicile ou la retraite des Dix mille? L'héroïque armée, combattant à chaque pas, put enfin voir la mer et compter sur le retour. Elle s'embarqua en face de Byzance et se mit au service d'un roi thrace en guerre avec ses voisins. Ceux qui survécurent à tant d'épreuves allèrent se joindre à l'armée de Sparte, qui, devenue maîtresse de la Grèce, avait été entraînée, par le cours naturel des choses, à commencer la guerre contre le grand roi.

La dureté du gouvernement de Sparte ne réussissait qu'à demi à maintenir la Grèce sous sa dépendance.

Les colonies d'Athènes retournèrent d'elles-mêmes à leurs anciennes lois. L'intervention de Sparte dans toutes les querelles intérieures de la Grèce, dans les discussions de limites, l'insolence des gouverneurs et des généraux de Sparte ; et au dedans, la haine furieuse que les Hilotes et les pauvres portaient à l'oligarchie de moins en moins nombreuse des Héraclides, menaçaient déjà l'empire lacédémonien d'une ruine prochaine, quand Sparte reprit la lutte de la Grèce contre l'Asie. Les Grecs asiatiques furent, comme toujours, le prétexte et l'occasion de la guerre. Ils avaient secondé Cyrus, et l'arrivée de Tissapherne, gendre du grand roi, leur annonçait des représailles. Ils implorèrent le secours de Sparte, qui leur envoya Thymbron avec une armée d'environ huit mille hommes, tirée de presque tous les peuples de la Grèce. Le désordre se mit dans cette armée, qui resta inactive, et Dercyllidas vint remplacer Thymbron. La guerre fut alors sérieusement commencée, les discordes des satrapes perses mises à profit, une partie de la Bythynie conquise, et la Chersonèse de Thrace fortifiée contre les continuelles invasions des barbares. Tissapherne rencontra en Carie l'armée de Dercyllidas. Le satrape avait lui aussi, dans son camp, des Grecs mercenaires, qui inspirèrent de vives craintes aux Grecs asiatiques. Une trêve fut conclue, et pendant qu'on discutait un traité, le commandement de l'armée d'Asie était donné par Sparte à Agésilas, qui partit du port d'Aulis, comme Agamemnon, avec une armée d'environ sept mille hommes et un conseil de trente Spartiates, parmi lesquels était Lysandre.

Après une incursion rapide et lucrative dans la Phrygie, Agélisas s'établit à Éphèse et en fit sa place de guerre. Il battit près de Sardes Tissapherne, qui fut disgracié et mis à mort. Le satrape qui remplaça Tissapherne traita pour son compte avec Agésilas, qui accepta de lui trente talents et envahit une autre satrapie. Ces satrapes, qui ne se regardaient pas comme solidaires, se renvoyaient ainsi la guerre, et Agésilas, ainsi admis à voir de près les faiblesses et les divisions de cet empire, conçut les plus hautes espérances. Il venait de réunir le commandement de la flotte à celui de l'armée, et allait reprendre vigoureusement la guerre, quand il reçut de Sparte, menacée par la Grèce, un ordre pressant de retour.

VII. Politique des Perses. — Affaiblissement de Sparte.

Thèbes s'était révoltée la première contre la suprématie de Sparte; Corinthe, Argos, Athènes se liguèrent avec Thèbes, et la guerre commença. Mais 24 000 alliés furent battus à Némée par 13 000 Lacédémoniens. En même temps arrivait Agésilas, qui, culbutant les Thessaliens sur son passage, écrasa les alliés d'une nouvelle victoire à Coronée. L'or des Perses avait contribué à allumer cette guerre. Ils suivaient avec sagesse et persévérance leur politique, et, ne permettant jamais qu'une cité devînt définitivement la maîtresse de la Grèce, ils détournaient d'eux une guerre qui eût facilement détruit leur empire. Aussi l'unité de la Grèce sous une domination quelconque est-elle

à chaque instant arrêtée : véritable toile de Pénélope, que la Perse ne laisse jamais achever.

La Perse frappa ainsi Sparte d'un coup terrible en donnant à l'Athénien Conon une grande flotte phénicienne, avec laquelle il détruisit, près de Cnide, la flotte des Lacédémoniens. En même temps, Iphicrate l'Athénien, renouvelant la tactique et l'armement des mercenaires, que nous trouvons dès lors dans toutes les armées grecques, triompha dans une rencontre, dont l'effet moral fut important, de l'infanterie jusque-là invincible de Lacédémone. Sparte voulut traiter; Athènes s'y refusa et la flotte de Conon et de Pharnabaze, renversant sur les côtes et dans les îles la domination lacédémonienne, vint enfin ravager la Messénie. Conon, vainqueur, fit relever avec l'or du grand roi les murs d'Athènes; aussitôt la république, se sentant renaître, envoya Thrasybule avec une flotte pour réduire Byzance, et força une partie de Lesbos à rentrer dans l'empire athénien. Mais en même temps, la république secourait Évagoras, roi de Cypre, révolté contre les Perses, et montrait quel usage dangereux elle saurait faire de sa puissance renouvelée. Sparte mit cette faute à profit pour exciter les craintes du grand roi et pour lui persuader d'imposer la paix à la Grèce. Le traité fut enfin conclu et Athènes forcée de l'accepter. Il porte le nom du négociateur Antalcidas. Il assure au roi des Perses la soumission des Grecs asiatiques, de Cypre et de Clamozène, à Athènes la possession de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, et déclare indépendantes les unes des autres toutes les villes de la Grèce. Argos et Thèbes, qui refusaient d'obéir au traité, y

furent contraintes par Sparte, et la Grèce entière fut un instant pacifiée.

La politique des Perses avait été couronnée d'un plein succès. Depuis les guerres médiques, elle s'était appliquée à entretenir la guerre entre les Grecs et à les empêcher d'arriver par cette guerre à l'unité. Alliée des vaincus, la Perse intervient toujours à temps pour rendre toute victoire stérile. Au moment où nous sommes, on peut dire qu'elle force la Grèce à recommencer son histoire. Après tant de guerres sanglantes, voilà de nouveau les cités grecques en présence, indépendantes, c'est-à-dire ennemies les unes des autres, et rien n'est fait depuis les guerres médiques. Il faut rendre hommage à la patiente habileté des Perses. Jamais on n'a mieux pratiqué cette partie importante de la politique, qui consiste à produire par l'intrigue ce qu'on est hors d'état de faire par la force.

La paix ne pouvait durer longtemps entre les Grecs, et les auteurs du traité d'Antalcidas le savaient mieux que personne. Sparte voulut démanteler Mantinée, qui lui faisait ombrage, et, sur le refus de cette ville, la rasa et dispersa ses habitants en quatre villages. En même temps elle relève Platées, l'éternelle ennemie de Thèbes; enfin elle intervient contre Olynthe, qui, croissant en puissance et en prospérité, menaçait de faire de la Chalcidique un seul État. Les Olynthiens furent réduits par un siége et forcés d'accepter, sous le nom d'alliance, la suprématie de Lacédémone.

Mais l'armée, qui avait été envoyée contre Olynthe,

avait surpris en passant la citadelle de Thèbes, avec le secours du parti aristocratique. Ce hardi coup de main fut désavoué par Sparte, qui garda pourtant sa conquête. Le parti démocratique de Thèbes s'était réfugié à Athènes et travaillait à reconquérir sa patrie. Un jeune homme, riche, intelligent et courageux dirigeait l'entreprise. Il avait dans Thèbes un ami obscur et dévoué à la même cause. Leur amitié, déjà éprouvée sur les champs de bataille, se maintint jusqu'au bout et fit la grandeur passagère de leur patrie. Un complot se forma et enveloppa les maîtres de Thèbes, qui furent tués dans un festin. Pélopidas, a la tête des bannis, Épaminondas, à la tête de la jeunesse thébaine, reprirent la ville et assiégèrent la citadelle. Elle fut réduite par la famine, et Thèbes délivrée se sentit appelée à jouer un rôle nouveau dans la Grèce. Cléombrote fut envoyé contre les Thébains, qui, pour forcer Athènes à embrasser leur cause, engagèrent secrètement un lieutenant de Cléombrote à tenter un coup de main sur le Pirée. Le Spartiate tomba dans le piége, essaya de surprendre le Pirée, échoua et jeta Athènes malgré elle dans le parti des Thébains.

Athènes se relevait rapidement de ses désastres. Ses colonies lui étaient revenues d'elles-mêmes, et plus de soixante villes reformèrent l'ancienne confédération des alliés. Instruite par tant d'épreuves, Athènes adoucit encore sa suprématie, déjà si supportable. Les alliés votèrent eux-mêmes leur contribution annuelle et rentrèrent dans les propriétés qui avaient été livrées aux colons athéniens. Une ligue péloponésienne répondit à la ligue athénienne et thébaine, et la Grèce

fut encore partagée en deux camps. Une promenade militaire d'Agésilas en Béotie ne produisit aucun effet. Sparte porta la guerre sur mer, et sa flotte fut battue à Naxos par Chabrias ; tandis qu'en Béotie le bataillon sacré des Thébains s'essayait contre l'infanterie lacédémonienne, et en triomphait à Tégyre. Cependant Athènes, qui n'avait plus son ancienne vigueur, se fatiguait de la guerre ; les intrigues du grand roi, qui avait besoin de mercenaires, contribuèrent puissamment à amener la paix. Elle fut conclue, en 371, entre Sparte et Athènes avec tous ses alliés, à l'exception des Thébains, qui ne voulaient pas renoncer à leur domination sur la Béotie.

Cléombrote envahit encore une fois leur territoire, avec une armée d'environ onze mille hommes. Six mille Thébains, sous la conduite d'Épaminondas, écrasèrent, à Leuctres, l'armée de Sparte, qui laissa parmi les morts quatre cents citoyens sur les sept cents qui restaient à la république. Une manœuvre nouvelle d'Épaminondas avait décidé cette bataille, qui anéantit l'influence de Sparte sur les affaires de la Grèce. Mantinée la brava aussitôt en relevant ses murailles, et pendant que Corinthe et Argos éprouvaient de sanglantes convulsions intérieures, l'Arcadie, composée jusqu'alors de bourgades dispersées, essaya de devenir une puissance politique et militaire pour la fondation d'une capitale, Mégalopolis, et par l'organisation d'une armée.

Thèbes aida l'Arcadie dans cette entreprise, et bientôt Épaminondas, avançant sur la Laconie, avec une armée d'environ soixante mille hommes, réunis de

toutes les villes de la Grèce par une haine commune, força Sparte à ne plus songer qu'à se défendre. Sellasie fut brûlée; Sparte, entourée des feux de l'ennemi et menacée au dedans par ses sujets, se maintint pourtant inviolable par cette calme fermeté, que lui inspirait toujours un extrême péril. Quelques jours de résistance, un inutile assaut donné à Gythium, et le manque de vivres suffirent pour éloigner de Sparte la grande armée d'Épaminondas; mais il ne quitta la Laconie, qu'après avoir relevé, sur le mont Ithôme cette Messène, que tous les ennemis de Sparte tentaient de ressusciter contre elle. Puis il rentra en Béotie, malgré l'armée des Athéniens qu'avait inquiétés la grandeur soudaine de Thèbes. Celle-ci, l'année suivante, détruisit Orchomènes et en égorgea les habitants, excepté les femmes et les enfants qui furent vendus. La puissance dont elle usait si mal ne pouvait lui rester longtemps.

Athènes et Sparte, réunies enfin contre Thèbes, devenue menaçante pour la Grèce entière, ne pouvaient lui résister avec avantage, ni lui fermer le Péloponèse, où les Arcadiens grandissaient chaque jour, lorsque les affaires du nord de la Grèce commencèrent pour la première fois à fixer l'attention des Grecs et à leur inspirer de vives inquiétudes. Les villes dispersées et divisées de la Thessalie avaient été réunies, par les intrigues et par le courage du fils de l'un des chefs du pays. Il ne manquait à ces contrées du nord, vastes et peuplées, que d'avoir un gouvernement et un chef, pour exercer, par le nombre seul de leurs troupes, une influence décisive sur toute la Grèce. Le moment

de paraître sur la scène était arrivé pour ces peuples, après l'épuisement des brillantes républiques du midi. C'était du nord que devait venir à la Grèce cette unité qui paraissait impossible, et dont les Perses avaient si habilement jusqu'ici reculé le jour. Ce Jason, qui avait formé une grande armée, qui, jeune encore, était maître de tout le pays et se voyait déjà supplié par les États grecs d'intervenir dans leurs querelles, eut sans doute joué le rôle de Philippe de Macédoine, si une mort prématurée n'eût arrêté, ou plutôt retardé, l'accomplissement de ses desseins.

Les discordes du pays se réveillèrent après la mort de ce courageux jeune homme, et Thèbes fut appelée à intervenir contre le plus odieux des tyrans thessaliens, Alexandre de Phères. Pélopidas vint seul et suffit pour l'effrayer. De là, il alla régler, comme arbitre, les querelles des rois de Macédoine. A son retour, il fut jeté en prison par Alexandre de Phères. Épaminondas alla le délivrer avec une armée ; mais, l'année suivante, Pélopidas revenant avec des troupes battit le tyran et fut tué au milieu de sa victoire. Alexandre de Phères n'en fut pas moins réduit par une armée victorieuse à reconnaître la suprématie thébaine.

Thèbes essayait en vain d'appuyer son empire sur l'alliance du grand roi. Elle ne fut secondée que mollement par les Perses, qu'inquiétait sa puissance et qui n'avaient plus rien à craindre du reste de la Grèce. L'Arcadie, qui avait en vain essayé de soutenir seule la guerre contre Sparte, fut détachée des Thébains, par une de ces trahisons, qui devenaient de plus en

plus communes. Épaminondas vint au milieu de l'Arcadie révoltée, la traversa rapidement et se jeta sur Sparte, qu'il faillit trouver sans défense; mais Agésilas sauva une seconde fois la cité. Épaminondas se retirait, pendant que s'assemblaient en face de lui les troupes de presque toute la Grèce, inquiète des succès de Thèbes, et réunies pour la défense de Sparte. Il avait trente mille hommes contre vingt mille : le temps des grandes armées était venu pour la Grèce. Il écrasait déjà les alliés, par la même manœuvre qu'à Leuctres, lorsqu'il tomba mortellement frappé, laissant la bataille de Mantinée indécise, et emportant avec lui la puissance passagère de sa patrie.

La paix fut signée l'année suivante, en 361. L'indépendance de Messène était reconnue; les autres États de la Grèce furent encore une fois déclarés libres; et les peuples grecs se retrouvèrent, après tant de sang répandu, plus faibles et plus divisés qu'avant la guerre.

VIII. Résultat de ces discordes.

Toutes ces luttes intérieures de la Grèce, soit que la rivalité des peuples les eût allumées, soit que l'or des Perses les eût alimentées et prolongées, avaient eu le même résultat déplorable. La Grèce y avait beaucoup perdu et l'état général du monde n'y avait rien gagné. Quand Athènes, resplendissante sous Périclès, est renversée par les efforts inouïs de Sparte, la civilisation a fait une perte irréparable et l'unité de la Grèce est aussi éloignée que jamais. Quand Sparte, qui envoyait Agésilas en Asie, est forcée de le rappeler pour sa

défense, l'accomplissement des destinées de la Grèce et la conquête de l'Orient sont indéfiniment ajournés, et c'est encore une perte de temps pour le genre humain. Enfin, quand Sparte et Thèbes, acharnées à se détruire, se sont porté en même temps le coup mortel et tombent épuisées sur la Grèce en ruine, ce malheureux pays semble vide et stérile, la politique n'y a plus de centre, ni la civilisation d'instrument. La Grèce n'a donc fait, depuis les guerres médiques, que tourner dans le cercle infranchissable, où l'enchaînaient les intrigues des Perses et où l'agitaient ces passions. Rien ne fait prévoir à ce moment comment elle en pourra sortir; la puissance et la vie, qui se sont retirées d'elle, semblent passer aux barbares du nord; mais là, nulle lumière ne règle ni ne dirige une force aveugle; et l'on ne peut dire si cette influence nouvelle, devenant toute-puissante sur la Grèce, sera un jour appelée à la détruire ou à la régénérer.

Que l'inutilité des guerres intérieures qui ont achevé d'affaiblir la Grèce ne nous rende pas injustes envers le courage de certains peuples et le génie de certains hommes qui ont joué le principal rôle dans ces événements déplorables. L'héroïsme d'Athènes après le désastre de la Sicile, l'audace heureuse de Démosthène à Pylos, la constance d'Agésilas, défendant sa patrie ouverte de toutes parts et assiégée, la touchante amitié des deux seuls grands hommes que Thèbes ait vus naître, sont comme autant de consolations que l'historien rencontre, au milieu de nombreux sujets de tristesse et de pitié. Et alors même que l'on admire ce que la Grèce, déchirée et avilie, offre encore de

grand et de beau, on ne peut s'empêcher de regretter amèrement la perte de tant de qualités vaillantes et leur usage infertile, et de plaindre cette race brillante et ingénieuse qui a ainsi prodigué contre elle-même toutes les forces de son intelligence et le plus pur de son sang.

LIVRE IV.

LA GRÈCE

DEPUIS LA BATAILLE DE MANTINÉE JUSQU'A LA DÉFAITE DE PYRRHUS EN ITALIE.

I. Décadence de la Grèce. — II. Philippe et Démosthène. — III. Chéronée.
IV. Alexandre. — La Grèce envahit l'Asie. — V. Les successeurs d'Alexandre.
VI. Corruption de la Grèce et de l'Orient.

(362-275 av. J. C.)

I. Décadence de la Grèce.

Déchirée ainsi pendant tant d'années par des guerres intérieures, la Grèce ne peut cependant arriver par elle-même à l'unité, parce que toutes les cités qui la composent, depuis la puissante Athènes jusqu'à la plus petite ville de la Béotie, veulent avant tout rester indépendantes et ne peuvent se résigner à faire partie d'un grand empire. Elles y mettaient leur honneur, et par là même ne pouvaient renoncer à cette indépendance stérile, qu'aprés avoir été démoralisées par la défaite et qu'après être devenues incapables de faire de grandes choses. C'est en cet état que la Grèce tomba sous la main de Philippe, et, après avoir été entraînée comme une machine de guerre à la conquête de l'Asie, c'est en cet état qu'elle tomba de la main d'Alexandre. Il faut donc expliquer l'inévitable abaissement de la

Grèce en disant qu'elle ne pouvait influer par l'action sur les destinées du monde sans devenir unie ; et que, par une fatalité de ses mœurs et de son génie, elle ne pouvait arriver à l'unité qu'en passant par la servitude, c'est-à-dire en perdant toute force morale, toute grandeur et tout avenir.

La Grèce fut-elle donc inutile au monde ? C'est ici qu'il faut admirer les lois mystérieuses qui règlent les destinées humaines, sans jamais permettre qu'aucun effort soit infécond pour l'avenir. Pour les arts et la philosophie, cette vive et ingénieuse nation a transformé les leçons qu'elle a reçues de l'Orient, et va les rendre à l'Occident épurées et agrandies. Le culte du beau sortira d'elle pour passer de main en main jusqu'à nous. En politique, la Grèce apporta dans le monde, avec les idées de liberté, de dignité morale et de justice politique, une ardeur admirable à poursuivre l'application de ces idées au gouvernement des sociétés. Mais elle les appliqua avec toute l'inexpérience de la jeunesse, avec les conséquences fatales de l'inexpérience. Dans ce beau pays, livré à toutes sortes d'épreuves, la tyrannie est sans frein, l'oligarchie sans pitié, la démocratie sans règle. La Grèce fut épuisée par des excès de tout genre ; mais toutes ses déceptions et toutes ses douleurs furent utiles à l'humanité. On profita de ses coûteuses expériences ; elle donna des exemples à Aristote et fut l'école politique du genre humain.

Quand un peuple qui fut digne d'estime et d'admiration est proche de sa ruine, il nous laisse toujours voir comment il a mérité de succomber. C'est à la fois une

sorte de justification que nous offre la fortune et une leçon que nous donne l'histoire. Si nous avions vu tomber la Grèce devant les Perses, la liberté naissante devant l'antique servitude, la scène nous fût devenue aussi inexplicable que si l'ordre des saisons eût été interverti et que l'hiver eût emporté toutes les fleurs avant la naissance des fruits. Mais, loin de là, la Grèce échappe aux barbares, a le temps de grandir en liberté, bien plus, de se corrompre, et de montrer aux yeux les plus favorables la justice et la nécessité de sa ruine. Les héros si purs des guerres médiques, ces hommes qui redoutaient de souiller leur victoire, sont devenus, après des années de guerres intestines, plus cruels et plus perfides que les barbares. La guerre était sans pitié comme sans foi. Des armées grecques, dans une ville grecque, tuaient tous les hommes en état de porter les armes et vendaient le reste. Mélos subit cette dépopulation par le fer et l'esclavage. Athènes, la douce Athènes, condamne à mort une de ses colonies; elle s'attendrit et rapporte le décret, mais il avait été rendu. Qui ne se rappelle la froide et horrible exécution des défenseurs de Platées? Mais un spectacle plus affreux que celui de la guerre, est celui des vengeances politiques qui ensanglantaient toutes les cités de la Grèce. Dans ce conflit universel des pauvres et des riches, au sein de chaque cité, aucun parti ne triomphait sans un massacre. Cette sorte de jacquerie permanente n'a pas d'épisode plus repoussant que la révolution de Corcyre, immortalisée par Thucydide; et ces cruautés ne viennent pas tant de l'excitation de la guerre que de la corruption profonde des esprits, du

culte de la force, du mépris avoué du droit et de la justice. La politique avait ses sophistes, tout à fait dignes de ceux que réfutaient Platon. Thucydide les met admirablement en scène au siége de Mélos : « Partons d'un principe, disent les Athéniens, dont nous soyons tous convaincus : c'est que les affaires se règlent entre les hommes par la justice, quand la nécessité les oblige à s'y soumettre; mais que les plus forts font tout ce qui est en leur pouvoir et que c'est aux faibles à céder. » « Nous croyons, disent-ils encore, que les dieux, et nous savons bien clairement que les hommes, par la nécessité de la nature, dominent partout où ils ont la force. Ce n'est pas une loi que nous ayons faite ; ce n'est pas nous qui les premiers l'ayons appliquée; nous en profitons et nous la transmettrons pour toujours à l'avenir. » Superbe confiance de l'injustice, à laquelle l'histoire semble avoir trop longtemps donné raison. Quoi qu'il en soit, les Grecs parlaient un autre langage aux guerres médiques, et j'aime mieux l'inscription de Léonidas.

Des causes matérielles de ruine venaient se joindre, pour hâter la fin de la Grèce, à cette dégradation morale. L'appauvrissement des cités dépeuplées par la guerre, et en même temps l'habitude prise par une foule d'aventuriers de tous pays de vivre de leur solde, firent remplacer par degrés, dans la Grèce, les armées de citoyens par des armées de mercenaires; et ce n'était pas seulement dans leur pays que les Grecs exerçaient cette industrie funeste, ils allaient se vendre au grand roi et formaient l'élite de ses troupes. Les aventuriers qui allaient ainsi en Asie chercher for-

tune, y restaient le plus souvent, et la Grèce recevait seulement ceux que lui renvoyaient la misère et la débauche. Ces mercenaires devinrent les seuls soldats de la Grèce, si bien qu'il fallut tirer de leurs rangs les généraux. La guerre, n'étant plus un devoir, mais un métier pour ceux qui la faisaient, fut ainsi sujette à tous les dangers du commerce, commerce terrible où la vie des États était en jeu. La fraude, l'amour du gain, la trahison, si facile à ceux qui vendent leur sang, pouvaient d'un seul coup amener la chute et l'esclavage d'une cité. Il était à jamais passé le temps où la guerre et la politique, étroitement unies, étaient remises aux mains d'un seul homme; où l'action suivait le conseil, où l'orateur, devenu général, conduisait ses concitoyens sur le champ de bataille pour y assurer, de leurs propres mains, l'exécution de leurs volontés. Il y a maintenant un abîme entre la guerre et la politique, entre le vote et l'action. L'intelligence d'Athènes est encore aussi vive, son cœur aussi généreux; mais elle a, pour ainsi dire, perdu ses membres. Elle verra le roi barbare s'emparer pas à pas de la Grèce, elle voudra l'arrêter, et sa main retombera défaillante. Elle ressemble désormais à ces mourants qui sentent et comprennent tout ce qui se fait autour d'eux, et à qui tout mouvement est impossible.

Mais, comme la Grèce était destinée à vivre éternellement par l'esprit, ni la perte de ses forces, ni l'avilissement de ses mœurs, ni la perversité de son jugement n'ont altéré la clarté de son intelligence. C'est au milieu de cette décadence de la politique et de la morale que brillent d'un incomparable éclat les deux

plus beaux génies que la Grèce ait donnés au genre humain. Le disciple de Socrate, qui tira de la parole du maître tout un monde nouveau, qui porta dans les profondeurs de la métaphysique l'inspiration d'un poëte et la vue prophétique d'une âme à demi chrétienne, vécut au milieu des désastres de la Grèce et de son rapide abaissement. Et, à côté, sinon au-dessus de Platon, l'esprit le plus vaste et le plus lumineux qui ait encore honoré la nature humaine, Aristote, qui fit de la philosophie une science, qui devança les temps modernes par la rigueur et par l'étendue de ses recherches, qui, sur la politique, sur la morale et sur l'éloquence, a dit le dernier mot du bon sens porté jusqu'au génie, cet homme qui semble le produit sublime de la civilisation la plus complète et la plus heureuse, vécut dans la Grèce asservie et mourut au milieu des désordres qui suivirent la mort d'Alexandre. Enfin l'éloquence, qui avait accompagné la Grèce à travers tous ses désastres, illustra ses funérailles par les exhortations les plus vives et par les consolations les plus nobles qui fussent jamais sorties de la bouche des hommes.

II. Philippe et Démosthène.

C'est au nord de l'Épire et de la Thessalie, qu'entre le mont Rhodope et l'Olympe s'éleva lentement la puissance qui devait mettre fin du même coup aux divisions et à la liberté de la Grèce. Une population mélangée de Grecs et de barbares habitait cette contrée, dont les colonies grecques avaient depuis long-

temps envahi les côtes. L'invasion des Perses entraîna les habitants de la Macédoine contre la Grèce du midi. Le roi des Macédoniens, Alexandre, joue pendant cette guerre, à Athènes et à Platées un rôle de conciliation. Ses successeurs, toujours en lutte avec les barbares voisins et désireux de recouvrer la Chalcidique, s'appuyaient, selon l'intérêt du moment, sur Sparte ou sur Athènes, et suivirent ainsi, en changeant de politique, les événements de la guerre du Péloponèse. Nous trouvons à la fin de cette guerre, à la tête de la Macédoine, un roi intelligent et hardi, Archélaüs. Il fortifia ses frontières, forma une armée et affermit, par l'abaissement de sa noblesse, une royauté qui jusque-là ressemblait encore à celle d'Homère. Il adoucit les mœurs de cette aristocratie sauvage et attira près de lui quelques-uns des artistes et des poëtes de la Grèce. Cette civilisation naissante était étouffée par quarante ans d'anarchie, quand un jeune prince macédonien, que Pélopidas avait emmené à Thèbes en otage, se trouva maître du pays, à l'âge de vingt-trois ans.

Ce jeune homme, élevé à Thèbes, et renvoyé à cet âge au milieu d'une contrée barbare, allait être l'instrument de la révolution la plus importante et la plus féconde. Il avait vu de près la Grèce, avec ses faiblesses incurables et chaque jour aggravées, et il avait entrevu, comme un magnifique avenir, la réunion de tous ces peuples impuissants et divisés sous son autorité souveraine. Il avait compris que l'empire de la Grèce, défendue par des mercenaires et vide de citoyens, appartenait à celui qui mettrait en ligne le plus

de soldats exercés, et que le patriotisme n'avait plus aucun rôle à jouer dans cette lutte suprême. L'instinct et la passion de la ruse, la patience, l'art de séduire le rendaient éminemment propre à ces manœuvres corruptrices et menteuses, qui divisent l'ennemi et qui préparent la victoire. Ajoutez à ces dons précieux une indomptable ambition, assez forte pour ne reculer devant aucun péril, assez éclairée pour ne chercher que les luttes opportunes et pour ne s'agrandir qu'avec le succès. C'est parce que Philippe voyait toujours au delà de son action présente et qu'il espérait faire de grandes choses, qu'il en fit toujours à propos de si utiles, et qu'il les fit avec une si terrible activité. Il se donna tout entier aux intrigues, aux batailles, à la formation de son armée, à l'asservissement de la Grèce et aux vastes espérances. C'est avec une sorte de terreur que Démosthène l'a vu et l'a peint quelque part consumé de désirs toujours plus grands et emporté, comme par une force cachée, d'entreprise en entreprise : « Je voyais ce Philippe, votre adversaire, auquel il nous fallait disputer l'empire, un œil crevé, une épaule rompue, la main estropiée, la cuisse blessée, abandonner sans façon et sans marchander à la fortune tout ce qu'elle voudrait prendre de son corps, pourvu que le reste vécût puissant et honoré. » Qui ne voit que cette activité sans frein poursuit un but plus élevé que la soumission de la Grèce, et que ce grand homme, pressé d'en finir, avait peur de voir la vie faire tout à coup défaut à son ambition ? Et lorsque l'on considère qu'il mourut au début de sa plus grande entreprise, après l'avoir rendue possible et prochaine,

ne faut-il pas reconnaître qu'il y a des illusions salutaires, et qu'une ambition infinie, même déçue, n'est pas toujours inféconde ?

Que pouvait la Grèce contre un tel génie soutenu d'un tel caractère? Il fallut que Philippe délivrât son pays avant de l'agrandir. Les Thraces, les Illyriens, les Péoniens, qui pressaient de toutes parts la Macédoine, furent repoussés, et Philippe, affermi dans son autorité par ses victoires, prépara, par l'organisation de la phalange, la supériorité de l'armée macédonienne sur les armées des cités grecques. Une grande révolution politique est le plus souvent accompagnée d'une révolution dans l'art de la guerre. La phalange, où la valeur individuelle ne joue qu'un rôle secondaire et qui écrase par sa masse et par son poids les corps dispersés des armées ennemies, exprime fidèlement, jusque sur le champ de bataille, l'infériorité de la Grèce divisée en face de la puissance barbare, qui a pour elle le nombre des troupes et l'unité d'impulsion.

La prise d'Amphipolis était d'une nécessité absolue pour la Macédoine, qui s'assurait ainsi de l'embouchure et de la vallée du Strymon. Olynthe et Athènes restèrent témoins de cette conquête, grâce à l'habileté de Philippe, qui gagna Olynthe par le don d'une ville et Athènes par la promesse de lui livrer Amphipolis en échange de Pydna. Il prit Pydna et garda Amphipolis, donna Potidée aux Olynthiens, tout en s'efforçant de rester en paix avec Athènes, et exploita pour son compte les mines d'or du mont Pangée, qui achetèrent tant de trahisons. Pour Athènes, elle deve-

nait de moins en moins capable d'arrêter les progrès de Philippe. Ses flottes, déchues de leur ancienne renommée, et montées par des mercenaires, étaient affrontées et battues par des peuples qui se risquaient sur la mer pour la première fois. Elle ne pouvait plus protéger contre les pirates le commerce de ses alliés et dépensait follement leurs tributs. Ils se révoltèrent enfin, et Athènes, exilant au milieu de cette guerre les meilleurs généraux, et menacée par le grand roi, laissa échapper encore une fois l'empire de cette confédération, qui s'était reformée d'elle-même, après les désastres de la guerre du Péloponèse. Tant d'impuissance et tant d'impéritie étaient pour la république autant de symptômes de mort.

Deux partis divisaient Athènes. Ceux qui avaient conscience de la fin prochaine de la Grèce et qui la voyaient dans l'avenir soumise à un roi barbare, désiraient qu'elle descendît sans secousse cette pente rapide et arrivât de concession en concession, sans catastrophe sanglante, à cette soumission inévitable. Mais les hommes éclairés et timides, que la politique avait ainsi gagnés au parti de la paix, avaient compté sans cet instinct invincible qui fait aimer la vie aux Etats comme aux individus, et qui les force à se défendre jusqu'au bout contre la mort, si inévitable qu'elle soit. Les cités grecques, qui n'avaient vécu que d'indépendance et de rivalité, ne pouvaient tomber sans combat; et Athènes, moins que toute autre, parce que ses traditions la poussaient, aussi bien que son rang dans la Grèce, à finir glorieusement. Ce parti, qui entraîna le peuple athénien sur le champ de ba-

taille où succomba la Grèce, eut pour chef et pour organe un homme infatigable, que le génie aidé de la plus opiniâtre volonté fit triompher d'innombrables obstacles, et dont la figure énergique et triste mérite une attention particulière.

Malgré son incontestable génie, malgré sa profonde intelligence des faiblesses et des nécessités de la démocratie, malgré la véhémence et la liberté de son éloquence, chez un peuple qui aimait, comme tous les peuples du monde, le familier sublime, on peut affirmer que Démosthène ne put jamais être qu'à demi populaire. Il n'y avait de grand en lui que l'éloquence et la volonté. La dignité du caractère faisait défaut. Est-ce à dire que les hautes vertus fussent nécessaires dans Athènes pour la popularité d'un homme politique? Nullement. La vertu y était un titre, mais le contraire de la vertu y avait aussi son ascendant, lorsqu'on y joignait l'élégance. Pour Démosthène, qui devait un surnom ridicule à d'obscures débauches, et qui dévoua à un travail ingrat le reste de sa jeunesse, il n'avait ni les grâces du vice, ni la dignité de la vertu. Il n'était ni Aristide, ni Alcibiade. Il n'avait pas la légèreté facile d'un Cléon et de tant d'autres démagogues. C'était un homme de peine et de travail. Il n'avait pas cette insolence aimable et toujours heureuse de l'orateur populaire, qui se joue du peuple et de lui-même, et qui égaye la tribune; et il ne possédait pas davantage ce qui en était l'opposé, c'est-à-dire cette dignité naturelle, ce calme majestueux, qui faisaient de Périclès l'organe de la raison divine, une sorte d'intermédiaire entre Athènes et la destinée,

entre le peuple et le génie de la république. Démosthène était à la fois violent et laborieux. Ses discours sentaient l'huile, et la sérénité en était absente. C'était de la véhémence préméditée, fruit de l'art autant que de l'inspiration. Enfin, le peuple l'avait vu s'élever, cet orateur, se dégager lentement de la médiocrité, acheter sa puissance par de longues veilles, et, pour ainsi dire, s'inoculer patiemment le génie. Il avait sifflé Démosthène et l'avait vu revenir un peu plus fort; il l'avait sifflé de nouveau et l'avait vu revenir tout-puissant. La foule a le tort de pardonner rarement de tels prodiges. Elle n'oublie jamais qu'on s'est instruit à son école, et ne voit plus, dans les plus grands talents, qu'un effet merveilleux de la patience et du temps. Or, la foule, par une éternelle injustice, donne plus volontiers son suffrage à la paresse du génie qu'à l'âpreté féconde du travail; elle ajoute sa partialité à la faveur du sort, et la gloire qui se donne est plus brillante à ses yeux que celle qu'il faut conquérir. La conduite de Démosthène, aussi hautaine que son éloquence, eût irrité souvent une démocratie moins soupçonneuse. Cette âme énergique, nourrie de combats, que la lutte et l'effort avaient seuls rendue féconde, ne se défit jamais de son impétuosité naturelle. Démosthène appliquait aux difficultés de la politique cette violence qui l'avait si heureusement servi contre les difficultés de la nature; il traitait ses adversaires comme les obstacles qui l'empêchaient de devenir éloquent. Un jour, un complice de Philippe, Antiphon, traduit devant l'assemblée du peuple, est renvoyé absous. Démosthène lui arrache

le bénéfice de la sentence populaire, le traduit devant l'Aréopage et n'a de repos qu'après l'avoir fait condamner à mort. Quand une démocratie a-t-elle patiemment souffert qu'on la défendît ainsi d'elle-même et qu'on cassât ses jugements? Enfin, Démosthène était de l'aristocratie : aristocratie d'argent, il est vrai; mais il suffit de lire Aristophane pour sentir que cette aristocratie etait la plus lourde à porter, quand on avait le malheur d'en être. Démosthène était riche, fils de riches, et s'en vantait avec une périlleuse intempérance. Dans le *Discours sur la couronne*, il oppose sa fortune à la pauvreté d'Eschine, avec un mépris et une dureté qui, pour être conformes aux coutumes antiques, n'en sont pas moins contraires à l'esprit athénien.

Qu'on ajoute à tant de causes d'impopularité l'inconstance naturelle du peuple, les sacrifices que réclamait de lui Démosthène, les dangers et les revers de sa politique, et l'on sera étonné de l'influence puissante et durable de ce grand homme. L'explication en est tout entière dans la force et dans la lucidité de ce merveilleux génie. Il accomplissait tous les jours ce prodige de l'éloquence qui consiste à élever tout un auditoire au-dessus de son intelligence ordinaire, à communiquer pour un instant à la foule la générosité d'une grande âme et la divination d'un esprit supérieur. Il rendait le peuple capable de sentir ce que sa politique avait de grand, de comprendre ce qu'elle avait de nécessaire. Il lui montrait dans cette politique la suite naturelle de la destinée d'Athènes; il identifiait son œuvre avec l'œuvre de cette puissance supérieure contre

laquelle toute plainte est inutile et toute colère ridicule, avec l'œuvre de la nécessité.

Tel était l'adversaire que les partisans de l'indépendance de la Grèce opposaient à Philippe. Vivant à une autre époque, ce grand homme eût conservé et accru la puissance de sa patrie; venu à l'heure de son agonie, il ne put que lui sauver l'honneur. Qu'importaient à Philippe des discours et des desseins, que n'appuyait aucune force matérielle? Ce peuple, irrité par l'éloquent orateur, devait être en même temps retenu par le sentiment de sa faiblesse, et accepter avec joie le moindre prétexte honorable de s'abstenir et de se conserver. Il dépendait donc de Philippe d'avoir à son heure la paix ou la guerre, de reculer la lutte ou de la terminer d'un seul coup. Nous n'avons plus qu'à esquisser rapidement ce drame, dont nous avons maintenant l'explication et dont nous prévoyons le dénoûment.

III. Chéronée.

(338.)

Philippe attendait patiemment l'occasion d'intervenir dans les affaires intérieures de la Grèce. Il prenait rang dans le monde grec en concourant aux jeux Olympiques, en confiant à Aristote l'éducation de son fils Alexandre. Enfin, il envahissait la Thessalie, déchirée par des guerres civiles, et pesait ainsi de plus près sur la Grèce. L'occasion d'y jouer son rôle actif lui fut offerte par la guerre sacrée de 357. Les Phocidiens, menacés par les prêtres de Delphes d'être dépossédés de leur territoire, s'emparèrent du temple et

de la ville. Ils avaient battu les Locriens et recevaient des secours d'argent de Lacédémone. Mais les amphictyons, soulevant contre les Phocidiens une ligue redoutable, les forcèrent à appeler sous leurs drapeaux les mercenaires de la Grèce et à les payer avec les trésors du temple. La guerre devint terrible, et les Phocidiens, qui l'emportaient, furent écrasés par une armée macédonienne. Maître de la Thessalie et vainqueur des Phocidiens, Philippe essaya de s'emparer des Thermopyles. Athènes le comprit et le fit reculer; elle appuya aussitôt les Phocidiens, auxquels Lacédémone envoya aussi des secours. Ceux-ci, vainqueurs des Thébains, se trouvèrent à leur tour assez forts pour aider Sparte à attaquer Mégalopolis, et à se défaire de la rivale que lui avait imposée Épaminondas, Cependant Philippe s'avançait contre Byzance et allait profiter des embarras de la Grèce, quand il fut arrêté dans sa marche, soit par quelque affaire intérieure, soit par les armements que l'éloquence de Démosthène avait enfin arrachés à l'indifférence du peuple athénien. L'inaction de Philippe rendit Athènes à son repos et fit retourner aux fêtes publiques les revenus qu'on consacrait à regret à la guerre. On crut avec joie tout terminé. Mais bientôt arrivèrent les ambassadeurs d'Olynthe, menacée par Philippe qui lui enlevait une à une les villes de la Chalcidique. Démosthène décida le peuple à envoyer des flottes et des armées, qui vinrent seulement assister à la prise d'Olynthe, livrée par trahison au roi de Macédoine, au riche propriétaire de mines d'or du mont Pangée.

Philippe, qui connaissait l'esprit grec, n'était jamais

plus conciliant qu'après une victoire. Il reçut amicalement les ambassadeurs d'Athènes et ferma la bouche à Démosthène lui-même, pendant que son armée envahissait la Chersonèse. De nouveaux ambassadeurs arrivèrent pour conclure une paix générale. Il les occupa pendant près de deux mois par des délais et par des voyages, et finit par leur déclarer qu'il ne traiterait pas avec les Phocidiens. Le lendemain de leur départ, il se saisit des Thermopyles et termine la guerre sacrée. Les Phocidiens vaincus subirent des conditions dures et humiliantes. La destruction de leurs villes, leur dispersion dans des villages, l'exécution de leurs chefs, le payement annuel d'énormes indemnités leur furent imposés par les amphictyons, qui donnèrent au roi de Macédoine, avec la présidence des jeux Pythiques, les deux voix que la Phocide avait eues jusqu'alors dans le conseil amphictyonique. C'était faire un Grec du plus puissant des barbares.

Réduite à reconnaître ce traité, Athènes prépara du moins le midi de la Grèce à résister aux envahissements du Macédonien, et Démosthène, qui sentait qu'une ligue de toute la Grèce était désormais la seule chance de salut, haranguait toutes les cités ; mais c'était la destinée de la Grèce de vivre au milieu de ses divisions et d'en mourir. Les tentatives de Philippe sur l'isthme de Corinthe, sur Mégare et sur Ambracie entretenaient les alarmes des Athéniens et l'activité de Démosthène.

Philippe formait une marine, colonisait la Thrace et menaçait toujours Byzance. Des négociations, des attaques peu importantes, et surtout des tentatives répétées pour liguer la Grèce contre Philippe, ralen-

tissaient les progrès du roi de Macédoine. Enfin, en 341 il se décida à pousser sérieusement la guerre et attaqua Périnthe, voisine de Byzance. La ville se défendit avec courage, et Athènes la secourut avec ardeur. Sa flotte attaqua partout les Macédoniens; son armée reprit l'Eubée et en chassa les soldats de Philippe. Celui-ci voulut effrayer Athènes à force de confiance en ses forces, et il divisa son armée pour assiéger en même temps Périnthe et Byzance. Cent vingt galères athéniennes furent équipées, et Phocion conduisit une armée dans Byzance; les anciens alliés d'Athènes, se sentant menacés dans un prochain avenir, envoyèrent aussi leur secours à la ville assiégée. Philippe dut lever le siége, et, arrêté pour la première fois par les efforts communs des Grecs, il alla guerroyer contre les Scythes, attendant que la fortune et les divisions de la Grèce ramenassent pour lui l'occasion perdue. Les Athéniens, proclamés les libérateurs de Byzance et félicités par toute la Grèce, voyaient déjà la lutte terminée et le barbare vaincu. Ils n'avaient pas longtemps à se réjouir et à espérer.

En effet, l'orage revint bientôt éclater sur la Grèce. Les Locriens d'Amphissa cultivèrent le territoire consacré au dieu de Delphes, et Eschine les dénonça au conseil amphictyonique. La main de Philippe avait sûrement soulevé cette affaire qui le ramenait sur la scène, et Démosthène accusait Eschine d'être vendu au roi de Macédoine. Philippe, nommé, par le conseil amphictyonique, général contre les Locriens, entra en Phocide, puis se détourna brusquement contre la Béotie et l'Attique.

Athènes, réveillée par ce coup de foudre, envoie Démosthène à Thèbes, que les ambassadeurs de Philippe pressaient déjà de s'allier au roi de Macédoine. L'éloquence de Démosthène emporta les Thébains, et le danger présent disparut à leurs yeux devant le devoir sacré de défendre avec Athènes, la liberté de la Grèce. Admirable effet de l'éloquence, qui fit partager la gloire et le dévouement d'Athènes, dans cette lutte suprême, à cette même ville qui avait marché avec les Perses contre les héros de Salamine et de Platée. Les forces réunies de Thèbes et d'Athènes, accrues de quelques secours de Corinthe et de l'Achaïe, se trouvèrent à Chéronée en face de l'armée macédonienne. La bataille fut sanglante et décisive, et l'indépendance de la Grèce y succomba. Les Athéniens se préparèrent à résister jusqu'au bout; Démosthène fit l'éloge des morts et ranima la cité chancelante; mais ce dernier effort fut rendu inutile par la modération de Philippe, qui délivra les prisonniers athéniens, et fit à la république les conditions les plus douces. Pour Thèbes, plus sévèrement traitée, elle vit se relever Platée et Orchomènes, et reçut une garnison macédonienne. Philippe alla enfin dans le Péloponèse fortifier contre Sparte Mégalopolis et Argos. La paix de la Grèce était ainsi assurée : cet équilibre entre les grandes cités et leurs voisines, qui jadis engendrait la guerre, devenait une garantie du repos général, lorsqu'on savait qu'une puissance supérieure à toutes les autres était décidée à le maintenir.

Ce que le vainqueur allait faire des forces de la Grèce pacifiée, on le savait déjà, et c'était une conso-

lation pour les vaincus. La Perse allait être envahie par une armée tirée de toute la Grèce et commandée par le roi de Macédoine. Une assemblée des députés de tous les peuples grecs avait déjà accepté l'entreprise et en avait réglé les conditions. Il y avait dans ces représailles des guerres médiques résolues par la Grèce, réunie pour la première fois contre l'Asie, une certaine grandeur qui ne put cependant faire oublier aux principales cités le ressentiment de leur défaite et le désir de l'indépendance. Démosthène fut dès ce jour l'allié de la Perse contre Philippe, tandis que la Perse, en tâchant de soulever Athènes, resta fidèle à la politique qui l'avait si longtemps préservée.

Cependant Philippe mêlait à ses préparatifs de guerre des fêtes de famille, dont sa royale hospitalité faisait des fêtes publiques pour tous ses partisans dans la Grèce. Les sacrifices, les festins et les jeux étaient rendus plus magnifiques encore par les hommages que la Grèce adressait de toutes parts au futur conquérant de la Perse. Des couronnes d'or lui furent apportées de la plupart des villes, et Athènes témoignait par un décret de son amour pour la vie du roi de Macédoine. Philippe, jaloux de montrer sa confiance et sûr peut-être de la protection des dieux, voulut marcher sans gardes à un sacrifice, et fut mortellement frappé par un noble macédonien. Lui qui dansait sur le champ de bataille de Chéronée, transporté de joie d'en avoir fini avec la Grèce, à peine a-t-il le temps de désirer l'Asie. Il n'avait que quarante-sept ans ; mais sa mort ne peut changer le cours des choses, puisqu'il laisse à son fils ses ressources, sa pensée et une situation politique

dont la conquête de l'Asie est la suite inévitable. Qu'était-il besoin pour cette conquête d'un si fin politique, dont la vie s'était usée à tromper des trompeurs, à lutter de ruse et de corruption avec les meneurs des cités grecques? Mieux valait encore, pour balayer ces molles armées de l'Orient, l'impétuosité d'un jeune homme, la légère et brillante épée d'Alexandre.

IV. Alexandre. — La Grèce envahit l'Asie.

(336-323.)

La mort de Philippe parut aux cités grecques le signal de leur affranchissement. Démosthène, couronné de fleurs, l'annonça au peuple athénien et des ambassadeurs coururent exciter partout la révolte. Partout les garnisons macédoniennes sont chassées, et les cités, reprenant possession d'elles-mêmes, se disposent à la guerre. Leurs espérances n'avaient rien d'insensé. Avec Philippe pouvait être anéantie la grandeur passagère de la Macédoine; son successeur pouvait être incapable, des discordes pouvaient le rendre impuissant; mais la mort de Philippe fut vengée sur les complices du meurtrier; la noblesse macédonienne fut contenue par l'amour du peuple et de l'armée pour l'héritier de Philippe; enfin ce jeune homme avait le génie de la guerre, une hardiesse irrésistible et une insatiable ambition.

Alexandre était Grec par son éducation, par son amour des lettres et de la philosophie, à laquelle l'avait initié Aristote, par sa passion pour les arts et par son culte pour la beauté; mais il y avait en lui quelque

chose d'étranger et de supérieur au génie grec, qui convenait moins au roi de Macédoine qu'au maître prédestiné d'une partie du monde. Il ne mettait de bornes à aucun de ses désirs, à aucune de ses haines et, dès ses premiers pas dans la vie, il fit tout avec grandeur. Il était pauvre et peu puissant, que déjà sa prodigalité était sans mesure, son audace sans frein, ses espérances infinies. Incapable de patience ou de ruse, ennemi avant tout du repos, ne se plaisant que dans les marches impétueuses, les expéditions lointaines, les grandes batailles et les triomphes splendides, il reste, après tant de siècles, l'idéal du conquérant, une sorte de dieu de la guerre.

Pour un tel homme la pacification de la Grèce fut un jeu. Il ne fait que paraître à la tête d'une puissante armée, reçoit les ambassadeurs de Thèbes et d'Athènes épouvantées, et se fait reconnaître par le conseil des amphictyons et par l'assemblée des députés de la Grèce, réunis à Corinthe, comme héritier du commandement confié à Philippe pour la guerre contre les Perses. Les frontières de la Macédoine furent de nouveau assurées contre les mouvements des peuples barbares, par des incursions rapides qui présageaient à la Grèce les succès de la guerre d'Asie. Les Thraces, les Triballes, les Cètes furent successivement frappés, et les Illyriens venaient de l'être, quand la Grèce, espérant ne plus revoir le roi de Macédoine, se déclare libre de nouveau. Aussitôt Alexandre reparaît sous les murs de Thèbes, qui était le centre de l'insurrection. Les Thébains ne voulurent pas se rendre ; une grande bataille perdue livra leur ville au vainqueur, qui en fit

un terrible exemple. Thèbes fut rasée, les habitants furent vendus, les fugitifs mis au ban de la Grèce, Orchomènes et Platée rebâties avec les ruines de la patrie d'Épaminondas. La Grèce se sentit définitivement soumise et accepta sa condition nouvelle. Athènes demanda et obtint la paix, après un mouvement de colère facilement apaisé. Libre de toute inquiétude, Alexandre se prépara par des fêtes et par des sacrifices à son aventureuse entreprise.

Le dernier jour de l'empire des Perses était venu. Il n'avait jamais pu triompher d'une résistance sérieuse et ne pouvait lui-même en opposer aucune à un assaillant résolu. Chypre, l'Égypte, qui lui avaient depuis longtemps échappé, venaient d'être conquises par Ochus, fils d'Artaxerxès, et les révoltes de la partie occidentale de l'empire avaient été étouffées. Mais ces succès étaient le fruit d'intrigues et de perfidies sans nombre, et la force des armes y était étrangère. A l'intérieur, une suite d'empoisonnements et d'assassinats avait porté sur le trône Darius Codoman, à l'époque même où la mort de Philippe mettait Alexandre à la tête des Grecs.

Les préparatifs étaient achevés au commencement de l'année 334, et la guerre fut entreprise. 30 000 hommes d'infanterie et environ 5000 chevaux traversèrent le détroit d'Abydos et débarquèrent dans la Troade. Des Macédoniens, des Grecs et quelques troupes barbares de Triballes et d'Illyriens composaient cette armée à laquelle les Perses opposaient environ 120 000 hommes, réunis sur la rive du Granique. Alexandre commniquait au début de cette entreprise une poétique

grandeur; partout des sacrifices aux dieux, des honneurs rendus aux héros, des paroles de bon augure, pleines d'audace et d'espérance. Et la victoire les confirma bientôt; le Granique fut franchi en face de l'armée ennemie, les Perses taillés en pièces, et Alexandre, qui avait tenu à payer de sa personne et qui avait vaillamment joué sa vie, envoya aux Athéniens les dépouilles des vaincus avec une inscription qui associait la Grèce entière, excepté Lacédémone, à la première défaite des barbares.

La Phrygie tomba aussitôt au pouvoir d'Alexandre. L'établissement de la démocratie à Éphèse, la prise de Milet et la soumission de l'Ionie furent les résultats de cette première rencontre, où les Grecs mercenaires avaient seuls, parmi les troupes du grand roi, pu tenir tête un instant aux Macédoniens. La Carie fut envahie, mais Halicarnasse ne put être prise qu'après un long siége, et ne tomba qu'en ruines entre les mains du vainqueur. C'est qu'elle avait été défendue par le seul homme capable de protéger l'Asie contre les Grecs, par Memnon le Rhodien, soldat énergique, qui avait proposé aux généraux du grand roi d'abandonner à Alexandre un pays ravagé et de le laisser s'y consumer sans combat. Après la perte d'Halicarnasse, il s'embarqua, et allant attaquer les îles de la mer Égée, tenta de forcer les Grecs à revenir défendre leur patrie; mais une maladie l'emporta au siége de Mitylène et laissa Alexandre sans adversaire digne de lui.

Pendant qu'Alexandre se ménageait l'appui de l'Asie Mineure en donnant aux villes grecques des constitutions démocratiques, aux Orientaux une admini-

stration plus régulière et moins oppressive, l'armée des Perses se réunissait lentement dans la Comagène. Alexandre, qui avait gagné le satrape de Cilicie, prit possession de la province. Il séjournait à Tarse, quand un bain dans les eaux glacées du Cydnus faillit l'emporter au milieu de ses conquêtes. On ne peut imaginer quels grands changements pouvait amener dans les affaires humaines une cause si légère. Mais Alexandre fut sauvé, et il ne resta de cet événement que le souvenir de l'héroïsme avec lequel le malade, mis en défiance contre son médecin, porta d'une main à ses lèvres un breuvage qui pouvait être mortel, en lui tendant de l'autre la lettre qui l'accusait.

L'armée macédonienne rencontra enfin aux portes de Cilicie Darius lui-même, entouré d'une foule innombrable de barbares et d'environ 30 000 Grecs mercenaires. La bataille fut livrée sur le bord du golfe d'Issus, entre la mer et la montagne, dans un étroit espace où l'armée des Perses fut obligée de se presser en lignes profondes. La cavalerie barbare et les Grecs mercenaires opposèrent seuls une résistance sérieuse à la cavalerie thessalienne et à la phalange. Ces troupes d'élite une fois vaincues, la bataille devint un massacre. Darius fuyant laissa aux mains d'Alexandre son camp et sa famille. La ville de Damas se rendit aussitôt à Parménion, qui y trouva de précieux otages et d'immenses richesses. Les députés que la Grèce asservie envoyait à Darius tombèrent du même coup entre les mains d'Alexandre, qui dédaigna de punir des efforts dont la victoire venait de démontrer l'impuissance.

Alexandre ne voulut pas s'enfoncer dans l'Asie avant d'avoir tout soumis derrière lui et isolé complétement le grand roi de la Grèce. Il parcourut donc la Phénicie, recevant sur sa route la soumission de toutes les villes. Tyr seule lui ferma ses portes et prépara une vigoureuse défense. Alexandre venait de recevoir de Darius des offres de paix et d'alliance et les avait repoussées avec hauteur, disant qu'il était maintenant le maître, et qu'on ne lui devait plus parler d'égal à égal. Il fallait qu'un acte de vigueur confirmât ces fières paroles. Tyr fut assiégée pendant sept mois, avec toutes les ressources de l'art et avec l'opiniâtreté de la vengeance. L'armée macédonienne y entra par la brèche, une partie des habitants fut massacrée, le reste vendu comme esclaves. La Palestine et l'Égypte offrirent peu d'obstacles au vainqueur de Tyr. Gaza seule résista et ne succomba qu'après un siége de quatre mois. Le satrape de l'Égypte livra la province à Alexandre, qui la parcourut pacifiquement. Partout il respectait les religions du peuple, sacrifiait aux dieux, adoucissait le gouvernement. Ce respect des cultes les plus divers était facile à l'intelligent élève d'Aristote; il était nécessaire au conquérant de l'Asie. Enfin, Alexandre ne quitta l'Égypte qu'après y avoir posé, pour la ruine de Tyr et pour la prospérité du commerce entre l'Europe et l'Asie, comme une trace éternelle de son passage, les fondements d'Alexandrie. Etablie près des bouches du Nil, sur l'emplacement du village de Racotis, la florissante cité devait réunir avec le commerce de l'Orient et de l'Occident les idées des deux mondes, et ce rapprochement devait être pour

l'esprit humain d'une admirable fécondité. Séparant partout le gouvernement civil du gouvernement militaire, Alexandre confiait le premier aux habitants du pays, et le second à des Macédoniens. Il partit enfin, emportant du temple d'Ammon, qu'il était allé visiter, le titre de fils de Jupiter et la promesse de l'empire du monde.

Traversant rapidement la Phénicie, franchissant l'Euphrate et le Tigre, il se trouve une seconde fois, près d'Arbèles, en face de Darius et de près d'un million d'hommes. Cette fois, les barbares avaient choisi et préparé leur champ de bataille, et dans cette plaine immense soigneusement nivelée, la victoire devait être plus facile ou la défaite plus meurtrière. Malgré les renforts qu'il avait reçus de la Grèce, Alexandre n'avait pas cinquante mille hommes. Mais l'audace et l'intelligence triomphèrent encore une fois du nombre. Tout fut détruit, malgré la belle résistance de la cavalerie du grand roi. Le butin fut immense, et Darius, dans sa fuite rapide, semait ses trésors derrière lui. Babylone, Suze et Persépolis se rendirent. Cette dernière ville fut pillée. A Suze, Alexandre trouva les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, enlevées pendant les guerres médiques, et les renvoya aux Athéniens. Pasargades, la ville sainte, où étaient couronnés les rois de Perse, se rendit et fut épargnée. Ecbatane fut atteinte à son tour, et Darius, qui s'y était arrêté un instant, fut vivement poursuivi. Il fut enfin égorgé par les compagnons de sa fuite, épouvantés de l'ardeur d'Alexandre. Le satrape Bessus, qui avait commis ce meurtre, voulut hériter de cet empire écroulé et se

fortifia dans la Bactriane; mais les mercenaires grecs, qui avaient survécu à tant de défaites et qui n'étaient attachés qu'à la personne de Darius, vinrent se rendre à Alexandre, qui les incorpora dans son armée.

Cette armée, d'ailleurs, était sans cesse réduite par les congés qu'Alexandre accordait aux Macédoniens désireux de revoir la Grèce; elle était aussi agitée de complots contre la vie du roi. Cette vie précieuse était-elle en effet menacée, ou les généraux d'Alexandre, déjà rivaux les uns des autres, cherchaient-ils à s'entre-détruire? On l'ignore; mais Philotas, Parménion, son père et d'autres généraux payèrent de leur vie les soupçons du roi. La difficile conquête de la Bactriane et de la Sogdiane fit un instant diversion à ces troubles du camp macédonien. Bessus, livré à Alexandre, périt dans les supplices; le nouveau maître de l'Orient tenait à y confirmer la croyance à l'inviolabilité royale. Mais les habitants de ce pays montagneux résistaient énergiquement à la conquête, et il fallut pour les réduire deux années de siéges et de combats.

Cependant Alexandre n'en avait pas fini avec les difficultés de sa position à l'égard des siens. Il comprenait la nécessité de grandir avec sa fortune et d'être aux yeux des vaincus, par l'éclat de sa cour et par le respect de son entourage, tel qu'on devait se figurer le fils de Jupiter et le maître de l'Orient. Il réussit de ce côté, parce que ce nouveau rôle flattait ses instincts de luxe et de puissance, et parce que sa propre grandeur commençait à l'enivrer. Mais dans son camp même, à ses côtés, vivait l'esprit railleur et sensé de la Grèce. Ces hommes intrépides que Philippe lui avait

donnés pour camarades d'enfance, et qui depuis avaient été les compagnons de sa vie militaire, lui montraient souvent qu'ils l'estimaient leur égal, avec d'autant plus d'âpreté qu'il paraissait trop l'oublier. Clitus périt dans un festin de la main même de son ancien ami, auquel il rappelait que, pour le fils d'un dieu, il s'était trouvé bien près de la mort au Granique lorsque le bras de Clitus l'avait sauvé. Cette transformation d'Alexandre en dieu, que l'Orient acceptait si aisément, parce qu'il avait toujours divinisé ses maîtres, était antipathique au génie grec, que la philosophie venait de rendre plus fier et moins crédule que jamais. Callisthène, disciple et neveu d'Aristote, se railla de l'apothéose et paya de son sang cette liberté. Avec ces hommes énergiques disparut toute résistance à la nouvelle politique d'Alexandre.

Cette politique s'agrandissait avec le succès. L'Inde attirait Alexandre, autant par ce qu'elle avait de mystérieux et par les traditions qui y faisaient passer les plus anciens conquérants, que par ses richesses mal connues et grossies par la renommée. Un roi indien, maître du pays situé entre l'Indus et l'Hydaspe, l'appela contre un roi voisin. Alexandre se dirigea vers l'Inde avec une armée de 120 000 hommes. Soumettant sur son passage quelques peuplades barbares, il franchit l'Indus, arriva enfin sur les rives de l'Hydaspe et y rencontra Porus, l'ennemi de Taxile, qu'Alexandre venait secourir. Une grande bataille, où du côté de l'armée indienne les éléphants jouèrent le plus grand rôle, montra une fois de plus la supériorité militaire de l'Europe sur l'Orient. Le roi, vaincu et prisonnier,

garda toute sa majesté et par là gagna le cœur d'Alexandre, que tout ce qui est grand séduisait aisément. Il rendit à Porus son royaume et son pouvoir, s'assurant ainsi un allié fidèle et laissant à Taxile un puissant voisin. Deux villes furent fondées sur les rives du fleuve, et Alexandre, se préparant à le franchir, allait soumettre les Gangarides et les Prasiens.

Mais son armée fut effrayée de voir ainsi reculer indéfiniment le terme de tant de travaux. Cette ambition, que rien ne pouvait lasser ou contenter, et qui semblait les entraîner au delà des limites du monde, épouvanta les plus fidèles et les plus courageux des soldats d'Alexandre. Ils voulaient bien braver les plus lointains périls, mais c'était à condition de pouvoir un jour revenir les raconter dans leur patrie. Alexandre dut céder en frémissant à ce besoin de repos qui lui était étranger. Après trois jours de silence et de douleur, il apprit à ses troupes à demi révoltées la joyeuse nouvelle du retour. Des acclamations reconnaissantes saluèrent le conquérant attristé, qui sentait l'instrument de son génie lui faire défaut. Douze autels immenses, élevés sur les bords du fleuve pour marquer son passage, des sacrifices et des jeux retinrent encore quelques jours l'armée sur ce rivage dont Alexandre avait peine à s'arracher.

L'armée fut divisée en trois corps : l'un de ces corps descendait le fleuve sur la flotte et était conduit par Alexandre, les deux autres suivaient les deux rives du fleuve et soumettaient, en passant, les populations. Les Malliens, les Oxydraques opposèrent quelque résistance, et Alexandre, qui jouait inutilement sa vie,

faillit périr en emportant d'assaut l'un de leurs forts. Enfin la flotte arriva au delta de l'Indus, qu'Alexandre couvrit de forts et de chantiers, pour en faire le point de départ d'expéditions nouvelles. Il se dispose à revenir par terre, pendant que Néarque doit côtoyer, avec la flotte, le rivage méridional de l'Asie, depuis l'Indus jusqu'au Tigre, et venir débarquer au fond du golfe Persique. Alexandre, qui songeait à ouvrir cette nouvelle voie au commerce de l'Inde et de la Perse, voulait qu'elle fût explorée et soigneusement reconnue.

Néarque s'embarqua et Alexandre s'engagea avec son armée dans les déserts de la Gédrosie, déjà funestes aux armées de Sémiramis et de Cyrus. La soif et la faim accablèrent les soldats, auxquels Alexandre donnait l'exemple de la patience. Deux mois de cette marche pénible conduisirent enfin l'armée en Caramanie, où les satrapes des provinces voisines avaient envoyé des vivres. Tout en se remettant de ses fatigues, l'armée se dirigeait sur Babylone. Alexandre s'occupait en route de sa grande entreprise du mélange des deux races et de l'assimilation des vaincus aux vainqueurs. Les gouverneurs coupables d'exactions ou de désobéissance furent sévèrement punis, car ils contrariaient directement les desseins d'Alexandre en lui rendant les populations hostiles. Il favorisait les mariages entre les Asiatiques et les Européens, et, donnant lui-même l'exemple, il épousa la fille aînée de Darius et maria la plus jeune à Éphestion. Ses officiers reçurent aussi de sa main des femmes asiatiques, et des récompenses encouragèrent les soldats à contracter de semblables

unions. Il sentit en même temps le besoin de se créer une armée asiatique, et de ne pas faire peser plus longtemps sur ces vastes contrées le joug trop lourd et trop fragile à la fois de la domination étrangère. Mais, en cela encore, il ne put éviter de blesser les siens, qui regardaient l'inégalité comme un droit et comme un signe de la conquête. Les bienfaits furent impuissants à calmer cette jalousie puérile et ces ressentiments aveugles; il employa des supplices. On se soumit alors, et Alexandre, reprenant sa libéralité ordinaire, combla de présents ses vieux soldats, et, en renvoyant plus de 10 000 en Macédoine, les remplaça par une génération nouvelle, plus docile et plus propre à servir ses desseins.

La mort d'Éphestion, qu'il aimait avec cette ardeur démesurée qu'il portait en toute chose, venait de le frapper au cœur, et la magnificence inouïe des funérailles du favori ne l'avait pas consolé, lorsqu'il entra dans Babylone et y vit à ses pieds des députés de tous les peuples du monde ancien. La renommée du conquérant s'était étendue jusqu'à Carthage et jusqu'en Espagne. Son nom était déjà partout où lui-même songeait à porter son empire. En effet, d'immenses flottes se construisaient par ses ordres en Phénicie et dans la mer Caspienne; il faisait relever les côtes d'Arabie. On lui attribuait, avec raison, des projets gigantesques de voyage et de conquête. Il devait partir du golfe Persique, tourner l'Arabie et l'Afrique et revenir par les colonnes d'Hercule, en ne laissant aucun peuple en dehors de son empire et d'une civilisation qui serait commune à tous. Rien ne semblait

trop grand pour remplir une vie qui avait ainsi commencé. Il s'était rendu le maître de la moitié du monde et il n'avait pas trente-trois ans. C'est au milieu de ses vastes espérances et des travaux qu'il avait déjà entrepris pour rendre à Babylone sa splendeur passée, que la fièvre le prit et l'enleva en dix jours.

Ainsi s'éteignit prématurément cette vie précieuse, qu'Alexandre avait tant de fois exposée et qu'il avait fini peut-être par croire inviolable, en la voyant si souvent respectée par la mort. Ce qu'il avait fait en si peu d'années force l'imagination à se perdre dans ce qu'il aurait pu faire. La civilisation grecque, enfermée dans une étroite presqu'île, avait été portée au fond de l'Asie et y avait laissé quelques traces durables. Des villes nouvelles avaient été fondées dans les pays les plus éloignés et y devenaient des foyers de lumière. L'une de ces Alexandries que le vainqueur laissait partout sur son passage, sera non-seulement le lien de l'Orient et de l'Occident, mais le dernier sanctuaire de la civilisation antique. Ce sera l'éternel honneur de ce conquérant d'avoir senti ce que les relations commerciales pouvaient faire pour le progrès des idées et des mœurs, et d'avoir voulu, pour couronner tant de combats, assurer au monde, qu'il avait agité par les armes, l'abondance et la paix.

Qui l'empêcha d'accomplir ces desseins sublimes? Les faiblesses de la nature humaine et la brièveté de la vie. Que d'obstacles lui suscitait déjà l'inintelligence des siens, ou leur défaut de courage! Des trahisons, des complots avaient plusieurs fois menacé son existence. Ses desseins étaient mal compris, ou

blessaient des esprits faibles et prévenus. Il avait été arrêté par son armée lorsqu'il voulait franchir l'Hydaspe ; elle se révoltait lorsqu'il voulait faire un seul peuple des vainqueurs et des vaincus, et cette poignée de Grecs mettait son honneur à opprimer l'Orient. Insurmontables difficultés, que le temps n'eût fait qu'accroître, parce qu'elles viennent de la nature humaine. Plus le conquérant eût gouverné de peuples et soumis de contrées, plus de faiblesses et plus de préjugés eussent entravé ses desseins. Telle est la condition du génie appliqué au gouvernement des hommes, que les instruments dont il lui faut se servir ne sont ni assez aveugles pour obéir sans résistance, ni assez intelligents pour se conformer librement à de hautes pensées. De là des luttes inévitables, dans lesquelles le temps et la foule ont toujours raison du génie.

Enfin, tandis que la vie la plus longue est toujours trop courte pour achever de grandes choses, Alexandre avait abrégé la sienne par des excès indignes de lui. Il l'avait dépensée en prodigue, à table aussi bien que sur les champs de bataille ; et dans un climat qui rend périlleux les moindres désordres, il les avait poussés tous à leurs dernières limites. De là cette mort prématurée qui frappa du même coup le conquérant et son empire à demi formé. Des passions indomptables avaient usé ce corps, qui n'eût jamais dû être autre chose que le serviteur de cette admirable intelligence.

V. Les successeurs d'Alexandre.

(323-281.)

Les conquêtes d'Alexandre, devenu roi de l'Orient, portaient le dernier coup à la Grèce, tout en répandant au loin sa civilisation. Cette lumière s'est affaiblie en s'étendant; elle s'est presque retirée des foyers où elle était concentrée naguère. Alexandrie va disputer à Athènes la suprématie de l'intelligence; Éphèse et Smyrne seront les rivales heureuses de Corinthe, pour le commerce et pour les arts. Rhodes, Syracuse deviendront la patrie de l'éloquence et de la science. C'est une dispersion générale de tout ce qui donnait à la Grèce un caractère unique entre toutes les nations. Elle ne devait plus être qu'une des provinces de l'immense empire d'Alexandre; encore était-elle la patrie du maître et il ne l'eût pas oublié. Mais, après cette mort subite, à quel rang tombait-elle dans le monde? Elle n'était plus qu'une partie de la dépouille du conquérant, et, à côté des riches provinces de l'Asie, elle n'était pas même la plus enviée. Ce n'est plus qu'à ce titre d'héritage d'Alexandre que la Grèce nous occupe, et si nous continuons à rattacher les destinées du monde à la sienne, c'est en attendant qu'il se présente un grand peuple, digne de fixer à son tour l'attention de l'historien.

Après un instant de stupeur, commencèrent parmi les généraux et les soldats d'Alexandre les longues et sanglantes discordes où devaient inutilement s'user toutes les ressources préparées par le conquérant

pour un avenir dont il se croyait le maître. L'armée était toujours fidèle à la mémoire d'Alexandre et voulait un roi de son sang. Mais, tandis que la cavalerie voulait qu'on réservât l'empire à l'enfant que Roxane portait dans son sein, l'infanterie voulait le donner au fils de Philippe et d'une Thessalienne, au frère presque fou d'Alexandre, à Arrhidée. Parmi les généraux, les plus ambitieux voulaient gouverner tout l'empire, sous le prétexte de le réserver à l'héritier du roi; les plus sages désiraient devenir rois indépendants des provinces dont l'administration leur était confiée, et était prêts à s'unir par des ligues contre celui d'entre eux qui menacerait de s'ériger en maître.

Perdiccas était alors le plus influent des généraux. Habile et résolu, il avait d'abord voulu réserver l'empire à l'enfant de Roxane; puis, cédant à la nécessité, il avait adopté le plan qui associait Arrhidée à l'empire. Il s'était rapidement emparé de ce faible esprit, et, brisant toute résistance par une audacieuse sévérité, il était de fait l'héritier d'Alexandre. Le gouvernement des provincss fut partagé entre trente-quatre généraux. Ptolémée, fils de Lagus, eut l'Égypte; Eumène, la Paphlagonie et la Cappadoce; Antigone, la Grande Phrygie; Antipater et Cratère, la Grèce et la Macédoine; noms encore obscurs, que les événements vont bientôt mettre en lumière. Perdiccas garda la direction suprême des affaires avec le commandement de la flotte et de l'armée.

Les discordes des généraux rendirent l'espoir à tous ceux qu'avait soumis ou contenus la main du conquérant. Des Grecs mercenaires, établis par Alexandre

dans la haute Asie, se révoltèrent pour revoir la Grèce et furent exterminés. La Pisidie se souleva et fut durement châtiée; l'Arménie ébranlée fut ramenée à l'obéissance, et le roi de Cappadoce, révolté contre Eumène, fut puni de mort. Enfin la Grèce se souleva contre les généraux d'Alexandre. Malgré l'exil de Démosthène, qui se trouvait alors à Mégare, Athènes n'avait pu se résigner à sa condition nouvelle et brûlait de reprendre sa liberté. Elle envoya partout des députés, l'éloquence de Démosthène fit le reste, et une ligue générale unit bientôt les peuples grecs contre la domination macédonienne; Sparte, l'Achaïe et l'Arcadie se tinrent seules à l'écart. La Béotie se prononça contre la Grèce. Athènes, qui était l'âme de la ligue, lui donna une armée de huit mille hommes, deux cents galères, et, ce qui valait encore mieux, un général de talent, Léosthènes. L'armée grecque battit les Béotiens et alla fermer les Thermopyles. Elle rencontra près de Lamia l'armée d'Antipater, inférieure en nombre, et remporta une victoire qui enivra la Grèce. Mais Léosthènes, qui fut tué au siége de Lamia, laissa une armée sans chef en face d'un ennemi auquel arrivaient de l'Asie de puissants secours. Antipater et Cratère accablèrent avec cinquante mille hommes l'armée grecque à Cranon et finirent la guerre d'un seul coup. Clitus détruisait en même temps la flotte athénienne. Il fallut traiter. L'établissement à Munychie d'une garnison macédonienne, le changement de la constitution, l'extradition des orateurs du parti de la guerre et parmi eux de Démosthène, qui, peu de jours auparavant, rentrait en

triomphe dans sa patrie, firent chèrement payer à Athènes cette espérance d'un moment. Le cens, imposé comme condition des droits politiques, donna le gouvernement à neuf mille citoyens auxquels l'aisance inspirait l'amour du repos, et que la présence d'une garnison macédonienne éloignait de toute velléité d'indépendance. Démosthène mourut empoisonné, dernier représentant d'une politique devenue impossible, mais qui avait eu à Chéronée son jour de gloire et de malheur.

Cependant continuait en Asie le double mouvement qui devait amener la fin de l'empire d'Alexandre. Perdiccas avait déjà laissé voir qu'il aspirait au pouvoir absolu, et une ligue s'était formée contre lui. Il avait accusé Antigone devant l'armée de se refuser à lui obéir, et Antigone se vit aussitôt entouré de tous les généraux intéressés comme lui à maintenir leur indépendance. Perdiccas n'avait pour allié que le Thrace Eumène, sage et patient général qui, par son désintéressement même et par son dévouement à la famille d'Alexandre, se ménageait une haute fortune. Tandis qu'Eumène battait les ennemis de Perdiccas et le délivrait de Cratère, Perdiccas lui-même périssait au passage du Nil, de la main de ses soldats, après avoir par imprudence englouti dans le fleuve une partie de son armée. Le gouverneur de l'Égypte, auquel les soldats de Perdiccas offraient le commandement, n'eut garde d'accepter et préféra s'affermir dans son futur royaume. Le pouvoir suprême, refusé par plusieurs, tomba ainsi aux mains d'Antipater. Un nouvel arrangement donna la Baby-

lonie à Séleucus, jusque-là sans gouvernement, et à Antigone une armée et la direction de la guerre contre Eumène. Antigone était occupé à poursuivre son insaisissable ennemi, quand la mort d'Antipater mit Polysperchon, désigné par le mourant, à la tête des affaires. Une ligue se forma aussitôt contre le nouveau chef du gouvernement. Cassandre, fils d'Antipater, se regardait comme détrôné par Polysperchon, et lui suscitait partout des ennemis. Il ne resta au régent que l'infatigable Eumène, qui venait d'échapper à Antigone et se montrait toujours attaché à sa politique de fidélité courageuse.

Pour arracher la Grèce à Cassandre, Polysperchon ne trouva rien de mieux que de lui rendre, par édit, la liberté politique au nom d'Arrhidée. La Grèce fut aussitôt en feu, et les bannis, se trouvant les maîtres de leurs cités, les souillaient de leurs vengeances. Athènes, redevenue démocratique, condamne à mort Phocion, qui n'avait commis d'autre crime que de pressentir trop clairement d'avance le sort de sa patrie, et de l'avoir en tout temps trop laissé voir. Mais le siége inutile de Mégalopolis, restée fidèle à Cassandre, la défaite de Clitus qui anéantit la flotte royale, furent pour Polysperchon d'irréparables échecs. Cassandre, de nouveau maître d'Athènes, la confia à un honnête homme, Démétrius de Phalère, qui, pendant onze ans, gouverna sagement ses concitoyens.

Cependant Eumène, revêtu en Asie du pouvoir royal, en usait contre Antigone avec autant de sagesse que de courage. Il se rendait tout dévoué le corps redoutable des argyraspides, formé des vétérans de

l'armée macédonienne, il avait à sa disposition, grâce au nom, puissant encore, de la famille d'Alexandre, tout l'argent des trésors royaux. Il était maître de la Phénicie, quand Polysperchon, battu en Europe, le força de rétrograder dans la haute Asie. Il s'y maintint quelque temps, au milieu des discordes et des inimitiés des généraux, et battit une première fois Antigone, qui s'avançait avec l'appui de Séleucus. Une seconde bataille fut indécise, et enfin, au printemps de l'année 316, une troisième rencontre livra Eumène vaincu à Antigone, qui le fit périr. Ainsi mourut trop tôt cet homme de guerre qui avait fait ses preuves d'intelligence politique, et dont la prudence courageuse annonçait un brillant avenir.

La fidélité des Macédoniens envers la famille d'Alexandre se soutenait encore au milieu de tant de ruines. Polysperchon, se sentant presque vaincu, voulut s'attacher l'armée et le peuple en appelant à lui la mère d'Alexandre, Olympias : reçue avec respect par les troupes, cette femme ambitieuse se débarrassa d'Arrhidée, et fit périr les amis de Cassandre. Celui-ci, reprenant l'avantage, assiégea bientôt dans Pydna Olympias et sa cour. La ville fut prise, Olympias mise à mort, Roxane et son fils enfermés dans Amphipolis. Polysperchon, ne possédant plus que quelques villes, disparaît alors de la scène; et Cassandre, maître de la Grèce et de la Macédoine, s'allie avec Séleucus, Ptolémée et Lysimaque contre Antigone, dont la puissance incontestée en Asie est pour tous un sujet d'inquiétude. La guerre se prolongea pendant quatre ans avec des chances diverses, et fut plutôt suspendue que

terminée par le traité de 311, qui laissait les choses à peu près dans le même état qu'avant la lutte, si ce n'est que la Grèce était déclarée libre, condition qui ne fut pas remplie.

Aussi, quatre ans plus tard, la guerre recommence-t-elle, et Démétrius est-il envoyé par son père, Antigone, pour rendre la liberté à la Grèce. Mais dans l'intervalle les restes de la famille d'Alexandre ont été anéantis. Cassandre avait tué Roxane et son fils; et Polysperchon, qui avait d'abord tenté de s'appuyer sur Barsine et sur le fils qu'elle avait d'Alexandre, finit par vendre ce jeune homme à Cassandre, qui s'en délivra aussitôt. Les généraux auxquels cette malheureuse famille avait jusqu'ici servi de prétexte pour s'entre-détruire allaient désormais se disputer ouvertement l'empire. Démétrius vint droit à Athènes, s'en empara et la traita avec une douceur pleine de séduction. Il aimait Athènes, et il était fait pour être aimé de la nouvelle génération qui peuplait la patrie de Démosthène. Homme de luxe et de plaisir, goûtant les lettres et les arts, mais pour en faire les ornements de la débauche, brave et ambitieux, mais par caprice et sans dessein suivi, aspirant un instant au pouvoir suprême, et se trouvant heureux le lendemain d'être captif dans un beau parc oriental et d'y pouvoir mourir en roi fainéant, ce fils d'Antigone nous donne une juste idée, par ses mœurs et par son histoire, de l'état du monde à cette époque, du mauvais emploi qu'on y faisait des plus vastes ressources et des plus grands talents, de la démoralisation profonde, qu'avaient produite les désordres de tant de guerres civiles

et les crimes de tant d'ambitieux. Reçu à bras ouverts dans Athènes, Démétrius livra à Ptolémée, qui menaçait de lui disputer la Grèce, une grande bataille navale, où se heurtèrent plus de trois cents vaisseaux. La défaite de Ptolémée fut complète et sanglante. Antigone qui se voyait déjà le maître de l'Orient et de l'Occident, prit le titre de roi, se déclarant ainsi le successeur d'Alexandre; mais tous ses rivaux l'étaient au même titre, et Ptolémée, Séleucus, Lysimaque et Cassandre devinrent rois comme lui.

La guerre continua donc, et Démétrius s'attaquant avec raison au mieux affermi des ennemis de son père, voulut frapper Alexandrie, en lui enlevant l'île de Rhodes, intermédiaire indispensable au commerce déjà immense de la nouvelle cité, Démétrius, le preneur de villes, comme on l'avait déjà surnommé, s'acharna inutilement contre Rhodes, habilement défendue. Ce fut des deux côtés une merveille d'art et de constance; enfin Démétrius, désespérant de l'emporter, et ne pouvant empêcher la ville d'être secourue par Ptolémée, leva le siége, reconnaissant par traité l'indépendance de Rhodes, qui devenait l'alliée d'Antigone contre ses ennemis, excepté contre le roi d'Égypte. Démétrius revint dans la Grèce, dont il était sûr, et dans Athènes dont il était l'idole; il battit aux Thermopyles Cassandre, devenu roi de Macédoine, et se fit déclarer, contre lui, généralissime des Grecs.

Cette élévation rapide d'Antigone et de Démétrius rapprocha encore une fois contre eux tous les héritiers d'Alexandre. Lysimaque et Séleucus, ayant opéré en Asie la jonction de leurs troupes, se trouvèrent en

face d'Antigone, à Ipsus en Phrygie : chacune des deux armées s'élevait à près de quatre-vingt mille hommes. L'imprudence de Démétrius et la défection d'une partie des troupes amenèrent la défaite d'Antigone, qui mourut les armes à la main. Démétrius, fuyant et repoussé d'Athènes même, se trouva tout à coup relevé par l'alliance imprévue de Séleucus, qui songeait déjà à écraser ses rivaux. Cette alliance, qui dura peu, lui avait cependant ramené la fortune, et il s'empara encore une fois de sa chère Athènes, qu'il n'eut pas le courage de punir. Il envahissait le Péloponèse, quand Cassandre mourut, laissant des fils qui se disputaient son héritage. Démétrius accourut et, devenu roi de Macédoine et maître de presque toute la Grèce, il éleva plus haut ses espérances. Ses armements et ses levées trahirent bientôt ses desseins, et une ligue réunit contre lui Lysimaque, Séleucus, Ptolémée et le jeune roi d'Épire Pyrrhus, qui venait de lui disputer la Macédoine. Vaincu en Grèce, abandonné par ses soldats, il passa en Asie et fut enfermé par Séleucus dans un magnifique château, où il se rassasia de repos et de voluptés. Lysimaque chassant Pyrrhus de la Macédoine, se trouva en face de Séleucus aussi puissant et aussi ambitieux que lui. La guerre éclata aussitôt, et Lysimaque vaincu et tué à Cyropédion, laissa Séleucus seul héritier de tant de généraux exterminés dans ces longues querelles ; mais Séleucus, lui-même, laissant l'Asie à son fils Antiochus, et venant prendre possession de la Macédoine, fut assassiné avant d'y parvenir.

VI. Corruption de la Grèce et de l'Orient.

Tel était le triste résultat de tant d'efforts. La couronne d'Alexandre avait tenté les uns après les autres tous les compagnons de sa grande fortune, et avait été mortelle à tous ceux qui y avaient porté la main. Le seul Ptolémée, ferme dans l'unique dessein de régner en Égypte et d'y fonder une dynastie, avait toujours repoussé ce dangereux présent, et, se bornant à se bien défendre, il avait réussi à exécuter un plan dont il ne s'était jamais écarté. C'était le fils aîné du roi d'Égypte, Ptolémée Céraunos, déshérité par son père, qui venait de tuer Séleucus et de s'emparer de la Macédoine. Laissant l'Asie à Antiochus, il profita du caractère aventureux de Pyrrhus pour l'exciter à de lointaines conquêtes, et lui donna des troupes qui vinrent en Italie se briser contre un peuple nouveau sur la scène du monde, et dont nous allons bientôt suivre attentivement les destinées.

Mais avant de quitter la Grèce et l'Asie, unies maintenant dans une décadence commune, voyons dans quel état nous laissons cette partie du monde pour n'y plus revenir qu'avec ses nouveaux conquérants. Nous avons vu la rapide destruction de l'œuvre inachevée d'Alexandre ; il n'en resterait que des ruines, si la sagesse de Ptolémée n'avait préservé Alexandrie et ne l'avait préparée à jouer un rôle brillant dans l'histoire de l'esprit humain ; mais le reste du monde grec et oriental ne nous offre plus qu'impuissance et corruption ; et tout ce qu'Alexandre y a tenté semble avoir tourné contre ses espérances.

Il avait voulu organiser, à côté des armées grecques, des armées orientales initiées à la discipline et aux vertus militaires des races européennes, et nous voyons après lui les armées grecques disparaître, confondues dans la foule des barbares, qui n'ont appris de la Grèce que l'art de se vendre au plus offrant. Une fois le corps des Argyraspides anéanti, il ne reste plus qu'une foule immense, servant indifféremment tous les rois, instruments inertes des ambitions les plus égoïstes et les plus étroites qui aient jamais agité le monde. Aussi, dans cette longue et sanglante histoire, ne voyons-nous pas une seule bataille où la défection d'une partie des troupes ne joue un grand rôle. Quel sentiment pouvait animer les multitudes qui se heurtaient aux champs d'Ipsus et de Cyropédion? Jamais l'homme, dépravé par les guerres inutiles, ne versa son sang avec plus d'indifférence et avec moins de profit pour le genre humain. Dans cette foule sans nom, les Grecs ne se distinguaient que par une plus grande habitude des armes; ils étaient meilleurs soldats, et se vendaient plus cher : on ne reconnaissait qu'à cette marque la postérité déchue des héros de Salamine et de Platée ; mais l'Orient eut de tout temps une puissante et funeste influence, et l'abaissement continu des qualités militaires ne laissera bientôt plus à opposer aux nouvelles attaques venues de l'Occident que des armées semblables en tout point à celles que le grand roi envoyait contre Agésilas et contre Alexandre.

Le conquérant avait voulu relever les mœurs déjà si abaissées de la Grèce, et nous voyons après lui

l'Orient et la Grèce confondus dans la plus complète corruption. Au faîte quelques hommes décident de tout, et conduits uniquement par l'ambition personnelle, prodiguent pour avancer d'un seul pas le meurtre, la trahison, le parjure. Au-dessous d'eux, les peuples qu'agitent leurs querelles, s'abîment de plus en plus dans une dépravation qui leur vient de leurs maîtres. Quelle époque plus favorable au crime, plus féconde en tentations que celle où d'innombrables révolutions militaires élèvent et renversent si rapidement les fortunes, donnant toujours le prix au cœur le plus perfide ou à la main la plus sanglante? Dans ces grandes villes qui changent tous les jours de maîtres, dans ces pays traversés par des invasions continuelles et inondés de mercenaires, quelle vertu pouvait résister à l'exemple ou à la violence?

Ce n'était pas la civilisation grecque qui avait purifié l'Orient, c'était la mollesse orientale qui tous les jours gagnait la Grèce. Les Grecs avaient d'ailleurs porté dans le luxe et la débauche l'ardeur et l'esprit qu'ils mettaient à toute chose : les tables étaient devenues plus splendides, le foyer domestique plus souillé que jamais, l'éducation se faisait toute seule par les mauvais exemples; enfin le mélange de toutes les religions avait porté à son comble l'impiété des uns et la superstition des autres. Démétrius, à qui les Athéniens avaient donné pour demeure le temple de Minerve, y continua sa mauvaise vie, et, à son entrée dans Athènes, un hymne impie, chanté autour de lui par le peuple, l'avait déclaré supérieur à tous les dieux. Ainsi étaient tombés, comme autant d'illusions, à la

mort du conquérant, ses plus nobles et ses plus utiles desseins : organisation des armées, fondation d'un empire, alliance des civilisations contraires, union des peuples et amélioration des mœurs, harmonie des religions; toutes ces espérances avaient abouti à un long désastre, où semblaient s'être engloutis l'empire, les armées, les mœurs, les religions et la civilisation elle-même. Tels sont les cruels retours auxquels sont soumises les choses humaines; tel est l'abîme qui s'ouvre tout d'un coup sous les fondements à peine jetés du plus majestueux édifice.

C'est dans cette torpeur, interrompue de temps à autre par des guerres sanglantes et infécondes, que les indignes héritiers de l'empire d'Alexandre verront s'avancer, avec une force irrésistible, le peuple encore inconnu dont Pyrrhus est allé essayer à ses dépens la vigueur naissante.

LIVRE V.

—

LES ROMAINS

DEPUIS LA FONDATION DE ROME JUSQU'AUX GRACQUES.

I. L'Italie. — Rome sous les rois. — II. République aristocratique. — Luttes intérieures. — III. Conquête de l'égalité politique. — IV. Conquête de l'Italie. — V. Génie de Rome. — VI. Carthage. — Les guerres puniques. — VII. Annibal. — VIII. Conquête du monde ancien. — IX. Grandeur de Rome.

(754-129 avant J. C.)

I. L'Italie. — Rome sous les rois.

(754-510.)

C'est dans la longue presqu'île qui s'étend au pied des Alpes et que les Apennins traversent dans toute sa longueur, que s'est formée et accrue, par la réunion des races les plus diverses et par l'application d'une volonté persévérante, la grande cité dont nous allons raconter l'histoire. De l'Espagne, de la Gaule, de l'Illyrie et de la Grèce vinrent, à diverses époques, des émigrations nombreuses, qui, prenant possession dés vallées et des cours d'eau dont ce pays est sillonné, formèrent autant de peuples distincts. Les Osques, population primitive de l'Italie, se divisaient en Sabelliens et en Latins. Tribu sauvage et guerrière, adorant le dieu Mars sous la forme d'une lance, sujets à de

fréquentes famines, les Sabelliens vouaient parfois au dieu une génération qui allait conquérir une nouvelle patrie. Les Latins qui se mêlaient volontiers aux colonies grecques, étaient laboureurs, adoraient Janus et Jupiter Latialis. Les Osques furent refoulés au centre de l'Italie par l'invasion des Pélasges, au nord et au midi. Cette race apportait en Italie, comme partout où elle a passé, l'industrie, l'écriture, le culte des dieux Cabires. Les Rhasènes, qui, dans le cours du XIe siècle, envahirent les plaines du Pô et y formèrent la puissante confédération des Étrusques, semblent être d'origine pélagique. Le culte des Cabires, le nombre de leurs cités fixé à douze par la religion, le caractère sacerdotal de leur gouvernement, leurs lucumons, à la fois prêtres et rois, leurs constructions monumentales, leur science augurale et leurs rites immuables, tout fait reconnaître en eux une tribu de cette race mystérieuse, qui porta partout l'industrie et la religion, et qui fut partout opprimée. Ils occupèrent plus tard la Campanie et les îles voisines, et, devenus par leur commerce florissant, les rivaux des Grecs et des Carthaginois, s'y amollirent dans une prospérité passagère. L'extrémité méridionale de l'Italie était couverte des colonies grecques, établies à diverses époques dans ce beau pays et depuis longtemps sans rapports réguliers avec la mère patrie. Au nord des tribus gauloises, d'abord maîtresses des rives du Pô, avaient été refoulées plus loin par les Étrusques, et ne possédaient au delà que Ravenne et quelques villages isolés. Au milieu de cette mêlée de races et de civilisations différentes, va

naître et grandir la cité qui réunira toute l'Italie sous ses lois.

C'est d'une ville latine, Albe-la-Longue, que sortirent, environ 754 ans avant J. C., les fondateurs de Rome. Sur les bords du Tibre, entre sept collines protectrices, à cinq lieues de la mer, fut tracée, selon les rites des Étrusques, l'enceinte sacree de la ville nouvelle. Un pâtre, qui avait pour mère la fille d'un roi latin et à qui l'on donnait le dieu Mars pour père, était le chef de la troupe peu nombreuse qui fonda la cité et qui en forma l'aristocratie, du jour ou accoururent de toutes parts les exilés et les malfaiteurs auxquels on offrait un asile. Pour devenir un peuple, il fallait que cette armée contractât des mariages; mais les villes voisines refusaient de s'allier à cette foule d'aventuriers et de proscrits. Il fallut user de ruse et de violence, et l'enlèvement des Sabines alluma une guerre qui eût étouffé Rome à son berceau, si elle ne se fût terminée par la fusion des deux peuples dans la cité, et des deux aristocraties dans le sénat. Mais déjà commençait entre les principaux de la cité et le pouvoir d'un seul cette rivalité d'où sortent les républiques. Romulus, qui venait de battre quelques peuplades voisines, disparut au milieu d'un orage, et les grands, qui l'avaient tué sans doute, dirent au peuple qu'il était devenu dieu. Avec Numa, que les traditions lui donnent pour successeur, semble regner dans Rome la civilisation plus avancée des Sabins. La religion fut alors réglée et devint le fondement des premières lois. Les flamines, les augures, les vestales, le collége des prêtres saliens furent institués vers cette époque, où

Rome, occupée de son organisation intérieure, laissa en paix les peuples voisins. Avec Tullius, revint la guerre et se continua l'accroissement de la cité. Ce chef, d'origine latine, songea à étendre sur les Latins la domination de la ville nouvelle. Il soumit Albe-la-Longue, qu'inquiétait sa redoutable colonie, et peu à près la mère-patrie de Rome fut rasée et ses habitants vinrent occuper le mont Cœlius, comme les Sabins avaient reçu, après leur union avec Rome, le mont Capitolin. Après ce roi guerrier, la tradition donne pour chef à la cité un petit-fils de Numa, Ancus Martius, qui battit les Latins, étendit jusqu'à la mer le territoire de Rome et fonda le port d'Ostie. Un pont fut jeté sur le Tibre, et la construction d'une prison semble annoncer qu'une justice régulière avait commencé à protéger les habitants. Ces travaux étaient dus à l'influence d'un exilé de Tarquinie, Grec d'origine, Étrusque par les mœurs. Devenu le successeur d'Ancus, sous le nom de Tarquin, il introduisit à Rome les coutumes de l'Étrurie : les triomphes militaires, la robe prétexte, les chaises curules, les bulles d'or suspendues au cou, les faisceaux et les licteurs. Enfin, il construisit des égouts qui durent encore, ceignit la ville de murailles, commença le Capitole et nivela un cirque, où le peuple vit pour la première fois les jeux apportés de l'Étrurie. Cette assimilation si complète, l'exécution de ces immenses travaux peuvent être l'effet d'une conquête aussi bien que d'une opiniâtre imitation. Le sénat fut accru de cent sénateurs, et les chevaliers de trois centuries.

Les Sabins et les Latins avaient été battus pendant

ce règne, qui laissa dans Rome d'ineffaçables traces. Un roi populaire, que des traditions différentes font sortir, les unes de l'esclavage, les autres des rangs des mercenaires étrusques, succéda à Tarquin l'Ancien, assassiné par des pasteurs. Servius Tullius ajoute à la cité trois collines nouvelles, la partage en quartiers, y organise les impôts et les levées, fait des lois populaires et introduit Rome dans la confédération des villes latines. L'aristocratie le tua et Tarquin le Superbe prit sa place avec l'appui des principaux du sénat. Ce gouvernement énergique mit Rome à la tête de la confédération latine par la guerre, fonda des colonies sur les terres des Volsques, et acheva les travaux de Tarquin l'Ancien ; mais ses excès le firent renverser. L'aristocratie et le peuple se trouvèrent unis contre Tarquin et ses fils, en un jour de colère ; leur exil fut prononcé par le sénat, et le peuple assemblé par centuries nomma deux consuls qui, élus pour un an, réunirent en leurs mains tous les pouvoirs des rois. L'ordre fut maintenu dans la cité, les complots réprimés par des supplices, et les attaques des villes étrusques, armées pour la cause de Tarquin, vaillamment repoussées. Cependant il paraît certain que Porsenna se rendit maître de Rome et qu'après avoir désarmé les habitants, il fut chassé de la ville, soit par une insurrection, soit par les secours des Sabins. Enfin Tarquin, abandonné par l'Étrurie, parvint à soulever le Latium contre la puissance naissante du peuple romain. La bataille de Rhégille, où les Latins éprouvèrent une défaite sanglante, rendit la révolution définitive et assura l'existence de la république.

Quelle que soit l'incertitude des traditions sur ce premier âge de Rome, quelque obscurité qu'offre l'histoire de ses rois, on entrevoit les révolutions successives que Rome a traversées avant d'arriver à la pleine possession d'elle-même et à l'unité. Par des victoires ou par des défaites, par des usurpations ou par des traités, l'étroite cité de Romulus s'ouvrit tour à tour aux Sabins, aux Albains et aux Étrusques. Ces derniers y ont exercé, depuis Tarquin l'Ancien, une grande et salutaire influence, qui ne cesse qu'avec le renversement de Tarquin le Superbe, ou plus tard encore, avec la défaite de Porsenna. Nous avons déjà vu avec quelle merveilleuse facilité s'élargit pour faire place à de nouveaux venus, cette ville qui finira par embrasser le monde. Le progrès régulier, qui lui a fait envahir une à une ses sept collines, est un emblème de cet accroissement continu que rien ne peut arrêter. Et déjà, dans les vagues traditions de ce premier âge, nous voyons l'aristocratie et le peuple chercher à maintenir au pouvoir le représentant de leurs intérêts contraires. Romulus, Ancus Martius, Servius Tullius sont chers à la foule, qui se trouve cependant d'accord avec les grands pour chasser le dernier roi et pour repousser l'étranger.

II. République aristocratique. — Luttes intérieures.

Au moment où Rome se délivre de ses rois, elle a déjà une tradition nationale, une organisation politique, des institutions religieuses. Et ses rois n'ont pas tout fondé; une partie de ces lois et de ces mœurs est antérieure à l'existence de Rome elle-même : c'est le

patrimoine commun de tous les peuples latins; une autre partie lui est venue de ces émigrations successives qui l'ont déjà tant agrandie; et le reste est l'œuvre de ses rois législateurs. Dès les premiers jours, Rome renferma dans son sein deux populations, dont la condition politique était différente : l'une était investie du droit politique, l'autre ne comptait pas dans la cité. Les Ramnenses, compagnons de Romulus, nous semblent avoir d'abord formé seuls toute l'aristocratie; avec les Sabins de Tatius paraissent les Titienses, et un chef étrusque y fit entrer ses compagnons sous le nom de Luceres : ces trois tribus, divisées chacune en dix curies et subdivisées en décuries, étaient composées de familles, *gentes*, qui embrassaient, par la communauté des sacrifices et par la réciprocité des obligations, un grand nombre de citoyens. Au-dessous des patriciens qui formaient la *gens* et qui en faisaient partie par le sang, se rangeaient les clients, citoyens pauvres attachés chacun à un patron qui, remplissant envers lui les devoirs de père de famille, avait le droit d'exiger de lui le respect et les services d'un fils. L'institution du patronage durera autant que la république; mais elle était dans toute sa force à cette époque, où le client était réellement un mineur en toute chose, et avait besoin d'une protection efficace et continuelle. L'assemblée des trente curies, convoquée tous les mois, nommait les magistrats et faisait les lois; mais les affaires importantes leur étaient seules soumises, et le sénat, composé des chefs de chaque *gens*, gouvernait avec le roi. Celui-ci, présenté par le sénat, et nommé par les curies, était le chef de la

religion, de la justice et de la guerre. On pouvait appeler de ses jugements à l'assemblée curiate; mais il nommait les sénateurs, convoquait l'assemblée et levait l'impôt. Le sénat, qui comptait cent chefs de *gens* à l'origine, en reçut deux cents, après l'introduction des Sabins dans la cité, et fut porté à trois cents membres, sous Tarquin l'Ancien. Le chef des cavaliers, tribun des célères, pouvait, en l'absence du roi, convoquer l'assemblée. La religion eut dans Rome naissante une influence exclusivement politique, et subit elle-même des révolutions analogues à celles qui renouvelaient la cité. Aux vieilles divinités latines vinrent se joindre les dieux des Sabins; des dieux grecs entrèrent dans Rome avec Tarquin l'Ancien, et l'Étrurie fit pénétrer dans Rome, avec une grande partie de ses rites, avec sa science augurale, une superstition minutieuse et craintive qui s'empara du peuple et qui devint, dans les mains de la classe éclairée, un puissant moyen de gouvernement. La religion à Rome ne fut jamais menaçante pour l'indépendance de l'État, par cela même qu'elle ne fut jamais qu'un instrument, et ne servit qu'à seconder les desseins des chefs de la république. Rome n'eut jamais de caste religieuse. Le sacerdoce n'est qu'une magistrature et une magistrature élective. Le grand pontife qui surveille le culte et ses ministres, qui fixe le calendrier, les jours fastes et néfastes, et qui conserve les annales où s'inscrivent les événements remarquables de la vie du peuple romain, est lui-même contenu par une loi jalouse qui règle toutes ses actions et qui lui défend de sortir de la cité.

Dans les États aristocratiques qui ont conservé le pouvoir royal, c'est du roi que viennent le plus souvent au peuple ses libertés et ses garanties; à Rome ce furent les réformes de Servius Tullius qui ouvrirent la cité à cette foule, jusque-là exclue, sous le nom de plèbe, de la vie politique et du droit civil. Dans Rome, comme dans Athènes, et comme dans toutes les cités aristocratiques, le classement des citoyens d'après leur fortune fut le premier progrès politique qui tendit à effacer l'aristocratie de naissance. Servius divisa le territoire romain en trente régions, vingt-six agricoles et quatre urbaines, et ordonna un dénombrement qui fit connaître la fortune des citoyens, le nombre de leurs esclaves, la valeur de leur domaine. La division de toute la population en six classes, subdivisées elles-mêmes en un nombre inégal de centuries, fut le résultat de ce grand travail. C'est par centuries que seront désormais comptés les suffrages du peuple assemblé; et comme la première classe, composée des citoyens les plus riches, compte à elle seule 98 centuries, tandis que les cinq autres classes réunies n'en ont que 95, la révolution qui donne le pouvoir politique à la richesse est opérée de la façon la plus décisive et la plus simple. Pour changer de titre, le pouvoir ne changeait pas de mains, car les patriciens étaient en même temps les plus riches de la cité. Mais cette loi nouvelle, qui ne tenait pas compte de la naissance, et qui n'établissait entre les citoyens d'autre hiérarchie que la division mobile de la richesse, était déjà une précieuse conquête sur l'aristocratie et le gage certain de nouveaux progrès. A cette nouvelle division du peuple romain

correspondait une nouvelle organisation militaire. Chaque classe était partagée, d'après l'âge, en deux corps de troupes, dont l'un prenait rang dans l'armée active, tandis que l'autre était chargé de la défense de la cité. Chaque classe avait ses armes différentes, proportionnées à la fortune de ses membres, depuis l'armure complète de la première classe jusqu'aux frondes de la cinquième. La première classe comptait, en outre, dix-huit centuries de chevaliers qui formaient la cavalerie de l'armée. Telles furent les grandes réformes qui rendirent la mémoire de Servius Tullius si chère aux plébéiens.

L'organisation de Servius Tullius disparut un instant avec Tarquin le Superbe, qui courba le peuple et les grands sous un même despotisme. Quand l'aristocratie et le peuple réunis eurent chassé Tarquin, les lois de Servius furent rétablies, et les deux consuls annuels furent investis des anciennes fonctions royales. Telle fut la première constitution de la république : elle était tout aristocratique. Les patriciens disposaient de la république par le consulat, le sénat et l'assemblée par curies. Nous avons vu que l'assemblée centuriate, qui donnait le pouvoir aux riches, le laissait par cela même aux patriciens; et d'ailleurs cette assemblée ne pouvait rien sans l'assentiment des corps exclusivement aristocratiques, du sénat et des curies. Le pouvoir judiciaire et l'exercice des fonctions religieuses étaient de précieux priviléges acquis aux patriciens. Que reste-t-il au peuple pour être compté pour quelque chose et pour prendre avec le temps rang dans la cité? Une seule ressource, mais suffisante pour lui faire tout es-

pérer, c'est qu'on ne peut se passer de lui ; c'est que lui surtout porte le poids du travail et de la guerre qui est, pour ainsi dire, le travail romain par excellence. Aussi ne sera-ce pas l'insurrection qui donnera au peuple romain la jouissance de ses droits; mais l'inaction, la retraite, *secessio*, comme on disait à Rome : mot terrible qui signifiait l'abandon de la république par ceux qui lui étaient le plus nécessaires, qui la faisaient vivre et qui la défendaient.

L'intelligence politique des patriciens ne pouvait s'y tromper, et dès le lendemain de la révolution de 510, nous voyons des mesures populaires assurer la paix et l'union de la cité. Cent chevaliers, appelés au sénat, laissèrent dans l'ordre équestre des vides que vint combler l'élévation de quatre cents plébéiens au rang de chevaliers. Brutus fit encore partager au peuple le domaine royal, pendant que Valérius fit enlever au consul le droit de vie et de mort dans la cité pour ne le lui laisser qu'à l'armée. Mais la situation intérieure de la république rendait les conflits inévitables. La pauvreté des plébéiens, accrue par une guerre continuelle, les forçait de s'endetter, et la loi qui rendait le débiteur insolvable esclave du créancier, imposait aux patriciens un rôle odieux fait pour exaspérer le peuple. L'abolition des dettes fut inutilement demandée, et les plébéiens furent réduits à l'emploi de leur plus puissant moyen de résistance ; ils refusèrent de s'enrôler contre les Latins. Le sénat répondit à cette abstention menaçante par l'établissement de la dictature. Le dictateur, investi pour six mois du plus absolu pouvoir, avait autour de lui, dans la cité même, vingt-quatre licteurs

portant les haches sur les faisceaux ; la moindre résistance était frappée d'un arrêt de mort sans appel. L'abdication du dictateur, après le rétablissement des affaires, abrégeait le plus souvent la durée légale de cette magistrature, que l'ascendant du sénat, les influences religieuses et l'extrême péril de la patrie firent accepter au peuple romain.

Le peuple s'enrôla et battit l'ennemi ; mais les promesses, trop souvent oubliées, de ses consuls et le retour inévitable des mêmes maux le décidèrent à une démarche décisive. L'armée, abandonnant ses chefs, alla camper sur le mont Sacré, et le peuple se retira tout entier sur le mont Aventin. L'aristocratie sentit alors qu'il fallait céder pour le salut de la république. L'affranchissement des esclaves pour dettes et l'abolition des dettes insolvables furent accordés par le sénat; enfin l'institution de deux magistrats populaires inviolables, appelés tribuns et investis du droit de suspendre par leur veto les sentences des consuls, fut une garantie mille fois plus précieuse que les conquêtes qu'elle avait pour but de conserver. Il faut remarquer, dans cette révolution pacifique et féconde, le lien qui unit en tout pays les droits civils aux droits politiques, et qui force les peuples à désirer les seconds parce qu'ils ne peuvent se passer des premiers. Le soin de leurs intérêts les conduit nécessairement à la revendication de leur liberté.

L'assemblée par centuries nommait les tribuns ; et les riches plébéiens parvinrent à faire arriver à la magistrature nouvelle des candidats populaires, Sicinius et Brutus. La république pacifiée reprit le cours

de ses succès, et Spurius Cassius allia Rome aux Latins et aux Herniques, contre les Èques et les Volsques. Ce fut ce patricien, trois fois consul, qui proposa le partage au peuple d'une partie des terres conquises, l'affermement du reste et l'établissement d'une solde militaire avec le revenu du fermage. Ce coup, dirigé contre l'aristocratie par un de ses membres, appela sur Cassius la vengeance des grands. Il fut rendu suspect au peuple, condamné au sortir de sa charge et mis à mort; mais ses desseins lui survivent et agiteront la république jusqu'à son dernier jour.

Le sénat refusa d'exécuter les lois de Cassius, et les discordes de la cité, portées sur le champ de bataille, y empêchèrent plus d'une fois la victoire. On vit des légions se laisser battre par l'ennemi pour enlever un triomphe à leur consul. Que ne pouvait-on attendre de ce peuple héroïque, si opiniâtre et si dévoué dans sa résistance? Aussi voyons-nous les tribuns conquérir, au milieu de luttes restées obscures, le droit important d'accuser les consuls au sortir de charge. Ils accusèrent tour à tour plusieurs consuls, sans se laisser arrêter par les menaces des grands, ni même par le meurtre d'un de leurs collègues. Le tribunat de Volero et de Lætorius fut pour le peuple une suite de victoires. Les tribuns, nommés désormais par l'assemblée des tribus, et non plus par les centuries, seront les représentants du peuple entier, et non plus seulement des plus riches; ils disposeront, par la nomination des édiles, de la police intérieure de la cité; enfin l'assemblée par tribus, où la majorité plébéienne fera loi, aura part au gouvernement de la république.

Des désordres sur la place publique ne firent qu'amener une nouvelle et solennelle confirmation de l'inviolabilité tribunitienne.

III. Conquête de l'égalité politique.

Mais l'aristocratie ne pouvait céder sans combats. Les magistratures, les commandements militaires, devenaient autant de postes retranchés qui servaient à sa résistance. Appius, qui vengea sur ses légions décimées les défaites des patriciens, revint à Rome prévenir une sentence de mort par un suicide. Telles étaient les luttes acharnées, où semblait devoir s'anéantir le peuple romain, et qui le formaient, au contraire, en lui inspirant tous les jours le goût des conquêtes légales et une indomptable énergie politique ; mais la guerre languissait pendant ces divisions. Les Èques, les Volsques et les Véiens semblaient toujours sur le point d'en finir avec Rome et la réduisirent plusieurs fois à défendre ses murailles. Le patricien Coriolan, banni par les tribuns, faillit conquérir, avec une armée volsque, son ancienne patrie. Les dictatures succédaient aux dictatures, sans amener de grands changements dans les affaires, et les luttes intérieures ne s'apaisaient que pour un instant. Le pouvoir judiciaire était exclusivement aux mains des patriciens, et l'absence d'une loi écrite livrait à l'arbitraire l'administration de la justice. Les plébéiens voulurent que le droit fût fixé par un code, et luttèrent onze années pour cette conquête. Cette loi appelée *Terentilla*, du nom du tribun qui l'avait propo-

sée, fut repoussée par le sénat avec la plus vive énergie. On s'attaquait par des exils, des amendes, des révoltes et des refus de services; on cherchait à se distraire et à s'adoucir par des concessions, comme celle qui porta les tribuns du peuple au nombre de dix, et qui leur donna le droit de convoquer le sénat : tout était inutile et rien ne pouvait lasser ou détourner de son but la persévérance populaire. Il fallut enfin que le sénat envoyât trois commissaires étudier en Grèce ou dans le midi de l'Italie les lois qui devaient être le fondement de la nouvelle législation civile. La suspension de la constitution existante concentra tous les pouvoirs entre les mains d'une commission de dix patriciens, tous anciens consuls, chargés d'élaborer le nouveau code. Ils se partageaient le gouvernement, se succédant de jour en jour, et maintinrent dans la cité l'union et la paix. Une année leur suffit pour proposer à l'examen du peuple dix tables de lois, qui furent acceptées. Une nouvelle commission fut chargée d'achever le code; mais celle-ci, nommée sous l'influence d'Appius Claudius, qui affectait le rôle d'ennemi personnel de la démocratie, gouverna tyranniquement la cité, publia deux tables de lois injustes et refusa de déposer ses pouvoirs. Le sénat et le peuple, contenus par l'audace des décemvirs et par l'habitude d'obéir aux magistrats en titre, hésitèrent à renverser cette tyrannie nouvelle. Il fallut, comme pour les Tarquins, un crime contre la sûreté personnelle, une scène sanglante à laquelle le nom de Virginius est resté attaché, pour renverser les décemvirs, par le soulèvement simultané du peuple et de l'armée; mais

les Douze-Tables, amendées et sanctionnées par l'assemblée du peuple, subsistèrent et formèrent la base du nouveau droit civil des Romains.

Le droit absolu du père de famille est maintenu par le nouveau droit, les obligations mutuelles des clients et des patrons sont confirmées. Le seul mariage reconnu par la loi est le mariage patricien, appelé *confarreatio*, parce que l'oblation d'un gâteau de fleur de farine en était le symbole. Il n'est pas question du divorce, que repoussait la sévérité de ces mœurs primitives et qui n'apparaîtra que cinq cent vingt ans après la fondation de Rome. Le génie pratique et positif des Romains est mis en lumière dans les dispositions nombreuses qui assurent le droit de propriété et qui en règlent l'exercice. Les limites des champs, la largeur des chemins, l'émondage des arbres qui gênent la propriété voisine, les formalités de la vente et des procès territoriaux, tout est prévu et déterminé avec l'attention minutieuse d'un peuple d'agriculteurs et de propriétaires. L'État peut toujours revendiquer son bien usurpé; une prescription de deux années suffit pour faire changer de mains une propriété particulière; mais nulle prescription n'existe pour l'étranger : contre lui le droit de revendiquer son bien est toujours acquis au citoyen romain. De là l'importance croissante de ce titre de citoyen, si désiré par les peuples alliés ou vaincus. La protection garantie à la propriété territoriale par des lois sévères contre toute espèce d'attaque, va jusqu'à la cruauté pour assurer aux créanciers la rentrée de leur argent. L'esclavage et la mort menacent toujours le débiteur insolvable; mais une disposition

protectrice fixe le taux de l'intérêt à 8 et un tiers pour 100, et punit sévèrement l'usure. Enfin l'esclave pour dette, qui s'est libéré à temps, ne perd pas ses droits de citoyen. La justice est rendue plus régulière et plus sûre; la liberté est présumée dans toutes les questions d'état civil; l'appel au peuple est établi, et le droit de vie et de mort exclusivement remis aux assemblées centuriates. Les peines sont encore très-sévères contre tous les délits qui peuvent troubler la cité. L'interdiction du mariage entre patriciens et plébéiens semble perpétuer l'antagonisme des deux ordres; mais deux passages des Douze-Tables doivent à nos yeux dominer tout le reste et en déterminer le caractère. En disant : « Qu'il n'y ait pas de privilége, » elles proclament l'égalité civile; en disant : « Ce que le peuple a ordonné en dernier lieu sera la loi, » elles consacrent à jamais la souveraineté politique du peuple légalement assemblé. Et voilà ce qui fait des Douze-Tables une des plus glorieuses conquêtes qu'un peuple ait jamais faites, à force de patience et de courage.

Aussi les succès des plébéiens deviennent-ils dès lors plus importants et plus rapides. Des garanties nouvelles sont accordées au peuple par les consuls et le sénat. Il fut défendu, sous peine de mort, de créer des magistratures sans appel. Les plébiscites n'eurent plus besoin que de la sanction des curies pour faire loi. L'inviolabilité des tribuns fut encore une fois confirmée, leur élection annuelle garantie, leur signature exigée pour la validité des sénatus-consultes; le droit de décerner le triomphe, de décider de la paix et de la guerre fut conféré dans l'application à l'assemblée po-

pulaire; la loi *Trebonia* interdit aux patriciens d'aspirer au tribunat. Les questeurs chargés de juger les causes criminelles et les questeurs du trésor, jusque-là nommés par les consuls, furent élus dans l'assemblée par centuries. En outre la barrière que l'interdiction des mariages établissait entre les patriciens et les plébéiens, fut brisée après une retraite du peuple sur le mont Janicule. Le consulat lui-même allait être envahi, quand le sénat démembra cette haute magistrature. Les censeurs héritèrent de la partie administrative des fonctions consulaires. Les recensements, la formation et le maintien des classes, la police de la ville, l'administration du domaine public leur furent confiés. Enfin, les tribuns militaires, magistrats nouveaux, n'ayant que six licteurs et point de chaise curule, furent investis de certaines autres attributions du consulat. Les plébéiens, que la loi admettait à ces deux magistratures, en furent exclus par l'élection même pendant plus de quarante-quatre ans.

Les succès des Romains contre les Volsques et les Étrusques se poursuivaient au milieu de ces luttes intérieures, et les armes romaines avançaient déjà dans le Latium et dans l'Étrurie, avec cette marche lente et sûre que rien ne pouvait arrêter. Après la prise d'Anxur, le sénat, qui méditait la conquête de Véies, se résolut enfin à l'importante innovation réclamée plusieurs fois par le peuple, à l'établissement d'une solde. L'armée put agir désormais avec la suite et la liberté nécessaires aux grandes opérations militaires. Rien ne la rappellera plus au foyer; rien ne l'arrachera du champ de bataille récemment conquis, des murs

de la ville assiégée. On le vit bientôt au siége de Véies. L'acharnement des troupes fit succomber l'antique cité étrusque, malgré les divisions des tribuns militaires, malgré les opportunes diversions des Volsques, les succès des Falisques et les rigueurs de l'hiver supportées sous la tente. Le vainqueur de Véies, Camille, fut exilé à cause de sa fierté qui rappelait Coriolan. Il avait accru le territoire de Rome et l'avait par là même mise face à face avec de nouveaux ennemis. Aussi n'était-ce pas une vaine menace que cette prière adressée aux dieux, de faire repentir sa patrie de son exil.

Cette même année arrivèrent à Rome les ambassadeurs de Clusium. Les Gaulois assiégeaient cette ville ; c'était une émigration sénonaise qui envahissait l'Italie centrale. Trois Fabius, envoyés à Clusium pour offrir aux Gaulois la médiation de Rome, ne purent résister à l'envie de combattre les barbares et se distinguèrent dans une sortie. Rome refusa d'ajourner, par une réparation, une lutte inévitable, et envoya une armée au-devant des Gaulois qui s'approchaient. La bataille de l'Allia, qui désorganisa les légions, laissa Rome découverte et les barbares y entrèrent deux jours après. La ville était déserte. Le Capitole bien défendu résista plus de sept mois et la famine seule réduisit les Romains à traiter. Mille livres d'or payèrent la rançon des restes de la république. Camille, nommé dictateur, inquiéta sans doute la retraite des Gaulois assez vivement pour que la tradition lui fasse anéantir l'armée des barbares.

Ce n'était qu'un orage, mais Rome incendiée avait perdu ses alliés et était menacée dans son existence.

Le peuple voulait transporter la cité dans les murs encore debout de Véies. Les craintes religieuses, que l'aristocratie lui fit concevoir, eurent seules assez d'influence pour empêcher ce malheur. Quatre tribus nouvelles furent formées avec les habitants de Véies, Capène et Falérie pour combler les vides de la guerre. Des victoires répétées sur les Èques et les Volsques ne rendirent pas à Rome tous les sujets qu'elle avait perdus, mais arrêtèrent les défections, et en assurant son indépendance, lui donnèrent le loisir de s'appliquer à la réforme de ses institutions, toujours en progrès dans le sens de la justice et de l'égalité.

Licinius Stolon et Lucius Sextius attachèrent leur nom à ces dernières victoires politiques du peuple romain. Réélus pendant dix ans tribuns du peuple, ils présentèrent avec une infatigable persévérance trois propositions inséparables, qui expriment complétement les besoins et les désirs du peuple à cette époque. C'est d'abord le rétablissement des deux consulats dont l'un sera toujours plébéien; c'est ensuite la fixation à cinq cents arpents du maximum des terres domaniales qu'il serait permis à un citoyen de posséder, le don de sept arpents à chaque citoyen pauvre et le payement d'une redevance annuelle au trésor pour la possession des terres appartenant à l'État; c'est enfin le remboursement des dettes en trois annuités égales, et la déduction des intérêts payés sur le capital prêté. Comme la religion était invoquée contre les réformateurs, ils demandent, par une quatrième loi, que la garde des livres sibyllins ne soit plus confiée à deux patriciens, mais à dix magistrats dont cinq

seront plébéiens. Cette loi passa avant les autres, et la foule lassée se laissant aller, comme il arrive souvent aux peuples, à oublier un instant le rapport étroit des intérêts matériels et des droits politiques, ne demandait plus que le partage des terres et l'allégement des dettes. La persévérance des tribuns triompha de tout; les trois lois passèrent en 367, et Sextius fut le premier consul plébéien.

Mais le Sénat, qui n'était jamais qu'à demi vaincu, avait démembré encore une fois le consulat, en lui enlevant l'administration de la justice par l'établissement de la préture et la police de la ville, par la création de l'édilité curule. Les deux préteurs patriciens jugeaient l'un les citoyens, l'autre les étrangers. Ils appliquaient la loi et étaient entourés d'assesseurs, sorte de jurés, qui prononçaient sur la question de fait. A son entrée en fonctions, le préteur urbain publiait un édit qui confirmait ou modifiait la jurisprudence. De là le droit des préteurs qui fut plus tard réuni et rendu immuable dans l'Édit perpétuel. Le nombre des préteurs, successivement accru avec l'étendue de la république, fut porté à douze. La préture resta, jusqu'en 337, exclusivement réservée aux patriciens. C'était avec une grande sagesse et avec une incontestable apparence de justice que le sénat avait enlevé au consulat les fonctions judiciaires, le jour où les plébéiens, auxquels les formules consacrées du droit étaient inconnues, pouvaient devenir consuls.

Cependant cette patiente résistance de l'aristocratie ne pouvait que reculer sa défaite, si l'on peut donner le nom de défaite au complet établissement de l'éga-

lité dans la cité romaine. Cette œuvre, glorieuse pour le peuple et salutaire pour tous, s'accomplit et s'acheva sans violences, par la force de l'opiniâtreté romaine et par l'entraînement de la victoire. La préture une fois ouverte aux deux ordres, l'édilité curule fut à son tour rendue accessible aux plébéiens, puis la dictature, puis la censure et le proconsulat. L'un des deux censeurs dut nécessairement être plébéien, et les deux consuls purent l'être à la fois. Enfin, le collége des pontifes, composé de neuf membres, dut admettre cinq plébéiens.

Tel fut le terme de cette lutte courageuse qui, pendant trois cents ans, agita le Forum sans l'ensanglanter, et développa, par le plus noble exercice, les qualités fortes et fécondes du peuple romain : car les noms, que cette guerre pacifique a rendus immortels, ne doivent point nous faire oublier le principal acteur, celui qui soutint tout le poids de la lutte et dont la patience énergique a tout fait. Le peuple romain n'a eu de tels chefs que parce qu'il était digne d'eux, et qu'il leur prêtait le plus ferme appui. La gloire éternelle de ce peuple sera dans l'admirable instinct politique qui lui fit toujours associer à la défense de ses intérêts la revendication de ses droits, et qui réunit, contre l'oppression des nobles, l'ambition des riches aux griefs des pauvres. De là, dans les conquêtes du peuple romain, cette suite et cette unité. Les réformes économiques et l'extension des droits politiques y sont inséparables, malgré les efforts intelligents de l'aristocratie, pour séparer la foule de ses chefs. Mais nous verrons que cette victoire du peuple romain de-

vait tromper en partie ses espérances, et que la liberté et l'égalité politiques n'ont pas le merveilleux pouvoir d'éloigner d'une société nombreuse la misère et l'anarchie. L'abolition des dettes, le partage des terres, demandés par le peuple romain jusqu'à son dernier jour, enfin la disparition de ce peuple consumé par la guerre, par la pauvreté, nous montreront qu'il est impossible de tout prévoir et de tout guérir, et que l'art de rendre les peuples libres ne donne pas encore le secret de les rendre heureux.

IV. Conquête de l'Italie.

La guerre remplit, avec les luttes politiques, toute la vie des Romains, et de ce côté aussi la république grandit tous les jours, grâce à l'emploi des mêmes forces et à l'application des mêmes facultés. Quelques batailles en finirent avec les Gaulois, dont les invasions menaçaient toujours l'Italie centrale; quelques victoires sur les Volsques, les Tarquiniens et les Auruncés affermirent la domination romaine dans l'Étrurie et dans le Latium, et ouvrirent aux légions le chemin de la Campanie. Les Samnites, devenus voisins des Romains par la prise de Sora, assiégeaient Téanum et menaçaient Capoue. Incapable de repousser ces rudes agresseurs, Capoue se déclara romaine et réclama la protection de la république. L'offre fut acceptée et la guerre des Samnites commença. Elle fut menée avec ardeur et eut d'abord une heureuse issue. Capoue fut délivrée, le Samnium envahi, les Samnites plusieurs fois vaincus; et Rome qui menaçait par tant de vic-

toires l'indépendance de la Grande-Grèce, reçut les félicitations de Carthage.

Mais la révolte de l'armée romaine, qui occupait la Campanie et qui marcha sur Rome, interrompit la guerre. Ce mouvement, tout politique et appuyé par le peuple romain, n'est qu'un épisode de la grande lutte, dont nous avons énoncé les résultats. Le rôle important qu'y joua l'armée ne fut pas cependant sans conséquences : le droit fut acquis au légionnaire de rester sous les drapeaux, au tribun de ne pas être enrôlé comme centurion (le grade reste désormais attaché au citoyen); enfin la solde des chevaliers fut réduite et rapprochée de celle de l'infanterie.

Les luttes du Forum, ainsi transportées dans les camps, étaient pour la république un embarras plutôt qu'un danger; mais un péril plus sérieux la menaçait. Les peuples latins, qui servaient sous les drapeaux de Rome, vinrent lui demander l'égalité des droits, le partage du consulat et de la curie. C'était changer la domination romaine en une confédération latine; c'était l'anéantissement de l'individualité de Rome et de son grand avenir. La République le sentit et ne recula pas un instant devant cette guerre terrible, au fond de laquelle était une question de vie ou de mort. La lutte dura deux ans; des exemples inouis de rigueur militaire et de dévouement patriotique étonnèrent les légions et les rendirent invincibles. Rome comprenait qu'en présence d'ennemis formés dans ses rangs à sa sévère discipline, il fallait pour vaincre qu'elle se surpassât elle-même et portât à leur dernier terme ses vertus militaires. La grande victoire de Véseris, la prise

d'Antium et de Pedum récompensèrent tant d'héroïques efforts et mirent toutes les villes latines à la discrétion des Romains.

Rome pratiquait dès ce temps l'art difficile de rendre la victoire féconde. Sa conduite envers les Latins en est un admirable exemple. Elle les divise par la diversité infinie des conditions qu'elle leur accorde. Telle ville reçoit le droit de cité romaine, telle autre est sujette ; ici des territoires sont enlevés à leur capitale, là s'établissent des colonies. Ainsi est rompue entre toutes ces villes la communauté d'intérêts, qui faisait leur force et le danger de Rome. Elles ont toutes plus à perdre les unes que les autres à une révolte et ne peuvent se fier à leurs voisines. Enfin toute entente leur est rendue impossible par des interdictions nombreuses. Les assemblées, les ligues, les mariages même et les acquisitions hors du territoire de la cité furent défendus aux peuples latins, et ces conditions les réduisirent à n'être plus que d'utiles instruments de la grandeur romaine.

Les Samnites avaient soutenu Rome dans sa guerre contre les Latins, n'y voyant sans doute qu'une sorte de guerre civile et désireux de l'entretenir. Mais la soumission du Latium remit en présence Rome et les Samnites. Les Romains, secondés par les Apuliens, chassèrent les Samnites de la Campanie. C'est pendant cette campagne que Publilius Philo, qui tenait Naples assiégée, fut prorogé dans son commandement sous le titre de proconsul. C'est ainsi que les institutions romaines, s'accommodant toujours à la nécessité, s'élargissaient avec les opérations militaires de la ré-

publique. La guerre, transportée dans l'Apennin, fut heureuse pour Rome. Deux victoires et un traité la suspendirent. Mais les Samnites reprirent bientôt les armes; le général romain, tombé dans un piége avec son armée, accepta d'humiliantes conditions et un traité désavantageux. Cet incident n'entrait pas dans les desseins du sénat; il n'en voulut pas tenir compte, refusa de ratifier le traité, qui avait sauvé l'armée romaine, et en livra les signataires à l'ennemi. Dès lors, Papirius Cursor commença contre les Samnites une guerre d'extermination, qui devait tôt ou tard les réduire. On reconnaissait encore, au temps de Tite-Live, les campements de Papirius, aux ravages dont le pays gardait des traces éternelles. En vain les Samnites se jetèrent-ils sur la Campanie et menacèrent-ils le Latium. Ils ne troublèrent pas les dévastateurs de leurs pays et trouvèrent devant eux de nouvelles armées. La révolte des Aurunces fut inutile aux Samnites. Rien n'arracha de l'Apennin les légions romaines, et les Samnites eux-mêmes y furent bientôt renfermés.

Mais cette vigoureuse nation ne devait pas succomber sans des efforts désespérés. Ses désastres répétés firent enfin trembler ses voisins pour eux-mêmes et on voulut s'entendre pour la sauver. Soixante mille Étrusques viennent attaquer Sutrium. Ils sont détruits par Fabius. Les Ombriens sont écrasés en même temps; et dans le Samnium, les légions exterminent encore une grande armée, qui s'était engagée par des cérémonies religieuses et par des serments terribles à ne pas reculer. Les Marses, les Péligniens, les Èques, les Herniques se mêlèrent inutilement à cette lutte su-

prême. Ils furent vaincus, décimés, et tous ces habitants d'une contrée dévastée, vinrent aussi demander la paix. Ils l'obtinrent et Rome, sachant que la guerre n'était que suspendue, continua à s'entourer de colonies militaires.

Un grand soulèvement réunit encore contre Rome les Sabins, les Samnites, les Ombriens et les Étrusques ; et tous ces peuples, se sentant périr, appellent les Gaulois contre le vainqueur. La réunion de toutes ces armées eût peut-être écrasé la république ; mais les Etrusques, tenus éloignés du centre de ralliement par Fabius, laissèrent les Gaulois et les Samnites en présence des Romains. Ce fut à Sentinum que se livra cette terrible bataille, où l'opiniâtreté romaine triompha du nombre et des pertes les plus sanglantes. Les Étrusques, vaincus de leur côté, venaient de traiter à part et abandonnaient les Samnites. Mais ceux-ci combattirent jusqu'à leur dernière heure. On les retrouve à Aquilonie, jurant encore de vaincre ou de mourir, et se faisant exterminer. On les retrouve en Campanie, sous Pontius Hérennius, qui avait imposé à Rome le traité honteux des Fourches-Caudines et qui, cette fois, fut vaincu, pris et mis à mort. Une année de ravages et de massacres fut encore nécessaire pour pacifier ce malheureux pays. Une colonie de vingt mille hommes, établie à Venouse, dut contenir les débris de ce peuple, qui avait couvert de ses morts tant de champs de bataille. Les Sabins furent enfin soumis et eurent le droit de cité sans le droit de suffrage. Les pauvres de Rome, envoyés partout en colonie, recueillirent le fruit de ces longues guerres.

Les Étrusques, soutenus par les Gaulois, essayèrent encore de s'affranchir. Ils assiégèrent Arretium et battirent un secours romain. Dolabella ravagea le territoire gaulois, comme on avait dévasté le Samnium, par le fer et le feu, pendant que les Étrusques étaient exterminés par l'autre consul. Les Boïens et les débris de l'armée étrusque vinrent une dernière fois se faire écraser sur les bords du lac Vadimon. La paix fut le prix de tant d'efforts et de succès si extraordinaires. L'Italie était atterrée par la vigueur de ce peuple infatigable, par le talent de ses généraux, par la fermeté invincible de ses troupes, par l'habileté de sa politique et par la rigueur de ses vengeances.

L'Italie méridionale ne pouvait rester libre en face de ce peuple envahisseur. Des circonstances imprévues vinrent hâter cette conquête inévitable, et l'imprudence du plus faible donna carrière à l'ambition du plus fort. Une escadre romaine, que le sénat avait adjointe à la garnison de Thurium, fut attaquée et en partie détruite par les Grecs de Tarente. Thurium elle-même fut enlevée par eux. Le sénat envoya des députés, qui furent insultés par le peuple et chassés de la ville. Une armée est aussitôt dirigée contre Tarente. Mais les Tarentins appelèrent à leur défense ce roi d'Epire, que nous avons vu partir de Macédoine avec des mercenaires grecs, pour aller chercher fortune à l'occident. Il débarqua à Tarente avec vingt-cinq mille soldats et vingt éléphants. Il reconnut aussitôt qu'on l'avait abusé sur l'état de ce pays, frappé d'impuissance et de terreur, et qu'il avait en face de lui un redoutable adversaire. Le consul Lævinus ve-

nait au-devant de lui; les deux armées se rencontrèrent près d'Héraclée. La tactique grecque et les éléphants remportèrent un premier triomphe sur la discipline romaine; mais Pyrrhus, que la fermeté de ces barbares avait étonné, compta treize mille des siens parmi les morts et fut effrayé de ce que lui coûtait la victoire. Cinéas fut envoyé au sénat avec des propositions de paix et des présents corrupteurs. Le souple ambassadeur revint tout surpris de l'intégrité des particuliers et de la fermeté de l'État. Ce n'était plus le monde de Philippe et d'Alexandre : ni l'or, ni les discours n'y pouvaient rien; au lendemain d'une défaite on ne respirait que la guerre. Une vive incursion de Pyrrhus jusque dans la campagne romaine ne détermina aucun mouvement contre Rome. Il dut alors se retirer pour n'être pas enfermé entre plusieurs armées. L'hiver suspendit la guerre; au printemps, Pyrrhus assiége Asculum, que vient défendre une armée romaine. Une nouvelle victoire, remportée sur les légions le mit, presque hors d'état de tenir la campagne. Il alla guerroyer en Sicile; puis, cédant aux prières des Italiens et à la tentation de s'essayer encore une fois contre Rome, il repasse en Italie et essuie enfin à Bénévent une défaite qui met un terme à la guerre. Son camp fut pris par les Romains et leur servit de modèle. L'aventurier repassa la mer et alla chercher en Grèce une fin misérable. Le temps des successeurs d'Alexandre était passé; le monde devait être désormais le théâtre d'entreprises plus sérieuses et de guerres plus fécondes. Le départ de Pyrrhus fut le signal de la soumission complète de l'Italie. Les dernières bandes sam-

nites et ombriennes furent exterminées, Tarente livrée aux Romains, en 272, et la république, maîtresse de toute la Péninsule, songe déjà aux moyens d'en sortir.

Elle ne s'abusait pas sur ses forces et sur la grandeur de ses destinées. Après la soumission laborieuse de l'Italie, elle est complétement organisée, pour la politique et pour la guerre. Elle est arrivée à ce moment unique de son histoire, où toutes ses qualités sont dans leur force et toutes ses imperfections dans leur germe; elle nous apparaît dans la plénitude de la vie et de la santé, ayant conscience de sa vigueur, et animée de la plus légitime et de la plus irrésistible ambition. C'est dans cet état qu'il faut la considérer un instant, avant d'être entraîné à sa suite dans l'agitation de ses grandes entreprises.

V. Génie de Rome.

Rome a dans nos souvenirs quelque chose de si imposant, qu'on se la figurerait volontiers invincible de tout temps, toute-puissante dès l'origine. Elle grandit, au contraire, avec la lenteur, comme tout ce qui doit avoir une longue durée. Elle devient plus forte et plus unie à mesure que le monde autour d'elle devient plus faible et plus divisé, rompant ainsi par degrés cet équilibre de forces qui, comme nous le voyons dans les temps modernes, contient chaque nation dans ses limites. Mais ce qu'il nous faut surtout remarquer, c'est qu'elle eut toujours assez de puissance pour détruire les ennemis qui devaient se trouver sur sa route, et pour accomplir heureusement les desseins que l'inflexible régularité de ses progrès la forçait d'entre-

prendre. En un mot, elle fut toujours en mesure de renverser chaque obstacle à son heure et d'élever régulièrement sa fortune. Cette supériorité constante prouve qu'il y avait en Rome certaines forces vives, indépendantes des chances de la guerre et des besoins du moment, et qui lui garantissaient la victoire dans toutes les entreprises vraiment opportunes, c'est-à-dire nécessaires aux progrès de la grandeur romaine.

L'organisation de la famille est l'un de ces fondements inébranlables de la république. Nous ne voyons nulle part ailleurs ces terribles exemples, qui démontrèrent à Rome la force et l'étendue du pouvoir paternel A Athènes, le père était l'ami de son fils et devenait bientôt son égal; la liberté venait au jeune homme avec la raison. Platon nous a peint, dans sa *République*, cette égalité du père et de ses enfants, et la famille conquise par l'envahissement de la démocratie, devenue aussi relâchée que la cité. A Rome, rien de semblable; le père y fut toujours un maître : ni l'âge, ni la raison, ni les fonctions publiques, ni la gloire elle-même n'affranchissaient le fils de cette autorité souveraine. La mort seule émancipait la famille ou plutôt la faisait changer de maître. Il est inutile de rapporter les exemples sans nombre de ce pouvoir absolu du père et les lois qui le confirmaient. C'est ainsi que, dans ce premier âge de Rome, sous le gouvernement du maître redouté, qui la représente dans la cité et dans les temples, qui réserve pour lui seul les droits politiques et les devoirs religieux, la famille romaine, attachée à la terre, la cultive avec une ardeur soumise et sans lever les yeux. Nulle révolte n'est à

craindre. L'épouse obéissante, le fils, que rien ne peut soustraire à l'autorité paternelle, donnent l'exemple du silence et du travail à ces esclaves qui sont destinés uniquement à augmenter la fortune du maître et qui en font eux-mêmes partie. Le citoyen romain était élevé à ses propres yeux par l'habitude de ce gouvernement en force et en dignité. Il s'instruisait à commander pendant que ses fils s'instruisaient à obéir, et la vie du Romain se passait dans ce double apprentissage. C'est ainsi que s'exerçaient sur le théâtre resserré de la vie domestique les mâles qualités qui soumirent le monde. Enfin, l'autorité paternelle était un moyen efficace de perpétuer les traditions politiques et de leur conserver l'empire des esprits. C'était un tempérament opposé sans cesse à ce désir de changement et d'innovation, que chaque génération apporte avec elle. Les plus rigides pères de famille, comme Caton, furent les gardiens les plus obstinés des traditions et du vieil esprit de la république[1].

Ces traditions politiques avaient dans le sénat un représentant héréditaire, que ne pouvaient troubler dans la rigueur de ses desseins, ni les mouvements du peuple, ni les extrémités, souvent terribles, de la guerre étrangère. La politique romaine a tant de suite et d'unité, est si patiente, si semblable à elle-même, qu'on dirait une même âme, dirigeant à travers les siècles les destinées de la république. Nous venons de voir comment Rome, ayant soumis les Latins après une guerre sanglante, les a divisés assez habilement pour rendre toute

1. Voyez l'Appendice D.

révolte impossible. Cent cinquante ans plus tard, ce sera le même traité qui divisera à jamais la Macédoine. Pour l'établissement du tribunat, pour le partage des magistratures, pour cette lente conquête de l'égalité civile et politique, il fallut chez le peuple romain une persévérance et une obstination merveilleuses, tant le sénat mit d'art à pousser la résistance à ses dernières limites et à céder à propos. Encore ne cédait-il jamais qu'à moitié et réparait-il en partie ses défaites.

Tout se tient si étroitement dans cette grande république, qu'un avantage en suppose un autre et qu'une force s'appuie sur une autre force. Le sénat n'aurait jamais pu faire cette longue et habile résistance, et encore moins gouverner les affaires extérieures de la république avec une politique si secrète, si profonde et si suivie, si le respect religieux de la loi et si la sagesse du peuple romain ne lui eussent garanti le calme de la cité. Et d'un autre côté combien ce respect de la loi ne fut-il pas entretenu et nourri dans l'âme du peuple par l'habitude de combattre et de triompher au nom de la loi, d'emporter légalement les plus grandes résistances. Le Forum fut agité pendant plusieurs siècles par des luttes fécondes, mais il ne fut sérieusement ensanglanté qu'après la dispersion du véritable peuple dans tout l'univers et par la main des esclaves qui l'avaient remplacé. On peut donc dire que l'affranchissement du peuple romain fut en même temps son éducation politique ; ce fut en même temps qu'il conquit sa liberté et qu'il en devint digne.

Mais ce qui le rendit si patient et si fort dans cette conquête, c'est le caractère romain lui-même, où do-

mine par-dessus tout le reste cette avidité insatiable qui, appliquée aux grandes choses, prend le nom d'ambition. Le mot *gain* (*questus*), qui exprime si bien, dans cette langue, la recherche et la conquête, est au dedans et au dehors le mot de ralliement de la république. Qu'il travaille à gagner, sur l'étranger par les armes, sur le parti contraire au sien par des lois envahissantes, sur son voisin par toutes les ruses de la chicane, le Romain est toujours possédé d'un irrésistible besoin de s'étendre, d'envahir, d'agrandir, par tous moyens, soit la puissance de sa patrie, soit l'influence de sa famille, soit l'étendue de son domaine. Le sénat met en action, à l'étranger, les préceptes de Caton sur le gouvernement de la famille. Il faut conquérir à tout prix, et les moyens illicites ou cruels lui coûteront aussi peu qu'il en coûte à Caton de conseiller l'usure et la vente des esclaves vieux ou malades. Mais, pour voir dans toute sa force l'avidité romaine, il faut contempler les Romains eux-mêmes aux prises, et le choc des ambitions contraires; il faut se représenter ce Forum retentissant de querelles, champ ouvert aux luttes publiques et privées, arènes bruyantes où les jeunes gens apprenaient la chicane sous d'âpres plaideurs en cheveux blancs. La mort seule put arracher Caton de cette mêlée. Cet accusateur personnel de tout le monde fut lui-même accusé quarante-quatre fois de brigue et de concussion. Nulle vertu, nul bon sens n'arrêtaient, à Rome, un accusateur qui espérait avoir bon marché du droit ou du bien d'autrui. Aussi les relations privées, prennent-elles, à Rome, un caractère de défiance, à cause de cette habileté intéressée dont chacun use et

que tous redoutent. Polybe loue beaucoup Scipion d'avoir payé avant l'échéance une somme due : « Cette conduite, dit-il, serait partout honorable; elle était admirable à Rome, où personne ne donne volontiers quelque chose de son bien. » Aimer sa patrie, c'était mettre à son service cet esprit d'envahissement que chaque citoyen apportait dans ses relations privées; c'était faire pour elle, par les armes et par la politique, ce qu'on faisait pour soi par la science du droit et par l'intrigue. Des qualités brillantes et sérieuses se joindront au caractère romain; mais cette avidité et cette obstination en seront toujours le fond. Quand Rome aura des diplomates pleins de charme et de finesse, comme ce Titus Quintius Flamininus qui séduira les Grecs pour les asservir, nous verrons toutes ces ressources d'un esprit ingénieux tourner au profit de l'ambition du sénat. Qu'est-ce que Caton d'Utique et Brutus, sinon d'illustres exemples de cette âpreté romaine, mise au service de la vertu?

Pour appliquer aux affaires du dehors ce caractère énergique, pour exécuter les desseins du sénat, Rome avait en main, dès l'époque où nous sommes, le plus redoutable instrument de destruction qu'ait connu l'antiquité. Il est inutile de répéter ici ce qu'ont dit de la légion romaine Végèce, Bossuet et Montesquieu. D'ailleurs, l'esprit de l'armée, la sévérité de ses chefs, plus encore que sa disposition matérielle, en faisaient une puissance invincible. « L'excellence de la discipline, dit Polybe, fit le salut des Romains : il y va chez eux de la vie à quitter son poste. — La négligence dans la garde du camp, dit-il ailleurs, le vol dans le camp,

la perte des armes dans la mêlée, sont punis de mort. » La rigueur de ces lois, maintenus par les inflexibles généraux de la république, donnait à cette armée, sûre d'elle-même, une grande aisance dans tous ses mouvements et une confiance salutaire en ses forces. Elle fait tout avec une sorte de tranquille régularité. Les traces des camps romains sont partout admirées; la manière d'établir ces camps, décrite par Polybe, n'est pas moins digne d'admiration. La configuration du camp étant toujours la même, il suffisait que le tribun eût indiqué par un pieu la place de la tente consulaire, pour apprendre à chaque soldat l'endroit où devait se dresser sa tente. « Une armée romaine, dit Polybe, qui vient établir son camp, semble une armée qui rentre dans sa ville natale. » En exigeant seize ans de service, l'Etat avait toujours sous la main une réserve aguerrie, des officiers formés par la guerre. On s'étonne quelquefois de l'habileté militaire des consuls qui, élus par le peuple, semblent des personnages politiques, et rien de plus. Ce ne sont point, pourtant, des généraux improvisés qui ont fait de si grandes guerres. Les patriciens allaient dès leur première jeunesse, servir à côté du général, lui formant une sorte d'escorte, et apprenant la guerre au milieu de la guerre elle-même. L'armée romaine comptait en outre, un grand nombre de centurions vieillis au camp et attachés pour la vie au service. Ces officiers, à demi soldats, ne pouvant s'ouvrir aucune autre carrière, avaient l'armée pour patrie, en faisaient la force et en gardaient la tradition. Quand l'armée est en danger, c'est souvent le dévouement obscur d'un centurion qui la sauve. C'est à

eux que reviennent les missions périlleuses ; c'est enfin sur eux que repose toujours le maintien de cette discipline rigoureuse qui fit le salut de la république.

Une bonne armée, lorsqu'il n'y a dans le gouvernement ni suite, ni fermeté, est une arme qui frappe au hasard. A Rome, au contraire, l'armée est, par expérience, convaincue de deux choses : que se rendre à l'ennemi, c'est perdre sa patrie et le nom de Romain, et qu'il vaut mieux mourir ; qu'il est permis d'être vaincu, mais qu'il faut réparer sa défaite, et qu'une victoire seule peut mettre fin à la guerre. Cette constante coutume de Rome, de ne point racheter ses prisonniers et de ne jamais traiter avec un ennemi vainqueur, communiquait à ses armées une force et une patience admirables en les persuadant de la nécessité absolue de terminer par des victoires toutes les entreprises de la république. « Telle est, dit Polybe, l'antique et singulière coutume des Romains, de se montrer dans l'adversité aussi hautains et opiniâtres que modérés dans la bonne fortune. » Polybe dit ailleurs sur cette hauteur de la république dans les moments de crise : « Jamais les Romains, en public ou en particulier, ne sont plus redoutables que menacés d'un grand danger. » Mot vraiment admirable en ce qu'il montre la ressemblance du citoyen avec sa république, soutenus tous deux par la même opiniâtreté. Ce n'est pas tout que de rendre ses armées invincibles ; il faut, pour épargner le temps et le sang de la patrie, inspirer à ses ennemis une terreur telle qu'ils soient toujours tentés de se soumettre avant le combat. C'est ce que Rome a voulu faire en poussant à ses dernières limites

le droit de la victoire tel que le concevait l'antiquité, si cruelle pour les vaincus. « Le massacre dans les villes prises d'assaut, dit Polybe, est un usage que les Romains ont adopté pour inspirer la terreur. Aussi voit-on, dans les villes prises par eux, non-seulement des hommes égorgés, mais des chiens coupés en deux et des membres d'animaux épars. » Plus loin, Polybe donne sur ces massacres d'affreux détails qui montrent qu'ils ne venaient pas de l'emportement des soldats, mais d'un ordre calculé, émané de la république elle-même. On conçoit que tout pliât devant de telles armées, si habituées à la guerre, si soumises à la discipline, pleines de confiance en elles-mêmes, et portant devant elles une terreur que de sanglants exemples accroissaient tous les jours[1].

VI. Carthage. — Les guerres puniques.

(264-146.)

Contre qui allaient s'exercer, hors de l'Italie, ces forces matérielles et morales de la république romaine? Quelle tâche allait s'offrir naturellement à l'habileté de son sénat et à la puissance de ses armées? La Sicile, dont la conquête de l'Italie méridionale avait rapproché Rome, était disputée à ses habitants par les envahissements de Carthage. Jamais les Grecs, souvent vainqueurs, n'avaient pu chasser de la Sicile ces nombreuses armées de mercenaires que l'argent carthaginois recomposait après chaque défaite. Cette

1. Voyez l'Appendice E.

riche fille de la Phénicie, plus hardie que sa mère patrie, s'agrandissait à la fois par le commerce et par la guerre; mais la guerre n'était pour elle qu'un commerce comme un autre, que ses mercenaires exerçaient à ses frais et à son profit, et dont répondaient ses généraux, toujours menacés du dernier supplice en cas de revers. Carthage ne guerroyant que pour son commerce, ne voyait dans sa domination qu'un moyen d'exploiter les vaincus. En Afrique même, son empire était détesté, et les villes voyaient un libérateur dans tout conquérant étranger. Aussi, quelques-uns des principaux citoyens comprenaient-ils que toute conquête nouvelle ne faisait qu'accroître les embarras de Carthage, en la forçant d'augmenter une armée qui était à la fois une charge onéreuse et un danger public. Ils formaient le parti de la paix que dirigeait la puissante famille des Hannon. Mais d'autres familles, celle des Barca, par exemple, vivaient de la guerre et lui devaient leur éclat et leur influence. De là deux partis, qui divisaient ce gouvernement oligarchique, où les hommes d'argent étaient les maîtres. Deux suffètes annuels étaient les premiers magistrats de la cité; mais le sénat, et, au-dessus même du sénat, un conseil de cent membres, exerçaient en réalité le pouvoir. C'était dans ce conseil que se décidaient la paix et la guerre, comme des opérations commerciales, où Carthage ne portait ni entêtement, ni fol orgueil, mais les calculs toujours calmes de la prudence et de l'intérêt. Aussi devait-elle mal connaître ses adversaires, compter à tort sur leur réserve ou sur leur découragement, et se trouver en défaut devant un État

qui aimait mieux être anéanti que de reculer. Dans Carthage régnait la corruption de l'antique Phénicie, ses cultes dissolus et cruels, et tous les désordres des grandes cités commerçantes de l'Orient. C'était donc encore une fois, malgré le changement du théâtre de la guerre, la lutte de l'Europe et de l'Asie, la grande querelle déjà vidée une fois par la marine phénicienne et par la flotte des Grecs dans les eaux de Salamine, par Alexandre sous les murs de Tyr. L'issue en sera la même et la civilisation ne reculera pas.

Ce fut en Sicile que Carthage rencontra chez les Mamertins l'influence romaine et que fut porté le premier coup d'une guerre d'extermination entre les deux États. Rejetés sur Messine par Hiéron et les Carthaginois, les Mamertins rappelèrent à Rome leur origine italienne et implorèrent son secours. Rome accepta le grand rôle qui lui était offert et entra résolûment dans une guerre dont nul ne pouvait prévoir la fin. Le consul Appius passe à l'improviste en Sicile, bat Hiéron et les Carthaginois, et soumet, l'année suivante, une grande partie de l'île. Hiéron, comme s'il eût senti dès ce début toute la force de Rome, se déclara aussitôt son allié et lui resta toujours fidèle. Agrigente fut prise en 262. Mais il fallait une flotte à la république pour conserver la Sicile et pour défendre l'Italie. Une galère échouée servit de modèle, et bientôt Rome eut cent vingt vaisseaux. A peine sortie du port, la flotte romaine perd dix-sept vaisseaux à Lipari. Ces vaisseaux mal construits, ces équipages mal habiles avaient peine à tenir contre les Carthaginois. Le corbeau de Duilius leur vint en aide, et, rendant l'abordage fa-

cile, fit de ces rencontres maritimes des combats de terre, où le soldat romain retrouvait sa force. Duilius fut vainqueur à Myles. Cependant Amilcar, malgré les progrès des armes romaines, ne pouvait être arraché de la Sicile. La république, sagement hardie, voulut terminer la guerre d'un seul coup et envoya Régulus en Afrique. Carthage tenta d'arrêter l'expédition. Trois cent cinquante vaisseaux carthaginois rencontrèrent, à la hauteur d'Ecnome, les trois cent trente vaisseaux des Romains. Deux grandes armées se prirent donc corps à corps sur ce champ de bataille flottant, et les Romains sortirent vainqueurs de cette horrible mêlée. Débarqués en Afrique, ils envahirent ce pays ouvert et ces villes démantelées avec si peu de peine, que le sénat rappela une partie des troupes et réduisit à quinze mille hommes l'armée d'invasion.

Carthage, refoulée dans ses murailles, demandait la paix, et Régulus, sûr du succès, faisait des conditions inacceptables, lorsque Xantippe, un mercenaire, un de ces Grecs tacticiens qui couraient alors le monde, apprit aux Carthaginois à battre les Romains, et les écrasa sous la cavalerie et les éléphants. Régulus fut pris et son armée anéantie. En même temps, deux cent soixante-dix vaisseaux romains furent détruits par la tempête. Ce désastre rendit Agrigente à Carthage. Rome infatigable équipe une flotte nouvelle, et cent cinquante vaisseaux périssent encore dans les flots. Après ce désastre épuisés d'hommes et d'argent, dégoûtés de la mer, qui dévorait toutes leurs flottes, les Romains n'osent plus rien entreprendre et se tiennent sur la défensive. Heureusement, une brillante sortie

du consul Métellus délivre Panorme assiégée par Asdrubal, et rend leur ardeur aux Romains. Ils assiégent l'inexpugnable Lilybée, qui devait retenir neuf ans les légions sous ses murs. Mais une nouvelle défaite navale et la perte d'un grand nombre de vaisseaux décidèrent les Romains à s'en tenir au siége de Drepane et de Lilybée, et à l'occupation de Panorme et d'Eryx. Cette situation se prolongea jusqu'en 241. Un coup du sort la dénoua. Une flotte carthaginoise, chargée de vivres pour Amilcar, fut rencontrée aux îles Ægates par une flotte romaine armée en guerre et commandée par Lutatius Catulus. La complète destruction de cette flotte détermina Carthage à traiter. Elle avait perdu cinq cents galères dans cette guerre interminable, qui suspendait tout commerce et qui faisait périr la ville de langueur et d'épuisement. Elle s'engagea à payer à Rome trois mille talents en dix ans, à respecter les alliés des Romains, à évacuer la Sicile et les îles voisines. Rome avait encore une fois montré ce qu'elle pouvait et ce que lui réservait l'avenir. La cité qui avait enfanté d'inépuisables troupes contre les Samnites et les Latins, qui avait refusé de traiter avec Pyrrhus vainqueur, venait de créer, dans cette première lutte contre Carthage, une marine qu'elle avait soutenue à force de patience et de dévouement contre les victoires de l'ennemi et contre les fureurs de la tempête. Carthage, à qui les Grecs n'avaient jamais pu arracher la Sicile, dut céder à cette opiniâtreté romaine, dont elle allait faire bientôt une nouvelle et plus terrible épreuve.

Cependant les deux républiques, s'affermissant sur

leur territoire et s'étendant toutes deux vers le nord, semblaient chercher à s'étreindre pour une lutte suprême. Carthage eut, tout d'abord, à se défaire de son armée, qui menaçait de la piller et de la détruire. Cette foule confuse, qui parlait toutes les langues, était d'accord pour imposer à Carthage, presque assiégée, une énorme rançon, qui ne l'eût sans doute pas sauvée. Mais les habitants du pays, menacés d'une dévastation complète, prirent parti pour Carthage; la cavalerie numide entoura l'armée révoltée, et, après deux ans d'une guerre affreuse, les mercenaires furent exterminés. Cette armée détruite, il fallut en refaire une autre à prix d'or pour conquérir l'Espagne et se frayer un chemin vers l'Italie. Telles étaient la fécondité de Carthage et son inépuisable richesse, qu'elle fit ces miracles, tout en payant à Rome les frais de la guerre. Mais quelle leçon que le spectacle de cette république marchande, défendue par des mercenaires et assiégée par son armée! Étrange situation que celle de cette ville, riche et craintive entre toutes, forcée de prendre pour sa défense l'écume des nations, tous les aventuriers de l'ancien monde!

Rome mettait à profit les embarras de sa rivale. Elle désarma la Sicile, y régla le gouvernement et les tributs, y établit un prêteur maître absolu du pays, sans appel au peuple romain. Elle divisait les principales cités de la Sicile par cette savante inégalité de droits et de priviléges qu'elle apportait partout avec la conquête. Enfin elle profitait d'une révolte de mercenaires en Sardaigne pour s'emparer de cette île et pour y joindre la Corse. Les deux îles furent gouver-

nées par un préteur; mais il fallut huit années pour soumettre les habitants de ce pays montagneux et boisé.

La république déployait en même temps, pour s'assurer du nord de l'Italie, toute l'étendue de ses ressources. La Gaule cisalpine était menacée de recevoir des colonies romaines. Sinigaglia fut fondée par une loi de Flaminius. Les Boiens et les Insubriens appelèrent à leur secours contre ces envahissements les Gessates, qui habitaient la Gaule Transalpine, et les barbares réunis marchèrent sur Rome. Leur torrent se répandit sur l'Italie, entraînant tout sur son passage; mais on vit alors comment la puissance romaine s'était formée au milieu de tant de guerres. Tandis que Carthage était embarrassée des débris de ses troupes, Rome trouve en Italie sept cent soixante-dix mille soldats prêts à la défendre. Les Gaulois battent un préteur à Clusium et Emilius vient leur fermer le chemin de Rome. Au lieu d'attaquer cette seconde armée, les barbares prennent la résolution de se défaire de leur butin et de revenir l'année suivante. Ils se retiraient lentement, suivis par Émilius, quand, par une de ces rencontres si fréquentes dans l'histoire militaire, un consul revenant de Sardaigne leur ferma le chemin de leur patrie. La bataille dura tout un jour. Quarante mille Gaulois furent tués, et l'Italie délivrée de tout péril. L'occasion était propice pour en finir avec ces vieux ennemis de Rome. Cornélius Scipion et Marcellus attaquent dans leur pays les Boiens et les Insubriens. Accablés par des forces régulières, décimés par une guerre d'extermination comme Rome

savait les faire, il leur fallut se soumettre et se voir patiemment enfermer dans un réseau de colonies. Plaisance, Modène, Crémone datent de cette époque. La Ligurie et l'Istrie furent peu après soumises. L'Illyrie, sous la reine Teutha et sous le roi Démétrius, fut accablée presque sans résistance et reconnut la domination romaine. Ainsi d'un côté, Rome touchait à la Grèce, prête à s'élancer sur l'Orient, et de l'autre, elle touchait aux Alpes, prête à recevoir le choc de Carthage. Celle-ci s'avançait rapidement en Espagne, et en 219, mettait à la tête de ses armées cet Annibal qui va balancer un instant la fortune de Rome et les destinées du monde.

VII. Annibal.

C'était plutôt l'armée que l'État qui avait choisi pour chef le fils d'Asdrubal, l'héritier de cette famille des Barca à laquelle l'armée était plus dévouée qu'à Carthage. Depuis trois ans, ce hardi général combattait au milieu des mercenaires espagnols et africains qu'animaient son intelligence et son courage. L'Espagne était imparfaitement soumise. Annibal écrasa quelques peuplades remuantes et la pacifia jusqu'à l'Ebre, que les traités de Carthage avec Rome lui interdisaient de franchir. Il franchit cependant ce fleuve, et vint avec cent cinquante mille hommes assiéger Sagonte, qui résista huit mois et qui annonça par sa ruine la grande guerre suspendue sur l'Italie. Les négociations entreprises pour sauver Sagonte avaient échoué et Rome se préparait à une invasion de l'Espagne et à une descente en Afrique.

Cependant Annibal partait de Carthagène pour cette aventureuse expédition qui devait être une des plus belles pages de l'histoire militaire du genre humain. Traverser la Gaule, franchir les Alpes, entraîner sur Rome ses ennemis de la Cisalpine et ses sujets de l'Italie, tel était le plan d'Annibal. Comment devait-il user de cette grande victoire? on l'ignore; ce hardi génie avait sans doute formé quelque vaste dessein sur sa patrie et sur le monde; il avait promis à ses mercenaires de les faire citoyens de Carthage, mais lui-même devait un jour sortir de son pays vaincu et exilé, emportant avec lui son ambition trompée et le secret de ses espérances.

Rome s'attendait à l'invasion de l'Italie; pourtant la rapidité d'Annibal la surprit, et tandis que la flotte de Scipion, chargé de l'arrêter en Gaule, entrait dans Marseille, le général carthaginois, après avoir laissé en Espagne des forces suffisantes pour y entretenir la guerre, traversait le Rhône avec soixante mille hommes et trente-sept éléphants. Le passage des Alpes, couvertes de neige et défendues par les barbares, fut la première victoire d'Annibal. Elle lui coûta la moitié de son armée, mais il lui en restait l'élite. Il enleva Turin d'assaut, souleva la Gaule cisalpine et eut bientôt derrière lui près de quatre-vingt mille hommes dont vingt mille seulement avaient franchi les Alpes. Rome inquiète avait rappelé Scipion de la Gaule, et Sempronius de la Sicile. Scipion arriva le premier, et fut le premier vaincu sur les rives du Tésin. Sempronius, amenant de nouvelles troupes, passa les eaux glacées de la Trébie, se fit envelopper et perdit trente mille

hommes. Ces deux victoires ne laissaient plus devant Annibal d'autre obstacle que l'Apennin à franchir. Il voulut tenter aussitôt le passage, sachant que Rome, qui envoyait des troupes au frère de Scipion, Cnéius, et une flotte dans la Méditerranée, essayait de le séparer de l'Espagne et de Carthage. Il se voyait déjà réduit à lui-même et pressé d'en finir; mais l'hiver fut plus fort que lui : l'Apennin ne pouvait être franchi qu'au printemps, et il fallut hiverner dans la Cisalpine, au milieu de ces populations mobiles déjà fatiguées de leur allié, et de ces mercenaires impatients, déjà irrités de la lenteur de leur général. Le génie d'Annibal sut tout contenir en attendant le moment de tout renverser.

Le printemps lui ouvrit l'Apennin, et il se dirigea vers Arretium à travers les vastes marais de l'Arno. Quatre jours et trois nuits d'une marche forcée dans la vase décimèrent encore cette armée, déjà si éprouvée. Elle fut sauvée par la fermeté des Numides et par la constance d'Annibal, qui perdit un œil par les veilles et par l'humidité des nuits. Le consul Flaminius l'attendait sous les murs d'Arretium. Déja s'était élevé dans Rome un dissentiment, qui dura autant que la guerre, entre le peuple et le sénat; le peuple voulait toujours en finir par une grande bataille, tandis que le sénat, craignant de perdre en un jour l'Italie avait résolu d'user l'ennemi par une résistance ferme et prudente. L'opinion du peuple venait de l'emporter par l'élection de Flaminius. Une bataille immédiate était la conséquence inévitable de ce succès populaire. Elle fut donc livrée, malgré les auspices, entre des

collines qu'occupait Annibal et le lac de Trasimène. La valeur des Romains fut inutile contre le génie de leur adversaire ; ils laissèrent quinze mille morts et autant de prisonniers sur le champ de bataille. Mais rien ne s'ébranlait en Italie. Les colonies romaines étaient toujours imprenables, les alliés toujours fidèles. Plus Annibal pénétrait dans ce grand corps, organisé par le génie du sénat, plus il en sentait la force et la vitalité.

Cependant le patricien Fabius, nommé prodictateur, laissait ravager autour de lui le Samonium et la Campanie et promenait son armée de camp retranché en camp retranché. Le peuple s'émut encore et voulut donner au lieutenant de Fabius des pouvoirs égaux à ceux du dictateur. Minutius eut le commandement d'une partie de l'armée, se fit battre, fut sauvé d'une destruction complète par Fabius, et donna ainsi raison au système du sénat. On continua donc de le suivre jusqu'à ce que l'impatience du peuple l'eût emporté encore une fois par l'élection de Terentius Varron ; pourtant Varron eut pour collègue un élève de Fabius, Paulus Émilius, qui, voyant Annibal privé de toute relation avec Carthage et presque abandonné par les Gaulois, regardait comme une folie de l'attaquer. Mais Varron se croyait, comme Flaminius, obligé de chercher une bataille ; il essuya dans la plaine de Cannes la défaite la plus sanglante qui eût encore affligé les armes romaines. Quatre-vingt mille hommes furent enveloppés par cinquante mille, rompus par l'admirable cavalerie des Numides et presque exterminés. A peine dix mille hommes échappèrent-ils ; le consul

Paul Émile, deux questeurs, vingt et un tribuns militaires et quatre-vingts sénateurs furent enlevés en un jour à la patrie. Jamais désastre plus complet ne fut plus héroïquement supporté. L'extrême nécessité eut pour effet naturel de porter à son comble la constance et l'énergie romaines. De nouvelles troupes furent levées, des esclaves équipés avec les armes des temples et des trophées; tandis que le sénat, voulant maintenir jusqu'au bout la sainteté de la loi militaire et la majesté du peuple romain, refusait de racheter les soldats qui s'étaient rendus à Annibal, et envoyait servir en Sicile, sans solde, les débris de l'armée, échappés par la fuite au massacre de Cannes. C'est ainsi que l'âme inflexible du sénat exaltait les courages et assurait le salut de la république.

Cependant Annibal ne gagnait par tant de victoires que le droit de ne pas sortir de l'Italie, mais nullement les moyens de la conquérir : elle se défendait toute seule par son organisation municipale, par son aversion pour les barbares gaulois et africains, par les résistances locales, le plus souvent heureuses. Annibal, toujours séparé de la mer, ne put s'emparer de Naples, ni recevoir les secours de Carthage; mais l'ancienne rivale de Rome, Capoue, lui ouvrit ses portes. Il y laissa se refaire et s'y amollir cette armée qui était venue chercher en Italie le butin et le plaisir, et qui jusque-là n'avait fait que souffrir et combattre; mais Annibal n'était pas fait pour attendre les événements; il voulait et savait les préparer.

Il comptait sur un secours décisif venant de l'Espagne. Son frère, Asdrubal, devait suivre sa route et

le rejoindre. De Capoue, Annibal trouvait moyen de faire révolter la Sicile, attaquer la Sardaigne, et poussait Philippe de Macédoine à envahir l'Illyrie. Mais Rome oppose partout les armées aux armées, les intrigues aux intrigues; elle contient Asdrubal en Espagne, chasse Philippe d'Illyrie, met le siége devant Syracuse, et en même temps, entoure Annibal d'un cercle de légions qui va toujours se resserrant sur lui : il s'échappa plusieurs fois de ce rempart sans pouvoir le détruire, et tous ses efforts échouèrent pour faire lever le siége de Capoue, dont le sénat voulait faire un exemple. La prise de Tarente, les défaites des deux consuls, la mort des deux Scipions, vaincus en Espagne, enfin une marche audacieuse qui conduisit Annibal sous les murs de Rome, rien ne put arracher les légions du camp retranché qui entourait Capoue. Annibal, manœuvrant avec génie au milieu des troupes romaines, vint enfin s'enfermer dans le Brutium et abandonna Capoue à son sort. Ce sort fut terrible. L'exécution des amis d'Annibal, l'incarcération des principaux citoyens, tout le peuple vendu comme esclave, apprirent aux villes de l'Italie ce qu'il en coûtait de trahir un instant la cause de Rome. Syracuse, que le géomètre Archimède avait défendue par ses machines, avec la passion d'un artiste qui fait une grande expérience, avait en même temps succombé devant l'opiniâtreté de Marcellus. En Espagne, enfin, Publius Cornélius Scipion était venu prendre à vingt-quatre ans le lourd fardeau de cette guerre, et débutait par une victoire en enlevant d'assaut Carthagène. Un habile mélange de douceur et de sévérité lui conci-

liait les Espagnols. C'est ainsi que Rome se relevait partout, rajeunissant, pour ainsi dire, au milieu de la guerre et des défaites. Mais un grand danger la menaçait : Asdrubal venait d'échapper à Scipion et avait franchi les Alpes. Une armée romaine, sous Livius Salinator, fut chargée de l'arrêter; Claudius Néron devait contenir Annibal. Ce dernier, ne recevant aucune nouvelle de son frère, se retranche à Canusium. Claudius prend la résolution hardie de laisser son camp presque vide devant Annibal, de se dérober à son adversaire, et d'aller se joindre à Livius pour accabler Asdrubal. Vingt jours après son départ il rentre dans son camp, et fait jeter dans celui d'Annibal la tête de son frère, qui avait été vaincu et tué sur les bords du Métaure, avec cinquante mille des siens.

L'heureuse audace de Claudius Néron avait sauvé Rome; elle ne pouvait éloigner d'Italie Annibal, qui, retranché dans le Brutium, s'y maintint invincible encore pendant cinq années. Scipion, qui avait chassé Carthage de toute l'Espagne, excepté de Gadès, allait enfin délivrer l'Italie. Il voulait passer en Afrique; il y avait des alliés. Un roi numide lui assurait l'appui de cette cavalerie admirable, jusqu'alors si funeste aux Romains. Le sénat reculait devant cette expédition; le peuple la voulut, et Scipion, nommé consul, débarqua en Afrique. Une armée de cinquante mille hommes fut surprise dans son camp incendié, et Scipion, enlevant les villes du littoral, réduisit Carthage à rappeler Annibal. Le grand général quitta l'Italie avec désespoir et vint livrer à Zama sa dernière ba-

taille. Il avait, dit-on, tenté de conclure avec Scipion une paix qui l'eût laissé invincible et rendu le maître de sa patrie. Scipion dut refuser, et il fallut combattre. Dans cette sanglante mêlée on vit, par la belle défense des vieux soldats d'Annibal, tout ce que peuvent l'habitude de la guerre et le mépris de la vie. Ces lignes impénétrables reçurent sans s'émouvoir le choc des premiers rangs carthaginois mis en fuite et l'attaque des Romains. La cavalerie numide put seule, en enveloppant ces vieilles troupes, décider la bataille. Ajoutons, pour expliquer cette grande défaite, que les légions de Zama avaient fait les guerres d'Espagne et d'Italie, et qu'Annibal n'avait plus affaire aux nouvelles levées de Cannes et de Trasimène. De nombreux passages de Polybe prouvent, avec la dernière évidence, que l'emploi de nouvelles recrues contre les troupes aguerries d'Annibal avait fait une partie de sa force pendant la première partie de cette terrible guerre.

Carthage vaincue, mais non encore accablée, garda, par le traité qui suivit la bataille, son indépendance et ses possessions d'Afrique; mais son empire commercial et militaire fut détruit sans retour. Elle dut livrer sa flotte, ses prisonniers, ses transfuges, ses éléphants, s'engager à ne plus lever de mercenaires, et à ne plus faire la guerre sans la permission de Rome; en même temps Rome établissait à ses portes un redoutable adversaire. Massinissa, roi des Numides et allié des Romains, n'avait pas d'autre tâche que celle d'empêcher Carthage de renaître; il sut parfaitement la remplir.

Ainsi s'était terminée cette grande lutte qui avait

failli livrer à Carthage l'empire de l'Occident; mais, malgré le secours du plus grand capitaine du monde ancien, Carthage s'était brisée contre l'opiniâtreté romaine, contre la puissante organisation de l'Italie, contre les ressources de cette république infatigable qui avait plusieurs fois recréé ses armées, et contre la politique, ferme autant qu'habile, de ce sénat dans lequel l'ambition intelligente semble personnifiée. Que vont entreprendre les forces de cette république, nourrie et accrue par la guerre? Quelle nouvelle tâche le monde peut-il offrir à sa dévorante activité?

VIII. Conquête du monde ancien.

(201-129.)

A l'Occident, achever Carthage, soumettre l'Espagne, en finir avec la Cisalpine, attaquer les Gaules, sont des travaux dignes de Rome, mais qui vont lui coûter, si elle veut les accomplir, de grands efforts et le plus pur de son sang. De ce côté, en effet, règnent la pauvreté et son compagnon ordinaire, le courage. L'antique indépendance de ces peuples à demi barbares ne sera pas facilement anéantie. En Corse et en Espagne, cette indépendance luttera jusqu'à la dernière heure de Rome, et lui survivra. Mais l'Orient attire plutôt les regards du sénat par ses divisions, par sa faiblesse tant de fois éprouvée, par son climat délicieux, par ses immenses richesses. Ces vastes contrées, si mal défendues, sont ouvertes aux vainqueurs d'Annibal : leur conquête aisée et lucrative est pour eux une récompense et un délassement.

De l'Indus à la mer Égée s'étend, sous le nom de royaume des Seleucides, une agglomération de peuples façonnés à la servitude et indifférents au changement de maîtres. Attachés au sol, sujets de tel ou tel prince par le hasard de la naissance ou de la conquête, ils se donnent, se reprennent et s'échangent avec une inconcevable facilité. Au-dessus de cette foule à laquelle Rome n'aurait affaire qu'après la conquête pour la perception des impôts, s'agitait une cour corrompue et incapable, composée d'aventuriers venus de l'Europe, appuyée sur des mercenaires grecs et macédoniens, étrangère aux populations, occupée de ses intrigues et de ses plaisirs, et ignorante des affaires de l'Occident au point de ne pas redouter les Romains. En Égypte florissait Alexandrie, mais en elle s'était concentrée toute la vie du royaume des Ptolémées. Plus attentifs aux progrès de la grande république, les Ptolémées avaient depuis longtemps recherché son alliance, sans prévoir que cette alliance, devenant tous les jours plus étroite, se changerait en assujettissement; si jamais d'ailleurs ils étaient tentés de la rompre et d'assurer leur indépendance, sur quelle force pourraient-ils s'appuyer? Toujours sur des mercenaires, sur des Grecs et sur des Macédoniens, seuls adversaires de Rome dans tout le monde oriental, comme pour montrer que c'était bien partout l'héritage de la Grèce que Rome allait recueillir. La Grèce elle-même, qui fournissait à l'Orient de tels défenseurs, était hors d'état de se défendre. Ses antiques divisions, subsistant toujours, ne laissaient en face de la puissance romaine que d'imperceptibles adversaires.

Qui pouvait arrêter Rome en Grèce? Était-ce Athènes, devenue déjà uniquement une ville de voluptueux et de lettrés? Était-ce Thèbes, où une sorte d'orgie perpétuelle et nationale absorbait la fortune publique? Etait-ce Corinthe, qui ne vivait plus que pour les arts et les plaisirs? ou la ligue achéenne, qui essayait en vain de s'étendre? ou Sparte, qui essayait en vain de se réformer, et qui versait son sang dans des révolutions inutiles? ou les Étoliens qui avaient exclusivement appliqué au pillage un reste d'énergie militaire? Seule, la Macédoine, entourée par la mer et par les montagnes, avait gardé quelque force et le goût de l'indépendance; mais, pour son malheur, elle voulait en même temps régner en Grèce et influer sur l'Asie, se faisant partout des ennemis que la politique romaine saura exciter à propos. Tel était l'état du monde oriental, il était fait pour tenter l'ambition de la république.

Les causes de guerre n'auraient jamais manqué, alors même que le roi de Macédoine n'eût pas donné au sénat, par son alliance avec Annibal, une juste raison de l'attaquer. Et cependant, quand la guerre contre Philippe de Macédoine fut proposée aux centuries, elle fut rejetée à l'unanimité des voix. Un peuple entier ne peut entrer dans les desseins de ses chefs, ni comprendre les nécessités de la politique; il aspire au repos, même lorsque sa destinée est de ne jamais l'atteindre. Ce fut seulement en agissant sur les passions du peuple romain, en faisant appel à son orgueil, blessé par Philippe, qu'on le gagna au parti de la guerre. Cette guerre languit pendant

deux ans, jusqu'à ce qu'elle fut confiée à un habile général, qui était en même temps le plus rusé des diplomates, à Titus-Quintus Flamininus. Il chassa Philippe de l'Epire, ménagea les populations sur son passage, les traversant en libérateur; il enleva au roi de Macédoine la Phocide et l'Eubée, gagna l'alliance des Béotiens et des Achéens, et, allant enfin chercher Philippe en Thessalie, le battit dans les plaines de Cynoscéphales, où les aspérités du terrain rendirent la phalange inutile. Philippe dut renoncer par traité à toute possession hors de la Macédoine, livrer sa flotte, licencier son armée, payer cinq cents talents, promettre un tribut annuel pour dix ans, renoncer au droit de faire la guerre sans l'autorisation de la république, et lui livrer, avec d'autres otages, son fils Démétrius. La Macédoine, ainsi accablée et réduite à l'impuissance, ne pouvait plus menacer l'indépendance de la Grèce. Celle-ci en ressentit une joie démesurée que Flamininus porta jusqu'au délire en proclamant, aux jeux isthmiques, que le peuple romain déclarait libres les Grecs d'Europe et d'Asie. Et il partit sans laisser un soldat dans ce malheureux pays, qui se croyait libre parce qu'on avait abattu le seul Etat qui pût le défendre, et qu'on l'abandonnait pour un temps bien court à ses divisions et à sa faiblesse.

A peine les Romains ont-ils quitté la Grèce, qu'Antiochus songe à l'envahir. Annibal était réfugié auprès de lui, et mettait au service d'un ennemi naturel des Romains sa puissante intelligence. Mais ses conseils avait peu de prix pour ce prince incapable, livré à des flatteurs; cependant Antiochus eût pu faire de

grandes choses avec le secours de cet Annibal qui avait relevé Carthage mourante au point d'effrayer les Romains, et qui avait tant fait pour sa patrie que le sénat avait demandé sa tête. Mais Annibal fut moins écouté que les Étoliens, qui, accusant Rome d'ingratitude et soulevés contre elle, offraient à Antiochus leur secours pour la conquête de la Grèce. Antiochus et les Étoliens se trompèrent mutuellement par de folles promesses, et se trouvèrent, après la réunion de leurs forces, incapables de résister un instant aux Romains. Chassé sans combat des Thermopyles, Antiochus s'enfuit jusqu'en Asie, où Lucius Scipion ne tarda pas à le suivre avec une armée. La bataille, livrée à Magnésie, ne fut pour les légions qu'un jeu sanglant, malgré l'infériorité du nombre. Antiochus fut obligé, par traité, de brûler sa flotte, de livrer ses éléphants, de renoncer à l'Asie Mineure, de payer un énorme tribut. Eumène, allié du sénat, reçut une grande partie de ses dépouilles; et les Romains, après avoir ainsi établi près d'Antiochus un voisin puissant et hostile, détruit en Phrygie les Galates, seul peuple de l'Asie capable de faire sérieusement la guerre, et imposé aux Étoliens l'obéissance et un tribut, abandonnèrent de nouveau l'Orient et la Grèce, sans y rien garder, mais après y avoir reparu en maître et pris un ascendant que rien ne leur peut plus enlever.

Ces guerres, si faciles et si rapides, n'étaient pas une occupation assez sérieuse pour employer toute l'activité de la république. Elle s'appliquait en même temps à la conquête laborieuse de l'Espagne et de la Cisal-

pine. Ces populations intraitables, qu'il était plus aisé d'exterminer que de réduire, fatiguaient les armées et dégoûtaient les généraux. C'était pour eux une disgrâce que d'aller soutenir en Espagne cette lutte obscure et continuelle, où l'on trouvait, au lieu d'une grande bataille et d'une victoire glorieuse, un combat de tous les jours. Aussi les généraux romains veulent-ils en finir à tout prix, et donnent-ils à cette guerre un caractère particulier de perfidie et de cruauté. Caton y porta son activité impitoyable et y démantela plus de quatre cents bourgades. Paul-Émile fit un massacre des Lusitaniens. Les Celtibériens, décimés par une série de batailles et par une longue dévastation, furent pacifiés et adoucis par le sage gouvernement du père des Gracques, Sempronius Gracchus.

La Cisalpine avait continué la guerre punique après la défaite d'Annibal. Plaisance brûlée par les Gaulois, Crémone menacée, attirèrent encore de ce côté les légions. Une sanglante victoire sauva Crémone ; mais la guerre se ralluma bientôt et occupa en même temps deux consuls et trois armées. Les Boïens furent enfin réduits à se rendre par les victoires et par les dévastations des généraux de la république ; mais ils aimèrent mieux abandonner leur pays que de le partager avec les colonies romaines. Ils allèrent s'établir sur les bords du Danube, et les colons romains vinrent les remplacer. Les Ligures, qui résistaient encore, furent transportés, par ordre du Sénat, dans le Samnium, dépeuplé par les premières guerres de Rome, et leur territoire fut livré à des colonies. L'Istrie fut de nouveau soumise. Enfin, la Corse et la Sardaigne, tou-

jours indociles, furent presque dépeuplées par le fer et par l'esclavage. C'est ainsi que s'achevait la conquête difficile et sanglante des peuples libres de l'Occident.

Rome, qui employait de ce côté toute sa force et ses moyens de répression les plus terribles, ne tarda pas à être rappelée en Orient par le cours des événements autant que par les desseins de sa politique. Philippe, instruit par sa défaite, préparait la guerre avec plus de lenteur et de prudence; Philopœmen travaillait à étendre sur tout le Péloponnèse la ligue achéenne; et Annibal, devenu l'hôte du roi de Bythinie, Prusias, y poursuivait l'œuvre de toute sa vie, en essayant d'unir l'Asie contre Rome. Le Sénat voulut accabler en même temps ses trois adversaires. Il intervint entre Philippe et les Thraces, envoya des commissaires qui confrontèrent le roi avec ses accusateurs, jugèrent contre lui, et lui rappelèrent, par cette humiliation publique, qu'il était vaincu et devait être docile. Flaminius, en traversant la Grèce, y détruisit, par ses intrigues, la ligue achéenne, et Philopœmen, qui voulait y maintenir Sparte malgré elle, fut pris par ses ennemis et condamné à mort; enfin, Flaminius vint demander à Prusias qu'Annibal lui fût livré, et ce grand homme, qu'avait rendu impuissant une destinée plus forte que son génie, s'empoisonna, laissant maîtresse du monde cette république qu'il avait failli anéantir. Philippe restait seul en face de Rome, relisant chaque jour son traité honteux et se ménageant des alliés pour une lutte prochaine; il reprenait le plan d'Annibal, et songeait à réunir contre Rome les barbares du Danube,

la Grèce et les rois de l'Orient. Au milieu de ces vastes desseins, il mourut, léguant à son fils Persée son ressentiment et ses espérances.

Celui-ci travailla six années à compléter les préparatifs de son père, se rendit cher aux Macédoniens, conserva ses alliés et s'en fit de nouveaux, la Thessalie, l'Épire, l'Illyrie, les Thraces, Rhodes, les Grecs d'Asie, les rois de Syrie et de Bithynie, et Carthage elle-même, qui reçut pendant la nuit ses ambassadeurs. C'était bien une coalition formée contre Rome par tous les Etats qu'elle avait à demi détruits ou menacés. Mais la terreur même qui unit contre elle tant d'ennemis les rend peu redoutables : tous, en effet, voudraient l'avoir vaincue et se soucient peu de l'attaquer; ils soutiennent Persée de leurs vœux, tremblants de se compromettre, prêts à l'applaudir s'il l'emporte, prêts à féliciter Rome s'il est accablé. Contre tant d'ennemis, Rome envoie d'abord cinq mille hommes, qui détachent la Grèce de Persée, mais qui ne peuvent forcer la Macédoine. Cependant la résistance, jusqu'ici heureuse, de Persée, encouragea ses alliés; le roi d'Illyrie s'était déclaré pour lui. Paul-Émile fut alors envoyé en Macédoine avec une puissante armée. Le peuple romain voulait en finir avec Persée, et, du même coup, avec tous ses alliés indécis. La phalange, réorganisée par Persée, inspirait aux Romains quelque inquiétude; aussi agirent-ils comme dans un pressant danger : ils fortifièrent la discipline et augmentèrent les exercices, déjà si laborieux, de leurs soldats. Ce fut dans une vaste plaine, près de Pydna, que se livra cette grande bataille où l'élan irrésistible de la phalange troubla un

instant les légions. Elles parvinrent cependant à rompre ce corps redoutable, et, en y pénétrant, le détruisirent. L'armée macédonienne resta presque entière sur le champ de bataille; les enfants de Persée furent livrés à Paul-Émile, et leur père vint se rendre. Le roi d'Illyrie avait déjà été vaincu et fait prisonnier. La Macédoine fut divisée en quatre provinces déclarées indépendantes, et à qui toute relation, tout mariage même hors de leurs limites respectives furent interdits. Trois divisions du même genre assurèrent l'obéissance de l'Illyrie. La défection de l'Épire fut cruellement punie; les soixante-dix villes du pays furent rasées, les 150 000 habitants vendus comme esclaves; et Paul-Emile revint à Rome conduire au Capitole le plus splendide triomphe qu'eût encore vu le peuple romain. Le butin et les tributs imposés par le vainqueur permirent au Sénat d'affranchir les citoyens de l'impôt de la capitation. Ce fut pour les Romains le signe de leur souveraineté et de leur universelle domination.

La chute de Persée répandit la terreur dans tout l'ancien monde, parce qu'on sentit que Rome n'avait plus rien à craindre et pouvait tout oser. Le Sénat était entouré de rois suppliants. Eumène, les Rhodiens, qui avaient paru douter un instant de la fortune de Rome, se crurent arrivés à leur dernier jour. On s'en tint pour eux aux avertissements sévères. Prusias vient se déclarer l'affranchi du peuple romain; Massinissa envoie son fils rappeler au sénat qu'il n'est que l'usufruitier de son royaume, et que le peuple romain en est le propriétaire. Rome usa avec hauteur de sa victoire.

Antiochus de Syrie conquérait l'Égypte et assiégeait Alexandrie; Popilius Lænas vient lui ordonner de se retirer, et trace sur le sable, autour du roi, un cercle dont il lui défend de sortir avant d'avoir répondu à la sommation du sénat. En Grèce, tous les amis de Persée, tous les amis de la liberté grecque furent mis à mort ou transportés à Rome. Le sénat des Étoliens fut massacré. Mille Achéens furent internés en Italie, et y seraient morts si, après dix-sept ans d'exil, Caton n'eût obtenu pour eux le droit d'aller « se faire enterrer dans leur patrie. »

Ils n'y revinrent que pour assister à son dernier jour. Un aventurier, qui se disait le fils de Persée, avait soulevé la Macédoine, battu un préteur et envahi la Thessalie. Cette courte insurrection, qui se termina bientôt par la défaite de l'aventurier et qui devait amener la réduction de la Macédoine en province romaine, n'était pas encore étouffée, que Sparte fut excitée par les intrigues de Rome à se séparer de la ligue achéenne. Les Achéens voulurent la réduire; mais un décret du sénat déclara détachées de la ligue, Corinthe, Sparte, Argos et Orchomène. C'était le signe de mort de la Grèce et elle ne pouvait périr sans un dernier combat. Ce fut devant Corinthe que se livra cette nouvelle bataille de Chéronée, où les habitants de la Béotie et de Chalcis vinrent seuls combattre et succomber avec la ligue achéenne. Le vainqueur de Leucopétra, le consul Mummius, pilla cette riche Corinthe, remplie de chefs-d'œuvre. Par une singulière rencontre, ce fut un citoyen de la vieille Rome, un barbare, qui porta le dernier coup à la Grèce. Mum-

mius ignorait le prix de sa conquête et donnait mille preuves d'une grossièreté naïve. Il avertissait les entrepreneurs chargés de transporter à Rome les chefs-d'œuvre de l'art hellénique, qu'il leur faudrait remplacer ceux qu'ils auraient brisés; et il croyait douée de quelque vertu magique une toile dont le roi de Pergame offrait cent talents. Mais, après tout, il avait vaincu à Leucopétra et réduisit la Grèce en province romaine : c'est ainsi que se trouvaient en présence dans cette lutte suprême, l'esprit romain avec sa force inculte et féconde, et l'esprit grec avec sa grâce délicate et impuissante.

Ayant ainsi changé pour l'Orient sa suprématie en domination directe et absolue, Rome ne pouvait laisser l'Occident dans cet état incomplet de dépendance, qui permettait encore à Carthage de vivre, à l'Espagne de s'agiter. Carthage avait été livrée comme une proie au roi des Numides, à cet infatigable Massinissa qui, frappant tous les jours un ennemi enchaîné, enlevant les unes après les autres les possessions de Carthage en Afrique, allait bientôt la réduire à ses murailles. Celle-ci demandait en vain au sénat la permission de se défendre. Des commissaires romains vinrent assister, en spectateurs et en arbitres, à une bataille où Massinissa détruisit une armée carthaginoise. Ils avaient ordre d'imposer la paix aux Carthaginois vainqueurs ou de laisser Massinissa poursuivre la guerre contre Carthage vaincue. Mais l'impatience des Romains ne put permettre à Carthage de vivre plus longtemps. Le sénat jugea cette mort trop lente et voulut en finir d'un seul coup. Telle était encore la force de

cette grande cité, qu'il fallut user, pour la détruire, de prudence et de ruse. On la menace avant de l'attaquer; on lui fait livrer, pour obtenir la paix, des otages, ses armes, ses machines de guerre et ses vaisseaux, et quand on croit l'avoir mise hors d'état de résister, on lui signifie que c'est sa destruction qu'on lui demande, et qu'une nouvelle Carthage, bâtie au milieu des terres, doit remplacer la grande ville qui dominait jadis la Méditerranée. Un peuple qui a eu ses jours de gloire ne se résigne pas à périr. La défense de Carthage fut héroïque. Elle battit plusieurs fois l'armée romaine, se créa des armes, une flotte, des soldats, et le consul Scipion, qui la prit en ruines et pleine de morts, fut lui-même effrayé de sa victoire. Il ne resta rien de Carthage, pas un monument, pas un livre, pas d'autre histoire que celle de sa défaite, racontée par ses ennemis. Cette civilisation disparut ainsi en un jour, sans laisser d'autre trace que le souvenir sanglant de sa grandeur et de sa fin.

Ce fut le même général qui ruina Numance. Depuis la pacification de l'Espagne par Sempronius Gracchus, de nouveaux soulèvements avaient témoigné de l'indomptable énergie de ces peuples, que l'extermination même ne soumettait que pour un temps, chaque génération apportant avec elle la haine de l'étranger. Les Celtibériens et les Lusitaniens exerçaient tour à tour la patience romaine. Galba voulut se défaire de ces derniers en un seul jour; il fit la paix avec eux, leur offrit des terres, les y dispersa et en tua trente mille. Deux ans plus tard, un pâtre lusitanien se jeta dans les montagnes, et, par une guerre d'embus-

cades interminable et meurtrière, tint neuf ans en échec les armes romaines. Il fut enfin assassiné, et ce peuple en partie détruit, en partie transplanté, laissa quelque repos aux Romains. Mais la résistance se concentra vers le nord, à Numance; et dans ce pays difficile, où les armées romaines ne paraissent que pour être battues, se réunissent tous les débris des populations guerrières de la Péninsule. La fatigue de cette guerre était à son comble à Rome. Généraux et soldats redoutaient également de servir en Espagne; il fallut que le sénat chargeât Scipion Emilien, le destructeur de Carthage, d'anéantir Numance. Il enferma dans d'inexpugnables travaux cette malheureuse cité qui ne demandait qu'à combattre, et, sans sortir de son camp, il réduisit les défenseurs de Numance à se dévorer les uns les autres. Tout périt, excepté cinquante hommes réservés pour le triomphe. La même année, le sénat se prétendit l'héritier du roi de Pergame, Attale, et après une résistance facilement étouffée, ce royaume acquis à la république et forma la province d'Asie.

C'était la neuvième province qui entrait dans l'empire des Romains : il embrassait la Sicile, la Corse et la Sardaigne; la Cisalpine; la Macédoine et la Thessalie; l'Illyrie et l'Épire; l'Achaïe, qui comprenait la Grèce et les îles; l'Asie, l'Afrique, l'Espagne ultérieure et l'Espagne citérieure. L'Italie, affranchie de l'impôt foncier, ne formait pas une province; elle était jusqu'au Rubicon, malgré sa diversité de droits et de priviléges, comme une ceinture inviolable de la cité. En dehors de cet empire, il ne restait que des peuples alliés et

soumis à l'influence romaine et des peuples barbares ou inconnus, entièrement séparés alors de la civilisation dont nous racontons l'histoire. Rome n'avait donc hors de son empire aucune puissance à redouter. De l'Océan à l'Euphrate, des Alpes à l'Atlas, s'étend le gouvernement ou l'influence incontestée de cette ville fondée, il y a quelques siècles, sur les bords incultes du Tibre, par une bande de pâtres et d'exilés.

IX. Grandeur de Rome.

Un proconsul ou un préteur, désigné par le sort, gouvernait chaque province et réunissait en ses mains tous les pouvoirs; mais un questeur, qui rendait des comptes au sénat, lui était adjoint pour l'administration des finances. Ce gouvernement, d'une simplicité despotique, était faiblement tempéré par le droit qu'avaient les sujets des provinces d'accuser leur gouverneur à Rome. Les citoyens romains établis dans les provinces étaient aussi justiciables du préteur, mais avec le droit d'appeler aux tribuns de ses jugements. Les lois particulières des villes, leurs différents priviléges et même l'indépendance nominale de quelques-unes, telles qu'Athènes et Sparte, étaient soigneusement respectés. Quelques autres avaient le droit de cité latine, premier pas vers la cité romaine. Enfin, rien n'était négligé pour établir entre les vaincus ces différents degrés dans l'obéissance qui ont pour effet de l'alléger et de la maintenir. Les propriétés des anciens gouvernements devenaient celles du peuple romain, qui en affermait une grande partie avec redevance au tré-

sor. Ces fermes, l'impôt foncier, les droits de douane, l'impôt sur les mines et sur les salines, et enfin la capitation, formaient le revenu que Rome tirait de ses provinces. Elles étaient en outre chargées de l'entretien des troupes, toujours peu nombreuses, qui y maintenaient l'ordre et la sûreté publique, en même temps que l'autorité du peuple romain.

Cette administration, si despotique qu'elle fût, était un progrès réel sur celle des rois que Rome avait vaincus et dépossédés. Ces gouvernements, à la fois violents et faibles, n'assuraient aucun bien-être aux populations et n'étaient capables d'aucun progrès. Mille fois plus tyranniques que les préteurs, et de plus irresponsables, ces rois et leur cour d'aventuriers avides ne voyaient, dans un pouvoir sans contrôle, qu'un instrument de pillage et de volupté. Si absolu que soit le gouvernement de Rome, il a une règle et un but. Il ne considère pas les peuples comme des troupeaux, il leur reconnaît certains droits, leur offre certaines garanties et les prépare lentement à devenir membres de la grande cité. Toutes ces populations, qui s'agitaient au hasard sous des princes imbéciles et cruels, ont désormais une part obscure il est vrai, mais régulière, dans l'histoire du monde. Elles remplissent un rôle, elles ont une destinée, elles sont associées aux changements et aux progrès du peuple infatigable qui les a conquises. Enfin, et c'est pour elles un bienfait inestimable, elles jouissent d'une paix assurée, elles ne sont plus troublées par les vaines querelles de leurs maîtres; elles se livrent, sous une domination inébranlable, au commerce et au travail.

C'est ainsi que, malgré les abus qui ne tarderont pas à corrompre l'administration des préteurs, la conquête romaine a été, après tout, pour les peuples de l'ancien monde une heureuse impulsion vers un sort meilleur.

Comment cette conquête du monde s'est accomplie en si peu de temps, nous l'avons vu avec l'étonnement mêlé d'admiration qu'inspire un tel spectacle. Ce qui frappe le plus dans cette histoire, c'est la régularité imposante des progrès de la république, et des entreprises toujours opportunes du sénat romain. Quoi de plus naturel et de plus nécessaire, après la soumission de l'Italie, que d'étendre sur la Sicile l'influence romaine? et lorsque Rome y a rencontré Carthage, ne fallait-il pas périr ou l'accabler? Ce que la première guerre punique a exigé d'efforts de la part de Rome, nous l'avons montré; ce que la seconde a fait déployer aux Romains d'audace, de ressources et d'héroïque constance excite encore, après tant de siècles, la plus légitime admiration. A peine échappée à la mort, Rome dut recueillir par les armes l'héritage de la cité vaincue, et commencer la soumission laborieuse des indociles habitants de la Corse et de l'Espagne. De ce côté, que d'efforts, que de persévérance, depuis la prise de Carthagène jusqu'à la destruction de Numance? Et en même temps, Rome pouvait-elle laisser impuni l'allié d'Annibal, le roi de Macédoine? Ne fallait-il pas prévenir d'inévitables ligues, aller au-devant d'un péril certain? Mais avec quel art Rome sait varier ses moyens de combattre et de vaincre! A l'occident, le fer et le feu domptent les

Espagnols ; à l'orient, la diplomatie romaine divise les peuples rivaux et les rois amollis. Les armées romaines ne viennent qu'au dernier moment consacrer, par de rapides victoires, l'œuvre de la politique. Après la chute de Philippe, tout s'incline devant Rome ; après la défaite d'Antiochus, tout chancelle ; après la ruine de Persée, tout s'écroule. Ce sont des rois suppliants, des peuples décimés, partout une flatterie mêlée de terreur ; tandis que Rome, poursuivant le cours régulier de ses progrès, déclare la Grèce une de ses provinces et fait disparaître Carthage. Telle est la suite d'événements inévitables qui conduit Rome, une fois attirée hors de l'Italie, jusqu'à l'Océan et jusqu'à l'Euphrate. Jamais on ne vit d'accord plus complet entre le génie d'un peuple et les nécessités de sa situation.

Jamais on ne vit, non plus, tant de grands hommes mis au service de l'ambition d'un grand peuple. Ces capitaines habiles, ces d'hommes d'État pleins de sagesse, réunis dans la même cité, la feraient croire privilégiée entre toutes, si l'on ne remarquait qu'on ne connaissait alors qu'une seule carrière où le génie pût se déployer et trouver sa récompense. Ni la science, ni l'industrie n'existaient pour les hommes libres. Les fonctions publiques conduisaient seules à la puissance et à la renommée, attiraient toutes les intelligences, et les appliquaient exclusivement à la politique et à la guerre. C'est ainsi que le nombre des grands hommes accordés à chaque nation et dispersés par les mœurs modernes en diverses carrières, se trouvait à Rome réuni sur un même point, et qu'ils travaillaient tous ensemble à l'agrandissement de la république. De

là, pour l'État, une force incalculable; de là, dans les conseils et dans les armées du peuple romain, une continuelle succession de grands talents et d'utiles services.

A l'intérieur, la constitution romaine n'avait fait que s'affermir, dans l'union qu'entretenaient la guerre et les dangers publics. Le tribunat, tous les jours plus prudent et plus respecté, était devenu, par la force des choses, la première magistrature de la cité, et, jusqu'à présent, cette force irrésistible n'avait été que salutaire à la république. De sages lois, des accusations nombreuses et justifiées, une surveillance active sur l'administration des provinces, la fondation d'un grand nombre de colonies, l'extension du droit de suffrage à quelques cités de l'Italie, avaient assuré au tribunat la reconnaissance du peuple et la considération de l'aristocratie. De son côté, le sénat paraissait jaloux de laisser aux assemblées populaires la direction des affaires intérieures de la république, ne se réservant que la tâche glorieuse de l'agrandir par les traités et par les victoires. Plein de scrupules et semblant redouter d'envahir les droits du peuple, le sénat avait fini par inspirer au peuple un respect religieux pour ses droits. C'était entre ces deux pouvoirs une sorte d'émulation généreuse dont la nature humaine est rarement capable. On se renvoyait mutuellement des élections à faire, des décisions à prendre; on ne semblait respirer que la justice et la concorde.

Et cependant, c'est dans cette république que vont éclater les plus affreux désordres et que vont s'engager des luttes sanglantes, prélude de la servitude. La

guerre civile va naître dans Rome, et n'en sortira que pour faire le tour du monde, pour se vider dans les plaines de l'Espagne et de la Thessalie. C'est qu'il y a eu de tout temps, à Rome, d'autres intérêts pour le peuple que la conquête des droits politiques; c'est que ces intérêts, méconnus ou impossibles à satisfaire, ont enfanté de grands maux qui vont produire à leur tour de longs désastres. C'est encore que les mœurs, qui ont fait les lois et qui leur ont communiqué leur force, peuvent les détruire en leur communiquant leur corruption; c'est enfin que la splendeur des nations n'a qu'un temps, et que la puissance en apparence la plus inébranlable doit succomber par quelque endroit. Celle de Rome sera détruite par des causes qui ont conservé pour nous plus d'intérêt encore, et plus d'instruction que le tableau de ses grandes guerres et de sa merveilleuse politique. Les peuples modernes, de plus en plus tournés vers la paix, n'ont pas à apprendre comment on conquiert le monde; mais ils ont toujours à apprendre comment on peut atténuer les maladies intérieures d'une grande nation, et reculer les déchirements de la guerre civile.

LIVRE VI.

—

LES ROMAINS

DEPUIS LES GRACQUES JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE.

I. État du peuple romain. — II. Les réformateurs. — Caton. — Les Gracques. — III. Marius. — Guerre sociale. — IV. Sylla et l'armée. — V. Pompée. — VI. César. — VII. — Octave. — VIII. Fin de la république.
(129-30 avant J. C.)

I. État du peuple romain.

L'abolition des dettes, le partage des terres conquises, tels étaient les vœux du peuple romain lorsqu'il soutenait jadis contre le sénat les principaux plébéiens, désireux d'arriver à la vie politique. Mais la victoire du peuple avait été incomplète; ou plutôt elle était illusoire, puisque des droits plus étendus ne l'avaient pas conduit à une condition meilleure, et qu'il n'avait fait que réunir, après tant d'efforts, la toute-puissance à l'extrême pauvreté. D'ailleurs cette classe moyenne, énergique et laborieuse, qui avait fait la force des premiers tribuns et conquis l'égalité, n'avait pas joui longtemps de son triomphe. La guerre l'avait dispersée et décimée; l'envahissement continuel des grandes propriétés sur les petites l'avait chassée des campagnes, et, revenue dans Rome, elle avait

grossi cette foule misérable qui vivait aux dépens du trésor public. Avec le temps il n'y eut plus en présence, au Forum, qu'une aristocratie formée, sans distinction de naissance, des plus riches citoyens de la république, et une multitude affamée, composée des débris de la classe moyenne et de ce nombre considérable d'esclaves que la guerre envoyait sans cesse à Rome et que l'affranchissement introduisait dans la cité.

Quelles étaient ces deux nouvelles classes de citoyens qui par degrés avaient remplacé l'ancien peuple et l'ancienne aristocratie ? Et, puisque les luttes des premiers temps de la république allaient renaître, sous d'autres formes et avec de nouveaux acteurs, quels devaient en être le caractère et l'issue? L'amour de la domination n'était plus, chez cette aristocratie nouvelle, un effet de l'orgueil, un préjugé de naissance, mais simplement un calcul. On voulait être tout-puissant pour accroître impunément sa fortune par de mauvais moyens. On voulait se réserver la disposition des provinces, afin de s'y enrichir par des concussions; on voulait se réserver le droit de juger les magistrats accusés, afin de s'assurer l'impunité par l'échange mutuel d'une coupable indulgence. Aussi la composition des tribunaux sera-t-elle la grande affaire de ce temps, parce que chacun n'y veut laisser siéger que ses complices. Qu'attendre d'une société où l'administration de la justice est devenue une garantie pour la fraude, un moyen de salut pour les malfaiteurs !

Si l'amour du gain est la passion la plus vive de cette

aristocratie corrompue, c'est que l'argent représente pour elle le plaisir qu'on commençait à rechercher avec cette ardeur frénétique qui devait faire des derniers temps de la république une longue ivresse. Avec la littérature de la Grèce, avec les sophismes des rhéteurs asiatiques[1], Rome a reçu les mœurs de l'Orient, et c'est une incroyable émulation de voluptés qui consume rapidement tant de richesses mal acquises. Le caractère romain portera de ce côté toutes ses ressources; cette même patience, cette même force, cette même activité insatiable qui ont fait la conquête du monde, s'appliqueront désormais à la recherche des plaisirs et à l'accroissement de la corruption publique. Cette corruption prendra dans Rome un caractère de cruauté inconnu à l'Orient et à la Grèce. Le goût du sang s'y mêlera au goût du plaisir; et depuis le cirque, où tout le peuple est assemblé, jusqu'à la table, où le traitant enrichi réunit ses amis, le spectacle le plus recherché et le plus applaudi sera celui de la douleur humaine.

Pour être plus pauvre, le peuple de Rome n'était guère moins corrompu. L'introduction continuelle des esclaves dans la cité, communiquait sans cesse à la foule les vices de la servitude. Les affranchis initiaient les pauvres aux joies dont ils étaient privés, et portaient au comble parmi eux ce désir jaloux du bien-être qu'éveille toujours, dans les grandes cités, la disproportion des fortunes. L'amour de l'argent est un stimulant utile chez un peuple intelligent et laborieux;

1. Voyez l'Appendice F.

mais dans une république où l'industrie est aux mains des esclaves, où il n'existe pour le pauvre aucun moyen honnête de s'enrichir, le goût du gain devient le plus actif instrument de corruption qui ait jamais détruit une société. A l'époque où nous sommes arrivés, le citoyen pauvre vend sa voix au Forum, et s'il attache encore quelque importance au droit de suffrage, c'est qu'il n'a pas d'autre gagne-pain. Mais lorsque sa voix aura perdu toute influence, il ne lui restera plus qu'à se vendre lui-même, qu'à offrir ses services aux ambitieux de toute origine, qu'à bouleverser l'État pour vivre un jour. Cependant si ce peuple est prêt à tous les excès, il lui manquera toujours la force de les commettre. Il n'a point passé par les armées, il compte une foule d'esclaves habitués à craindre les coups, une foule de captifs qui ont fui devant les légions; en un mot, il n'est pas redoutable. Il peut servir de prétexte aux ambitieux; mais il n'apporte aucun secours à ses chefs et les laissera succomber sans les défendre, qu'ils soient ou non d'honnêtes gens, qu'ils aient réellement pitié de cette foule misérable, ou qu'ils ne pensent qu'à s'en servir comme d'un vil instrument, qu'ils s'appellent les Gracques ou Catilina.

D'où peuvent donc revenir à cette société l'ordre et la paix qu'elle a perdus? Ce n'est pas de l'aristocratie qui est puissante par ce désordre, et qui n'a rien à craindre d'une multitude aussi lâche qu'envieuse. Ce n'est pas de ce peuple, qui n'est plus guère agité que par des passions mauvaises et qui ne triompherait de l'aristocratie que pour la dépasser en excès et en injustices. Il faut que l'ordre vienne du dehors, de la

seule partie du peuple romain qui ait conservé sinon quelque vertu du moins quelque force, des légions. Mais il faut que leur intervention dans les affaires publiques soit justifiée et que l'intérêt du peuple en paraisse la seule cause. Il faut encore qu'elle soit dirigée par un homme supérieur, qui la tempère et qui la règle, qui fasse, s'il se peut, tourner ce grand mouvement au profit de l'ordre dans la république et d'une meilleure administration du monde. Ces circonstances ne peuvent se trouver réunies dès le premier jour. Et avant que cette pensée, réputée à bon droit sacrilége, de faire intervenir l'armée dans les débats intérieurs, soit mise à exécution, il faut que plusieurs efforts aient été inutilement tentés pour faire sortir de la république elle-même un remède efficace à ses maux. Plusieurs hommes de cœur vont s'épuiser dans cette tâche ingrate, essayer de réformer les mœurs des grands, et de rendre au peuple, avec le bien-être, le sentiment à jamais perdu de sa dignité. Nous allons retracer rapidement ces tentatives, qui achèveront d'épuiser la république, avant de la livrer à ceux qui doivent prolonger sa vie en renouvelant ses institutions.

II. Les réformateurs. — Caton. — Les Gracques.

Caton fut le premier de ces réformateurs. Ce modèle accompli du citoyen, ce ferme et sage général, ce magistrat intègre dévoua sa vie à la réforme des mœurs et au maintien des anciennes lois. Il fit une guerre acharnée à la famille illustre qui représentait

l'esprit nouveau, aux Scipions. Ceux-ci repoussaient avec une superbe arrogance tout semblant d'égalité, toute dépendance envers une foule qu'ils se savaient le droit de mépriser. Et, en effet, le contrôle du peuple et ses jugements n'étaient plus que d'insultantes fictions, lorsque ce peuple était composé, selon la parole énergique de Scipion, des captifs qu'il avait ramenés lui-même enchaînés en Italie. C'était encore une fiction que cette loi Oppia qui limitait la dépense des femmes dans leur parure, et qui fut abrogée, malgré l'éloquente invective de Caton. La censure de l'énergique réformateur fut une suite d'efforts aussi vains pour arrêter, par un ensemble de mesures sévères, la décadence des mœurs. Des lois contre la brigue, contre l'accumulation des fortunes dans les mains des femmes, contre le luxe de la table, l'expulsion des rhéteurs et des sophistes grecs, témoignèrent à la fois de la perspicacité de Caton à découvrir les causes du mal, et de son impuissance à les détruire. Il reste aussi de cette lutte courageuse le souvenir de l'inflexible activité du réformateur, de son acharnement à poursuivre les coupables, à épurer le sénat, à confondre ses accusateurs. Il voulait ramener les temps anciens de la république, et par ses passions, comme par ses vertus, il en était la vivante image. En même temps que lui et après lui quelques citoyens illustres essayaient de réformer la république par des moyens plus doux et surtout par leur exemple. Conciliant dans leurs mœurs ce qui divisait la cité, ils alliaient à l'antique intégrité le goût des lettres grecques et la douceur des temps nouveaux. Mais l'incura-

ble abaissement du peuple les rejeta bientôt dans le parti aristocratique, et les Gracques trouveront en eux leurs plus fermes adversaires.

Au moment où les Gracques arrivèrent au pouvoir pour y prendre en main la cause des pauvres, Rome venait de réprimer énergiquement la première révolte de la classe misérable, sur laquelle portait tout le poids de la civilisation antique. L'esclavage n'a jamais donné le loisir à ceux qui asservissent et exploitent leurs semblables, qu'au prix de la sécurité perdue. Rome avait poussé la servitude à ses dernières limites, tant par le nombre effrayant des esclaves que par la dureté inouïe des maîtres. Traité comme un véritable instrument de travail, vendu ou abandonné lorsque la vieillesse ou la maladie l'ont brisé, l'esclave romain ne diffère de la bête de somme que par un sentiment plus vif de ses souffrances. Tandis que l'esclave corrompu des villes arrive par ses vices mêmes à l'affranchissement et quelquefois à la fortune, l'esclave laborieux des campagnes sert d'engrais au champ qu'a fécondé son travail. Ce fut à Enna en Sicile, que les quatre cents esclaves d'un riche citoyen se soulevèrent et entraînèrent après eux plus de soixante mille hommes échappés de la chaîne. Ils battirent quelques préteurs et se trouvèrent bientôt près de deux cent mille. Des ravages inouïs montrèrent bientôt que la victoire de ces malheureux eût été un fléau pour le monde, parce qu'après tout ils valaient moins que leurs maîtres. Rome n'eut qu'à s'occuper sérieusement de cette guerre pour la terminer. Tout ce qui résista fut tué; tout ce qui se rendit, périt dans les supplices.

Cette année même, Tibérius Gracchus, fils du pacificateur de l'Espagne, fut élevé au tribunat. Dans cette famille, privée de bonne heure de son chef, la mère avait tout fait et le génie de ses fils fut en partie son œuvre. Cette femme supérieure mit dans l'éducation de ses enfants tous ses soins et tout son orgueil ; elle avait réussi. Jeune encore, Tibérius s'était attiré, par sa conduite à l'armée, la considération publique, et par ses idées de réforme les sympathies du peuple. L'impression profonde que fit en lui le contraste de la campagne déserte et de la ville populeuse et affamée, décida de sa vie. Il avait entrevu en même temps le mal qui tuait la république et le moyen par lequel il espérait la sauver. Porté au tribunat par le peuple, il s'entoura de sages conseillers et d'habiles légistes et proposa une loi agraire, semblable à celle que Licinius Stolon avait jadis inutilement arrachée à l'aristocratie : « Que personne ne possède plus de cinq cents arpents de terres conquises; que personne n'envoie aux pâturages publics plus de cent têtes de gros bétail ou plus de cinq cents têtes de petit ; que chacun ait sur ses terres un certain nombre d'ouvriers de condition libre. » Créer de nouveaux propriétaires, restreindre les pâturages et restaurer l'agriculture, faire vivre en Italie par le travail la population libre que la concurrence des esclaves dans les campagnes renvoyait sans ressources à Rome, tel était le but de ces mesures intelligentes et salutaires, mais inexécutables dans l'état actuel de la république. Tibérius connaissait son temps et avait adouci sa loi pour en assurer le succès. « Les détenteurs des terres publi-

ques garderont deux cent cinquante arpents pour chacun de leurs enfants mâles, et recevront une indemnité pour les dépenses faites par eux sur le fond qui leur sera ôté. Ce que l'État aura ainsi recouvré sera distribué aux citoyens pauvres par des triumvirs qu'on changera tous les ans. Ces lots inaliénables ne devront au trésor aucune redevance. » On comprend ce que cette loi, même adoucie, soulevait de résistance et d'objections. Ces terres, usurpées par les grands, étaient devenues par transmission, par vente ou par échange, de véritables propriétés, garanties par le droit commun. La recherche devait en être difficile, l'expropriation laborieuse, alors même qu'on s'y serait prêté de bonne foi. Que serait-ce, au milieu des luttes soulevées par l'intérêt personnel et par l'esprit de parti ? Enfin, cette réforme n'avait pas de base, en ce qu'elle supposait l'existence d'un peuple désireux et capable d'aller cultiver des terres et vivre de son travail, tandis que cette foule aimait mieux Rome avec toutes ses misères, que l'indépendance au prix du labeur et de l'honnêteté.

L'éloquence de Tibérius ne pouvait rien contre cette situation désespérée de la république. Les riches gagnèrent son collègue Octavius, qui opposa son veto à la loi agraire. L'indignation égara Tibérius, qui, en supprimant les adoucissements de sa loi, en fit une déclaration de guerre. Octavius persista, et Tibérius suspendit à son tour, par son veto, les fonctions de tous les magistrats et la vie de la république. C'est ainsi que dès le début toute tentative de réforme amenait une révolution. Tibérius fit voter par le peu-

ple la déposition de son collègue, et la loi passa. Le sénat n'en arrêta plus l'exécution, sachant qu'elle rencontrerait des difficultés insurmontables. Nommé commissaire pour l'application de cette loi avec son frère et son beau-père, Tibérius s'épuisait à vaincre tous ces obstacles, et entretenait, par le partage des trésors d'Attale entre les nouveaux colons, sa popularité languissante. Le temps de son tribunat venait d'expirer, il en brigua un second. La résistance des riches amena une collision sur la place publique; le bruit courut que Tibérius voulait se faire proclamer roi; le sénat feignit de s'en émouvoir, et Scipion Nasica sortit, malgré le consul, pour aller combattre le tyran. Quelques hommes résolus, suivis de leurs esclaves, suffirent pour mettre en fuite la foule qui représentait le peuple romain, et pour tuer Tibérius; mais la révolution qu'il avait commencée ne mourait pas avec lui.

Le sénat respecta l'inexécutable loi de Tibérius, tout en condamnant les partisans du tribun à la mort ou à l'exil. Le tribunat de Carbon fut pour l'aristocratie un nouveau sujet d'inquiétude; il fit adopter le scrutin secret pour le vote des lois; il proposa une autre loi qui permettait aux tribuns d'être continués dans leur charge, légitimant ainsi la tentative qui avait coûté la vie à Tibérius, mais Scipion Émilien fit rejeter cette proposition. Ce grand citoyen, qui sentait aussi vivement que les réformateurs les dangers de la république, voyait plus clairement qu'eux combien le peuple était incapable de la sauver. Il témoignait ouvertement le mépris que lui inspirait cette multitude;

il lui préférait les Italiens et songeait à les introduire dans la cité. Il périt d'une mort violente; mais les tribuns héritèrent de sa pensée et unirent désormais la cause du peuple de Rome à celle de l'Italie.

Tibérius avait un frère qui s'annonça bientôt comme son vengeur. Ce jeune homme, plein d'ardeur et d'ambition, d'une éloquence plus touchante et plus enflammée que celle de son frère, apportait de plus que lui dans la lutte une popularité toute faite, un nom déjà consacré par une mort glorieuse. Sa première loi contre ceux qui avaient banni des citoyens sans jugement jeta dans l'exil les persécuteurs des partisans de Tibérius. Une série de lois vint ensuite, qui confirmaient et développaient la pensée de son frère. Des distributions de blé à prix réduit, la gratuité des fournitures faites au soldat, l'établissement d'une sorte d'octroi sur les importations de luxe; des colonies et des travaux publics pour permettre aux pauvres d'attendre la lente exécution de la loi agraire, portèrent à leur comble la popularité du tribun et les appréhensions de l'aristocratie. Ce n'était pour Caïus que le commencement de son œuvre : il fit changer le mode du vote dans les assemblées par centuries; l'ordre dans lequel leurs voix étaient recueillies fut désormais fixé par le sort. Il confirma encore par une loi l'inviolabilité du citoyen romain, et transféra les jugements aux chevaliers, cherchant ainsi à les opposer au sénat pour les rattacher au peuple. Enfin, il demanda, pour ceux qui jouissaient du droit latin, le droit de cité et pour l'Italie entière, le droit de suffrage. Devenu ainsi le protecteur de tous les opprimés, Caïus voulut étendre

sur tout le monde romain son influence réparatrice et confondre tous les intérêts lésés dans une revendication commune. Il protégeait les provinciaux contre les exactions; il sauvait du pillage des publicains l'Espagne et l'Asie; il faisait changer le mode de distribution des provinces; il voulait relever Capoue, Tarente, Carthage elle-même; en un mot, il voulait changer le génie de la république, la rendre en tout humaine et équitable, la sauver en l'épurant.

Cependant il faut quelque chose de plus que la volonté d'un réformateur pour accomplir une révolution. Caïus, entouré de magistrats, d'artistes, d'ambassadeurs, avait une cour; mais il n'avait d'autre appui matériel que la foule confuse et timide qui avait laissé tuer son frère : c'était un roi sans armée. Et, pourtant, telle était la prudence habituelle du sénat, qu'il voulut avant tout détruire une popularité qu'il pouvait ouvertement braver. Un tribun fut suborné pour dépasser Caïus en propositions populaires et pour le faire paraître rétrograde à son tour. Ce grossier stratagème eut prise sur une plèbe, indigne d'un tel défenseur. La popularité de Caïus était déjà chancelante; une absence de trois mois, employée à fonder une colonie à Carthage, suffit pour le faire oublier. A son retour, il ne put même pas obtenir un troisième tribunat. Le consul Opimius annonça hautement l'abrogation des lois de Caïus et occupa le Capitole avec des forces régulières. Caïus se retrancha sur l'Aventin. Abandonné comme son frère, il périt comme lui, pour un peuple incapable de le comprendre et de le soutenir; mais il laissa le grand souvenir d'une haute intelligence ap-

puyée sur un noble cœur et vaincue avec gloire dans une lutte inégale.

III. Marius. — Guerre sociale.

C'est la faiblesse ordinaire des partis de croire terminées par la mort d'un homme des révolutions qui naissent de l'état des choses. La noblesse, ayant triomphé des Gracques, se crut délivrée de tout danger, et après une courte tentative de réforme, les désordres de l'administration reprirent leur cours. Ils furent portés à leur comble pendant la guerre de Jugurtha, que nous allons rapidement retracer, et dans laquelle nous verrons s'élever un successeur des Gracques plus redoutable qu'eux, puisqu'il poursuivra le même dessein avec moins d'intelligence et moins d'honnêteté.

Le royaume des Numides n'avait plus pour Rome aucune raison de subsister comme État indépendant après la ruine de Carthage. Cette ruine même l'avait accru : l'agriculture et le commerce commençaient à l'enrichir et à le rendre digne à son tour de tenter l'ambition des Romains. L'occasion de s'en emparer ne se fit pas longtemps attendre. Le fils de Massinissa, Micipsa, avait élevé avec ses enfants l'un de ses neveux, Jugurtha. Ce jeune homme servit quelque temps devant Numance, et les Romains estimaient son courage; les Numides adoraient en lui les qualités de leur race, un mélange redoutable de ruse et d'audace, une infatigable souplesse de corps et d'esprit. Micipsa, qui le craignait pour ses fils, lui légua le tiers du royaume. Jugurtha ne tarda pas à se défaire de

l'un des fils de Micipsa, et il assiégeait l'autre quand les Romains intervinrent dans le débat. Deux ambassadeurs du sénat se firent acheter et laissèrent Jugurtha terminer la guerre par la mort de son rival. L'indignation fut vive à Rome, et une armée fut envoyée en Afrique. Calpurnius Pison, qui commandait l'expédition, se fait acheter à son tour et revient sans avoir rien fait. Le peuple s'émut enfin de cette corruption qui réduisait les armes romaines à l'impuissance, et, par le conseil des tribuns, Jugurtha, qui prétendait toujours rester en paix avec la république, fut sommé de venir se justifier au Forum. Il vint à Rome, parut devant le peuple, protégé par un tribun vendu, et, dans Rome même, fit assassiner un descendant de Massinissa, qui réclamait devant le sénat le trône de Numidie ; puis il quitta Rome, après s'être joué en face du peuple romain. Un nouveau général fut envoyé, et cette fois, la corruption ou l'ineptie alla si loin que l'armée romaine entourée passa sous le joug. Il fallut en finir, et le sénat chargea de la guerre un général probe et habile, Cécilius Métellus. Le rétablissement de la discipline dans l'armée, une guerre méthodique, qui faisait tomber les unes après les autres les places fortes du pays, réduisirent Jugurtha à demander la paix. Après lui avoir fait livrer ses trésors, ses éléphants, ses armes, Métellus demanda au Numide de se livrer lui-même. C'était la politique dont on avait usé avec Carthage : elle eut ici le même effet, et poussa Jugurtha à faire une résistance désespérée. Métellus poursuivait la guerre avec une cruauté furieuse, quand il apprit qu'un de ses lieutenants

venait d'être nommé consul et chargé par le peuple romain du gouvernement de la Numidie.

Ce lieutenant était Marius. Citoyen d'Arpinum, client de Métellus, amené par lui à Rome et, grâce à lui, nommé tribun, il avait déjà montré dans cette charge l'âpreté de son caractère et la tendance de sa politique. Réconcilié avec son protecteur, qu'il avait failli faire jeter en prison, emmené par lui comme lieutenant en Numidie, il était venu à Rome, au temps des comices, accuser son général et demander au peuple son héritage. C'est qu'il se sentait né pour être chef de parti et pour agiter la république; c'est qu'il haïssait dans la noblesse la supériorité de l'éducation et de la fortune, et qu'il était poussé dans le parti populaire par ses rancunes autant que par son ambition. Le nouveau consul fit entrer dans l'armée, par une importante innovation, les prolétaires de Rome, les pauvres, qui n'étaient pas admis, avant lui, au service des légions. Mais la classe moyenne avait disparu, et il fallait cependant recruter l'armée. Ce que seront ces nouveaux soldats, qui n'ont plus que le camp pour patrie, on le devine : uniquement attachés au drapeau, au service du général, ils n'ont pas les scrupules des citoyens qui composaient les anciennes armées, ils sont prêts à seconder les révolutions, en attendant le jour où ils en feront eux-mêmes. Ce fut avec cette armée, contenue d'ailleurs et fortifiée par une discipline terrible, et en même temps gagnée à son chef par une libéralité sans bornes, que Marius vint terminer la guerre de Numidie. Il avait Sylla pour questeur; lui-même avait servi avec Scipion Émi-

lien. C'est ainsi que la fortune se plaisait à mêler dans les camps ces grands hommes qui se retrouvaient, plus tard, face à face dans les troubles de la cité.

Marius trouvait unis contre Rome Jugurtha et le roi de Mauritanie, Bocchus. Il poussa la guerre avec vigueur, prit des villes, des forteresses réputées imprenables, et réduisit Jugurtha aux dernières extrémités. Le roi des Maures, effrayé de sa situation et craignant la vengeance des Romains, n'eut pas besoin d'être vivement pressé pour livrer son allié Jugurtha au questeur de Marius. Le Numide vaincu parut à Rome, au triomphe de Marius, et mourut de faim en prison.

Une invasion qui menaçait alors l'Italie prolongea l'influence du vainqueur de l'Afrique, en rendant son secours nécessaire à la république. Des peuples qui habitaient le bord de la mer Baltique, les Cimbres et les Teutons, s'ébranlèrent vers le midi, vinrent dévaster l'Illyrie et tournant les Alpes par l'Helvétie, se répandirent dans la Gaule. Parvenus aux bords du Rhône, ils retrouvèrent l'empire romain, dont ils avaient déjà rencontré les frontières du côté de la Macédoine. Ils demandèrent des terres au gouverneur de la province romaine, qui alla les attaquer et fut vaincu. Son successeur Cassius essuya une défaite plus grave encore ; mais les barbares s'arrêtèrent dans leur invasion et laissèrent le consul Cépion châtier leurs alliés. L'année suivante, Cépion partagea le commandement avec son collègue Manlius, et les deux armées romaines furent exterminées dans leurs camps. De plus de cent mille hommes, dix seulement échappèrent, et parmi eux le jeune Sertorius, déjà distingué par le

courage et par la ruse. Ce désastre ouvrait l'Italie aux barbares, mais ils se détournèrent pour un temps vers les Pyrénées.

Ce fut dans cette situation que Marius, nommé quatre ans de suite consul, vint prendre la direction de cette guerre. D'immenses travaux, le maintien d'une discipline rigoureuse, d'heureuses modifications dans l'ordonnance des troupes, et par-dessus tout l'énergie presque sauvage du nouveau général, raffermirent les légions qu'avaient démoralisées tant de défaites. Quand les Ambrons et les Teutons, détachés des Cimbres, vinrent offrir la bataille à Marius, campé près d'Aix, dans la province romaine de la Gaule, il refusa de combattre, et habituant son armée à la vue des barbares, il la força d'endurer longtemps d'irritants outrages. Enfin le manque d'eau fit sortir les Romains de leurs retranchements. La bataille, engagée avec fureur, se termina par un massacre : tout fut tué; les femmes, qui suivaient les barbares, se défendirent jusqu'à la mort, et le champ de bataille, engraissé d'un nombre infini de cadavres, rappelle encore, par son nom de Pourrières, cette extermination de tout un peuple. Les Cimbres, qui avaient déjà refoulé Catulus au delà du Pô, furent à leur tour anéantis dans les plaines de Verceil par les armées de Catulus et de Marius réunies. Cette prodigieuse effusion de sang sauvait Rome et donnait à l'ambition de Marius de nouveaux titres et un nouvel élan.

Ce n'étaient pas les attaques du dehors que la république avait le plus à redouter : elle portait en elle-même ses causes de destruction, et au-dessous d'elle

s'agitait de nouveau cette foule d'esclaves, alternativement soulevée par des cruautés et comprimée par des supplices. Les complots succédaient aux complots; et, dans ce monde servile, aigri par tant de souffrances, le moindre mouvement mettait tout en feu. En Campanie, un homme perdu de dettes arma ses esclaves pour résister à ses créanciers; il fut vaincu, mais la révolte gagna la Sicile, qu'une guerre semblable avait déjà inondée de sang. Salvius, puis Athénion, dirigèrent la résistance, livrèrent des batailles, battirent des préteurs, et ne furent vaincus que par une armée consulaire. Le petit nombre de captifs que l'on avait réservés pour les jeux du Cirque se déroba au supplice par une mort volontaire; et il ne resta de ce grand soulèvement que des lois plus oppressives encore, comme si l'exagération de l'injustice pouvait guérir les maux dont l'injustice est la cause.

A Rome, la place publique était ensanglantée par les indignes héritiers des Gracques, les Saturninus et les Glaucia. Soutenus par les ressentiments des Italiens qu'irritait l'ingratitude de Rome, les tribuns eurent encore un instant de pouvoir, dont ils usèrent pour ressusciter les lois des Gracques sur les distributions de blés et de terres, demandant, pour chacun des vétérans de Marius, cent arpents de terres, et pour Marius lui-même le droit de faire trois citoyens dans chaque colonie. La duplicité de Marius, qui soutenait tour à tour le sénat, les Italiens et le peuple, révoltait tout le monde. Cet esprit inculte confondait la ruse avec la politique, et prenait la fourberie pour l'habileté. Abandonné un instant par les Italiens, qu'éloi-

gnaient périodiquement de la ville les travaux de la campagne, Saturninus fut assiégé dans le Capitole par Marius lui-même, pris et mis à mort avec les siens. Odieux à tous les partis, et ramené par les dégoûts de la politique au désir de la guerre, Marius alla voyager en Asie, où Mithridate menaçait déjà les Romains.

Les indignes violences de Saturninus n'avaient fait qu'accroître les difficultés de la situation; l'honnête fermeté de Livius Drusus ne put réussir à les surmonter. Il voulait rendre au sénat les jugements, mais introduire trois cents chevaliers dans le sénat, blessant ainsi à la fois chevaliers et sénateurs. Il voulait donner aux pauvres des terres en Italie, et aux Italiens le droit de cité : ce qui menaçait à la fois les pauvres dans la valeur vénale de leurs suffrages, et les Italiens dans la propriété de leurs terres. La résistance que ces lois réparatrices soulevaient de toutes parts montre mieux que tout le reste que ces intérêts contraires ne pouvaient être conciliés par la légalité. Drusus fut mortellement frappé dans la foule par une main inconnue. Tous ces réformateurs pacifiques mouraient d'une mort violente; et la guerre civile, à laquelle conduisaient fatalement leurs plus sages tentatives, les dévorait les premiers.

La patience des alliés était à bout. Opprimés dans leurs cités par les plus humbles des magistrats de Rome, insultés, frappés de verges pour les causes les plus futiles, ils voyaient leur honneur et leur vie à la merci des citoyens romains, eux qui remplissaient les armées et qui avaient tant fait pour la grandeur de la

république. Comme les anciens plébéiens, ils supportaient des charges et n'avaient point de garanties. Sans cesse ils tentaient d'entrer dans la cité, d'acquérir, à force de patience et de ruse, ce titre de citoyen qui résumait tous les droits nécessaires à la sûreté et à la dignité de la vie. Ils venaient habiter dans Rome et essayaient d'y faire oublier leur origine. Mais toutes les fois qu'un de leurs défenseurs succombait, une loi de vengeance chassait les Italiens de la cité. Et d'ailleurs, ces tribuns, qui leur promettaient le droit de cité, leur imposaient en retour d'énormes sacrifices. Il fallait recevoir à titre de colons les pauvres de Rome, faire un domaine à ceux qui vivaient de la vente de leurs votes et que l'extension du droit de suffrage allait ruiner. Ils comprirent enfin l'inutilité de leurs ruses et de leurs prières et revendiquèrent leur droit par l'épée. Rome, réduite à reconquérir l'Italie, put se croire un instant revenue aux premiers siècles de son histoire; mais d'imprenables colonies se maintenaient fidèles et menaçantes au milieu de l'insurrection générale, et la fortune ordinaire de Rome la fit triompher de ceux-là mêmes auxquels elle avait dû si souvent la victoire.

Les Étrusques, qui craignaient par-dessus tout les colons envoyés de Rome; les Ombriens, que Marius avait favorisés, les Latins et les Gaulois restèrent fidèles à la république. Mais les races les plus belliqueuses de l'Italie, les Marruccins, les Vestins, les Péligniens, les Lucaniens, les Apuliens, tous les débris de l'ancienne race samnite, et, à la tête de la ligue, les Marses, si estimés dans les armées romaines,

échangèrent des otages en signe d'alliance et envoyèrent au sénat une députation qui ne fut pas même entendue. Les alliés s'étaient donné une capitale, Corfinium, un sénat de cinq cents membres, douze préteurs et deux consuls, qui, se partageant une armée de plus de cent mille hommes, devaient attaquer Rome au nord et au midi. Le Marse Pompédius Silo était le chef du soulèvement; il devait entraîner les Ombriens et les Étrusques, et marcher sur Rome par la Sabine; son collègue devait envahir le Latium. Rome leur opposa des forces considérables, sous le commandement des consuls Jules César et P. Rutilius, et la guerre commença. Asculum avait éclaté avant l'heure et massacré tous les Romains qui se trouvaient dans ses murs. La guerre fut d'abord favorable aux révoltés. Les consuls et leurs lieutenants éprouvèrent coup sur coup des défaites; plusieurs villes furent prises; les alliés restés fidèles furent ébranlés; et Rome inquiète, armant jusqu'aux affranchis, reçut parmi ses défenseurs des Numides et des Gaulois.

La mort d'un consul et d'un proconsul, suivie de revers nombreux, fit enfin donner à Marius le commandement de toute l'armée. Il aimait mieux temporiser que combattre. Son origine italienne, l'appui qu'il avait toujours prêté aux Italiens, rendaient sa position difficile. Il la trouva bientôt insupportable et se démit du commandement, laissant à Sylla l'occasion de faire de grandes choses. Pendant que Cnéius Pompée prenait Asculum en flammes, pendant que Sylla emportait Herculanum et Pompeï et battait le Samnite Cluentius, Rome divisait à propos ses enne-

mis, en conférant par la loi Julia le droit de cité à tous les alliés demeurés fidèles, et en leur accordant soixante jours pour venir se faire inscrire par le préteur. La guerre était concentrée dans l'Apennin. Pompédius Silo, abandonné par son peuple que la loi Julia avait pacifié, appela les esclaves à la liberté, et, transférant à Bovianum, puis à Æsernia, le centre de l'insurrection, était décidé à lutter jusqu'à la mort. Cet homme énergique fut tué dans l'Apulie, et il ne resta bientôt plus de cette guerre qu'un petit nombre de villes révoltées et de bandes errantes. Toute l'Italie, à l'exception des Samnites et des Lucaniens, s'était volontairement soumise et avait reçu le droit de cité.

Huit ou dix nouvelles tribus avaient été formées avec les nouveaux citoyens; mais votant après les dernières tribus de Rome, qui déjà avaient peu d'influence, les tribus nouvelles étaient comptées pour rien. De là, de nouveaux griefs. Les alliés voulaient être répartis dans les anciennes tribus, et on leur répondait avec raison qu'ils auraient alors la majorité et gouverneraient à eux seuls la république. Ce résultat, qui ne révolte en rien la justice, telle qu'elle est conçue de nos jours, semblait odieux et sacrilége au peuple romain.

Marius appuyait les demandes des nouveaux citoyens, parce qu'il comptait sur leurs voix pour se faire donner le commandement de l'armée d'Asie contre Mithridate. Cette guerre lucrative et facile était, pour l'heureux général qui en serait chargé, une source certaine de gloire et de fortune. Sylla, nommé consul, y prétendait aussi, et Marius, pour l'emporter, eut re-

cours à la violence. Un tribun perdu de dettes envahit le Forum, tua le fils du consul, conduisit Sylla prisonnier chez Marius et fit voter au peuple la répartition des Italiens dans les anciennes tribus. Le premier vote de cette nouvelle assemblée chargea Marius de la guerre contre Mithridate. Mais Sylla, que Marius avait laissé partir, était allé haranguer six légions campées devant Nole, et les dirigeait sur Rome. Les partisans de Marius n'osèrent résister; lui-même s'enfuit. Sylla, maître de Rome, fit abroger les lois de Sulpicius et ôta aux plébiscites leur caractère obligatoire, puis laissa le peuple voter en toute liberté ; si bien que Cinna, partisan de Marius, fut nommé consul. Pour Sylla, il ne s'en inquiéta nullement et, s'éloignant avec ses légions, il alla faire la guerre à Mithridate.

IV. Sylla et l'armée.

C'est une nouvelle époque dans l'histoire de Rome. Nous voyons, pour la première fois, un homme politique porté au pouvoir par les assemblées et renversé par les légions. Nous en voyons un autre qui laisse, sans inquiétude, Rome au pouvoir de ses ennemis, parce qu'il a hors de Rome une armée sous ses ordres, et qu'il espère la ramener victorieuse. Tout cela ne nous apprend-il pas que le siége du pouvoir est décidément changé et que ce n'est plus au Forum, mais dans les camps, que les ambitieux doivent désormais se préparer à gouverner le monde romain ? Pour ne l'avoir pas compris à temps, Marius est vaincu ; il recueillait les voix sur la place publique, pendant que Sylla ha-

ranguait les légions devant Nole. Image frappante, qui nous montre, avec la cause de la défaite de Marius, l'esprit des temps nouveaux. Quant à la rivalité de ces deux hommes, elle vient de la différence de leurs idées plus encore que du choc de leur ambition. Marius, partisan du peuple, des Italiens, des chevaliers même contre le sénat, représente les intérêts qui finiront par l'emporter et par réformer les institutions ; mais il les représente avec les faiblesses d'un esprit étroit et inculte, d'un caractère mobile et cruel. Pour Sylla, il défend le sénat, les institutions antiques, le gouvernement de l'ancienne aristocratie. Chez lui aussi le caractère fait défaut, et il poursuit plutôt la satisfaction de ses passions que le succès de ses idées. Mais eût-il réuni toutes les qualités d'un réformateur, qu'il eût échoué dans une œuvre contraire à l'esprit de son siècle. Marius, plus intelligent et maître de lui-même, eût pu jouer le rôle de César ; Sylla, vertueux, n'eût jamais été qu'un Brutus ; mais tous deux avaient un fonds dominant d'ambition aveugle et de passions vulgaires, et déchirèrent inutilement leur patrie.

Pendant que Sylla faisait la guerre à Mithridate, Rome achevait de lui échapper. Le nouveau consul Cinna demanda, comme Sulpicius, la répartition des Italiens dans les anciennes tribus et le rappel de Marius, qui errait en Afrique. Une bataille livrée dans la cité donna l'avantage aux anciens citoyens. Cinna, déposé et chassé, réunit quelques troupes et fut rejoint par Marius en Étrurie. L'exilé, devenu sombre et menaçant, poussa vivement la guerre ; bientôt Ostie fut prise et Rome serrée de près. Après un engagement

indécis près de la porte Cœline, la ville fut livrée et inondée aussitôt du sang des nobles. L'Italie elle-même fut ensanglantée par de nombreuses vengeances. Ce brusque revirement laissait à découvert les partisans de Sylla. Cependant Marius, nommé consul sans élection, était dévoré d'inquiétudes. Les légions de Sylla, victorieuses en Asie, lui semblaient aux portes de Rome. Il se jeta dans la débauche, et la fièvre l'enleva en peu de jours. Cinna garda le consulat deux années et se nomma lui-même des collègues. La dictature était entrée dans Rome pour n'en plus sortir.

Peu importait à Sylla l'état dans lequel il retrouverait Rome, s'il était vainqueur en Asie. A son arrivée, l'Asie était en feu et inondée de sang romain. Cette riche province avait été pillée par ses gouverneurs et par ces compagnies de chevaliers romains auxquelles la république affermait les impôts. La levée de ces impôts était accompagnée d'exactions inouïes et d'odieuses cruautés. Le moindre délai accroissait l'impôt d'un énorme intérêt, quarante-huit pour cent. La saisie des biens et la vente des personnes, terme inévitable de toutes les poursuites, désolaient et dépeuplaient les provinces. Cette Asie corrompue, incapable de se défendre elle-même, appela à son secours l'Asie barbare, les tribus vagabondes et guerrières que l'habile roi de Pont, Mithridate, avait réunies sous son influence. Cet ambitieux, plein de patience, avait élevé en Asie, par des alliances, par des ruses, par des guerres obscures, une puissance redoutable qui l'enhardit à tenir tête à Rome elle-même. Il avait détrôné deux fois le roi que le sénat avait donné à la

Cappadoce; il envahit la Phrygie, et ne céda une dernière fois aux menaces de la république que pour se mieux préparer à la guerre. Il avait enfin commencé cette guerre en envahissant la province d'Asie, en forçant l'entrée du Pont-Euxin, en faisant massacrer en un jour, par les populations révoltées, tout ce que l'Asie contenait de Romains. Aussitôt il envoya en Grèce cent cinquante mille hommes qui firent révolter l'Attique, la Béotie et le Péloponèse, tandis qu'une autre armée prenait par le nord le chemin de la Macédoine et de l'Italie. Mais lui-même, restant en Asie, fut mal servi par ses lieutenants, qui allèrent hiverner dans Athènes.

Ce fut par le siége d'Athènes que Sylla commença la guerre. Le siége dura neuf mois, malgré l'horrible famine qui pressait les assiégés. La ville fut enfin emportée par surprise, et, pour la première fois, Athènes ne fut pas épargnée par un ennemi vainqueur. Le sang des habitants ruissela dans les rues. Les railleries que les Athéniens lui lançaient du haut des murs, aussi bien que la longueur du siége, avaient exaspéré Sylla. Le lieutenant de Mithridate, Archélaüs, évacua le Pirée, et occupa bientôt la Béotie avec cent vingt mille hommes. Quarante mille Romains écrasèrent à Chéronée cette multitude ; dix mille barbares à peine échappèrent. Mais bientôt Dorylaüs amena en Béotie quatre-vingt mille hommes, qui furent encore vaincus à Orchomène. Il était temps que Sylla terminât la guerre, car le collègue de Cinna, Valérius Flaccus, passait l'Adriatique avec une armée pour ravir à Sylla le fruit de ses victoires; mais l'anarchie était alors

partout. Cette armée laissa tuer le consul et accepta pour chef Fimbria, qui mena vigoureusement la guerre. Fimbria prit Pergame et aurait pris Mithridate, lui-même, si Lucullus, partisan de Sylla, ne l'eût laissé échapper. Le roi de Pont comprit que les Romains ne videraient leurs querelles qu'après sa défaite, et aima mieux traiter avec Sylla qu'avec l'inflexible ami de Marius. Sylla imposa au vaincu des conditions acceptables, pressé qu'il était d'en finir avec Fimbria et de revenir à Rome. Mithridate rendit ses conquêtes, livra sa flotte, les prisonniers, les transfuges, et paya deux mille talents. Sylla, vainqueur, n'eut qu'à se montrer au camp de Fimbria, pour que cette armée se joignît à la sienne; Fimbria se perça de son épée.

Sylla revint donc en Italie avec ses légions. La noblesse était pour lui, tandis que les Italiens soutenaient, contre l'homme qui avait terminé la guerre sociale, le jeune Marius et les consuls Carbon et Cinna. Mais les vétérans de Sylla n'avaient qu'à paraître pour défaire les nouvelles levées des consuls, et ce qu'il y avait en Italie de vieilles troupes passait sans peine à Sylla, par cet entraînement naturel qui livre les armées aux généraux vainqueurs. Une victoire près de Sacriport ouvrit Rome à Sylla, qui ne fit que la traverser pour aller battre Carbon en Étrurie. Ce dernier, vaincu, s'embarqua pour l'Afrique; Sertorius alla soulever l'Espagne; et les partisans de Marius ayant ainsi abandonné l'Italie, la guerre simplifiée continua entre l'aristocratie romaine, représentée par Sylla, et les Italiens, conduits par un Samnite, Pontius Télésinus.

Ce hardi général marcha sur Rome avec cinquante mille hommes. Il venait anéantir, disait-il « le repaire des loups ravisseurs de l'Italie. » Mais une bataille sanglante, qui dura un jour et une nuit, assura de nouveau la domination de Rome et l'obéissance des alliés.

Sylla était un réformateur. Il avait son idéal, sa constitution à établir, et il voulait lui faire place en écrasant d'avance tout ce qui pouvait en menacer l'existence. Il n'éprouvait aucun scrupule à tout détruire pour tout refaire, à décimer une génération d'hommes pour assurer le repos de la postérité. « Qu'aucun de mes ennemis n'espère de pardon, » avait dit Sylla au Forum; et l'effet suivit bientôt la menace. Rome n'avait pas encore vu de si longues et de si cruelles vengeances; le sang des huit mille prisonniers de la bataille livrée sous ses murs fut le premier versé, et bientôt vint s'y mêler celui d'un nombre infini de citoyens. Pour mettre un peu d'ordre dans ce massacre, Sylla fit publier chaque jour des listes de proscrits; et, comme toujours, les intérêts et les haines des particuliers y firent inscrire plus de noms encore que la raison d'État. Dans l'Italie, des peuples entiers furent exterminés ou vendus; et quand Sylla crut avoir effacé tous les obstacles et préparé à son œuvre de réforme un long et paisible avenir, il éleva de sa main sanglante le plus fragile des édifices.

Sylla voulut surtout concentrer le pouvoir dans les mains du sénat, et il employa pour y arriver le moyen le plus simple en apparence, en brisant tout ce qui était pour l'autorité du sénat un obstacle ou un contre-poids. Les comices par tribus n'eurent plus que le

droit d'élire les tribuns et les édiles; les comices par centuries ne purent voter que sur les lois proposées par le sénat. La censure, qui avait plusieurs fois épuré la curie, fut supprimée. Le veto des tribuns fut restreint aux affaires civiles; leur initiative leur fut ôtée. Accepter le tribunat, c'était renoncer pour l'avenir à toute autre charge. Les tribunaux furent formés exclusivement de sénateurs; huit préteurs, au lieu de quatre, les présidèrent. Mais cette assemblée elle-même, au profit de laquelle on renversait tous les pouvoirs, ce Sénat dut recevoir une foule de membres nouveaux et obscurs, des chevaliers enrichis, des soldats parvenus. Cette contradiction était une leçon pour le réformateur, forcé de créer une aristocratie factice pour lui donner le gouvernement. Sylla ne négligea rien pourtant pour assurer son œuvre contre l'effort des ambitieux; il enchaîna de mille manières ceux qui voulaient s'avancer dans les charges publiques, établissant entre elles un ordre, un intervalle, instituant contre les crimes d'État cette terrible loi de majeste qui fit, plus tard, répandre tant de sang : elle prévoyait et punissait les violences de la place publique, et surtout les menées séditieuses des généraux. C'est le châtiment de ceux qui ont violé les lois pour arriver au pouvoir, que d'avoir à leur tour une confiance puérile dans l'efficacité des lois, et de s'imaginer qu'ils retiendront leurs imitateurs par des liens qu'eux-mêmes ont si facilement brisés.

Il faut encore remarquer les vains efforts de ces hommes pour rétablir par les lois les mœurs et la religion qu'ils ont détruites par leur exemple. Sylla vécut

entouré des hommes les plus corrompus de son siècle, et il fit des lois protectrices de la sainteté des mariages, des règlements contre le luxe des festins. Il interdit le luxe des funérailles, et les siennes furent les plus magnifiques qu'on eût encore vues dans Rome. Lui, qui n'avait jamais adoré que lui-même, et qui avait dans sa fortune une confiance superstitieuse, il voulut rendre à la religion son empire sur les esprits, rebâtit le Capitole, augmenta le nombre des pontifes et des augures, et enlevant leur élection au peuple, leur conféra le droit de se compléter par cooptation. Il se donna enfin le plaisir d'abdiquer la dictature, et de paraître en simple citoyen sur le Forum. Dix mille esclaves devenus par lui citoyens, cent vingt mille vétérans enrichis des dépouilles des Italiens, le couvraient de leur reconnaissance contre la haine publique. Mais la débauche fit bientôt tomber en pourriture le corps de ce réformateur des mœurs. Il mourut rongé de vermine, et quelques années plus tard, il ne restait plus de lui que le souvenir d'une tentative insensée qui avait coûté bien cher à sa patrie.

V. Pompee.

Ce fut du gouvernement lui-même que vint la première attaque contre la constitution de Sylla. Le consul Lépidus voulut rétablir la puissance tribunitienne et relever la cause des Italiens. Il ne put rien pendant son consulat; mais, proconsul dans la province Narbonnaise et appuyé par le gouvernement de la Cisalpine, il souleva le nord de l'Italie et marcha sur

Rome. Les vétérans de Sylla étouffèrent une révolution qui menaçait leurs nouvelles propriétés. Lépidus, plusieurs fois vaincu, alla mourir en Sardaigne. Pompée, dont la fortune naissante avait inquiété Sylla, et que la mort du dictateur faisait chef d'un grand parti, pacifia la Cisalpine. Une guerre plus sérieuse appela bientôt Pompée hors de l'Italie. Au retour de Sylla, Sertorius était parti pour l'Espagne. Chassé une première fois de la Péninsule, il y était rentré plus fort. Le hardi et rusé soldat qui s'était distingué dans la guerre des Cimbres en pénétrant déguisé dans le camp des barbares, déploya, dans cette lutte contre des forces supérieures, une merveilleuse souplesse d'esprit, un mélange habile de prudence et d'audace. Il eut l'art d'intéresser les Espagnols à sa cause, et, sans cesser de leur parler en maître, il se fit passer pour un libérateur. Il tint longtemps Métellus en échec, se jouant de sa grande armée et la détruisant en détail. Il battit les secours qui arrivaient à ce lieutenant de Sylla, tandis que lui-même recevait dans son camp Perpenna, accompagné d'une armée italienne et des débris du parti de Marius. Maître à peu près de toute l'Espagne, Sertorius songea bientôt à menacer Rome, souleva l'Aquitaine et fit occuper les Alpes. Ce fut alors que Pompée fut envoyé contre lui. Sertorius infligea à ce jeune homme de rudes leçons, et l'eût complétement détruit sans le secours de Métellus. Rejeté en Gaule, Pompée laissa Sertorius disposer de l'Espagne. Celui-ci y avait établi un sénat romain composé d'exilés; n'y ayant pas admis d'Espagnols, il s'aliéna par degrés les habitants du pays.

Bientôt se formèrent des complots ; il les réprima durement, se laissa entraîner à des rigueurs impolitiques, et eût sans doute succombé dans cette lutte contre tout un peuple, si Perpenna lui-même ne l'eût assassiné pour hériter de ce pouvoir chancelant. Le meurtrier ne put résister longtemps à Pompée, se rendit, et fut mis à mort. Pompée employa une année à pacifier l'Espagne, qui avait repris goût à l'indépendance, et repassa en Italie. Il trouva sur son chemin les débris d'une armée d'esclaves qui vaincus en Italie tentaient de s'enfuir en Gaule, et les extermina. Cette heureuse rencontre lui permit de s'attribuer la fin de cette nouvelle guerre servile que plus de cent mille esclaves venaient de soutenir avec avantage contre les deux consuls de la république. Un aveugle désir de pillage et de vengeance avait perdu ces malheureux, que Spartacus, en les conduisant en Gaule, eût rendus à la liberté.

L'heureux général qui recueillait l'héritage de Sylla et qui semblait le continuateur de sa politique allait être forcé, par les circonstances et par l'opinion, à porter lui-même la main sur les institutions du dictateur. Une loi proposée par Pompée, appuyée par Crassus et par César, rendit d'abord au tribunat ses anciennes prérogatives. Bientôt, la scandaleuse affaire de Verrès força les sénateurs de céder à l'indignation publique et d'accepter une loi qui leur fit partager les jugements avec les chevaliers et avec les tribuns du trésor élus par le peuple. La plus grande part de cette victoire de l'ordre équestre sur le sénat revenait à un chevalier, originaire d'Arpinum, à Tullius Cicéron.

Ce brillant élève des Grecs avait déployé contre Verrès, accusé d'avoir pillé la Sicile, toutes les ressources de sa souple et abondante éloquence. Il effraya Verrès, qui se condamna lui-même à l'exil, et il fit rejaillir sur le sénat, qui avait assuré l'impunité à tant de coupables, l'indignation qu'excitait l'accusé. De là, entre les sénateurs et les chevaliers, ce partage des jugements qui ne pouvait sauver les provinces du pillage, mais qui assurait plutôt aux coupables des deux ordres l'appui d'une partie des juges. Un tribunal de sénateurs pouvait absoudre le gouverneur qui avait pillé une province, mais condamner les chevaliers qui avaient changé la levée des impôts en exactions odieuses. Un tribunal de chevaliers pouvait, au contraire, condamner le premier et absoudre les seconds. Quant à un tribunal mixte, il était à craindre que, par suite de concessions mutuelles, il ne condamnât plus personne. Aussi les désordres de l'administration provinciale ne pouvaient-ils aller qu'en croissant, jusqu'à ce qu'un pouvoir supérieur au sénat et aux chevaliers et désintéressé dans la question vînt la contrôler avec rigueur et efficacité.

Le peuple, auquel Pompée avait rendu le tribunat, les chevaliers qu'il avait replacés dans les tribunaux, furent d'accord pour seconder ses vues ambitieuses et pour lui donner l'occasion de faire de grandes choses. On lui confia toutes les forces et toutes les richesses de la république pour anéantir les pirates dont l'audace singulière, et jusqu'alors impunie, était une véritable insulte à la majesté du peuple romain. Rome n'avait pas remplacé les marines militaires qu'elle avait dé-

truites, et la mer était devenue le refuge de tous les proscrits et de tous les malfaiteurs du monde ancien. Leurs flottes nombreuses et bien équipées interceptaient les convois de blés qui nourissaient Rome, les vaisseaux marchands venant de l'Asie ; ils enlevaient sur les côtes des hommes libres qu'ils vendaient comme esclaves, pillaient dans leurs fréquentes descentes les ports mal défendus, les maisons de campagne, les temples des dieux. Ils avaient partout des ports, des arsenaux, des tours d'observation ; c'était une véritable puissance militaire, organisée au sein de l'empire romain, et ne pouvant être détruite que par un vigoureux effort. Pompée, investi d'un pouvoir sans exemple, put réunir assez de forces pour envelopper la Méditerranée d'un réseau de flottes et pour en finir, en trois mois, avec un ennemi si redouté. Il usa de sa victoire avec clémence et rendit son nom cher aux vaincus, soit qu'il obéît seulement à la douceur de son caractère, soit qu'il songeât à se ménager des alliés pour un prochain avenir.

La vie de Pompée fut longtemps un enchaînement d'heureuses rencontres et de faciles victoires. Mithridate avait attendu la mort de Sylla pour reprendre ses vastes projets contre la république. Il s'était allié avec le roi d'Arménie, Tigrane, avait envahi la Bithynie, battu un général romain, et n'avait été arrêté que par l'arrivée du proconsul de Cilicie, Lucullus. Enfermé entre la ville de Cyzique et l'armée romaine, Mithridate s'enfuit sur sa flotte et abandonna ses troupes, que Lucullus détruisit. Le roi fugitif dut bientôt quitter le Pont, envahi par le proconsul ; il se réfugia en Arménie, à la cour de son allié. Un ambassadeur romain

vint aussitôt demander qu'on livrât Mithridate à la République. Tigrane refusa et resta confondu en voyant Lucullus venir attaquer, avec moins de douze mille hommes, deux cent cinquante mille barbares. Cette bataille fut un massacre. Tigranocerte, emportée d'assaut, fut livrée au pillage. Une seconde bataille devant Artaxarta laissa Tigrane sans défense; mais l'armée de Lucullus, rassasiée de butin et fatiguée de victoires, força son général de revenir sur ses pas. Il avait emporté Nisibe, quand il apprit que Pompée venait lui enlever l'honneur de terminer la guerre. Lucullus, qui avait vu de près les misères de l'Asie et la cause des premiers succès de Mithridate, avait voulu protéger les habitants contre les pillages des publicains. Il avait réduit l'intérêt de l'argent à douze pour cent, interdit la vente des contribuables endettés envers le trésor. Les chevaliers l'en punirent en lui donnant Pompée pour successeur.

L'heureux héritier de tant de victoires fut reçu à genoux par Tigrane; mais, fidèle à l'ancienne politique de Rome, il ne renversa pas le roi d'Arménie, et, tout en le dépouillant, lui laissa quelques forces afin de ne pas délivrer le roi des Parthes du seul rival qui le pût contenir. Mithridate fuyait toujours. Pompée, sans le poursuivre, organisa le Pont en province, établit en Syrie et en Phénicie la domination romaine, véritable bienfait pour ces pays déchirés de guerres intestines; puis, passant dans la Judée, que les guerres civiles venaient aussi d'épuiser, il prit d'assaut le temple de Jérusalem et confia le pays à Hyrcan, qui dut payer tribut à la république. Pendant ces faciles succès, un

fils de Mithridate soulevait contre lui l'armée, que le vieux roi voulait conduire en Italie, et forçait son père à s'empoisonner. Pompée, maître absolu de l'Asie, y organisa les possessions du peuple romain, le Pont, la Cilicie, la Syrie et la Phénicie. Il distribua le reste à des alliés de Rome, et acheva de ce côté, selon l'expression de Plutarque, le pompeux ouvrage de l'empire romain.

Par un étrange contraste, Rome se dissout en même temps qu'elle recule les frontières de son empire, et nous voyons ses plus vastes conquêtes militaires correspondre à sa décadence la plus rapide. C'est pendant que Pompée dispose de l'Orient au nom de la république, qu'elle faillit être elle-même frappée au cœur par la plus misérable des conspirations. Les vétérans de Sylla n'avaient pas joui longtemps des dépouilles de l'Italie; la plupart étaient déjà pauvres et n'espéraient que dans une révolution. Mais leurs chefs avaient été ruinés encore plus vite; pressés par leurs créanciers, ils songeaient tous, selon l'énergique parole de Catilina, « à éteindre sous les ruines l'incendie qui dévorait leur maison. » Le véritable but de ce complot était de remplacer des richesses mal acquises, trop vite dissipées. Les auteurs et les complices du crime sortaient pour la plupart de la jeune noblesse; ils prétendaient se rattacher au parti populaire contre la domination des chevaliers, contre l'oppression des publicains. Leur chef était le plus décrié des Romains. On voit en Catilina comment une civilisation corrompue peut tourner exclusivement vers le mal les plus précieuses qualités d'une riche nature. L'énergie de l'âme,

la patience et la force du corps, la séduction de l'esprit, la constance dans l'amitié, étaient devenues, chez ce conspirateur, autant d'armes dangereuses tournées contre sa patrie. On n'a jamais connu ses projets politiques, si toutefois il songeait à tirer de sa victoire quelque chose de plus que des vengeances et des voluptés L'assassinat des deux consuls, le soulèvement de l'Italie, et en même temps une insurrection dans Rome, étaient les voies qu'il avait choisies pour arriver au gouvernement, dont on l'écartait par tous les moyens légaux. Cicéron était alors consul. Devenu, par l'absence de Pompée, le véritable chef du parti des chevaliers, il se sentait fort de leur appui et était décidé à vaincre Catilina et au besoin à l'attaquer le premier. Déjà des rassemblements armés inquiétaient l'Italie et l'on s'attendait à un mouvement dans Rome. Catilina, qui tenait à le diriger lui-même, s'obstinait à rester dans la cité, à venir au sénat. Il en fut enfin chassé par l'éloquente invective du consul, qui l'accabla de révélations et de menaces. et il alla se mettre à la tête des bandes révoltées de l'Étrurie. Avant d'en finir avec cette armée qui grossissait chaque jour, le consul eut le bonheur de trouver des preuves suffisantes pour frapper les complices que Catilina avait laissés dans Rome. Des lettres, adressées par les conjurés aux députés des Allobroges, furent livrées par ceux-ci à Cicéron, qui fit aussitôt condamner à mort, par le sénat, Lentulus, Céthégus et quelques autres. Ils furent exécutés le jour même. L'appui des chevaliers et l'imminence du danger avaient décidé le consul à cette énergique mesure, malgré la loi Sempronia qui per-

mettait à tout citoyen de prévenir la mort par un exil volontaire. Cicéron expiera plus tard cette salutaire violation de la loi; mais on ne considéra d'abord que la délivrance de la patrie, menacée de mort; et Cicéron, qui aimait la gloire, fut enivré par les applaudissements de ceux qu'il avait sauvés. L'armée de Catilina fut détruite; lui-même périt en combattant.

Revenant vainqueur de l'Orient au milieu de ces désordres, Pompée eût pu jouer le rôle de Sylla, s'il eût assez compté sur l'attachement de son armée et s'il eût osé s'en servir; mais il avait toujours espéré devenir légalement le maître de la république, et il faut dire à sa gloire qu'il y eût réussi s'il n'eût pas rencontré sur sa route un de ces hommes devant qui tout doit plier. A peine eut-il licencié ses légions et fut-il rentré dans Rome, qu'il put s'apercevoir qu'on le comptait pour rien. Il se retrouvait en face de Lucullus, qui lui reprochait de lui avoir dérobé le fruit de ses victoires, et qui demandait la discussion des actes par lesquels Pompée avait souverainement disposé, en Asie, des peuples et des territoires. On lui refusait des terres pour ses vétérans; on ne lui permettait le triomphe qu'après Lucullus et Métellus Creticus, le vainqueur des pirates. Enfin, le parti aristocratique ne négligeait rien pour faire durement expier à Pompée l'appui qu'il avait prêté aux chevaliers contre la constitution de Sylla. Un personnage respecté encourageait l'aristocratie dans ces rigueurs imprudentes : c'était l'austère Caton, en qui l'amour des mœurs antiques était nourri et fortifié par le culte exclusif du devoir et de la loi morale, tel que le commandait

la sévère doctrine des stoïciens. Cette grande âme, qui eût été la gloire et l'ornement d'une republique accomplie, poussait le Sénat à sa perte en se refusant, comme à des crimes, à toutes ces transactions qui font vivre et durer, au milieu des ambitions contraires, les sociétés corrompues. En repoussant Pompée, en refusant d'accepter son appui en échange d'honneurs qu'on eût pu lui voir porter sans les croire déchus, le parti aristocratique rejetait Pompée malgré lui-même parmi les ennemis du gouvernement et faisait de lui l'allié des ambitieux. En effet, Pompée entra, dès ce jour, dans une étroite association avec deux hommes qui, par des moyens bien différents, avaient su se créer dans Rome une puissante et durable influence.

D'immenses richesses, sans cesse accrues par des spéculations heureuses, avaient fait de Crassus un homme important dans l'État. Lui-même semblait ne compter que sur sa fortune pour établir et étendre son influence. Il prêtait volontiers aux ambitieux embarrassés et se faisait des créatures. Une armée d'esclaves, d'affranchis et de clients, rendait son appui précieux pour ces jours d'élections où le candidat élu était celui qui restait maître de la place publique. On l'accusait de favoriser le parti populaire; l'aristocratie l'avait même ouvertement soupçonné d'avoir été complice de Catilina. Il semble étrange que le plus riche des Romains se soit associé à des gens qui risquaient tout parce qu'ils n'avaient rien à perdre; mais peut-être était-ce sa fortune même qui lui avait fait rechercher l'amitié des conjurés, afin que leur succès ne causât point sa ruine. Quoi qu'il en soit, Crassus,

compromis du côté des grands, était devenu leur adversaire, et se fit avec empressement l'allié de Pompée contre l'aristocratie.

VI. César.

Tous deux s'associèrent un homme qui allait devenir leur maître, et dont l'ambition n'avait d'égal que son génie. Des mœurs dissolues, des dettes énormes, le mépris de la vie et l'amour effréné du plaisir, étaient des caractères communs à Jules César et à la jeunesse élégante de son temps; mais ce qu'il avait pour lui seul, c'était une activité merveilleuse qui lui permettait de faire face à tout; une audace et une fierté qui avaient imposé aux pirates eux-mêmes et qui étaient l'indice d'un grand avenir; cet orgueil aristocratique qui lui faisait répudier sa femme parce qu'elle avait été soupçonnée et ne devait pas l'être; et, en même temps, ce goût de la popularité qui le poussait à relever au Capitole les trophées de Marius, à s'endetter pour donner au peuple des jeux magnifiques, à défendre au péril de sa vie les complices de Catilina, à soutenir le tribun Rullus, qui voulait ressusciter les lois agraires; c'était, enfin, cet instinct politique qui était la lumière de son ambition et qui le guidait à travers tant d'écueils; qui lui enseignait l'art de se rendre à la fois cher au peuple et à la jeune noblesse, à Crassus, à Pompée, à tant d'autres, qui le serviront en croyant se servir de lui; qui lui fera demander, pour prix de son alliance, un gouvernement que d'autres auraient craint comme un exil, mais où il voyait une grande armée à

commander, une guerre laborieuse à entreprendre, et peut-être un jour, la république elle-même à conquérir.

Le premier effet de l'association de ces trois hommes fut de porter César au consulat. A peine élu, il propose une loi agraire : les terres du domaine public devaient être affermées aux pauvres, et, si elles ne suffisaient pas, l'argent rapporté d'Asie par Pompée devait être employé à en acheter pour les nouveaux colons. Rien ne put empêcher cette loi de passer, ni l'opposition courageuse de Caton, chassé plusieurs fois de la tribune, ni celle du collègue de César, le consul Bibulus, qui, déclarant fériés tous les jours de l'année, essayait vainement de suspendre les affaires publiques. Tout en paraissant agir dans l'intérêt commun de l'association, César savait bien que le peuple devait reporter sur lui seul toute sa reconnaissance ; il s'attacha encore les chevaliers en faisant résilier le bail qui leur avait affermé à trop haut prix les impôts d'Asie. Enfin, à la fin de son consulat, il se fit donner par le peuple, avec le consentement des alliés, le gouvernement de la Gaule cisalpine et de l'Illyrie pour cinq ans, avec trois légions. Le sénat, se reconnaissant vaincu, y joignit la Gaule transalpine et une quatrième légion. Avant son départ pour l'armée, César eut le temps de voir le tribun Clodius, élu par son influence, éloigner de Rome Cicéron et Caton, seuls appuis de l'aristocratie menacée. Caton fut chargé par le peuple de missions lointaines, et Cicéron fut condamné à l'exil pour avoir violé la loi Sempronia et mis à mort des citoyens romains. Pompée et Crassus restaient donc maîtres de Rome, pen-

dant que César, plus habile, allait se rendre maître d'une armée.

La conquête des Gaules fut la rude école où César, tout en se formant pour l'avenir une armée invincible, apprit à soutenir toutes les chances de la guerre, à risquer à propos sa vie, à ne se laisser rebuter par aucun obstacle. Ces populations mobiles et guerrières, qu'il décima pendant neuf années, ne purent décourager par leur résistance acharnée, par leurs complots continuels, par leurs soudaines révoltes, l'infatigable général, qui courait sans cesse des Alpes à la Manche, du Rhin à l'Océan, en renversant tout devant lui. L'habileté avec laquelle César profita des divisions de ce malheureux pays, où l'influence des druides luttait contre celle des guerriers, où les peuples, jaloux les uns des autres, ne s'unissaient que pour un instant contre l'étranger, est digne du politique qui avait déjà si adroitement fait tourner les divisions de sa patrie et les rivalités des ambitieux au profit de sa grande fortune. On reconnaît dans le passage du Rhin, dans l'invasion de la Grande-Bretagne, dans l'attaque hardie qui dégagea le camp de Q. Cicéron, dans ce siége d'Alesia où César, pressant une ville et pressé lui-même par une grande armée, écrasa la Gaule entière, d'un seul coup, l'audacieux génie qui sait se hasarder à propos avec l'espérance héroïque de terminer glorieusement les plus aventureuses entreprises. Et cette douceur habile envers la Gaule définitivement soumise, ces ménagements inaccoutumés qui gagnent les vaincus jusqu'à les faire servir dans l'armée du vainqueur, ne sont-ils pas le digne couronnement de cette guerre

laborieuse où César a justifié son ambition et montré ses titres au gouvernement de l'ancien monde?

Pendant que César s'élevait ainsi dans l'opinion, le seul homme qui pût devenir son rival usait ses forces dans les luttes sans gloire du Forum. Clodius, qui n'était d'abord que l'instrument de Pompée, était devenu si incommode et si odieux, que Pompée, uni contre lui à l'aristocratie, fit rappeler Cicéron. Aux bandes de Clodius celui-ci opposa les gladiateurs de Milon, et l'histoire intérieure de Rome ne fut plus qu'une suite de luttes à main armée, sans but et sans résultat. Lorsque l'association eut été renouvelée, pendant un hiver que César vint passer à Lucques, Crassus voulut, à l'exemple du conquérant des Gaules, accroître son influence par la guerre. Il se fit donner la Syrie pour province, et tâcha de traiter les Parthes comme César traitait les Gaulois. Il avait les rois voisins pour alliés, une belle armée; mais il lui manquait le génie, que rien ne remplace. Il fit faute sur faute, rendit les offres de ses alliés inutiles, choisit pour combattre un pays désavantageux, présenta ses légions aux traits d'une cavalerie insaisissable, et, se livrant lui-même à l'ennemi, qui lui offrait de traiter, termina par une mort sans gloire une guerre stérile et meurtrière. Il laissait Pompée et César en présence; il n'avait plus d'ailleurs aucun rôle à jouer dans cette lutte suprême et n'eût fait qu'embarrasser la scène où allaient se débattre ces grands intérêts.

Rome continuait à être ensanglantée par les plus misérables querelles. L'aristocratie, fatiguée de tant de désordres et inquiétée par la puissance croissante de

César, résolut de rattacher Pompée à ses intérêts, et de remettre en ses mains la république. C'est ainsi que la situation devenait chaque jour plus claire et que, par cela seul qu'il était le rival du représentant de l'aristocratie, César allait devenir l'allié du peuple, l'héritier des Gracques et de Marius. Pompée, nommé seul consul avec l'appui de Caton, et débarrassé de Clodius, tué par Milon, put rétablir un peu d'ordre dans Rome, et aussitôt, pensant que la lutte entre César et lui était inévitable et prochaine, il fit élever au consulat un ennemi du conquérant des Gaules, Marcellus. Celui-ci, avant même que les pouvoirs de César fussent expirés, proposa au sénat son rappel; mais le tribun Curion, gagné par César, demanda qu'appliquant la même mesure à Pompée, on lui ôtât son proconsulat et ses légions. Le sénat se contenta de demander à chaque proconsul une légion pour la Syrie. César, à qui Pompée avait confié pour la guerre des Gaules une de ses légions, dut en renvoyer deux. Marcellus les garda dans Capoue et continua à demander au sénat le rappel de César. Le sénat finit par l'accorder. Les tribuns, qui s'y étaient inutilement opposés, s'enfuirent alors au camp de César, comme s'ils mettaient sous sa protection leur inviolabilité menacée. César était déjà prêt à envahir l'Italie, pendant que Pompée, chargé par le consul de la défendre, cherchait quelles troupes il opposerait à ces légions redoutables qui avaient passé neuf ans sous la tente et exterminé plus d'un million d'hommes.

César n'eut qu'à franchir le Rubicon pour être maître de la Péninsule. Pompée, le sénat, les magistrats,

tout ce qui représentait légalement la république s'enfuit à Dyrrachium, pendant que César, prodiguant sur sa route les promesses de clémence, renvoyant ses bagages à l'un de ses lieutenants qui l'abandonnait pour Pompée, entrait dans Rome, y reconstituait un sénat, et s'emparait du trésor public. Les meilleures troupes du parti de Pompée étaient ses légions d'Espagne. César voulut aller combattre « cette armée sans général avant de vaincre ce général sans armée. » Et cependant, lorsqu'avec de grandes fatigues et d'habiles manœuvres César eut réduit cette armée à poser les armes sans combat, lorsqu'après avoir reçu sur son chemin la soumission de Marseille il fut rentré vainqueur en Italie, il apprit que Pompée avait réuni en Épire une armée plus nombreuse que la sienne. Avant de passer en Épire, César se fit nommer dictateur, et, ne gardant ce pouvoir que pendant onze jours, prit quelques mesures populaires qui faisaient prévoir quel serait, après le succès, l'esprit de son gouvernement. Il fit déduire du capital des dettes les intérêts payés par le débiteur; il rappela les exilés; il leva l'incapacité politique dont les enfants des proscrits étaient frappés par une loi de Sylla; il accorda le droit de cite à la Cisalpine. Soulagement du peuple, rétablissement de la concorde par des mesures conciliatrices, extension du droit de cité parmi les sujets de Rome, tels étaient les premiers actes de César victorieux, indices d'une politique nouvelle.

Nommé consul par les comices, César alla en Épire livrer à Pompée une dernière bataille. Il traversa l'Adriatique avec ses troupes, échappant aux flottes pom-

péiennes, qui l'eussent certainement détruit à la première rencontre. Arrivé à Dyrrachium, il enferma de tranchées et assiégea, avec une audacieuse opiniâtreté, une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne et approvisionnée par la mer. Là encore, il échappa, comme par miracle, aux conséquences de cette téméraire entreprise. La patience admirable de ses troupes leur fit supporter avec fermeté la famine et les vives attaques de l'ennemi. Il leva enfin ce siége périlleux et passa en Thessalie. Pompée, devenu maître de ses mouvements, pouvait reprendre l'Italie et l'Espagne, recevoir les secours qui lui arrivaient de toutes parts, former de nouvelles légions de citoyens et d'alliés; mais son camp était l'image de la république expirante ; l'anarchie y était à son comble ; la jeune noblesse, impatiente d'en finir et de retourner à Rome, pleine d'un superbe mépris pour César, demandait une bataille et se disputait déjà les dignités des vaincus. C'était une question dans le camp de Pompée que de savoir qui serait grand pontife après César. Pompée fut donc forcé d'attaquer son adversaire, malgré de sinistres pressentiments. Sa cavalerie magnifique, qui devait envelopper les légions, tourna bride devant l'élite de l'infanterie de César. Les jeunes nobles qui la composaient, se sentant frappés au visage, laissèrent à découvert par leur fuite l'infanterie de Pompée qui fut taillée en pièces. Lui-même, sorti de son camp pris d'assaut, gagna l'Égypte et fut tué par l'ordre du jeune roi, au moment où il allait toucher le rivage, laissant César sans adversaire. C'est ainsi que devint maître du monde, par les efforts d'une volonté per-

sévérante et par l'enchaînement de circonstances heureuses, cet habile politique et ce grand homme de guerre, qui, s'il eût rencontré dans l'Adriatique la flotte pompéienne ou dans les champs de Pharsale une cavalerie plus ferme, eût sans doute fini comme Catilina.

Le vainqueur de Pharsale partit pour l'Égypte presque seul, poursuivant Pompée, dont il ignorait la mort. Il l'apprit avec douleur, et se mêlant avec autorité aux affaires intérieures de l'Égypte, déclara que Cléopâtre, sœur du roi régnerait conjointement avec lui. Assiégé dans le palais d'Alexandrie par la populace et par une armée, César dompta cette grande ville avec quatre mille hommes, reçut bientôt quelques secours, emporta le camp des Égyptiens, et remplaça par Cléopâtre, associée au plus jeune de ses frères, le roi d'Égypte mort en fuyant. Ayant terminé brillamment cette périlleuse aventure, César perdit trois mois en Égypte auprès de Cléopâtre, puis alla battre en Asie le fils de Mithridate, qui avait profité de la guerre civile pour sortir de ses frontières. Cette campagne fut un jeu pour César, et la racontant en trois mots : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu, » il voulut montrer le peu d'importance de ces guerres orientales qui avaient valu à Pompée le surnom de Grand.

De retour à Rome, il rétablit dans la cité l'ordre que n'avait pas su maintenir son lieutenant Antoine, apaisa d'un seul mot une révolte militaire, humiliant du nom de *citoyens* des soldats dont l'armée était devenue la seule patrie, et partit pour l'Afrique, où le beau-père de Pompée, Scipion, avait réuni les débris de Phar-

sale. Les Numides, alliés des Pompéiens, affamaient l'armée de César; mais, comme à Pharsale, la noblesse voulut précipiter la bataille et se fit tailler en pièces. L'Afrique se soumit tout entière. Caton, retiré dans Utique, voyant tout le monde découragé autour de lui et la république anéantie, et redoutant comme une insulte le pardon de César, se tua pour y échapper.

César revint alors à Rome en maître et en réformateur. Il triompha de la Gaule, de l'Égypte, de Pharnace et de Juba, évitant le souvenir des guerres civiles. Il inaugura un gouvernement régulier, s'appuyant sur le sénat renouvelé, rappelant les bannis, pardonnant aux vaincus, donnant des terres à ses vétérans, contenant l'armée victorieuse par une sévère discipline, cherchant à repeupler l'Italie, et réformant l'administration des provinces. Un dernier mouvement du parti aristocratique força ce grand homme, qui se livrait déjà tout entier aux réformes politiques, à jouer encore sa vie sur les champs de bataille. Les fils de Pompée, Cnéius et Sextus, avaient soulevé l'Espagne. Une sanglante victoire, sous les murs de Munda, acheva définitivement l'œuvre de Pharsale et laissa César maître incontesté du monde romain.

Un nouveau triomphe, des honneurs sans exemple décernés par le sénat et acceptés par César, portèrent à leur comble la gloire du destructeur de la république et le ressentiment des vaincus. Il réunit désormais dans ses mains tous les pouvoirs; dictateur, consul, imperator ou chef de l'armée, tribun, prince du sénat, grand pontife, il pouvait légalement tout faire; ni les magistrats inférieurs, dont il avait multiplié le nombre, ni le

sénat, qu'il avait rempli d'hommes nouveaux et d'étrangers, ne pouvaient lui faire obstacle. Il n'appartient qu'aux âmes médiocres de désirer le pouvoir pour le pouvoir lui-même. Ce grand génie n'y voyait que l'instrument des plus vastes et des plus généreuses entreprises. La soumission de l'Asie barbare, l'établissement universel de la domination romaine, la formation d'un grand empire traversé par des routes immenses, l'extension du droit de cité à l'élite de chaque nation, la rédaction d'un code, la fondation d'une bibliothèque universelle, l'agrandissement de Rome, devenue en réalité la capitale du monde : tels étaient les desseins sublimes qui remplissaient la pensée de César, pendant qu'autour de lui on complotait sa mort et la restauration de la république. Le 15 mars de l'année 44 avant J. C., il fut assassiné au milieu du sénat, emportant avec lui ses grandes espérances. Il n'avait pu rien fonder; mais il avait détruit sans retour l'ancien ordre de choses, et indiqué ce qui devait le remplacer.

VII. Octave.

Les meurtriers de César, l'envieux Cassius et Brutus, l'austère neveu de Caton, se trouvèrent debout sur des ruines. Toutefois, il y eut dans le parti aristocratique un mouvement d'espoir et d'enthousiasme. Tout en ratifiant les actes de César, le sénat s'associa hautement à l'action des conjurés, mais il permit imprudemment au consul de faire à César des funérailles publiques. Bien qu'Antoine fût un politique peu habile, il comprit quel parti on pouvait tirer de la con-

cession irréfléchie du sénat. De pompeuses funérailles, la lecture du testament de César, de ses libéralités envers le peuple romain et envers les meurtriers eux-mêmes, l'exposition du corps du dictateur percé de vingt-quatre coups de poignard, et, par-dessus tout, l'éloquence familière et enflammée d'Antoine eurent bientôt communiqué au peuple une sorte d'ivresse furieuse. La curie fut incendiée, les conjurés, menacés de mort, durent quitter Rome pendant qu'Antoine, paraissant déplorer le désordre et vouloir tout apaiser, fit rappeler Sextus, fils de Pompée, remis à la tête de la flotte, et demanda au sénat, pour rétablir l'ordre, quelques troupes, avec lesquelles il se trouva bientôt maître de la cité. Il n'en fallut pas davantage pour mettre son incapacité en lumière. Dépositaire du testament de César, il abusa du sénatus-consulte qui ratifiait les actes du dictateur, pour vendre, au nom de César, les honneurs, les emplois et les provinces. Il amassa ainsi de l'argent, garda celui que César avait légué au peuple, et, fatigué de l'opposition du sénat qui reprenait courage, il partit avec quelques légions pour chasser de la Cisalpine Décimus Brutus, qui s'était enfermé dans Modène.

Le sénat trouva l'occasion favorable pour se défaire de ce grossier soldat qui aspirait à remplacer César, et songeant à l'accabler sous les murs de Modène, jeta les yeux sur un jeune homme de vingt ans, d'apparence modeste et timide, neveu et fils adoptif de César, venu à Rome pour réclamer l'héritage du dictateur, et qui n'avait montré jusqu'alors qu'une prévenance excessive envers Cicéron et qu'un vif éloignement pour

Antoine. On adjoignit ce jeune homme aux deux consuls chargés d'aller délivrer Décimus Brutus, et on se servit de son nom pour rallier contre Antoine les vétérans de César. Cicéron, heureux d'avoir trouvé dans Octave un docile instrument de l'aristocratie, poursuivait Antoine d'éloquentes invectives, pendant qu'il était battu sous les murs de Modène. Les deux consuls étaient pourtant morts de leurs blessures dans cette première bataille et laissaient Octave seul à la tête des légions. Le sénat ne s'en inquiétait guère; il faisait honneur à Cicéron et à Décimus Brutus de la victoire, et chargeait ce dernier de poursuivre Antoine. Quant à Octave, Cicéron conseillait de l'accabler d'honneurs et d'écarter de la scène cet enfant, que son nom pouvait rendre redoutable, malgré sa médiocrité.

C'était pourtant cet enfant qui se jouait du sénat et de Cicéron. Il n'avait cherché dans l'appui des ennemis de son père adoptif, que le moyen d'être mis légalement à la tête d'une armée, sûr que le grand nom qu'il portait ferait le reste, et décidé à prendre le pouvoir par la force ouverte, le jour même où il pourrait se passer de ruse. Ce jour était venu. Il voulait briguer le consulat, et le sénat voulait le séparer de son armée. Octave n'hésita pas à marcher sur Rome avec huit légions, et vint se faire nommer consul au Forum. L'aristocratie se retira comme au retour de César, et Octave, maître d'une ville et d'une armée, chercha comment il deviendrait maître de l'empire.

Cependant Antoine, fuyant loin de Modène, s'était retrouvé à la tête d'une armée. Il avait une certaine popularité militaire qui attirait à lui les troupes des

provinces voisines. Lépide, un lieutenant de César, que les conjurés avaient failli tuer avec lui, se joignit à Antoine. Les gouverneurs de l'Espagne et de la Gaule cisalpine se donnèrent encore à lui et portèrent son armée à vingt-trois légions. Octave eût beaucoup risqué à vouloir avant l'heure écraser de tels rivaux. Il était jeune et pouvait attendre; il songea donc à se servir d'eux, comme César s'était servi de Crassus et de Pompée. D'une entrevue qui réunit, près de Bologne, Octave, Antoine et Lépide, sortit un nouveau gouvernement, celui des « Triumvirs, chargés de reconstituer la république. » La puissance consulaire pour cinq ans, le droit de nommer à toutes les charges et de faire des décrets leur étaient conférés par eux-mêmes. Cinq mille drachmes par tête et une part dans les terres de dix-huit villes d'Italie furent promises aux troupes, que les triumvirs allaient conduire en Orient contre Brutus et Cassius, devenus les derniers défenseurs de la république.

Mais avant de quitter l'Italie, que devait garder Lépide, les triumvirs voulurent en finir avec le parti aristocratique et ne laisser derrière eux aucun homme qui, attaché à l'ancienne liberté, fût un obstacle au régime nouveau. Le système des proscriptions publiques, inauguré par Sylla, fut remis en vigueur; mais cette fois l'aristocratie, épuisée de sang, ne devait plus se relever. Plus de trois cents sénateurs et de deux mille chevaliers furent mis à mort. La liberté était promise aux esclaves et de l'argent aux hommes libres qui dénonceraient ou qui tueraient des proscrits. La froide cruauté des triumvirs, qui se sacrifièrent mutuellement

leurs proches et leurs amis, la lâcheté des fils qui livrèrent leurs pères, les meurtres sans nombre que la haine et la cupidité ajoutèrent à ceux qu'ordonnait la politique, la mort inutile de Cicéron et de tant d'autres citoyens illustres, rendent à jamais odieux le souvenir de ces sanglantes journées. La corruption et l'égoïsme de la société romaine furent mis au grand jour, et l'on vit clairement que, si chaque ambitieux depuis un siècle la menaçait du despotisme, c'est qu'elle méritait de le subir.

Si le parti aristocratique était anéanti dans Rome, il était maître de l'Orient. Brutus en Macédoine, Cassius en Syrie, avaient réuni toutes les forces de la république et des alliés pour cette lutte suprême. Ils se trouvèrent à Philippes à la tête de quatre-vingt mille fantassins et de vingt mille cavaliers. L'armée des triumvirs, à peu près égale en nombre, s'établit devant eux. Mais la grande flotte pompéienne, qui interceptait les convois de l'armée césarienne, assurait la victoire aux républicains, s'ils étaient plus patients qu'à Pharsale. La tristesse de Brutus, fatigué de cette guerre et dégoûté de la vie, eut sur le dénouement de la lutte le même effet que l'orgueilleuse confiance de l'entourage de Pompée. Une première bataille fut livrée, et pendant que Brutus était vainqueur d'un côté, Crassus, vaincu de l'autre, croyait tout perdu et se faisait tuer par un affranchi. Brutus, avide de repos, n'attendait qu'une seconde défaite pour se délivrer de la vie. Il fut vaincu à son tour et se tua près du champ de bataille. Le neveu de Caton finissait comme son oncle, et, avec lui, succombait une se-

conde fois la république. Cette chute, qui était la dernière, accabla tout ce qui restait d'illustre dans le parti aristocratique. Octave, qui n'avait pris aucune part au combat, fut impitoyable après la victoire. Ce n'est pas que la cruauté lui fut naturelle; mais il redoutait, par dessus tout, d'avoir à risquer de nouveau contre ces âmes inflexibles l'héritage de César.

Pendant qu'Antoine traversait la Grèce, foulait l'Asie et amassait de l'argent que dissipait aussitôt la débauche, Octave s'était chargé d'organiser l'Italie et de distribuer aux vétérans les terres qu'on leur avait promises avant l'expédition. Cette tâche, qui devait le rendre cher aux soldats, était pleine de difficultés et de périls. Le mécontentement des Italiens, dépouillés au profit des légions, suscita une guerre que Fulvie, femme d'Antoine, tenta de rendre funeste à Octave. Mais ce dernier, ayant raffermi par des promesses et par de l'argent la fidélité de ses vétérans, battit les révoltés, les enferma dans Pérouse, incendia la ville et y noya l'insurrection dans des flots de sang. Antoine s'émut à peine de la victoire de son rival; il venait de faire une rencontre qui devait décider de sa vie. Il avait appelé à son tribunal, en Cilicie, la jeune reine d'Egypte, qui avait fourni des secours à Cassius. La femme séduisante que César avait aimée n'eut qu'à paraître pour s'attacher à jamais Antoine. Il oublia tout, son armée, son rival, ses projets, pour se jeter, avec cette dangereuse compagne, dans une vie de plaisirs qui devait le conduire enivré jusqu'à son dernier jour. Il vint cependant en Italie et fit avec Octave un nouveau partage du monde romain. Il eut l'Orient jusqu'à l'Adria-

tique, et fut chargé de réduire les Parthes, Octave eut l'Occident et laissa l'Afrique à Lépide. Sextus Pompée, dont la flotte affamait Rome, fut reçu dans l'alliance des triumvirs et garda, avec l'empire de la mer, les îles de la Méditerranée et l'Achaïe. Les populations, avides de repos, acceptèrent avec des transports de joie cette paix universelle qui, laissant tout en question, ne pouvait durer qu'un instant.

En effet, un an ne s'était pas écoulé que les ports d'Italie se remplissaient d'escadres nouvellement construites, sous les ordres de l'actif Agrippa. Octave ne pouvait laisser à Sextus l'empire de la mer, et celui-ci se croyant invincible, trouvait déjà la paix trop longue. Antoine donna pour cette guerre à Octave cent vingt vaisseaux en échange de deux légions, et partit pour la Syrie. La trahison de l'affranchi Ménas et la victoire navale de Myles, due à l'énergie d'Agrippa, laissèrent sans ressources Sextus Pompée, qui alla mourir obscurément en Asie. La bonne fortune d'Octave lui donna en même temps l'occasion de se débarrasser de Lépide. Celui-ci s'était vu en Sicile à la tête de vingt légions, et s'était imaginé qu'il pouvait disputer l'empire à Octave : mais ce dernier n'eut qu'à paraître pour que Lépide, abandonné par ses troupes, vînt lui demander la vie. Elle lui fut accordée, et Lépide vécut encore vingt-trois ans obscur et tranquille.

Octave, resté seul en face d'Antoine, comprit qu'il était temps de rendre son gouvernement cher à l'Italie, et de se préparer, pour une lutte inévitable, l'appui de ce grand nombre d'hommes qui ne demandaient plus

au chef de l'État que le repos sous une bonne administration. Refusant tous les honneurs extraordinaires, n'acceptant que l'inviolabilité tribunitienne, il remit l'ordre en Italie, la paix dans la cité, déclarant les luttes politiques terminées et le temps de la concorde venu. Il était secondé dans cette tâche par Mécène, l'affable et ingénieux chevalier, aussi utile à Octave dans la paix qu'Agrippa lui fut indispensable dans la guerre.

Cependant, Antoine qui avait épousé une sœur d'Octave, la laissait à Tarente et courait rejoindre Cléopâtre. Il semblait ne plus rechercher que l'argent et le plaisir; il ajoutait des provinces romaines au royaume de la reine d'Égypte, blessant ce qui restait aux Romains d'orgueil national, et fournissant pour l'avenir des prétextes de guerre à Octave. Il se décida enfin à marcher contre les Parthes, qu'il s'était chargé de réduire, et quoiqu'il eût évité les principales fautes de Crassus, il faillit essuyer le même désastre. Après le siége inutile d'une place de guerre, après quelques victoires sans résultat sur un ennemi presque insaisissable, Antoine dut opérer sa retraite. Le sort de Crassus lui semblait réservé; mais il retrouva dans cet extrême péril les qualités brillantes qui avaient fait sa fortune militaire. A force de constance et d'activité, il ramena ses troupes en Arménie ; puis, retombant aussitôt dans sa folie et sacrifiant la vie des siens à ses passions misérables, il fit périr huit mille hommes par des marches forcées dont le but unique était de revoir plus tôt Cléopâtre. L'année suivante il triompha dans Alexandrie, donna le titre de roi avec des provinces

romaines aux fils de Cléopâtre, devint par son costume et par ses mœurs un roi égyptien, dépouilla la Grèce et l'Orient pour orner Alexandrie, et se rendit ainsi de plus en plus étranger au peuple romain.

Octave n'avait qu'à laisser faire son rival pour devenir maître du monde; mais, en habile politique, il n'accorda rien à la fortune et mit en lumière, par sa sage conduite, les folies d'Antoine. Agrippa, revêtu de l'édilité, embellit Rome par d'utiles travaux, gagna le peuple par des spectacles et par des largesses, pendant que les peuplades remuantes du nord de la Grèce et de l'Italie étaient réduites à l'obéissance et à la paix, pendant que l'empire s'agrandissait en Afrique de l'héritage du dernier roi de Numidie.

De mutuels reproches annoncèrent bientôt entre les deux rivaux une prochaine rupture. Du côté d'Antoine, les préparatifs militaires, commencés avec ardeur, furent bientôt ralentis par des fêtes brillantes et dispendieuses. Seize légions et une flotte immense étaient déjà réunies à Éphèse, pendant qu'Octave, avec une admirable intelligence des affaires, s'occupait surtout de mettre de son côté la légalité et l'opinion. Un ami d'Antoine vint à propos livrer à Octave le testament scandaleux et ridicule qui nommait Césarion, fils de César et de Cléopâtre, héritier du dictateur, et qui confirmait les dons faits aux fils de la reine d'Égypte, aux dépens de l'empire romain. Ce fut à cette reine d'Égypte qu'Octave, soigneux de garder, jusqu'au bout les apparences, fit déclarer la guerre par le sénat. Il fut naturellement chargé de cette guerre en qualité de consul, partit avec deux cent

cinquante vaisseaux, et débarqua, près d'Actium, une armée de cent mille hommes. L'armée d'Antoine était un peu plus forte en nombre, il avait cinq cents vaisseaux ; mais la flotte de son rival avait vaincu celle de Sextus Pompée. Cependant Antoine résolut de livrer une bataille navale. Cléopâtre l'y avait engagé, et ce fut elle qui décida, par la fuite précipitée de ses vaisseaux, la victoire d'Octave. Antoine, voyant fuir Cléopâtre, abandonna la mêlée pour la suivre et se retira dans Alexandrie. Son armée, laissée à elle-même, se rendit à Octave, qui lui prodigua des congés et des récompenses.

Antoine n'inspirait plus aucune crainte. Abandonné de tous les rois d'Orient, ses alliés, plongé dans une sorte de délire, ne redoutant que la perte de Cléopâtre, demandant la vie à Octave qui avançait sans répondre, cet homme de guerre, qui avait eu ses jours de gloire, n'était plus qu'un objet de pitié. Et cette femme même qu'il avait préférée a l'empire du monde le trahissait pour le vainqueur d'Actium : elle espérait séduire Octave, pleine de confiance dans le charme fatal qui avait entraîné César et perdu Antoine. Octave ne décourageait pas cette espérance et la faisait froidement tourner au profit de sa victoire. La flotte égyptienne passa de son côté, Péluse lui fut livrée ; les derniers soldats d'Antoine l'abandonnèrent. Cleopâtre enfin, pour se défaire de lui, lui fit porter la nouvelle de sa mort, sûre qu'il ne voudrait pas lui survivre. Antoine se frappa de son épée, et Cléopâtre, après une entrevue inutile avec Octave, comprit qu'elle ne pouvait se dérober que par une mort volontaire à l'humiliation du triomphe.

VIII. Fin de la république.

La victoire d'Actium ferme l'ère des guerres civiles et des agitations politiques, et déjà Antoine et Octave ressemblent plutôt à des prétendants qui se disputent le trône impérial qu'à des chefs de parti. C'est dans les champs de Philippes que se termina réellement cette lutte terrible où, depuis les Gracques jusqu'à Brutus, la république épuisa dans d'inutiles essais de réformes intérieures ce qui lui restait de forces et de sang. Les tentatives de restauration démocratique qui coûtèrent la vie aux Gracques ont échoué, parce qu'il n'existait plus de peuple romain, et qu'ils n'avaient derrière eux qu'une foule sans nom. L'introduction des Italiens dans la cité, vainement tentée par Livius Drusus, inutilement accomplie par la guerre sociale, était un remède impuissant, puisqu'il détruisait la suprématie de Rome sans relever l'Italie. Ce n'était pas l'extension de droits politiques, dont l'usage, concentré à Rome, était d'ailleurs impossible, qui pouvait tirer l'Italie de la détresse où l'avaient plongée l'extinction de la population libre et l'envahissement des grandes propriétés. L'incapacité de Marius, l'orgueilleux aveuglement de Sylla, inondèrent de sang la république sans laisser aucune trace; et au-dessous de Pompée, enflé d'une vaine grandeur, de Cicéron, échauffé par un impuissant patriotisme, nous voyons encore s'agiter dans le vice et dans la misère la tourbe qu'essaye de soulever Catilina. C'est alors que s'élève au milieu d'eux l'homme supérieur qui fait, comme Sylla, de l'armée un instrument de

domination et de réforme; mais qui, comprenant mieux que lui l'impossibilité d'un gouvernement aristocratique, et mieux que les Gracques l'impossibilité d'un gouvernement populaire, tire la politique de l'enceinte de cette cité stérile et vide de citoyens, pour embrasser le monde romain tout entier dans les vastes combinaisons où se plaisait son génie. Lorsque sa mort imprévue laisse à d'autres le soin de faire en plusieurs siècles ce qui devait remplir cette vie glorieuse, nous voyons l'aristocratie romaine faire un dernier effort et succomber avec quelque grandeur dans les plaines de Philippes; en même temps, le peu de génie de ceux qui portent ce dernier coup à la république, la force irrésistible qu'Octave tire du nom de César et des circonstances, nous montrent combien cette chute de l'ancienne forme de gouvernement était inévitable, et quelle puissance secrète a sans cesse ramené par la main des hommes les plus divers les mêmes événements. Que de forces morales dépensées dans cette grande lutte, que de sang versé, que d'efforts déploient des âmes héroïques, qui, en d'autres temps, eussent donné à leur patrie la gloire et la prospérité! C'est que, dans l'agonie d'un grand empire, le désordre et la douleur sortent du jeu de ces mêmes forces qui y maintenaient jadis la vigueur et la santé. Mais oserons-nous appeler agonie cette transformation marquée par le destin et accomplie au milieu du silence respectueux des nations vaincues, toujours soumises au peuple redoutable qui est leur maître, alors même qu'il se déchire de ses propres mains?

LIVRE VII.

—

L'EMPIRE ROMAIN

DEPUIS AUGUSTE JUSQU'À CONSTANTIN.

I. L'empire. — II. Auguste. — Ses successeurs. — III. Vespasien. — Trajan. — Les Antonins, — IV. Anarchie militaire. — Invasions. — V. Dioclétien. Constantin.

(30 ans avant J.-C. — 313 après J.-C.)

I. L'empire.

Que l'établissement de l'empire fût d'abord un bienfait pour le monde ancien, tout le prouve ; les condamnations nombreuses, prononcées par les empereurs contre les gouverneurs avides ou tyranniques, nous montrent quelle fut sur ce point leur sollicitude, et leur popularité dans les provinces nous atteste la reconnaissance des peuples vaincus envers leur tout-puissant protecteur. Mais, pour être mieux administrées que sous la république, les vastes contrées soumises à la domination romaine n'en sont pas plus fécondes en événements ou en leçons dignes d'être recueillis par l'histoire. Elles forment toujours le fond du tableau, et, bien qu'asservie à un maître absolu, Rome est encore longtemps le point le plus lumineux du monde ancien. Sa servitude est aussi intéressante et instructive

pour nous que le fut sa liberté, parce qu'elle conserve dans cette servitude son intelligence et ses passions.

En effet, si le monde ancien a vu alléger sa dépendance, n'est-ce pas au prix de la servitude imposée à l'élite de la race romaine, aux débris de l'aristocratie? Entre les provinces et la populace de Rome d'une part, et le prince de l'autre, s'établit une sorte de convention tacite, qui assure, par l'oppression de la classe riche et éclairée, le repos de la foule et le pouvoir absolu de l'empereur. C'est sous ce double joug que devront vivre les descendants des Brutus, des Gracques et des Catons, déshérités des travaux politiques et des nobles occupations qui faisaient la gloire et la vie de leurs aïeux. L'aristocratie romaine, déchue du gouvernement du monde et subissant le despotisme aux applaudissements de la plèbe, n'offre-t-elle pas un des spectacles les plus tristes et les plus attachants de l'histoire? Certes, il faut regretter que Tacite n'ait vu que Rome dans le monde et que le reste lui ait semblé indigne d'attention. Mais, cependant, lorsqu'on a constaté que l'administration des provinces est plus régulière et que leur reconnaissance affermit le gouvernement impérial, que reste-t-il à dire? tandis qu'à Rome la scène mobile est toujours animée par des passions violentes, par des douleurs vivement senties. On a eu raison de nommer Tacite un grand peintre; mais il faut dire que l'intérêt de l'histoire est d'accord avec cet amour de l'art qui l'a guidé dans le choix de ses tableaux. Il a peint ce qui méritait surtout de l'être; et si nous devons reconnaître que le despotisme impérial était inévitable, nous n'en devons pas moins

une pitié sympathique à l'intelligence opprimée par le nombre, à ces âmes élevées qui ne purent s'accommoder a une sujétion si indigne de leur origine, et qui souffrirent noblement de se voir enlever, avec le gouvernement des hommes et avec les luttes de l'ambition, la dignité de la vie et la liberté de la pensée.

Quelle force rendit toujours inutiles les efforts de l'aristocratie pour s'affranchir et pour reconquérir le gouvernement? Ce fut cette même force irrésistible qui l'en avait fait déchoir, et qui l'avait fait tomber, par une série de défaites, sous la main d'un maître. Il n'est pas de gouvernement plus durable que ceux qui ont pour raison d'être l'impossibilité d'en fonder un autre. Nous avons montré que l'état du monde romain rendait le despotisme inévitable; cet etat se maintint et ne permit pas de le renverser; et c'en est une preuve remarquable, que l'aristocratie, dans ses complots, songeait le plus souvent à remplacer l'empereur plutôt qu'à détruire l'empire. On veut substituer un honnête homme à un fou, Pison ou Sénèque à Néron; mais on n'espère plus apprendre au peuple et à l'armée à se passer d'un maître, ou, si on l'espère un instant, on reçoit de rudes leçons de la foule, et l'on s'aperçoit que c'est seulement pour faire place à Claude que l'on a tué Caligula.

Outre cet appui, qui lui venait du fond même des choses, l'établissement du despotisme fut favorisé par plusieurs circonstances heureuses. Ce fut d'abord l'anéantissement, par les guerres et par les proscriptions, de la partie la plus énergique de l'aristocratie

romaine. Le plus grand nombre de ceux qui ne pouvaient vivre sans la liberté étaient morts avec elle. Ceux qui avaient traversé tant d'épreuves, désespéraient de la nature humaine et aspiraient au repos. La douceur du gouvernement d'Auguste leur allégea la douleur de mourir vaincus et domptés.

Mais une génération nouvelle ne devait pas tarder à paraître, qui, ne connaissant la république que par les grands souvenirs dont elle avait rempli le monde, devait regretter le brillant avenir offert jadis à l'ambitieuse activité de la jeunesse. Plusieurs sentirent alors aussi vivement le poids de l'oisiveté que l'humiliation de la servitude, et ce fut contre eux que les empereurs eurent à défendre leur pouvoir et leur vie. Si ces ennemis de l'Empire furent toujours vaincus, c'est qu'ils attaquaient inutilement un mal nécessaire; c'est ensuite qu'ils furent toujours en petit nombre.

En effet, le despotisme a pour lui, même parmi la classe éclairée qu'il opprime, ceux qui sentent plus vivement les besoins du corps que ceux de l'esprit et qui préfèrent le repos à la liberté, tout en sentant la honte de la servitude. Ceux-là étaient nombreux à Rome, où la corruption des mœurs, toujours croissante, avait tourné vers les moyens de mener une vie sensuelle et tranquille toute l'attention de beaucoup d'esprits cultivés. Les hommes que ce mal avait atteints ne demandaient plus au pouvoir que la sûreté pour leurs biens et pour leur vie et lui abandonnaient tout le reste. Cette disposition générale d'une grande partie de la noblesse et des classes riches était l'une des bases du gouvernement.

Si les richesses des peuples vaincus avaient contribué à efféminer les cœurs, les littératures étrangères, introduites dans la langue latine par des imitations admirables, avaient hâté l'amollissement des esprits. Les vers de Catulle et de son école avaient initié les Romains aux plaisirs délicats et frivoles ou se complaisent les sociétés oisives. La littérature et la galanterie allaient hériter de la politique; lorsque s'éloignent les occupations sérieuses arrivent les passe-temps. Ils commencent par consoler et finissent par plaire, si bien que les esprits abaissés deviennent incapables d'autre chose et bientôt indifférents à tout le reste. Des raisons plus nobles conduisaient d'ailleurs les sages à cette même indifférence si propice au despotisme : c'était la philosophie d'Épicure, telle que Lucrèce l'avait enseignée à Rome dans des vers sublimes; c'était cette contemplation désintéressée de la nature, qui en fait accepter sans murmure tous les mouvements nécessaires, et qui ne laisse subsister dans l'âme pacifiée qu'une curiosité dédaigneuse et tranquille. Le disciple de Lucrèce est enclin à voir des mêmes yeux les catastrophes politiques et ces tempêtes irrésistibles que le poëte a dépeintes balayant, comme une poussière, les flottes chargées de légions. Le goût de la contemplation, la paix de l'âme, l'indifférence, ces qualités stériles, si opposées à l'ancien génie de Rome, étaient devenues, par l'effet de tant de déceptions sanglantes, aussi bien que par les conseils de la philosophie, le dernier mot de la sagesse humaine.

II. Auguste. — Ses successeurs.
(30 ans avant J.-C. — 69 après J.-C.)

Octave semblait né pour faire passer sans secousse cette société de l'anarchie au despotisme. Cette prudence qui l'a porté si haut ne l'abandonne pas après la victoire ; il mourra en jouant toujours son rôle de pacificateur désintéressé, qui se sacrifie pour le bien de tous, jusqu'à gouverner malgré lui la république. Il repoussera tous les honneurs excessifs, les titres compromettants de roi et de maître. Il veut la réalité du pouvoir absolu et en redoute l'apparence. Il ne devient tout-puissant qu'en prenant une à une et pour lui seul toutes les magistratures de la république ; et encore, une fois que le titre d'*imperator* lui eût donné le commandement suprême des armées, il sembla s'inquiéter peu du reste et attendit que les occasions, que les prières réitérées du sénat et du peuple vinssent le faire tour à tour préfet des mœurs, prince du sénat, proconsul, tribun à vie, consul à vie, grand pontife. Il pouvait alors légalement tout faire. Il est une preuve vivante de la vérité de ce principe moderne, que la séparation des pouvoirs est la première loi des gouvernements libres. Il lui suffit, en effet, pour fonder le despotisme d'être à la fois chef du sénat, chef de l'armée, gouverneur des provinces, chef de la religion, et, ce qui est l'essence même de la tyrannie, représentant unique et suprême du peuple romain. Il légua à ses successeurs tous ces titres réunis et le pouvoir illimité qu'ils expriment.

Il épura plusieurs fois le sénat, en éleva le cens et lui laissa le gouvernement d'une partie des provinces, se réservant celles qui formaient les frontières de l'empire et que gardaient les légions. Maître de l'armée et de la cité, il se plut à maintenir les dehors du gouvernement républicain et à respecter les formes de la liberté. Il votait comme sénateur et comme citoyen, déposait comme témoin, briguait les charges électives pour ses amis, soit que ce fût un jeu, soit qu'il voulût conserver quelque force et quelque vie à ces institutions expirantes. Au fond, rien ne se faisait sans son ordre, à Rome ou dans les provinces. Tribun perpétuel dans la ville, proconsul perpétuel au dehors, il était le centre auquel tout venait légalement aboutir, et jugeait en dernier ressort de tous les conflits. L'administration plus concentrée exigea des ressources nouvelles ; il rétablit un impôt sur les citoyens, d'après leur fortune, créa l'impôt du centième sur les ventes aux enchères, du vingtième sur les héritages et du cinquantième sur le prix des esclaves. Et cependant le régime municipal de l'Italie, l'habitude des provinces de se suffire à elles-mêmes, la soumission des peuples vaincus et la grandeur du nom romain permettaient au gouvernement impérial d'administrer et de défendre cette immense étendue de territoire avec trois cent mille hommes, quatre flottes et trois ou quatre cents millions.

Revêtu du titre d'Auguste, qui devint son nom dans le souvenir des hommes, il parcourut lui-même la Gaule et l'Espagne. Il assura la soumission des Gaulois, en leur distribuant inégalement, selon la vieille

politique romaine, le titre d'alliés, de colons, de citoyens latins ou romains ; en changeant leurs circonscriptions territoriales, élevées au nombre de soixante ; en sillonnant la Gaule de grandes voies militaires, et enfin en portant au druidisme de mortelles atteintes, par l'interdiction des sacrifices humains et par la promesse du droit de cité à tous les déserteurs de l'antique religion gauloise. Il passa ensuite en Espagne, donna à l'Espagne citérieure le nom de Tarraconaise, et divisa l'ultérieure en Lusitanie et en Bétique ; il enveloppa ces trois provinces de colonies et les fit entrer ainsi dans le mouvement général de la civilisation romaine. De l'Espagne, il donna un roi aux Maures et réduisit en provinces la Galatie et la Lycaonie. Deux ans plus tard il parcourait l'Asie, réorganisant les provinces, réformant le système de l'impôt, faisant commencer le cadastre de l'empire, traçant des routes immenses, embellissant les grandes cités, disposant tout en vue d'une paix éternelle et d'une inébranlable prospérité.

La guerre elle-même, lorsque Auguste fut obligé de maintenir par les armes l'intégrité de l'empire, n'eut jamais pour but que l'ordre et la paix. Ce fut avec autant de joie que d'orgueil qu'il vit les Parthes céder à la seule approche d'une armée romaine, et rendre sans combat les drapeaux de Crassus. L'Arabie et la province d'Afrique furent glorieusement pacifiées par leurs gouverneurs, et des routes nouvelles ouvertes au commerce furent encore le fruit de ces victoires. Une attaque générale des Germains contre les frontières romaines fut réprimée par la seule présence d'Auguste,

pendant qu'Agrippa maintenait l'Orient en paix. Ce fut le dernier service de ce compagnon désintéressé d'Octave. Il mourut en peu de jours, après avoir pris sans faste une part laborieuse à l'établissement de l'empire et à la pacification du monde. Les deux beaux-fils d'Auguste, Drusus et Tibère, accablèrent les Germains et les Pannoniens par de continuelles victoires. Un accident fit périr Drusus, laissant à Tibère, avec le soin de terminer la guerre, le droit de concevoir de hautes espérances. Tibère eut tout d'abord à prévenir les effets d'un grand désastre. Trois légions romaines, dispersées par l'imprudence de Varus dans le pays des Chérusques, furent exterminées par les barbares. Le soulèvement n'alla pas plus loin, grâce aux sages mesures de Tibère; mais l'esprit de l'empereur fut vivement frappé de la triste issue de tant d'expéditions heureuses.

Il voyait d'ailleurs tous les jours la solitude se faire autour de lui, et la fortune semblait ne l'avoir élevé si haut que pour l'éprouver plus douloureusement par la mort ou par les désordre des siens. Bientôt il ne se vit plus d'autre héritier que Tibère, et, malgré sa répugnance, il l'adopta, en lui ordonnant d'adopter lui-même son neveu Germanicus. Ayant ainsi réglé implicitement l'ordre de ses successeurs, il mourut à soixante-seize ans, triste et seul, accablé et dégoûté d'un pouvoir si laborieusement conquis. Esprit sage, sans nulle grandeur, âme timide et patiente, il ne fut que l'instrument de la destinée, et ne dut son élévation prodigieuse qu'à l'accord constant des intérêts de son ambition avec le cours nécessaire des événe-

ments. Il fut trop méprisé d'abord de la génération qu'il venait chasser du pouvoir, et trop admiré plus tard de celle dont il affermit le repos. Reconnaissons cependant qu'il n'était plus le même et que le succès l'avait rendu meilleur. Il devint aussi avare de sang qu'il en avait été prodigue. Le proscripteur du triumvirat accabla Cinna de sa clémence. Le meurtrier de Cicéron fut le protecteur et l'ami d'Horace et de Virgile. La passion de la paix, le goût du pardon, l'amour des lettres lui vinrent avec la prospérité. Son âme s'était élevée avec sa fortune ; les vices du chef de parti disparurent et firent place aux nobles qualités qui convenaient au chef de l'empire.

L'homme actif et pénétrant qui héritait du pouvoir refusa, comme Auguste, tout honneur excessif, toute flatterie dangereuse. L'avénement de Tibère fut signalé par des révoltes militaires en Pannonie et sur le Rhin. Ce n'étaient que des demandes d'argent déguisées, accompagnement désormais inévitable de tout changement de maître. En Pannonie, une crainte superstitieuse désarma les révoltés ; sur le Rhin, ils furent déconcertés par l'héroïque fermete de Germanicus, qui menaçait de se tuer si on persistait à le faire empereur. Les légions, encore émues, furent lancées sur les Germains par cet intrépide jeune homme, qui, pénétrant avec elles jusqu'au théâtre de la défaite de Varus, donna la sépulture aux restes de cette armée anéantie. Une année d'expéditions continuelles et une grande victoire sur les bords du Weser avaient épuisé la vigueur des barbares, quand Germanicus fut rappelé par Tibère et envoyé peu après dans les provinces

d'Orient, troublées par les mouvements des Parthes, par les déchirements de la Comagène et de la Cilicie. Germanicus rétablit partout la paix, alla visiter l'Égypte sans l'autorisation de Tibère, repassa en Asie et mourut subitement à Antioche. Le gouverneur de Syrie, Pison, fut accusé par les amis du jeune prince de l'avoir empoisonné, et l'opinion publique accusa Tibère d'avoir ordonné le crime. Pison se tua dans sa maison, après s'être inutilement défendu devant l'empereur impassible, et son secret mourut avec lui.

Le gouvernement de Tibère continua pourtant d'être juste et sage, et sa prospérité se soutint encore. Drusus, envoyé sur le Rhin, n'eut qu'à rester spectateur des guerres civiles des Germains, entretenus par la politique romaine. Des soulèvements partiels en Belgique, dans la Gaule, en Afrique, ne servirent qu'à montrer la difficulté d'ébranler ce vaste empire, et à l'intérieur l'aristocratie était contenue sans effusion de sang. Mais bientôt les menées de Séjan furent l'origine de désordres et de rigueurs sans fin. Simple chevalier, élevé par la faveur du prince qui ne pouvait se fier qu'à sa créature, Séjan voulut travailler pour lui-même, et, en détruisant la famille de l'empereur, se frayer un chemin vers l'empire. Il se fit aimer de la femme de Drusus, qui, pour lui plaire, empoisonna son mari, et il eut l'art de tourner les soupçons de Tibère contre l'aristocratie et contre les débris de la famille de Germanicus. Les amis de sa veuve, Agrippine, furent frappés de mort ou d'exil. Elle-même, reléguée dans l'île de Pandataria, y mourut de faim. De ses trois fils l'un fut tué et le second mis en prison; le plus jeune

échappa. La noblesse romaine compta bientôt d'illustres victimes : Sabinus espionné et dénoncé par des préteurs, Crémutius Cordus, condamné pour avoir écrit au point de vue républicain l'histoire des guerres civiles. Pendant que ce noble sang coulait dans Rome, Tibère, retiré dans l'île délicieuse de Caprée, se consumait en indignes débauches.

Séjan se vit maître de Rome et crut pouvoir imposer son alliance à Tibère. Il demanda la main de la veuve de Drusus, et, accueilli par un refus, conspira contre l'empereur. Tibère en eut bientôt la preuve, livra Séjan au sénat et se défit de lui par la main de ses ennemis mortels. La chute de Séjan entraîna tout son parti; on se vengea de ses rigueurs par d'atroces cruautés sur les siens, sur ses amis. Déjà recommençaient dans Rome, sous une nouvelle forme, les vastes proscriptions des derniers temps de la république.

Cependant, de sa retraite de Caprée, Tibère maintenait l'ordre dans l'empire et en assurait l'intégrité. Le roi des Parthes fut renversé et remplacé par la main de Vitellius. A Rome, la populace, entretenue par des largesses et par des jeux, était sévèrement réprimée dans ses moindres écarts et apprenait a ne plus jouer aucun rôle politique dans l'État. Tibère mourut, tranquille et redouté, à soixante-dix-huit ans. Il avait cinquante-six ans lorsqu'il devint empereur ; et cette longue vieillesse fut aussi active et aussi utilement remplie que l'avaient été, sous Auguste, sa jeunesse et sa maturité.

Le gouvernement de Caïus Caligula ne fut qu'un orage. Ce fils de Germanicus avait d'abord justifié

l'amour du peuple : les prisonniers délivrés, les dénonciations brûlées, la suspension de cette terrible loi de lèse-majesté qui avait fait répandre tant de sang, avaient déjà rempli les honnêtes gens d'espérance, lorsqu'une courte maladie, altérant la raison de l'empereur, montra une fois de plus quels fléaux le despotisme tient toujours suspendus sur la tête des peuples. Cette raison malade communique aussitôt à tout l'empire son trouble et sa confusion. Des travaux insensés épuisent les épargnes accumulées de Tibère, des proscriptions sans cause déciment la noblesse, les confiscations appauvrissent les provinces, et l'armée vient, à la suite de ce fou tout-puissant, faire la guerre à des ennemis supposés, sur les rives du Rhin et sur les côtes de l'Océan. Chéréas, tribun des prétoriens, tua enfin l'empereur et mit fin à cette comédie sanglante. Le sénat rétablit la république ; elle dura trois jours, et disparut aussitôt que les soldats eurent salué empereur Claude, oncle de Caligula. Le *donativum*, don de joyeux avénement, fut accordé aux troupes, et Chéréas paya de sa vie l'exemple dangereux qu'il avait donné.

Le nouvel empereur avait cinquante ans. Maladif et timide, il avait été négligé par les siens et oublié par Rome. Les lettres, et surtout l'érudition, lui avaient fait passer doucement une vie obscure, quand le hasard, en l'appelant à l'empire, donna le gouvernement du monde à son entourage, à ses affranchis et à sa femme. Il rétablit la censure par amour de l'antiquité, étendit le droit de cité, et établit, pour la noblesse gauloise, le droit d'aspirer aux magistratures de la république.

Au dehors, les guerres qu'on ne pouvait éviter furent conduites avec sagesse et fermeté. La Bretagne, dont l'indépendance était pour la Gaule une cause de trouble, fut en grande partie conquise. La Germanie fut menacée et contenue ; mais Claude ne permit pas à Corbulon d'engager sérieusement une guerre incertaine, et les légions furent occupées à creuser des mines et des canaux. Les Parthes, toujours remuants, reçurent encore un roi de la main de l'empereur ; la Lycie, la Thrace et la Judée furent réduites en provinces romaines, et la Mauritanie conquise vint reculer en Afrique les frontières de l'empire.

Par un contraste qui deviendra de plus en plus ordinaire, ce gouvernement, sage et redouté au dehors, était au dedans avili et sanguinaire. Les complots de l'aristocratie ne servirent qu'à provoquer de terribles représailles qui enlevèrent à la noblesse trente-cinq sénateurs et trois cents chevaliers. Les désordres inouïs de Messaline, femme de l'empereur, rendirent sa mort nécessaire ; en la remplaçant par Agrippine, fille de Germanicus, les affranchis qui gouvernaient Claude, se donnèrent une maîtresse hautaine qui travailla aussitôt à faire son fils du premier lit empereur pour régner un jour sous son nom. Le fils de Messaline, Britannicus, fut écarté de son père, Claude luimême fut empoisonné, et Néron, proclamé par les soldats, leur paya libéralement son élection.

Ce petit-fils de Germanicus tua son frère, sa mère, ses précepteurs, l'élite de la noblesse romaine. Tant de sang répandu lui a donné, dans l'histoire de ce temps, un caractère particulier de cruauté ; et cepen-

dant une incurable faiblesse était le fond de sa nature : la peur et l'entraînement des circonstances étaient la cause de tous ses crimes. La première partie de sa vie fut remplie par sa lutte contre Agrippine, qui ne voulait voir dans son fils que le premier de ses sujets ; il dut passer la seconde à se défendre contre les tentatives désespérées de l'aristocratie romaine.

Cinq années de calme et de sagesse précédèrent ces luttes sanglantes. L'élève de Sénèque se montrait plein de douceur et d'humanité ; il diminuait les impôts, secourait les pauvres, avait horreur du sang ; mias quand la débauche l'eut enveloppé, quand il eut goûté, avec tout l'emportement de la jeunesse, les priviléges du pouvoir absolu, et lorsque, en même temps, il se vit menacé par sa mère d'une éternelle dépendance, il fut prêt à tout pour conserver sa puissance et ses plaisirs. Son esprit craintif prit au sérieux les récriminations d'Agrippine, et cette vaine menace de le détrôner au profit de Britannicus. La peur exaspère les âmes faibles ; Néron, n'osant encore s'attaquer à sa mère elle-même et voulant la désarmer, empoisonna Britannicus. Agrippine n'en fut que plus irritée ; elle feignit encore de conspirer, redoubla d'emportements, et détermina son fils épouvanté à se délivrer d'elle par un parricide.

Les précepteurs de Néron l'avaient soutenu dans cette lutte terrible, et furent surpris de se trouver à leur tour importuns et suspects. Burrhus mourut, Sénèque fut écarté, et Néron, abandonné, non pas à lui-même, car il fut gouverné toute sa vie, mais à l'affanchi Tigellinus, se jeta dans tous les excès. La di-

gnité impériale fut avilie de mille manières, sur les théâtres de l'Italie et de la Grèce, où Néron forçait le peuple à écouter son chant : dans les rues, où le chef de l'empire, déguisé, dévalisait et frappait les passants. Le besoin d'argent amena les condamnations injustes et les confiscations illégales ; bientôt les conspirations leur répondirent. Celle qui tendait à porter Calpurnius Pison à l'empire enveloppa toute l'aristocratie ; les chefs de l'armée, les principaux du sénat la dirigeaient avec ardeur. Elle fut découverte, et aussitôt Rome fut noyée dans le sang. Le nombre effrayant des complices qui se dénonçaient les uns les autres, la trahison de ses plus sûrs amis, l'héroïque constance de quelques conjurés et les menaces proférées avec leurs derniers soupirs, portèrent au comble la terreur de Néron. C'est à partir de ce jour qu'il devint véritablement cruel et qu'il versa le sang par orgueil et par plaisir[1].

Au dehors, l'empire se soutenait toujours par la seule force des armées romaines et par l'intelligence des généraux. Les Germains, les Bretons et les Parthes étaient souvent contenus ou réprimés. Le meilleur général de l'époque, l'actif et sévère Corbulon, devint bientôt suspect à l'empereur ; il reçut l'ordre de se tuer et obéit. Les armées étaient mécontentes ; jalouses surtout des prétoriens de Rome, elles secondèrent de grand cœur l'ambition de leurs généraux décidés à renverser Néron ; mais chaque armée voulait faire un empereur, et les légions ne s'apaisèrent

1. Voyez l'Appendice G.

qu'après s'être déchirées pendant deux années au milieu des populations indifférentes et soumises.

Le proconsul de la Tarraconaise, Galba, fut le premier proclamé. Un *donativum* promis en son nom aux prétoriens suffit pour renverser Néron, qui se tua pour échapper au supplice. Mais, à peine entré dans Rome, Galba parut odieux au peuple et à l'armée. Sévère et avare pour les soldats, facile et prodigue pour d'indignes favoris, il eut à peine le temps de présenter aux prétoriens le successeur qu'il s'était désigné et que ceux-ci refusèrent de reconnaître. Un compagnon de Néron, un brillant débauché, plein de courage et d'activité, s'était fait aimer et était cher au peuple, qui conservait une sorte de culte pour Néron. Othon n'eut qu'à se montrer pour emporter l'empire. Galba mourut misérablement, déchiré par les soldats, et la plupart de ses amis furent massacrés. La populace de Rome prit plaisir, comme à un spectacle, à cette lutte sanglante, et, après avoir encouragé les deux partis, se mêla au vainqueur pour avoir sa part du meurtre et du pillage.

A peine Othon eut-il le temps de laisser voir qu'il avait quelque sagesse; il était encore occupé à calmer les troupes enivrées de leur facile victoire, qu'un nouvel empereur, proclamé à Cologne par les légions du Rhin, entrait en Italie. Les victoires de l'armée d'Othon ne furent pas assez décisives pour arrêter l'ennemi; une grande défaite qu'il essuya entre Vérone et Crémone lui ôta le désir de continuer la lutte et même l'amour de la vie. Il se tua malgré les supplications des siens, et mourut avec une certaine noblesse pour rendre la paix au monde.

III. Vespasien. — Trajan. — Les Antonins.

(69-192.)

Cela n'était déjà plus en son pouvoir. L'empire entier s'ébranlait pour se donner un nouveau maître. Vitellius ne fit que passer ; son règne de huit mois fut une orgie, et la plus vile de toutes ; il dévora deux cents millions en festins. L'Orient entier se souleva pour élever au pouvoir un habile et entreprenant général, déjà proclamé à Alexandrie, Vespasien. Il était alors occupé au siége de Jérusalem révoltée, et laissa la conduite de cette guerre à son fils Titus pour parcourir l'Orient, en ralliant les légions obéissantes. Cependant ses partisans , tour à tour vainqueurs et vaincus dans Rome, finirent par l'emporter et le débarrassèrent de Vitellius. Vespasien se trouva maître du monde, et il s'en montra digne.

Il était d'humble origine. Petit-fils d'un centurion, fils d'un publicain dont l'Asie avait honoré publiquement la rare intégrité, il était lui-même honnête homme et bon soldat. L'Orient, qui l'avait proclamé, ne l'avait pas corrompu ; il s'était montré en Syrie, comme naguère en Bretagne, attaché à son devoir, gardien sévère, et pourtant aimé, de la discipline. Ces grandes qualités s'appliquèrent au gouvernement de l'empire.

Vespasien trouva la Gaule en feu : un Batave l'avait soulevée pour assurer l'indépendance de sa patrie, et pour en détourner les forces de la république. Les légions entourées de peuples révoltés, incertaines, dé-

moralisées par les guerres civiles, avaient cédé devant l'insurrection. Quelques-unes même avaient traité avec les révoltés, et prêté serment au nouvel empire gaulois. Il fallut qu'une partie de l'armée d'Orient vînt rétablir l'ordre et effacer la honte des légions de la Gaule. Les Bataves vaincus furent obligés de traiter ; ils restèrent les alliés de l'empire et durent fournir des soldats à l'armée romaine. En même temps, à l'autre extrémité du monde romain, était étouffée dans le sang et sous les ruines l'insurrection suprême du peuple juif. Agités sans cesse par les prédictions de leurs prophètes, comptant devenir les maîtres du monde et incapables d'être gouvernés, ils avaient lassé les Romains par des révoltes continuelles et meurtrières : celle-ci leur fut fatale. Titus emporta d'assaut leur ville affamée et la rasa. Onze cent mille Juifs périrent dans cette guerre ; ce qui survécut se dispersa dans l'empire.

Vespasien sembla reprendre et continuer le règne d'Auguste. Il renouvela le sénat, répara les désordres de l'administration, combla les vides du trésor et, ce qui était plus difficile que tout le reste, maintint la discipline dans les armées. Économe, et faisant pourtant toutes les dépenses nécessaires, sévère, jamais injuste, il ne souilla son nom d'aucun arrêt de mort inutile ; aussi n'eut-il qu'un complot à réprimer, et il mourut regretté de tous. Il s'estimait assez pour n'être ni jaloux, ni effrayé de la gloire d'autrui. Il respecta Céréalis, le vainqueur des Bataves, Agricola, le pacificateur de la Bretagne. Il aimait leur activité guerrière, lui qui dit adieu à la vie par cette belle parole : « Un empereur doit mourir debout. »

Le règne trop court de son fils Titus fut une époque de prospérité pour le monde romain. Cette âme généreuse était éprise du bien, et se plaisait à le faire avec grandeur. Le soulagement des infortunes publiques et privées lui parut le plus beau privilége de la toute-puissance. Il mourut après avoir donné pendant vingt-sept mois un exemple immortel du bien qu'une nature d'élite peut tirer du despotisme même, si fatal aux âmes vulgaires.

Ce fut un terrible contraste que le règne de Domitien, son frère; les commencements en furent heureux. Les provinces étaient protégées, les délateurs éloignés, Rome tranquille et embellie par de grands travaux. Ce furent, comme toujours, la peur des conspirations et le besoin d'argent qui rendirent le nouvel empereur prodigue de sang. Les délateurs reparurent, et avec eux tous les fléaux, Agricola fut rappelé de la Bretagne, qu'il gouvernait et civilisait avec trop de gloire; tandis que Domitien allait chercher en Germanie, comme Caligula, des simulacres de bataille, et revenait triompher à Rome. Les Daces forcèrent cependant le Danube, envahirent la Mœsie, et il fallut leur acheter la paix. Une révolte du gouverneur de la haute Germanie fut comprimée, mais rendit plus sanguinaire encore un gouvernement déjà insupportable. La famille même de l'empereur, qui n'était pas à l'abri de ses soupçons et des supplices, finit par l'assassiner aux acclamations du sénat. Le peuple et l'armée, qui jugeaient les princes par leur libéralité et par leur goût pour les jeux publics, auraient vengé Domitien, si le *donativum* du nouvel empereur n'eût calmé cette lie de la société romaine.

Un honnête homme, Coccéius Nerva, avait été choisi par le sénat pour réparer les maux que Domitien avait répandus sur l'empire. Le rappel des bannis, l'exil des délateurs, l'allégement des impôts, les magistratures données aux bons citoyens, la fondation de colonies pour les pauvres, l'adoption par l'État des enfants abandonnés ramenèrent un peu d'ordre et de sécurité dans cette société si éprouvée par le sort; pourtant ce digne vieillard avait la main trop faible pour contenir la plèbe et l'armée, toujours ennemies des bons empereurs. Il laissa tuer les meurtriers de Domitien, mais il ménagea à l'empire un maître aussi énergique que sage, en adoptant pour successeur Trajan, qui commandait l'armée du Rhin.

Ce grand homme de guerre apportait des camps l'amour de la discipline, des goûts simples, la haine des intrigues de cour, des délations et des rapines, une vigueur d'esprit qui le poussait aux vastes entreprises, une sagesse pratique qui l'éloignait des tentatives trop ambitieuses, les mâles qualités du chef suprême d'un grand empire militaire. C'était Vespasien avec plus de noblesse, plus de douceur et un plus vif amour de la gloire. Il rappelait Auguste par son respect pour le sénat, par son éloignement pour les formes du pouvoir absolu, par sa simplicité familière. Les provinces et l'Italie furent traitées à l'égal de Rome, leur approvisionnement rendu plus régulier et plus facile, leur population augmentée par de sages mesures, les taxes levées avec moins de rigueur, et les citoyens dispensés de léguer une partie de leur fortune au prince pour assurer le reste à leurs enfants. De

grandes voies militaires sillonnèrent l'empire; l'une d'elles unissait les Gaules au Pont-Euxin.

Ces travaux pacifiques s'accomplirent au milieu de guerres difficiles et glorieuses. Les Daces, qui avaient inquiété les derniers empereurs, furent plusieurs fois envahis et vaincus; leur pays fut réduit en province; des colonies, des voies militaires en assurèrent l'obéissance et en hâtèrent la civilisation. A l'Orient, les éternels ennemis des Romains, les Parthes, furent attaqués de toutes parts et réduits à jurer la paix. L'Arménie fut enlevée à leurs incursions perpétuelles, en devenant une province romaine. Un second mouvement des Parthes ne servit qu'à faire entrer Trajan en maître dans Ctésiphon, Suze et Séleucie, et qu'à faire réduire en provinces romaines la Syrie et une partie de la Mésopotamie. L'Arabie elle-même fut envahie et en partie soumise; mais ces conquêtes étaient trop rapides pour être définitives, et ce fut au milieu d'une révolte universelle que Trajan mourut à Sélimonte. Le fruit de ses victoires allait échapper à l'empire, mais il avait vaillamment refoulé vers sa source le flot toujours menaçant des barbares, et jeté sur les armes romaines un dernier et vif éclat.

Un prince pacifique lui succéda, comme lui d'origine espagnole, comme lui ami des provinces et gardien vigilant de l'administration. Adrien apaisa de son mieux le soulèvement des vaincus, garda la Dacie, mais laissa l'Arménie se donner un roi. En Bretagne, sur le Rhin, des fortifications s'élevèrent pour défendre un empire déjà trop vaste, et qui redoutait de s'agrandir. Les Juifs se firent encore une fois écraser sous ce règne : ils

étaient soulevés à la mort de Trajan, et lorsque Adrien voulut leur ôter, avec le libre exercice de leur culte, une cause perpétuelle d'insurrection, ils aimèrent mieux se laisser exterminer. Près de six cent mille Juifs périrent, et l'approche de Jérusalem fut interdite aux débris de cette nation malheureuse.

Adrien eut moins de respect que ses prédécesseurs pour les formes républicaines, et opéra dans l'administration des changements devenus nécessaires. Une sorte de ministère fut formé des préfets du prétoire, investis de fonctions civiles et militaires. Les affaires administratives furent expédiées dans quatre chancelleries surveillées par l'empereur, et un conseil de jurisconsultes, formé par le prince, remplaça le sénat, par des empiétements successifs. La jurisprudence, où se trouvaient mêlés des sénatus-consultes, des édits du prince et des lois républicaines, fut fixée dans un code qui reçut le nom d'Édit perpétuel et qui eut force de loi. Déjà les empereurs tournaient de ce côté leur sollicitude, comme s'ils pressentaient qu'une législation admirable était le plus glorieux héritage que Rome dût laisser au genre humain. Pendant onze années, Adrien parcourut son vaste empire, laissant partout sur son passage des villes nouvelles, des monuments ou de sages réformes. Malgré les soupçons et les rigueurs qui attristèrent ses derniers jours, il faut compter ce règne parmi ceux qui firent le bonheur du monde ancien.

Un sage lui succéda, Antonin, qui donna vingt-trois ans de paix et de prospérité à l'empire, et qui mérita le surnom de Père du genre humain. Les lois se ressentaient

de la générosité du prince et des sentiments nouveaux qui pénétraient alors le monde. Les orphelines étaient recueillies et élevées sous la protection de l'impératrice; des chaires fondées et entretenues pour l'enseignement des lettres, les villes secourues libéralement lorsqu'elles étaient frappées de quelque fléau. La paix profonde des peuples n'était point troublée par des agressions passagères en Afrique et sur le Danube; et Antonin, sentant tout le poids du grand empire qu'il rendait heureux et tranquille, refusa d'y admettre des peuples barbares qui venaient demander une place dans cette alliance pacifique d'environ cent millions d'hommes. Mais cette longue prospérité avait ses périls; elle ne laissait plus à opposer aux attaques à venir des barbares que des légions amollies et que des peuples désarmés.

A cet homme de bien succéda un philosophe qui continua glorieusement ce beau règne. Marc Aurèle était un stoïcien, mais un stoïcien digne des temps nouveaux, plein de sollicitude pour le bonheur des peuples, d'une sagesse humaine et bienfaisante. Les pauvres ensevelis aux frais de l'État, un préteur chargé de la tutelle de leurs enfants, le droit de cité rendu plus accessible, tels furent les premiers bienfaits de ce règne immortel.

Marc Aurèle étendit aux provinces, par l'Édit provincial, les avantages que l'Édit perpétuel avait assurés aux Romains. Il avait pour maxime que la justice consistait surtout dans l'égalité devant la loi; les différences que la politique avait mises entre les peuples, ou que la fortune mettait entre les hommes, n'étaient

point reconnues par cette grande âme, que l'amour du genre humain pouvait seul remplir. Il considérait ses sujets comme ses frères; il disait que l'univers était sa maison.

Cependant vie de ce grand homme eût été malheureuse, si la philosophie ne l'eût consolé des désordres de sa famille et des maux renaissants de l'empire. Il avait partagé le pouvoir avec Lucius Vérus, son gendre, et ne put tirer de ce débauché aucun service. Ce fut Avidius Cassius qui repoussa glorieusement les incursions des Parthes et qui prit Ctésiphon et Séleucie, pendant que Lucius Vérus avilissait à Antioche la dignité impériale. La Germanie s'ébranla à son tour, et Marc Aurèle attristé défendit opiniâtrément les bords du Danube. L'invasion vint dépeupler les environs d'Aquilée et ne fut arrêtée que par les divisions des vainqueurs. Une seconde irruption des peuples germains affligea l'empire, que les fléaux de toute nature avaient épuisé d'hommes et d'argent. La patience courageuse de Marc Aurèle força les barbares à la retraite et leur arracha la paix. La révolte d'Avidius Cassius venait d'appeler l'empereur en Syrie et s'était apaisée d'elle-même, lorsque la Germanie, intérieurement troublée par des invasions venues de l'Orient, déborda encore une fois sur l'empire. Marc Aurèle vint consumer dans cette lutte ingrate les restes de sa vie; il mourut au milieu de cette guerre et laissa à son fils le soin de la terminer. La noble tristesse qu'inspiraient à ce grand homme les maux de son siècle, la grandeur pleine de simplicité avec laquelle il accepta le lourd fardeau du gouvernement du monde, l'amour viril

qu'il portait au genre humain, ont marqué d'une ineffaçable empreinte les belles pages qu'il écrivait sous la tente pendant les longues veilles de la guerre de Germanie.

Grâce à l'adoption qui, par miracle, avait élevé à l'empire une suite d'hommes de bien, les peuples n'avaient reçu depuis Nerva du pouvoir absolu que des bienfaits. Mais la force des choses dut l'emporter et l'hérédité donna pour successeur à Marc Aurèle un fou sanguinaire. Commode se hâta d'acheter la paix aux barbares, à force de concessions, pour jouir à sa manière de la toute-puissance. Quelques généraux de Marc Aurèle maintinrent l'ordre sur les frontières de l'empire, pendant que Commode, aiguillonné par le besoin d'argent et par d'incessantes conspirations, remplissait Rome de funérailles. Il n'était pas encore rassasié de sang et de voluptés lorsque les siens, effrayés pour eux-mêmes et se sachant menacés, délivrèrent la cité de ce fléau. Avec lui finissait tristement l'époque glorieuse des Antonins, et avec son successeur commence un siècle d'anarchie militaire, qui achèvera l'épuisement de ce grand empire.

IV. Anarchie militaire. — Invasions.

Jusqu'à cette époque, l'empire avait eu un gouvernement régulier qui, par ses traditions administratives et militaires, avait donné l'ordre et une certaine prospérité matérielle à une immense étendue de territoire. L'établissement de l'égalité entre les vainqueurs et les vaincus, la défense des frontières contre la barbarie

de plus en plus menaçante, le perfectionnement de la législation approchant de plus en plus de l'équité naturelle et de l'unité, l'extension de la civilisation romaine et l'union des peuples rendues plus faciles par le percement de routes immenses et par l'activité d'un vaste et continuel commerce entre les provinces les plus lointaines, telle était, après tout, l'œuvre bienfaisante des deux siècles qui avaient suivi la chute de l'ancienne république. La civilisation romaine résumant, par la fusion des langues, des mœurs et des doctrines, toutes celles qui l'avaient précédée dans le monde, est arrivée avec les Antonins à son dernier développement. Elle a enfin donné le gouvernement des hommes à de grands capitaines et à des sages accomplis; puis elle semble disparaître avant d'être définitivement remplacée, et les désastres qui suivent ne sont qu'un long interrègne entre la civilisation antique et la civilisation nouvelle qui va devenir, en fait et en droit, la maîtresse du monde.

Voyons rapidement par quelles épreuves passa l'empire romain jusqu'à l'avénement légal de cette civilisation nouvelle. Les empereurs avaient longtemps régné comme les représentants du peuple et de l'armée; le peuple romain, qui n'existait plus que de nom, n'embarrassa jamais leur gouvernement; mais l'armée, toujours employée à contenir les barbares, fut de tout temps redoutable à ses chefs et ne leur donnait son appui qu'en échange d'une perpétuelle indulgence et de gratifications répétées. Quelquefois un empereur, sorti des légions, les contenait par l'habitude du commandement ou par l'attachement respectueux qu'in-

spirent encore les vertus militaires aux armées les plus indociles. Mais le temps était venu où les armées voulaient régner pour elles-mêmes et exercer une sorte de gouvernement direct sur la population de l'empire. Le successeur de Commode, Pertinax, eut à peine le temps de montrer qu'il aimait la discipline, et fut tué par les soldats. Une enchère publique fut ouverte dans le camp des prétoriens aux hommes qui aspiraient à l'empire. Un vieillard, Didius Julianus, l'acquit, au prix de six mille drachmes par soldat. Mais les légions, usant partout du même privilége, firent des empereurs en Bretagne et en Illyrie. L'Africain Septime Sévère, proclamé dans cette dernière province, était le plus voisin de Rome : il l'emporta, et le sénat le reconnut.

Il fallait toujours se servir d'une armée pour réprimer les autres ; aussi Sévère ne put-il châtier les prétoriens qu'en usant d'une extrême indulgence pour ses légions d'Illyrie, qui lui extorquèrent à leur tour des gratifications onéreuses. Le nouvel empereur apaisa l'un de ses deux rivaux par le titre de césar, pendant qu'il battait et faisait tuer le moins redoutable. Il tâcha ensuite d'assassiner l'autre, que soutenait secrètement l'aristocratie ; et, n'ayant pu y réussir, il le vainquit en Gaule et le réduisit à se tuer. Rome fut inondée du sang des amis du vaincu. Le sénat fut décimé. Le despotisme militaire le plus absolu pesa sur tout l'empire. Un jurisconsulte illustre, Papinien, tira de cette tyrannie quelque avantage, et imposa aux gouverneurs de provinces la justice et l'économie en même temps que l'obéissance. L'appui de l'armée était la seule base de ce gouvernement ; aussi l'armée fut-elle comblée de pri-

viléges par l'empereur, qui d'ailleurs marchait toujours à la tête des légions, et se faisait gloire de n'être que le premier des soldats. Il voulut achever la soumission de la Bretagne, et s'avança dans l'Écosse. Il y mourut, au milieu des fatigues d'une guerre acharnée et des dégoûts que lui donnaient les conspirations de son fils.

Ce fils, surnommé Caracalla, partagea le pouvoir avec son frère Géta, puis le tua de sa main, et fit périr après lui plus de vingt mille personnes. Il parcourut l'empire et massacra par trahison la suite du roi des Parthes, appelé à une entrevue pacifique. Il décima par la plus odieuse surprise la popnlation d'Alexandrie par laquelle il se croyait offensé. Il mourut lui-même en Mésopotamie, assassiné par un centurion. Le désir d'étendre à toutes les provinces l'impôt sur les successions lui avait fait donner à tout l'empire le droit de cité.

« Contentez les soldats, avait dit Septime Sévère à ses fils, et ne vous inquiétez pas du reste. » Mais contenter une soldatesque exigeante était bien difficile, et le pouvoir ne fit que passer, par des meurtres successifs, à Macrin, préfet du prétoire, à Elagabale, dont le luxe et la débauche surpassèrent tout ce que Rome avait vu jusqu'alors; et enfin à Alexandre Sévère, homme honnête et intelligent, qui ne put cependant arrêter les pillages et les massacres de l'armée et qui fut lui-même égorgé par ses soldats pendant une campagne sur le Rhin.

L'anarchie alla toujours croissant; les barbares en profitèrent, et les légions, proclamant et tuant tous les jours des empereurs, résistaient avec des chances diverses à cette invasion perpétuelle. Les Goths, qui

habitaient autrefois les bords de la Vistule, s'étaient rapprochés des frontières de l'empire, et débordaient sans cesse dans la Mœsie, dans la Dacie et dans la Thrace. De leur côté, les Perses ravageaient la Syrie, et les empereurs, qui ne faisaient que passer au pouvoir, ne pouvaient arrêter cette dissolution prochaine. Des noms jusqu'alors inconnus aux Romains se révélaient par d'audacieuses incursions jusqu'au cœur de l'empire. C'étaient les Alemans qui franchissaient le Rhin, les Goths qui traversaient la Grèce, les Hérules qui sillonnaient la mer Égée, les Francs qui ravageaient la Gaule et qui s'essayaient contre les légions; et ces barbares eux-mêmes prenaient parti dans la guerre universelle que se faisaient les empereurs proclamés par chaque armée. Ce désordre inouï fut enfin arrêté par l'élévation au pouvoir d'un Pannonien d'humble origine, d'un rare talent militaire et d'une énergique activité. Aurélien mérita le surnom de restaurateur de l'empire.

A l'orient, à l'occident, les barbares envahissaient les provinces. Aurélien refoula, par une victoire sur le Métaure, le flot des Alemans qui inondait l'Italie. Mais il fut obligé d'abandonner aux Goths par traité la Dacie, dont les habitants furent transportés en Mœsie. En Orient, une femme de génie, Zénobie, s'était créé, pendant l'anarchie militaire, un vaste empire qui embrassait la Syrie, l'Égypte et une partie de l'Asie Mineure. Cette reine fut deux fois vaincue et vit prendre d'assaut sa capitale, Palmyre. L'Orient fut ainsi pacifié. Les légions d'Occident avaient fait empereur, malgré lui, leur général, Tétricus, qui abandonna son armée sur

le champ de bataille pour se rendre à Aurélien. Un magnifique triomphe annonça la pacification de tout l'empire, et l'on vit, pour la première fois à Rome, les vaincus épargnés. Tétricus fut fait gouverneur de province; Zénobie vécut tranquille en Italie. Aurélien ne fut pas heureux dans ses essais de réformes : celle des monnaies excita dans Rome une sédition qui enleva sept mille hommes à l'armée. Il allait attaquer les Perses, lorsqu'il fut assassiné près de Byzance.

L'armée demanda un empereur au sénat et accepta de lui un prince de soixante-quinze ans, le riche Tacite. Il mourut bientôt et fut remplacé par son frère, qui régna trois mois. Probus leur succéda. C'était un homme de guerre, qui chassa les Alemans de la Gaule envahie, les poursuivit jusqu'au Necker, leur arracha la paix et enrôla leur jeunesse dans les légions. Il renversa en Gaule deux prétendants à l'empire, rétablit l'ordre en Illyrie, en Thrace, en Asie Mineure, en Égypte, et imposa la paix aux Perses, effrayés de ces rapides victoires. Il vainquit encore un prétendant dans Alexandrie, et, après un splendide triomphe, partit de Rome pour attaquer les Perses. L'armée, fatiguée d'une guerre continuelle et d'une sévère discipline, l'assassina. Probus n'avait résisté à la première grande invasion des barbares qu'en transigeant avec les envahisseurs. Il les recevait dans ses armées, leur donnait des terres; il avait établi des Germains dans la Bretagne, en Thrace cent mille Bastarnes, des Francs sur le Pont-Euxin[1]. Il accomplissait ainsi pacifiquement ce que l'invasion faisait elle-même, au prix de plus grandes douleurs : il renouvelait la population de l'empire.

Le préfet des Gaules, Carus, fut fait empereur et nomma ses fils césars. Il périt au milieu d'une guerre heureuse contre les Perses. Ses fils, qui lui succédèrent, moururent tous deux assassinés : Numérien par son beau-père, Carin par son armée. Un Dalmate d'obscure origine, Dioclétien, sortit empereur de cette mêlée. Son courage intelligent l'avait élevé par degrés a cette haute fortune. Il voulut rendre impossible le retour des désordres dont il avait été témoin pendant sa vie militaire. Il voulut arracher le pouvoir aux armées et fonder, sur le respect des peuples soigneusement entretenu, un gouvernement durable, et il réussit dans cette difficile entreprise.

V. Diocletien. — Constantin.

(284-323.)

Jusqu'à ce jour, les généraux proclamés empereurs ne détrônaient que leurs égaux, des chefs d'armée comme eux, investis pour un temps du pouvoir, mais gardant les mœurs familières des camps ou de l'ancienne cité romaine. Vespasien, Probus, étaient toute leur vie des soldats parvenus ; les Antonins étaient des citoyens comme Auguste. De là, la facilité des usurpations; le renversement d'un général ou d'un citoyen par un autre n'offrait rien d'extraordinaire et ne blessait en rien l'opinion. Le despotisme, qui s'appuie sur la force, n'est qu'une guerre éternelle entre les ambitieux qui s'en disputent l'exercice, à moins qu'un préjugé puissant et durable n'en fasse le privilége d'un seul homme, d'une seule famille, à l'exclusion de tout autre. Il faut, pour donner quelque stabilité à ce genre de gouverne-

ment, qu'il existe entre le souverain et le reste des hommes un si grand intervalle, que l'imagination populaire croie impossible de le franchir et considère l'usurpation comme une sorte de sacrilége. Mais ce préjugé salutaire, qui donnait la paix intérieure aux antiques monarchies, n'existait pas dans cet empire militaire où le pouvoir était chaque jour le prix de la révolte heureuse. Il fallait donc l'imprimer dans les esprits, le créer, pour ainsi dire, par un ensemble de mesures propres à frapper l'imagination des peuples. Et pour produire cet effet, quoi de plus efficace que ces formules respectueuses, que ces cérémonies imposantes qui assimilent le maître à un dieu, qui voilent peu à peu la misère de l'homme sous la majesté du commandement et sous la pompe soutenue des apparences?

Dioclétien le comprit, et nul n'osa plus reconnaître le soldat fait empereur sous les murs de Chalcédoine, dans le personnage sacré et presque invisible dont on n'approchait qu'à genoux. Un luxe inouï vint en aide à l'illusion qu'il voulait produire, et une hiérarchie nombreuse de serviteurs, tous honorés selon leur rang, faisait paraître d'autant plus élevé celui qui en occupait le faîte. Mais ces gouvernements qu'une majesté factice environne ne sont point cependant inébranlables, et le danger change de nature plutot qu'il ne s'éloigne. Ce ne seront plus aussi souvent les révolutions militaires qui élèveront les usurpateurs, ce seront les révolutions de palais, moins bruyantes peut-être, mais plus funestes encore ; car les empereurs élevés par l'intrigue domestique ne vaudront pas ceux qui devaient leur fortune à leurs talents militaires et à l'amour des soldats.

La revolte des Bagaudes, en Gaule, les incursions des Alemans et la tentative d'usurpation du général chargé de réprimer la piraterie des Saxons et des Francs, firent bientôt sentir à Dioclétien qu'il ne pouvait seul porter le fardeau d'un si vaste empire. Il prit pour collègue son ancien compagnon, Maximien, et lui donna le nom d'Auguste; six ans plus tard il nomma césars Constance Chlore et Galère, et leur confia une partie de l'empire à defendre : à Galère, la Thrace et la ligne du Danube; à Constance, la Gaule, la Bretagne, l'Espagne et la Mauritanie. Maximien gouvernait l'Italie, l'Afrique et les îles; et Dioclétien lui-même, gardant l'autorité suprême, se chargea de l'Orient.

Ce partage du pouvoir était devenu nécessaire; un seul homme ne pouvait protéger également cet immense empire et repousser tant d'invasions simultanées. Ce fut souvent pour être mieux defendues que les provinces proclamèrent les empereurs, et Diocletien, en se choisissant ainsi des lieutenants, allégeait sa tâche sans exposer son pouvoir. Il désigna encore trois césars d'avance, disposant ainsi de l'avenir et s'efforçant d'ôter le plus lointain espoir aux ambitieux.

L'organisation de l'empire, commencée par Dioclétien, achevée par son successeur, est le premier exemple de cette unité d'administration et de cette hiérarchie de fonctionnaires qui sont entrées dans les mœurs politiques des peuples modernes. Quatre grandes divisions administratives furent créées sous le nom de préfectures du prétoire, puis subdivisées elles-mêmes en treize diocèses et renfermant en tout cent dix-neuf provinces. La préfecture des Gaules comprenait la Breta-

gne, les Gaules et l'Espagne. L'Italie, l'Illyrie et l'Afrique formaient la préfecture d'Italie. La préfecture d'Illyrie avait pour diocèse la Dacie et la Macédoine; la préfecture d'Orient embrassait dans ses six diocèses, outre les provinces asiatiques de l'empire, l'Égypte et la Thrace. Des magistrats purement civils administraient à divers degrés ces circonscriptions, et correspondaient avec les ministres de l'empereur, qui réunissaient toutes les affaires dans leurs mains. L'armée, indépendante de l'administration civile, obéissait exclusivement à un ministre de la guerre et ne pouvait plus devenir un instrument de révolte; mais cette armée, composée de barbares ou du rebut de la population de l'empire, n'était plus un instrument de défense.

Cette immense administration ne pouvait être entretenue que par d'accablants impôts, et dès ce jour commença, entre le trésor public insatiable et l'empire appauvri, cette lutte douloureuse où la population finira par succomber et disparaître. De tous ces impôts, celui que payait la terre était le plus lourd. On le percevait en nature et en espèces, à la fin de chaque année, d'après un cadastre qui ne changeait que tous les quinze ans, quels que fussent les malheurs et les pertes éprouvés dans l'intervalle. La cité, répondant pour ses habitants, les riches pour les pauvres, la misère devait monter par degrés jusqu'aux plus hautes fortunes. L'impôt du quarantième sur les marchandises transportées, du centième sur la vente des denrées, du vingtième sur la vente des esclaves et sur les héritages; un impôt sur les prises d'eau, sur les patentes; une capitation sur les prolétaires, le don forcé de couron-

nes d'or offertes par les villes à l'empereur, le revenu des mines, des carrières et des fabriques de l'État, l'affermement de ses propriétés, venaient encore se verser dans le trésor public sans le remplir. Les frais de perception de ces innombrables impôts en absorbaient une grande partie, tandis que le système qui rendait les notables ou curiales responsables de l'impôt de leur cité, tarissait dans sa source la richesse publique, et réduisait les contribuables à des ruses sans nombre que la loi s'efforçait en vain de prévenir.

Des titres pompeux couvraient cette incurable misère. De l'empereur jusqu'au dernier des fonctionnaires descendait une série de dénominations nobiliaires, hiérarchiquement distribuées, non transmissibles, attachées à la personne et à la fonction. Le nom de *maître* et de *seigneur* était réservé au prince ; sa famille était *nobilissime ;* les ministres, les préfets du prétoire étaient *illustres ;* les gouverneurs de provinces, les généraux, les magistrats municipaux des cités étaient *clarissimes* ou *perfectissimes*, ou *excellents* ou *honorés*. Tout ce qui touchait à l'empereur était *sacré*, son palais, sa chambre, son trésor, ses volontés ; et tout fonctionnaire avait sa part proportionnelle de cette majesté divine. Ces noms et ces usages entrèrent bientôt dans les mœurs, passèrent aux barbares et pénétrèrent ainsi dans le monde moderne.

Dioclétien et ses collègues inaugurèrent par quelques guerres heureuses la nouvelle organisation de l'empire. Pendant que Maximien écrasait les paysans gaulois révoltés, Dioclétien faisait à la fois la guerre à

l'Afrique soulevée et à des prétendants à l'empire. Galère battit les Perses et leur arracha cinq provinces au delà du Tigre. Constance pacifia la Bretagne et chassa les Alemans de la Gaule. Les divisions des peuples barbares, entretenues par l'empereur, donnèrent enfin quelque repos au monde romain. Mais Dioclétien, fatigué de luttes perpétuelles, voulut mourir en paix et abdiqua. Maximien, son collègue, dut l'imiter; Galère et Constance Chlore furent augustes à leur tour et deux nouveaux césars furent nommés. Constance mourut peu après, et son fils Constantin entra sur la scène. En même temps, de nouveaux prétendants s'élevèrent; l'empire eut six maîtres à la fois. Constantin finit par l'emporter et n'eut bientôt plus qu'un rival, Licinius, auquel il abandonna l'Orient et qu'il renversa après une paix de neuf années.

L'empire se retrouva ainsi dans les mains d'un seul homme, qui donna une sanction éclatante à la grande révolution morale qui s'accomplissait depuis trois siècles au sein du monde romain. Les nouvelles doctrines religieuses qui avaient envahi l'empire avaient plus contribué que les armes à l'élévation de Constantin; elles avaient créé de nouveaux intérêts dont il s'était déclaré le protecteur, et, en échange, elles lui avaient donné la victoire. Quelle est cette force nouvelle dont l'influence est devenue décisive? D'où vient-elle? Comment s'est-elle organisée et établie au milieu de l'ancien monde?

LIVRE VIII.

—

LE CHRISTIANISME

JUSQU'A SON AVÉNEMENT SOUS CONSTANTIN, ET L'EMPIRE JUSQU'A LA MORT DE THÉODOSE.

I. Le Christianisme. — II. Persécutions. — Force de l'Église. III. — Hérésies. — L'Arianisme — IV. Décadence politique et militaire de l'empire.

(1-395.)

I. Le Christianisme.

Le monde n'a pas encore vu de société sans religion. Chez tous les peuples, des croyances respectées du plus grand nombre ont donné aux prescriptions de la morale une origine surnaturelle, et une sanction divine à l'accomplissement du devoir. Nous n'avons jusqu'ici considéré ces croyances diverses qu'au point de vue de leur influence sur les institutions et sur les mœurs des peuples qu'elles gouvernent, et nous ne nous écarterons pas de cette méthode. Nous avons vu comment les religions orientales s'accommodaient à l'inertie des peuples, comment la religion hellénique fut avant tout une source d'inspirations pour l'art, et comment la religion romaine fut exclusivement l'auxiliaire et presque la servante de la politique. Il faut maintenant considérer une religion autrement puis-

sante sur les esprits des hommes, et qui depuis dix-huit siècles a exercé sur les affaires humaines une irrésistible influence. Retraçons d'abord son humble début dans cette société qu'elle devait conquérir, et montrons par quelle suite d'événements elle a pris une part si considérable à la plus grande révolution qui eût encore renouvelé la face du monde.

La civilisation moderne n'a pas anéanti la civilisation antique, elle l'a développée et la développe tous les jours. Pour les arts et pour les lettres, elle a reçu les leçons de la Grèce, et Rome lui a enseigné la jurisprudence et l'administration; mais sa religion lui vient d'ailleurs. Elle est sortie d'un faible peuple dont nous avons déjà esquissé la malheureuse histoire, qui est arrivé de servitude en servitude et de révolte en révolte à sa ruine complète et à une dispersion éternelle, et qui n'a ainsi fatigué tous les maîtres du monde ancien par une énergie indomptable, que parce qu'il portait en lui le germe du monde nouveau. Qu'on se représente en effet cette race d'Israël toujours opprimée et jamais soumise, gardant partout ses traditions et ses croyances, soit qu'elle serve en Égypte, soit qu'elle souffre sous les conquérants orientaux, soit qu'elle essaye vainement de secouer le joug inébranlable de la domination romaine. Elle est jalouse de son indépendance, hostile à l'étranger, toujours agitée à l'intérieur par son culte, par ses révolutions religieuses, par ses prophètes. Si elle change de gouvernement, c'est son Dieu qui l'ordonne; si elle tombe en servitude, c'est ce Dieu qui la châtie; si elle s'affranchit, c'est Dieu qui lui pardonne et qui la relève. Ses rois sont tous des

élus ou des maudits; ils chantent le Seigneur où ils le blasphèment et sont renversés par les prêtres. Ainsi, tandis que le monde ancien dépense son activité féconde dans les arts, dans la politique et dans la guerre, la religion est l'unique affaire du peuple juif et elle le consume. Quand Titus emportera d'assaut Jérusalem, c'est sur des Juifs, encore armés les uns contre les autres par des discordes religieuses, que tomberont les débris du temple. C'est de ce foyer toujours ardent, mais longtemps contenu dans un étroit espace, que va s'échapper le christianisme, pour se répandre sur le monde ancien expirant, comme un feu qui l'épure et le ranime.

Pour concevoir la grandeur salutaire du rôle de la religion nouvelle, il faut considérer l'état dans lequel elle a trouvé le genre humain. Un amour effréné pour la vie, un étroit attachement aux choses de la terre, étaient le fond de la civilisation antique. Depuis les orgies de Babylone jusqu'aux fêtes prodigieuses des empereurs romains, tout ce que le monde ancien renferma d'âmes vulgaires vécut dans la débauche; et le renversement de la république romaine y poussa même, comme dans un asile, de nobles âmes faites pour des temps meilleurs. Mais que furent après tout les meilleurs temps du monde ancien, sinon le triomphe d'une politique toujours injuste, et d'une guerre toujours impitoyable? Nous avons vu comment cette ambition romaine, si féconde en prodiges, n'était que la forme la plus élevée de l'avarice particulière à cette race envahissante, et comment elle se tourna facilement en une soif insatiable de richesses et de voluptés. Malgré les

vues supérieures de quelques âmes généreuses, l'antiquité fut une longue mêlée où l'on se disputait par les armes les biens de la terre, où le plus fort avait pour récompense le pouvoir et le butin, et la personne même du vaincu. Et comme cette tyrannie des uns et cette servitude des autres n'avaient d'autre justification que le succès du plus fort, de continuelles révoltes ébranlaient cette société mal assise; depuis les Hilotes, qui pillaient Sparte à demi renversée par un volcan, jusqu'aux esclaves d'Italie, qui essayaient d'écraser Rome déjà pressée par tant d'adversaires, le monde ancien vécut sous la menace de la plus légitime et de la plus impitoyable des vengeances.

L'établissement de l'empire, en mettant toute la force, qui était déjà du côté d'un seul peuple, dans les mains d'un seul homme, apaisa d'abord cette mêlée; mais, quoique les nations, moins opprimées, l'eussent appelé du beau nom de *paix romaine*, l'empire était moins le commencement de la paix que la suspension de la guerre. La misère s'accroissant avec les impôts, l'esclavage subsistant toujours quoique adouci, et, par-dessus tout, le progrès inouï de la corruption des mœurs, étaient des plaies toujours ouvertes, que l'antiquité n'avait pas le moyen de guérir. La philosophie antique était pleine de charme et de consolation pour les sages; mais le stoïcisme n'était pas fait pour se répandre, et l'épicurisme mal compris avait sa part dans la dépravation publique. La religion avait eu ses beaux jours, soit qu'elle fût associée en Grèce à l'hospitalité, à la bonne foi, à l'amour de la patrie et de la liberté; soit qu'elle vînt à Rome en aide au patriotisme du sé-

nat, inclinant le peuple au respect des lois par la crainte des dieux, ou le soutenant dans les revers par une foi invincible dans les grandes destinées de la république : mais la religion n'avait pas survécu à la sagesse des philosophes et aux railleries des beaux esprits. Depuis Socrate jusqu'à Lucien, tous l'avaient détruite et nul ne l'avait remplacée. Il en restait un amas de superstitions incohérentes qui exprimaient à leur manière la confusion de tous les peuples et qui servaient de prétexte à la débauche. Cette religion expirante se fût même ranimée qu'elle n'eût apporté aucun secours au genre humain. Elle avait pour fondement la fatalité; au-dessus des dieux planait l'aveugle fortune. Elle était faite pour les forts et les heureux de la terre, et ne pouvait affermir aucune société, puisqu'elle ignorait l'art sublime de consoler les misérables et d'apaiser les vaincus. C'est autour de ce monde dégénéré, épuisant ses dernières forces dans l'orgie, que frémissaient les barbares impatients de l'envahir, comme Tacite nous raconte que les eaux du lac Fucin, artificiellement suspendues, grondaient sur la tête des convives de Claude.

Il n'est pas besoin d'une longue étude pour reconnaître que le christianisme apportait aux hommes des doctrines directement opposées aux opinions et mœurs qui perdaient le monde ancien. L'amour des choses de la terre avait à la fois endurci et corrompu les âmes ; le mépris du monde et l'indifférence au plaisir sont pour le chrétien les commencements de la vertu. L'inégalité n'avait d'autre sanction que le droit du plus fort, s'y soumettre était faiblesse et lâcheté; pour le chrétien,

l'inégalité ici-bas est un dessein de Dieu, elle est adoucie par l'attente d'un monde meilleur, c'est une épreuve et l'endurer est un mérite. La revendication violente du droit individuel ensanglantait le monde ; le chrétien renonce à ses droits, il s'en remet à la volonté de Dieu, il se résigne ; et plus on lui donne l'occasion de le faire, plus on opprime cet esclave volontaire, plus on lui élargit le chemin du ciel. Bien plus, il rendra le bien pour le mal, doublant ses mérites avec un héroïque bon sens. En un mot, partout où le destin antique abandonnait les hommes à la lutte de leurs passions contraires, à l'enivrement de la victoire ou au désespoir menaçant de la défaite, un Dieu plein de justice et de bonté, aimant par-dessus tout le dédain des biens du monde, ordonnant la douceur envers tous, récompensant magnifiquement la patience, contient et apaise les forts, soutient et console les faibles, et offre à tous les hommes, en échange des joies funestes auxquelles ils renoncent ou des vives douleurs qu'ils endurent, l'espérance d'une éternité bienheureuse. C'est ainsi que le christianisme changeait le but de la vie humaine, détournait l'activité des âmes vers la pratique des vertus pacifiques, et tenait sans cesse les yeux des hommes élevés vers le ciel, pour les rendre moins injustes et moins violents sur la terre.

Le christianisme renouvelle encore le monde par l'admirable fécondité de sa doctrine sur l'égalité morale des hommes devant Dieu. Ils sont égaux en misère, puisqu'ils héritent tous de l'imperfection du père du genre humain ; ils sont égaux en dignité, puisqu'ils ont tous part au sanglant sacrifice du Rédempteur de

l'espèce humaine. Le lien sacré de la charité les unit en une famille dont tous les membres sont solidaires. Ils doivent donc s'éclairer, se secourir, marcher ensemble dans la bonne voie. Malheur à qui donne de mauvais exemples! malheur même à qui laisse ses frères à leur propre faiblesse. Tous, selon une expression sublime, ils ont charge d'âmes. Ils répondent aussi des corps; l'antique inhumanité va disparaître; la vie humaine si prodiguée jusqu'alors prend un nouveau prix; la législation adoucie protégera l'esclave, assurera le sort de l'orphelin; nul n'est plus méprisable dans cette foule qu'il a plu à Dieu de racheter d'un seul coup.

Aussi l'âme humaine est-elle la plus précieuse des conquêtes, le travail des conversions le plus saint des ministères. De là, parmi les croyants, cette ardeur de prosélytisme, cet amour de l'apostolat qui forme un si vif contraste avec la sagesse contenue et contente d'elle-même des maîtres de la philosophie antique. Rien n'effraye le chrétien qui veut gagner une âme à Dieu, ni le danger de la persécution, ni les fatigues, ni les insultes, ni le supplice plus grand encore de se heurter contre l'ignorance et la sottise. Au contraire, comme la charité qui s'adresse au corps recherche les plus profondes misères, celle qui veut sauver l'âme cherche de préférence les humbles intelligences, les cœurs rebelles, les esprits étroits et violents. La doctrine nouvelle descend à ceux qui semblent au-dessous de ses enseignements; elle conquiert ceux qui se croient au-dessus de ses atteintes; elle ne désespère d'aucun homme, s'annonce à ses persécuteurs et les éblouit,

renouvelant sans cesse le miracle de Paul arrêté sur le chemin de Damas. Cette mâle ardeur de la charité chrétienne fit équilibre à la doctrine du détachement et de la résignation, et, en assurant la vie et la fécondité de la religion nouvelle, la rendit plus conforme au génie des peuples de l'Occident.

Il fallait, en effet, un nouvel aliment aux jeunes populations qui allaient remplacer les races appauvries de l'ancien monde; il fallait qu'à leur entrée sur la scène s'offrît un objet capable d'émouvoir leur imagination, digne d'occuper leur impatiente activité. Accepter la religion nouvelle, la défendre, la répandre par la prédication et par les armes, et fonder des nationalités animées de son génie, telle fut la longue tâche qui accueillit les conquérants du monde ancien, et qu'ils accomplirent, à travers mille obstacles, pendant cette période de l'histoire du genre humain qui reçut le nom de moyen âge. Ainsi fut en partie détournée la catastrophe qui menaçait le grand empire, et, bien que son unité fût brisée et son nom effacé de la terre, c'est lui qui, renouvelé par une révolution opportune, a conquis ses envahisseurs. En effet, ce qu'il y avait en lui de durable et d'utile, ses lois, son administration, sa hiérarchie, passa par degrés aux barbares, avec les institutions chrétiennes; ses lettres mêmes et sa philosophie, que la religion nouvelle avait, pour un temps, traitées en ennemies, reparurent plus tard avec un incomparable éclat et renouèrent les traditions de l'esprit humain.

II. Persécutions. — Force de l'Église.

Cette révolution morale de l'empire romain qui commence par le supplice du fondateur du christianisme dans Jérusalem et qui se termine par le triomphe de la doctrine nouvelle avec Constantin, est le plus glorieux exemple que le monde ait encore vu de l'impuissance de la force brutale contre le progrès d'une idée, et des ressources infinies de la volonté humaine soutenue par une foi inébranlable. Cette prodigieuse effusion de sang, ces sacrifices volontaires qui, d'un bout de l'empire à l'autre, ont prêché la religion nouvelle avec une muette et irrésistible éloquence, sont les titres de noblesse de l'Église chrétienne, et elle les a conservés avec un religieux respect. Ce fut sous Néron que les chrétiens furent persécutés pour la première fois; on les confondait encore avec les Juifs, sans cesse révoltés et traités en ennemis du genre humain. Après la destruction de Jérusalem, les chrétiens se dispersèrent de plus en plus dans l'empire, et Domitien les persécuta de nouveau. Trajan défendit de les rechercher, mais permit de les punir; et ainsi commencèrent les persécutions individuelles qui, sous Adrien, Antonin et Marc Aurèle, enlevèrent à l'Église d'illustres apôtres. La lutte fut rendue plus vive par le progrès même de la religion nouvelle. Les Gaules virent de nombreux supplices sous Septime Sévère, et avec Décius commença la plus terrible persécution qui eût encore affligé l'Église; elle se poursuivit après lui avec moins de rigueur jusqu'à Dioclétien, et se

réveilla tout à coup avec une violence inouïe qui se soutint neuf années. Ce fut presque au sortir de ce sanglant baptême que le christianisme, adopté par Constantin, reçut de lui la liberté et le pouvoir.

Que les premiers chrétiens aient été persécutés par les Juifs, rien n'est plus facile à expliquer, l'intolérance en matière de religion étant le fondement même de la loi juive; mais que les Romains aient voulu noyer le christianisme dans le sang et l'aient opprimé pendant trois siècles, c'est ce qu'on ne peut comprendre si l'on ne considère combien le christianisme était éloigné de toutes les religions que la politique romaine protégeait avec une égale indifférence. Les religions antiques avaient ce caractère commun de ne pas s'exclure les unes les autres. Les formes diverses de cette universelle adoration de la nature n'avaient rien d'inconciliable, et le nombre des dieux pouvait être accru sans blesser personne. La religion chrétienne, au contraire, excluait toutes les autres; elle était avant tout une négation, et les croyances élevées qu'elle mettait à la place des mythes populaires semblaient des abstractions vaines. Quand le catéchumène chrétien avait brisé dans un temple la statue d'un dieu, l'autel restait vide. Aussi ce n'étaient pas tant les sectateurs d'une religion nouvelle qu'on poursuivait sous le nom de chrétiens, que les ennemis de toutes les religions, que des athées. Le christianisme ne semblait à personne un culte qui pût prendre place parmi les autres; c'était une doctrine, et une doctrine agressive, qui réclamait ouvertement la destruction des temples, le silence des oracles, l'abolition des cérémonies, qui ne

demandait pas tant à être soufferte qu'à conquérir, qui avait moins besoin de liberté que de domination.

Cette noble ardeur du christianisme naissant éclatait de toutes parts et provoquait la guerre : guerre héroïque, puisque, d'un côté, on ne s'attaquait qu'aux idées et au culte, et que, de l'autre, on frappait des hommes sans défense. Les chrétiens n'eussent pas recherché le martyre, que la persécution les eût atteints à cause des mille occasions où il leur fallait, sans autre alternative, renier secrètement leur foi ou la publier hautement. La politique romaine avait si étroitement uni les cérémonies du culte aux actes de la vie publique, qu'en devenant chrétien un citoyen romain ne pouvait plus passer un seul jour sans donner des marques de sa nouvelle croyance. Pouvait-il considérer comme de vaines formules les rites innombrables que lui imposaient la loi et la coutume? Pour une religion naissante, accepter de pareilles transactions, c'était périr. En s'y refusant, le christianisme montra ses titres à la conquête du monde; mais nous avons vu quels flots de sang a coûté cette glorieuse exigence de la foi chrétienne.

Elles furent salutaires à plus d'un titre, ces persécutions terribles, et aucune de ces grandes douleurs ne fut perdue pour le genre humain. Les âmes s'y retrempèrent par l'exercice journalier des plus difficiles vertus, et dans ce monde dégradé refleurirent tout à coup le dévouement et l'enthousiasme. On vit reparaître, agrandis et multipliés, ces prodiges qu'enfantait jadis l'amour de la patrie et de la liberté. Le spectacle imposant des martyrs rappela aux hommes de ce temps

qu'il existait des biens plus précieux que la vie, et qu'il était beau de se sacrifier à son devoir. La loi morale fut rétablie par des exemples frappants et populaires, et ainsi fut secouée la torpeur mortelle des esprits. Combien ces temps d'épreuves virent-ils de sacrifices, de séparations cruelles, de douleurs domestiques! quel contagieux héroïsme parcourut alors le monde! et quelle vivante preuve de l'égalité chrétienne fut donnée par des martyrs de rangs si divers librement confondus! Les riches et les pauvres, les hommes libres et les esclaves couraient ensemble à la mort; et les femmes, expiant longuement, par la virginité et par le martyre, les désordres séculaires du monde païen, conquirent dès lors leur droit au rang nouveau qui leur était assigné dans la société chrétienne. Les tribunaux des préteurs devinrent par le fait autant de chaires évangéliques, et ce fut à cette sanglante et sublime école que se fit l'éducation du monde nouveau.

Ce que l'Église gagna de force aux persécutions, son histoire le prouve. L'issue glorieuse de cette longue lutte fortifia singulièrement sa foi en elle-même et la mit au-dessus de tous les périls à venir. Elle les considéra dès lors comme des épreuves salutaires et se tint assurée de les vaincre. Chacun des membres de ce grand corps s'habitua à ne jamais désespérer du succès, et cette armée si éprouvée se regarda comme invincible. Comme c'était par une résistance opiniâtre que l'Église avait vaincu ses persécuteurs, la résistance resta toujours son moyen favori de combattre; et sur ce point son histoire était d'accord avec sa doctrine. L'ancienne Rome avait eu pour tradition de tout oser,

la tradition de la Rome nouvelle fut de tout souffrir. Elle avait appris pour toujours à user la force de ses ennemis par une patience inflexible. C'est ainsi que la persécution l'avait fait entrer dans ses voies et lui avait donné le secret de ses futures victoires.

Son organisation s'était développée au milieu de la guerre. La distinction s'était établie entre les prêtres et les fidèles, entre les *clercs* et les *laïques*. L'élection était admise pour le choix des *évêques*, qui nommaient à leur tour les prêtres chargés de les assister dans la direction de leur église. Ce corps épiscopal, composé d'hommes éminents et dévoués, élevés par l'opinion publique, et souvent malgré eux, à cette dignité laborieuse, était l'âme du peuple chrétien, et son influence s'étendait bien au delà des affaires de la religion. L'unité de l'Église était maintenue par une correspondance suivie entre les évêques et la prééminence reconnue des siéges institués par les apôtres eux-mêmes. L'influence toujours croissante du siége de Rome conduisait par degrés l'Église à une complète unité. Enfin l'usage des *conciles*, qui devinrent fréquents à la fin du deuxième siècle, et qui réunissaient les évêques pour la décision des sujets importants, établissait une véritable représentation de la société chrétienne, destinée à fixer et à maintenir les principes de la religion nouvelle.

Les sacrements rappelaient sans cesse aux chrétiens qu'ils étaient membres d'une même famille, et que l'Église s'associait à tous les actes importants de leur vie. Le *baptême* était le signe de leur entrée dans la société chrétienne. La *confirmation* les affermissait

contre les dangers dont l'Église était menacée, et les préparait à lutter courageusement pour son salut. La *communion* les unissait tous en Dieu et rappelait en même temps le sacrifice sanglant qui avait racheté le genre humain. Le chrétien qui avait failli était rattaché à l'Église par la *pénitence*, expiation publique de la faute commise, gage de réconciliation avec Dieu et avec la société chrétienne. Le *mariage* était devenu, dans la religion nouvelle, une action sainte, un sacrement. C'était une révolution dans la famille antique. La femme n'était plus l'inférieure de l'homme, mais sa compagne; elle ne pouvait plus être opprimée, ni chassée par celui qui l'avait acceptée pour épouse devant Dieu. Le chrétien qui sortait de ce monde recevait le viatique, l'*extrême-onction*, et l'Église, qui l'avait accueilli à sa naissance, venait l'affermir et le consoler devant la mort. Enfin, celui qui entrait dans l'Église dirigeante et qui sortait des rangs de ses frères, pour devenir à la fois leur serviteur et leur guide, était investi, par le sacrement de l'*ordre*, d'un nouveau caractère, et la solennité imposante qui le préparait à l'accomplissement de ses devoirs lui en apprenait l'étendue. C'est ainsi que la vie du chrétien était tout entière enveloppée dans la religion, et que l'Église le guidait pas à pas d'un bout à l'autre de sa carrière.

III. Hérésies. — L'Arianisme.

La persécution ne fut pas le seul danger que la religion nouvelle eut à vaincre, et l'hérésie exerça peut-être plus encore la sagesse de ses docteurs et la

fidélité de ses disciples. Par cela seul qu'elle réveillait l'esprit humain et le ramenait aux grandes questions qui l'ont toujours inquiété, l'Église provoquait la contradiction et le doute que ces questions soulèvent et qui en semblent à jamais inséparables. De nombreuses doctrines s'opposèrent à la sienne, offrant des solutions différentes aux obscurs problèmes que la religion nouvelle avait à la fois proposés de nouveau et résolus. Les hérésies ne devant nous occuper, comme le christianisme lui-même, qu'en raison leur influence sur les affaires générales du monde, nous ne ferons que mentionner celles qui ont agité seulement l'intérieur de l'Église. Ce furent d'abord les tentatives du judaïsme pour conserver, dans le sein du christianisme même, ses traditions et ses coutumes. La circoncision, l'époque de la Pâque furent les sujets de ces premières luttes que l'Église apaisa facilement. Ce fut encore d'une question de discipline que sortirent les hérésies de Fortunat et de Novatien; on ne s'accordait pas sur l'expiation à imposer aux chrétiens qui avaient faibli devant la persécution. Un passage mal compris de l'Apocalypse engendra l'erreur peu dangereuse des millénaires qui pensaient que Jésus-Christ reviendrait pendant mille ans régner dans Jérusalem.

Mais le mouvement philosophique provoqué par l'apparition du christianisme, enfanta des hérésies qui menacèrent plus sérieusement le règne et l'existence même de l'Église. L'hérésie des gnostiques fut un système complet qui séduisit de hautes intelligences. La négation des traditions chrétiennes et de l'histoire sacrée en était le commencement; l'introduction dans

la religion des dogmes les plus profonds du panthéisme oriental en était le terme. L'éternité de la matière, l'existence de deux principes, une hiérarchie d'essences invisibles, tels étaient les points principaux de la doctrine nouvelle. La connaissance parfaite était la première des vertus et conduisait au souverain bien. L'Asie, l'Égypte, l'Italie même furent couvertes des nombreuses sectes des gnostiques. C'était l'hérésie des savants et des sages; elle borna ses conquêtes à l'aristocratie de la société chrétienne.

La divinité de Jésus-Christ répugnait à plus d'un chrétien et surtout à ceux qui, voulant modifier ou compléter sa doctrine, se voyaient opposer l'infaillibilité d'un Dieu. Tertullien lui-même avait été séduit par les opinions de Montan, qui, développées bientôt par Manès, entrèrent dans le vaste système mystique connu sous le nom de manichéisme. La croyance antique de l'opposition du bien et du mal, la lutte de deux principes contraires dans le monde et de deux âmes ennemies dans l'homme, tels étaient les dogmes de la religion nouvelle. Ses pratiques consistaient dans une suite de purifications; la hiérarchie de ses ministres avait pour chef un représentant de l'Esprit-Saint. Sorti de la Perse, le manichéisme conquit rapidement l'Orient et se répandit en Occident.

Le christianisme devait triompher de toutes ces hérésies qui, malgré leurs analogies partielles avec la religion chrétienne, lui étaient au fond opposées et tendaient précisément à conserver ce que l'Église venait détruire. En effet, le panthéisme, qui était la source

cachée des antiques religions, était le principe de ces hérésies philosophiques ; et, en dépit de l'esprit élevé de leurs chefs, elles ramenaient leurs sectateurs à ce sensualisme grossier que le christianisme voulait effacer de la terre. Toutes anéantissaient la personnalité divine, et les traditions si simples et si frappantes sur lesquelles reposait, dans le christianisme, le système des peines et des récompenses. Elles mettaient à la place de ces enseignements populaires des théories subtiles et profondes, d'autant plus impuissantes pour entraîner au bien des esprits sans culture qu'elles étaient plus séduisantes pour des esprits cultivés. C'étaient donc moins des religions nouvelles qui s'opposaient au christianime que les systèmes philosophiques de l'antiquité, rajeunis par une forme religieuse, et essayant de vaincre l'Église sur son champ de bataille, c'est-à-dire de la remplacer dans la foi des peuples. Tel est le sens de ces grandes luttes que le christianisme a soutenues avec avantage contre les puissantes hérésies des premiers siècles de notre ère. L'œuvre même que l'Église chrétienne venait accomplir en ce monde y était profondément engagée, et les succès de l'Église contre les doctrines qui menaçaient sa vie furent autant de victoires pour la morale pratique, autant de progrès pour la civilisation.

La plus longue et la plus vive de ces luttes prit naissance dans Alexandrie, ce dernier asile de la philosophie antique. Un prêtre, Arius, nia la divinité du Christ, et, modifiant bientôt cette opinion trop ouvertement contraire à la croyance générale de l'Église,

il reconnut au Christ une existence éternelle et une substance analogue à celle de Dieu. L'arianisme séduisit les plus grands esprits; les évêques de Nicomédie et de Césarée l'adoptèrent et le répandirent. En présence de cette dangereuse division de l'Église chrétienne, Constantin, son protecteur, résolut de lui faire établir par elle-même, dans une déclaration solennelle, les bases désormais inébranlables de sa foi. Une réunion générale des évêques chrétiens fut convoquée en 325 à Nicée, en Bithynie, pour prononcer son jugement sur la doctrine d'Arius. Trois cent dix-huit évêques répondirent à l'appel de l'empereur. L'arianisme comptait, dans cette auguste assemblée, vingt-deux défenseurs; Arius lui-même était présent. Ce fut de ce grand concile que sortit la profession de foi qui est restée jusqu'à ce jour celle de l'Église catholique : « Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes choses visibles et invisibles, et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, *engendré du Père et consubstantiel au Père;* par qui toutes choses ont été faites au ciel et sur la terre; qui pour notre salut est descendu des cieux, s'est incarné et fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux et viendra juger les vivants et les morts. Nous croyons aussi au Saint-Esprit. Quant à ceux qui disent : il y a eu un temps où il n'était pas ou qui *prétendent que le Fils de Dieu est d'une autre substance*, la sainte Église leur dit anathème. » Tel est cet immuable symbole, si complet dans sa simplicité concise. Toutes les affirmations qui y sont contenues sont autant de condam-

nations contre l'arianisme et contre les hérésies antérieures. La personnalité divine, la création, la divinité de Jésus-Christ, la rédemption de l'espèce humaine et sa responsabilité morale, ces bases de la foi chrétienne, y sont établies avec l'autorité que donnaient à cette grande assemblée le nombre et la dignité de ses membres, la conscience de sa mission et le sentiment du péril qui menaçait l'Église. Des questions secondaires, mais non pas sans importance, furent encore résolues par ce concile. Les conditions de l'entrée et de l'avancement dans les ordres sacrés furent réglées, l'usure fut sévèrement interdite. La juridiction de certains évêques fut étendue sur plusieurs provinces, et l'évêque de Rome fit un pas de plus vers la suprématie. L'excommunication fut réglée et ses abus prévenus par le contrôle annuel des évêques réunis de chaque province. Les pénitences publiques, les prières, le rôle des femmes dans l'Église, furent encore l'objet de plusieurs décisions de cette laborieuse assemblée. Ce concile fut un éclatant témoignage des rapides progrès qu'avait accomplis le christianisme dans le monde ancien, de la sagesse élevée de ses docteurs, de la force toujours renaissante de sa discipline. On comprit dès lors quelles ressources infinies l'Église en péril pouvait trouver dans cette représentation générale du peuple chrétien.

Constantin sanctionna par des édits les décisions du concile. Arius fut banni et avec lui deux évêques, qui persistèrent à refuser leur adhésion au symbole de Nicée. La destruction des livres ariens fut ordonnée et les hérétiques frappés d'une amende. Mais ces sévères

mesures furent loin d'apaiser les esprits, et d'ailleurs elles ne se soutinrent pas longtemps. Constantin, fléchi par sa cour, rappela les évêques exilés, et l'Église éprouva, dès ces premières épreuves, à quels dangers l'exposait le mobile appui du pouvoir politique. L'arianisme refleurit partout; Athanase, le défenseur infatigable de l'Église, en était comme assiégé dans Alexandrie. La lutte s'obscurcit en s'envenimant; la subtilité grecque multiplia bientôt les professions de foi contraires, et l'on combattait dans les ténèbres lorsque Constantin, abusé par les ennemis d'Athanase, l'exila à Trèves. Un concile arien est aussitôt assemblé à Constantinople, et la mobilité de l'empereur mettait déjà en danger l'Église; mais la mort subite d'Arius, dans laquelle les chrétiens virent un châtiment céleste, découragea les chefs de l'hérésie, effraya l'empereur lui-même, et suspendit la lutte, jusqu'à la mort de Constantin.

L'arianisme est loin d'être vaincu. Il troublera encore longtemps l'Église et l'empire. Il prendra même sa part dans l'œuvre glorieuse de la conversion des barbares et ressuscitera parmi eux les luttes dans lesquelles il a jeté les Grecs de Constantinople et d'Alexandrie. Mais cette guerre si longue et si variée fut aussi utile à l'Église que la rigueur des empereurs romains lui avait été salutaire. L'hérésie développa et arrêta ses dogmes, comme la persécution avait formé ses mœurs et fondé sa discipline. Certes l'Église n'a pas à regretter les dissidences qui ont provoqué le magnifique spectacle offert au monde chrétien par le concile de Nicée, ni les contradictions qui l'ont obligée à

exprimer sa foi dans le symbole inébranlable, où elle resta définitivement fixée.

IV. Décadence politique et militaire de l'empire.
(323-395.)

La fondation de Constantinople fut, comme l'adoption du Christianisme, une heureuse révolution dans l'empire et en prolongea la durée. L'admirable emplacement de la nouvelle capitale suffit pour la défendre contre les barbares, lorsque l'empire n'eut plus ni généraux ni soldats; et, pendant que Rome était comme effacée de la terre par le torrent des invasions, les débris de la civilisation antique, conservés dans Constantinople pour un meilleur avenir, subsistaient assez longtemps pour être un jour recueillis par l'Occident régénéré. La nouvelle ville, déclarée en 330 capitale de l'empire, fut enrichie des dépouilles de l'Italie. La présence du prince et de la cour y attira ce qui restait à Rome de l'ancienne aristocratie, et le voisinage de l'Orient y accrut encore cette pompe et ce luxe dont Dioclétien avait fait des moyens de gouvernement.

En même temps, s'accrurent par une conséquence naturelle, les charges de cette population appauvrie, pliant déjà sous le faix de l'impôt. Le triomphe de l'Église augmenta encore ces charges par les immunités et par les dotations accordées au clergé. Le nombre des propriétaires libres diminua de plus en plus, tandis que croissait au-dessous d'eux le nombre des colons attachés à la glèbe, fermiers vendus avec le fonds qu'ils cultivent, mais à condition de n'en être

point séparés, exempts du service militaire mais indifférents à toutes les révolutions de l'empire et ne redoutant la conquête que si le pillage l'accompagne.

L'organisation administrative de Dioclétien fut continuée par Constantin, dans le même esprit de défiance contre l'usurpation et contre les révolutions militaires. L'autorité du préfet du prétoire fut encore amoindrie; l'armée, de plus en plus dispersée et avilie par des mesures qui faisaient de l'état militaire une peine afflictive et infamante. Mais les plus importantes innovations de Constantin furent les concessions légales par lesquelles il agrandit l'influence de l'Église, au détriment de l'ancienne législation. L'arbitrage des évêques eut force juridique; ils pourvurent aux tutelles et aux curatelles. Le droit des pères sur leurs enfants fut limité selon l'esprit de la religion nouvelle; le mariage rendu plus difficile à rompre, le célibat autorisé, la vie des esclaves assurée contre les caprices de leurs maîtres, et une forme religieuse d'affranchissement introduite dans la loi.

Mais la sagesse de l'empereur ne pouvait que ralentir la décadence de cet empire incomplétement régénéré. On ne faisait rien pour le sauver qui ne fût en même temps capable de le perdre. Détruire l'influence de l'armée pour rendre les révolutions militaires plus difficiles était une mesure nécessaire, mais l'invasion n'en était que plus menaçante. Conserver les formes imposantes de la monarchie de Dioclétien, favoriser par des immunités la religion et les lettres étaient de ages pensées; mais c'était en même temps frapper l'empire au cœur en le chargeant de nouveaux impôts.

N'était-il pas nécessaire aussi que le prince secondât les progrès de l'Église et provoquât ses décisions sur les grandes questions de la religion nouvelle? mais n'était-ce pas en même temps donner l'importance de révolutions politiques aux luttes renaissantes de l'Église et de l'hérésie, et faire de la subtilité des esprits difficiles une source inépuisable de dangers pour l'État? Enfin le despotisme même, qui était le dernier asile de cette société mourante, pouvait à tout instant la déchirer. Constantin versa le sang de sa famille, et les révolutions de palais seront presque aussi funestes que l'étaient les soulèvements des armées.

A peine Constantin venait-il d'expirer que ses fils, mécontents de la part qu'il leur avait assignée, se disputaient l'empire les armes à la main. La famille impériale fut décimée par la soldatesque, et, après la mort de ses deux frères et la défaite de plusieurs usurpateurs, Constance se trouva, en 354, seul maître de l'empire. Les complots renaissants de ses compétiteurs lui firent sentir le besoin d'un allié fidèle. Il rappela d'Athènes son jeune parent Julien, lui donna sa sœur en mariage et lui confia la Gaule, ébranlée par une récente révolte et envahie par les Germains.

Arraché à ses études favorites et jeté tout à coup au milieu des troubles et des malheurs de son temps, Julien se montra digne des épreuves auxquelles l'appelait la destinée. Il délivra la Gaule, franchit le Rhin, arracha aux Francs leurs captifs et leur butin, et administrant sagement le pays, s'attacha pour toujours ces populations malheureuses. La jalousie de Constance fut aussitôt éveillée; se préparant lui-même à

une guerre en Orient, il demanda des troupes à Julien, et celles-ci aimèrent mieux faire leur général empereur que de l'abandonner. La guerre allait décider de son élévation à l'empire ou de sa perte lorsque Constance, mourant en Cilicie, désigna lui-même pour successeur le dernier reste du sang de Constantin.

Julien était né chrétien, mais le spectacle des déchirements de l'Église, la subtilité des discussions dogmatiques, et par-dessus tout l'influence toute-puissante sur son esprit de cette philosophie nouvelle qui cherchait à régénérer le paganisme en l'interprétant, firent de lui le plus ardent ennemi de la religion chrétienne. Ce fut la grande erreur de son règne; il attacha son nom à la plus vaine des entreprises, et déploya inutilement contre les inévitables progrès du christianisme toutes les ressources de son intelligence et de son caractère. N'oublions pas cependant qu'il n'usa jamais de violence, et que cette lutte dans laquelle il se sentait vaincu, ne l'aigrit jamais jusqu'à le rendre persécuteur. Bien qu'il partageât les faiblesses de son temps et crût à la magie, il était au fond et surtout un philosophe. Il aimait la controverse, souffrait la contradiction et, insulté par les chrétiens d'Antioche, leur répondit par une satire. Il avait raffermi l'empire à l'Occident, il voulut en assurer les frontières orientales et franchit le Tigre avec une armée. Il eut le sort de Crassus, et périt sans avoir été vaincu. S'il avait agité vainement l'empire par ses efforts contre le christianisme, il eut du moins l'honneur de l'avoir protégé contre les barbares et de mourir en le défendant.

Le nouvel empereur, Jovien, élu par l'armée, conclut avec les Perses un humiliant traité qui leur cédait les cinq provinces au delà du Tigre. Ce fut le seul acte de ce règne de huit mois, et le tribun des gardes, Valentinien, fut proclamé par les légions. C'était un Pannonien, dur soldat, fait pour gouverner pendant cette malheureuse époque. Il confia l'Orient à son frère Valens et alla lui-même délivrer l'Occident.

Telle était l'inévitable nécessité de l'invasion qu'elle était devenue comme l'état naturel et permanent de l'empire ; les efforts les plus énergiques n'aboutissaient qu'à la suspendre un instant. La Gaule, la Bretagne étaient couvertes de barbares ; un chef maure possédait l'Afrique soulevée. Valentinien et ses lieutenants firent face à tant de dangers. La Gaule et la Bretagne furent délivrées, la Germanie envahie, l'Afrique soumise. Mais Valentinien mourut en 375 et eut ses deux fils pour successeurs. En même temps, l'Orient, sous Valens, était troublé par l'arianisme et désolé par les barbares. Les Perses avaient été un instant repoussés, mais une invasion plus formidable que toutes les précédentes écrasa l'empereur avec son armée et faillit emporter Constantinople. Les innombrables peuplades de Goths, réunies depuis longtemps en un puissant empire qui s'étendait de la Baltique à la mer Noire, furent refoulées par les Alains, que les Huns chassaient devant eux. Admis comme suppliants dans la Thrace et bientôt soulevés par la famine et par les exactions, les Goths exterminèrent à Andrinople l'armée d'Orient.

Alors fut élevé à l'empire le fils d'un des lieute-

nants de Valentinien, Théodose. Un habile mélange de force et de ruse, de patience et de courage, triompha des vainqueurs inexpérimentés d'Andrinople. Ils furent en partie établis dans la Thrace, en partie introduits dans l'armée impériale et cessèrent pour un temps de menacer l'empire. Théodose en devint bientôt le seul maître par les insurrections militaires, qui emportèrent les chefs de l'Occident. Après la défaite du Franc Arbogast et du rhéteur Eugène, que le barbare avait fait empereur d'Occident, Théodose, définitivement affermi, tenta de grandes réformes. Le paganisme et l'hérésie furent attaqués par des lois sévères. Arbogast avait favorisé les païens et c'était l'Église qui avait vaincu dans la plaine d'Aquilée. L'empereur lui-même donna un éclatant exemple de soumission aux lois de l'Église lorsque, après le châtiment cruel infligé à la ville de Thessalonique, il obéit à la voix de saint Ambroise, et expia par une pénitence publique l'outrage sanglant qu'il avait fait à la charité chrétienne.

Théodore mourut en 395, et l'empire fut partagé entre ses deux fils. Arcadius eut l'Orient, et Honorius l'Occident. L'invasion, jusqu'ici partielle et temporaire, va devenir générale et permanente, et renouveler définitivement la population du monde ancien.

Hors d'état de résister aux barbares, l'empire en était déjà rempli. Admis dans l'armée, ils y avaient accru l'indiscipline, et devenus les gardiens des frontières, ils etaient tout prêts à les ouvrir aux nouveaux venus. Mais leur courage naturel formera longtemps un contraste avec les troupes sorties du sein de l'em-

pire, et ce sera à la fidélité capricieuse de ces barbares que la société romaine devra ses dernières victoires.

Au milieu de cette dissolution générale, on peut déjà distinguer ce que le monde nouveau gardera des mœurs et des idées de cette société expirante. Ces colons, déjà inséparables du fonds qu'ils cultivent, passeront sans secousse du colonat au servage, et le droit de la victoire ne fera que confirmer et qu'organiser ce qu'avaient déjà produit la mauvaise répartition de l'impôt et la ruineuse iniquité des lois. Ces armées qui campent aux frontières s'attachent de plus en plus à la terre, et le soldat, recevant au lieu de solde une propriété héréditaire, cultivée par des colons et exempte d'impôts, qui porte le nom de bénéfice, a déjà, comme les futurs possesseurs de fiefs, une certaine indépendance et une certaine autorité. Ces municipalités, se gouvernant elles-mêmes, au milieu de ce vaste désordre, conserveront à l'abri de leurs murs, pour un meilleur avenir, les traditions politiques et administratives de l'antiquité. Enfin, l'Église continue de vivre et de s'agrandir pendant que tout s'écroule autour d'elle. Les combats innombrables qu'elle livre aux grandes hérésies et à leurs sectes multipliées, l'ascendant qu'elle prendra bientôt sur les barbares, la fortifient, et lui confirment dans l'opinion des peuples le rôle de gardienne de la vraie foi et d'héritière légitime de la parole du Christ.

Le monde ancien sera donc moins anéanti que transformé. Ce qu'il y a en lui d'inutile à l'avenir disparaîtra sans retour, et le reste sera développé par ces races nouvelles qui apportent à l'ancienne société ce

qui lui manque : c'est-à-dire cette ardeur juvénile, cette confiante audace, cette aptitude au changement et au progrès dont les civilisations avancées perdent le privilege et dont la barbarie n'est que la forme inculte et passagère.

FIN DU PREMIER VOLUME.

APPENDICES.

APPENDICE *A*.

(Page 20.)

C'est dans les admirables travaux de M. Burnouf sur le Buddhisme qu'il faut chercher le sens véritable de cette grande révolution religieuse. Les légendes que M. Burnouf a traduites dans l'*Introduction à l'histoire du Buddhisme indien* sont les plus vivantes et les plus instructives leçons qu'on puisse écouter sur cet important sujet; elles font revivre à nos yeux ce monde naguère si peu connu et si digne de l'être, plein de tableaux que la naissance du christianisme semblait avoir pour la première fois mis sous les yeux des hommes. La force de la propagande buddhique, la nature de ses enseignements, la mise en pratique de ses doctrines ne nous paraissent nulle part éclairées d'une plus vive lumière que dans le passage suivant de la légende de Pûrna. (*Introduction à l'histoire du Buddhisme*, page 248.)

Des marchands de Çrâvasti ayant rassemblé une cargaison, vinrent un jour à Çurpâraka. Quand ils se furent délassés des fatigues du voyage, ils se rendirent au lieu où se trouvait Pûrna, le chef des marchands, et y étant arrivés, ils lui dirent : Chef des marchands, embarquons-nous sur le grand Océan. Pûrna leur dit : Avez-vous jamais vu, seigneurs, ou avez-vous jamais entendu citer un homme qui, après être revenu six fois du grand Océan, en ramenant son vaisseau sain et sauf, se soit embarqué une septième fois? — C'est pour toi, Pûrna, reprirent-ils, que nous sommes venus d'un pays éloigné... Si tu ne t'embarques pas, toi seul en es responsable.

Pûrna fit alors cette réflexion : Je n'ai aucun besoin de richesses pour moi; cependant je m'embarquerai dans l'in-

térêt de ces gens-là. Il partit donc avec eux sur le grand Océan. Ces marchands, la nuit et l'aurore, lisaient à haute voix les hymnes, les prières qui conduisent à l'autre rive, les textes qui découvrent la vérité, les stances des Sthaviras, celles qui sont relatives aux diverses sciences, celles des solitaires, ainsi que les Sûtras renfermant les sections relatives aux intérêts temporels. Pûrna qui les entendait, leur dit : Seigneurs, quelles sont ces belles poésies que vous chantez? — Ce ne sont pas des poésies, chef des marchands, ce sont les propres paroles du Buddha. Pûrna, qui n'avait jamais entendu prononcer jusqu'alors ce nom de Buddha, sentit ses poils se hérisser sur tout son corps, et il demanda plein de respect : Seigneurs, quel est celui que vous nommez Buddha? Les marchands répondirent : Le Çramana Gâutama, issu de la famille des Çâkyas, qui, après avoir rasé ses cheveux et sa barbe, après avoir revêtu des vêtements de couleur jaune, a quitté sa maison avec une foi parfaite pour entrer dans la vie religieuse, et qui est parvenu à l'état suprême de Buddha parfaitement accompli; c'est là, ô chef des marchands, celui que l'on appelle le Buddha. — Dans quel endroit, seigneurs, se trouve-t-il maintenant? — A Çrâvastî, chef des marchands, dans le bois de Djetavana, dans le jardin d'Anâthapindika.

Pûrna, ayant gravé ces paroles en son cœur, navigua sur le grand Océan avec ces hommes de Çrâvastî, et revint en ramenant son vaisseau sain et sauf. Son frère, Bhavila, fit alors cette réflexion : Pûrna est fatigué de voyager sur le grand Océan, il faut qu'il se marie. Il lui dit donc : Dis-moi, mon frère, de quel homme riche ou de quel chef de marchands demanderai-je pour toi la fille? — Je ne désire pas les plaisirs des sens, reprit Pûrna; mais si tu me donnes ton autorisation, j'embrasserai la vie religieuse. — Comment! reprit Bhavila, quand il n'y avait rien dans la maison, tu n'as pas songé à embrasser la vie religieuse; pourquoi y entrerais-tu aujourd'hui que nous sommes riches? — Cela ne me convenait pas alors, dit Pûrna;

maintenant cela me paraît bien. Bhavila, voyant par là que sa résolution était inébranlable, lui donna son autorisation. Pûrna lui dit alors : Mon frère, le grand Océan a beaucoup de misères et peu de douceurs ; beaucoup s'y embarquent, mais peu en reviennent ; ne t'y embarque jamais sous aucun prétexte. Tu as de grandes richesses, qui ont été gagnées honnêtement ; mais la fortune de tes frères est du bien injustement acquis, s'ils viennent jamais à te dire : Viens ensemble, il faut leur répondre : Non.

Après lui avoir donné ces conseils, il prit un serviteur et partit pour Çrâvasti. Quand il y fut arrivé, il s'arrêta dans le jardin, et envoya son messager vers Anâthapindika, le maître de maison. Le messager s'étant présenté devant le maître, lui dit : Pûrna, le chef des marchands, est dans le jardin, désireux de voir le maître de maison. Anâthapindika fit cette réflexion : C'est sans doute que, fatigué de ses expéditions maritimes, il fait maintenant des voyages de terre. Puis il demanda au messager : Combien est considérable la cargaison qu'il a apportée ? — Il s'agit bien de marchandises ! Il est venu seul avec moi, qui suis son serviteur. Anâthapindika fit alors cette réflexion : Il ne serait pas bien à moi de ne pas recevoir dans ma maison avec les honneurs de l'hospitalité un homme de cette importance. Pûrna fut donc introduit avec une grande pompe ; on le parfuma, on lui donna le bain, on lui offrit un repas. Pendant qu'ils s'entretenaient d'agréables propos, Anâthapindika fit à Pûrna la question suivante : Chef des marchands, quel est l'objet de ton voyage ? — J'ai désiré subitement, ô maître de maison, embrasser la vie religieuse sous la discipline de la loi qui est bien renommée ; je désire l'investiture et le rang de religieux. Alors Anâthapindika, le maître de maison, redressant la partie supérieure de son corps, étendant le bras droit, prononça ces paroles avec l'accent de la joie : Ah Buddha ! ah la loi ! ah l'assemblée ! que votre renommée est bien répandue, pour qu'aujourd'hui un homme de cette importance, abandonnant la foule nombreuse de ses amis et de ses gens, ainsi que ses riches

magasins, désire embrasser la vie religieuse sous la discipline de la loi bien renommée, et demande l'investiture et le rang de religieux! Puis Anâthapindika, le maître de maison, prenant avec lui Pûrna, se rendit au lieu où se trouvait Bhagavat.

Or, en ce moment, Bhagavat, assis en présence d'une assemblée formée de plusieurs centaines de religieux, enseignait la loi. Il aperçut Anâthapindika, le maître de maison, qui s'avançait avec le présent qu'il lui destinait; et quand il l'eut vu, il s'adressa de nouveau en ces termes aux religieux : Voici, ô religieux, Anâthapindika, le maître de maison, qui s'avance avec un présent. Il n'y a pas pour le Tathâgata de présent aussi agréable que celui qu'on lui fait en lui amenant un homme à convertir. Ensuite Anâthapindika, le maître de maison, ayant salué, en les touchant de la tête, les pieds de Bhagavat, se plaça de côté avec Pûrna, le chef des marchands, puis, de l'endroit où il était, il s'adressa ainsi à Bhagavat : Voici Pûrna, le chef des marchands, qui désire embrasser la vie religieuse, sous la discipline de la loi bien renommée, et qui demande l'investiture et le rang de religieux. Veuillez bien, par compassion pour lui, ô Bhagavat, l'admettre et le recevoir comme religieux. Bhagavat accueillit par son silence les paroles d'Anâthapindika, le maître de maison.

Puis il s'adressa ainsi à Pûrna, le chef des marchands : Approche, ô religieux, embrasse la vie religieuse. Bhagavat n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles que Pûrna se trouva rasé, revêtu du manteau religieux, et que, muni du pot aux aumônes et du vase dont l'extrémité est en bec d'oiseau, ayant une barbe et une chevelure de sept jours, il parut avec l'extérieur décent d'un religieux qui aurait reçu l'investiture depuis cent ans. Approche, lui dit de nouveau le Tathâgata ; et Pûrna, rasé, couvert du manteau religieux, sentant les vérités porter le calme dans tous ses sens, se tint debout, puis s'assit avec la permission du Buddha.

Au bout de quelque temps, le respectable Pûrna se ren-

dit à l'endroit où se trouvait Bhagavat, et, quand il y fut arrivé, ayant salué, en les touchant de la tête, les pieds du bienheureux, il se tint de côté et s'adressa à lui en ces termes : Que Bhagavat consente à m'enseigner la loi en abrégé, pour qu'après l'avoir entendue ainsi de la bouche de Bhagavat, je puisse vivre seul, retiré dans un lieu désert, à l'abri de toute distraction, attentif, appliqué et l'esprit recueilli. Lorsque j'aurai vécu retiré dans la solitude, à l'abri de toute distraction, attentif, appliqué et l'esprit recueilli, puissé-je, après avoir reconnu immédiatement par moi-même, après avoir vu face à face ce but suprême de la vie religieuse, qui est que les fils de famille rasent leur chevelure et leur barbe, et, revêtant des vêtements de couleur jaune, quittent la maison avec une foi parfaite et embrassent la vie des mendiants, puissé-je, dis-je, après avoir reçu l'investiture, faire embrasser aux autres la vie religieuse ! La naissance est anéantie pour moi; j'ai rempli les devoirs de la vie religieuse, j'ai accompli ce que j'avais à faire, je ne connais pas d'autre état que celui où je me trouve.

Cela dit, Bhagavat parla ainsi au respectable Pûrna : Bien, bien, Pûrna ; il est bon que tu aies dit comme tu viens de le faire : que Bhagavat consente à m'enseigner la loi en abrégé (et ainsi de suite comme ci-dessus jusqu'à) : je ne connais pas d'autre état que celui où je me trouve. Écoute donc, ô Pûrna, et grave bien et complétement dans ton esprit ce que je vais dire. Il existe ô Pûrna, des formes faites pour être perçues par la vue, formes qui sont désirées, recherchées, aimées, qui sont ravissantes, qui font naître la passion, qui excitent les désirs. Si un religieux, à la vue de ces formes, en est satisfait, s'il les recherche, s'il ressent de l'inclination pour elles, s'il s'y complaît, alors le résultat de ces divers mouvements est qu'il a du plaisir. Dès que le plaisir existe, aussitôt paraît avec le plaisir la satisfaction du cœur ; dès qu'avec le plaisir paraît la satisfaction du cœur, aussitôt paraît la passion; quand avec le plaisir existe la passion, aussitôt paraît avec eux la jouissance. Le religieux, ô Pûrna, qui ressent le plaisir, la pas-

sion, la jouissance, est dit très-éloigné du Nirvâna. Il existe, ô Pûrna des sons faits pour être perçus par l'ouïe, des odeurs faites pour être perçues par l'odorat, des saveurs faites pour être perçues par le goût, des touchers faits pour être perçus par le corps, des lois (ou des conditions) faites pour être perçues par le manas (le cœur ou organe interne), tous attributs qui sont désirés, recherchés, aimés, qui sont ravissants, qui font naître la passion, qui excitent les désirs. Si un religieux, en voyant ces attributs, en est satisfait (et ainsi de suite comme ci-dessus), il est très-éloigné du Nirvâna. D'autre part, ô Pûrna il existe des formes faites pour être perçues par la vue, formes qui sont désirées, recherchées, aimées, qui sont ravissantes, qui font naître la passion, qui excitent les désirs. Si un religieux, à la vue de ces formes, n'en est pas satisfait, s'il ne les recherche pas, s'il ne se sent pas d'inclination pour elles, s'il ne s'y complaît pas, alors le résultat est qu'il n'a pas de plaisir. Quand le plaisir n'existe pas, alors n'existe ni le contentement ni la satisfaction du cœur, quand il n'existe ni contentement ni satisfaction du cœur, la passion n'existe pas; quand il n'existe pas de passion, la jouissance n'existe pas; quand la jouissance n'existe pas, le religieux, ô Pûrna, qui ne ressent ni plaisir, ni passion, ni jouissance, est dit très-rapproché du Nirvâna. Il existe, ô Pûrna, des sons faits pour être perçus par l'ouïe, des odeurs faites pour l'être par l'odorat, des saveurs faites pour l'être par le goût, des touchers faits pour l'être par le corps, des lois faites pour l'être par le manas, tous attributs qui sont désirés, recherchés, aimés, qui sont ravissants, qui font naître la passion, qui excitent les désirs. Si un religieux, en voyant ces attributs, n'en est pas satisfait (et ainsi de suite comme ci-dessus), il est dit très-rapproché du Nirvâna.

Par cette exposition, ô Pûrna, je viens de t'instruire d'une manière abrégée. Où veux-tu maintenant habiter? où veux-tu fixer ton séjour? — Par cette exposition, seigneur, répondit Pûrna, Bhagavat viens de m'instruire d'une manière abrégée. Je désire habiter, je désire fixer mon

séjour dans le pays des Çrônâparantakas. — Ils sont violents, ô Pûrna, les hommes du Çrônâparânta, ils sont emportés, cruels, colères, furieux, insolents. Lorsque les hommes du Çrônâparânta, ô Pûrna, t'adresseront en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, quand ils se mettront en colère contre toi et qu'ils t'injurieront, que penseras-tu de cela ? — Si les hommes du Çrônâparânta, ô seigneur, m'adressent en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, s'ils se mettent en colère contre moi et qu'ils m'injurient, voici ce que je penserai de cela : ce sont certainement des hommes bons que les Çrônâparântakas, ce sont des hommes doux, eux qui m'adressent en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, qui se mettent en colère contre moi et qui m'injurient, mais qui ne me frappent ni de la main, ni à coups de pierres. — Ils sont violents, ô Pûrna, les hommes du Çrônâparânta (etc., comme ci-dessus, jusqu'à) ils sont insolents. Si les hommes du Çrônâparânta te frappent de la main ou à coups de pierres, que penseras-tu de cela ? — Si les hommes du Çrônâparânta, ô seigneur, me frappent de la main ou à coups de pierres, voici ce que je penserai de cela : ce sont certainement des hommes bons que les Çrônâparântakas, ce sont des hommes doux, eux qui me frappent de la main ou à coups de pierres, mais qui ne me frappent ni du bâton ni de l'épée. — Ils sont violents, ô Pûrna, les hommes du Çrônâparânta (etc., comme ci-dessus, jusqu'à) ils sont insolents. Si les hommes du Çrônâparânta te frappent du bâton ou de l'épée, que penseras-tu de cela ? — Si les hommes du Çrônâparânta, ô seigneur, me frappent du bâton ou de l'épée, voici ce que je penserai de cela : ce sont certainement des hommes bons que les Çrônâparântakas, ce sont des hommes doux, eux qui me frappent du bâton ou de l'épée, mais qui ne me privent pas complétement de la vie. — Ils sont violents, ô Pûrna, les hommes du Çrônâparânta (etc., comme ci-dessus, jusqu'à ils sont insolents. Si les hommes du Çrônâparânta te privent complétement de la vie, que penseras-tu de cela ? —

Si les hommes du Çrônâparânta, ô seigneur, me privent complétement de la vie, voici ce que je penserai de cela : il y a des auditeurs de Bhagavat qui, à cause de ce corps rempli d'ordures, sont tourmentés, couverts de confusion, méprisés, frappés à coups d'épée, qui prennent du poison, qui meurent du supplice de la corde, qui sont jetés dans des précipices. Ce sont certainement des hommes bons que les Çrônâparântakas, ce sont des hommes doux, eux qui me délivrent avec si peu de douleurs de ce corps rempli d'ordures. — Bien, bien, Pûrna ; tu peux, avec la perfection de patience dont tu es doué, oui, tu peux habiter, fixer ton séjour dans le pays des Çrônâparântakas. Va, Pûrna ; délivre, délivre ; arrivé à l'autre rive, fais-y arriver les autres ; consolé, console ; parvenu au Nirvâna complet, fais-y arriver les autres.

Ensuite le respectable Pûrna, ayant accueilli avec assentiment et plaisir les paroles de Bhagavat, salua ses pieds en les touchants de la tête, et quitta le lieu où il se trouvait ; puis, quand la nuit fut à sa fin, Pûrna, s'étant habillé au commencement du jour et ayant pris son vase et manteau, entra dans Çravasti pour recueillir des aumônes. Quand il eut parcouru Çrâvasti dans ce dessein, il fit son repas, puis ensuite il cessa de manger et de recueillir des aumônes dans son vase. Ayant alors rangé ce qu'il possédait, son lit et son siége, et ayant pris son vase à aumônes, avec son vêtement, il se dirigea vers le pays des Çrônâparântakas et finit par y arriver. S'étant habillé au commencement du jour et ayant pris son vase, il entra dans Çrônâparânta pour recueillir des aumônes.

Or, un chasseur, tenant son arc à la main, sortait en ce moment pour aller chasser l'antilope. Il vit Pûrna et fit cette réflexion : C'est un objet de mauvais augure que ce Çramana rasé que je viens de voir. Puis, ayant ainsi réfléchi, il banda son arc de toute sa force et courut vers l'endroit où se trouvait Pûrna. Dès que le respectable Pûrna le vit, il rejeta son vêtement supérieur et lui dit : Toi dont le visage annonce la bonté, je viens pour accom-

plir ce difficile sacrifice; frappe ici. Et il récita cette stance :

« Cette fin pour laquelle les oiseaux traversent les airs, pour laquelle les animaux sauvages tombent dans les piéges, pour laquelle les hommes périssent incessamment dans les combats, frappés par la flèche ou par la lance; pour laquelle les malheureux poissons affamés dévorent l'hameçon de fer; cette fin, c'est pour elle qu'au milieu de cette foule de péchés que produit le ventre, je suis venu ici de bien loin. »

Le chasseur, en entendant ces paroles, fit cette réflexion : Voilà un mendiant doué d'une grande perfection de patience, pourquoi le tuerais-je? Cette pensée lui inspira des sentiments de bienveillance. C'est pourquoi Pûrna lui enseigna la loi; il lui apprit les formules de refuge et les préceptes de l'enseignement; et il forma encore cinq cents autres novices de l'un et de l'autre sexe; il fit élever cinq cents vihâras, et y plaça par centaines des lits, des siéges, des tapis, des coussins ornés de figures et des piédestaux carrés; enfin, au bout de trois mois, le chasseur vit face à face la collection qui renferme les trois sciences, et il devint un arhat. Alors, recevant le nom de « celui qui est affranchi des passions des trois mondes, » il devint de ceux que les dêvas, accompagnés d'Indra et d'Upêndra, respectent, honorent et saluent.

Nous avons déjà cité la résignation surhumaine de Kûnala, injustement privé de la vue. L'explication que le narrateur de la légende donne à ce malheur injuste, n'est pas moins digne d'attention. Cet enchaînement d'existences fatales, ce retour infini de souffrances qui ne peut être interrompu que par une sainte vie dont le prix sera l'anéantissement complet ou le Nirvâna, sont ici exprimés avec la plus heureuse clarté. (*Introduction à l'histoire du buddhisme. Légende d'Açoka.*

Açôka, dont le cœur était déchiré par le chagrin, continua ainsi : Qui donc a privé mon fils de ses yeux? qui donc a résolu de renoncer (pour prix de ce crime) à la vie,

ce bien si cher? La colère descend dans mon cœur, dévoré par le feu du chagrin; dis-moi vite, ô mon fils, sur qui je dois faire tomber le châtiment. Enfin le roi apprit que ce crime était l'œuvre de Tichya rakchitâ. Aussitôt, ayant fait appeler la reine, il lui dit :

Comment, cruelle, ne rentres-tu pas sous terre? Je ferai tomber ta tête sous le glaive ou sous la hache. Je renonce à toi, femme couverte de crimes, femme injuste, de même que le sage renonce à la fortune.

Puis, la regardant avec un visage enflammé par le feu de la colère, il ajouta : Pourquoi ne lui briserais-je pas les membres, après lui avoir arraché les yeux avec mes ongles aigus? pourquoi ne la dresserais-je pas vivante sur le poteau? pourquoi ne lui abattrais-je pas le nez?

Pourquoi ne lui couperais-je pas la langue avec un rasoir ou ne la ferais-je pas mourir par le poison? Tels étaient les supplices dont la menaçait le roi des hommes.

Le magnanime Kunâla, plein de compassion, ayant entendu ces paroles, dit à son père : Il ne serait pas honorable pour toi de mettre à mort Tichya rakchitâ; agis conformément à l'honneur, et ne tue pas une femme.

Il n'y a pas, en effet, de récompense supérieure à celle de la bienveillance; la patience, seigneur, a été célébrée par le Sugata. Puis, se jetant de nouveau à ses pieds, le prince fit entendre à son père ces paroles véridiques :

O roi, je n'éprouve aucune douleur, et, malgré ce traitement cruel, je ne ressens pas le feu de la colère; mon cœur n'a que de la bienveillance pour ma mère, qui a donné l'ordre de m'arracher les yeux.

Puissent, au nom de la vérité de ces paroles, mes yeux redevenir tels qu'ils étaient auparavant. A peine eut-il prononcé ces paroles, que ses yeux reparurent avec leur premier éclat.

Cependant le roi Açoka, irrité contre Tichya rakchitâ, la fit jeter dans un lieu de tortures où elle mourut par le feu, et il fit massacrer les habitants de Takchaçila.

Les religieux (auxquels on racontait cette légende), qui

concevaient quelques doutes, interrogèrent ainsi le respectable sthavira Upagupta, qui tranche tous les doutes : Quelle action avait donc commise Kunâla, pour que les yeux lui eussent été arrachés? Le sthavira répondit : Écoutez, respectables personnages : jadis, dans le temps passé, il y avait à Bénarès un certain chasseur qui allait dans l'Himavat et y tuait des animaux sauvages. Un jour qu'il s'était rendu dans la montagne, il y surprit, au fond d'une caverne, cinq cents gazelles qui s'y trouvaient rassemblées, et il les prit toutes dans un filet. Il fit alors cette réflexion : Si je les tue, je serai embarrassé de toute cette viande. C'est pourquoi il creva les yeux aux cinq cents gazelles. Ces animaux, privés de la vue, étaient incapables de s'échapper. C'est ainsi qu'il creva les yeux à plusieurs centaines de gazelles.

Que pensez-vous de cela, ô religieux? Ce chasseur, c'était Kunala lui-même. Parce qu'alors il creva les yeux à plusieurs centaines de gazelles, il a souffert pour prix de cette action les douleurs de l'enfer pendant plusieurs centaines de mille d'années; puis, pour achever d'expier le reste de sa faute, il a eu les yeux arrachés pendant cinq cents existences en qualité d'homme. Mais quelle action avait-il faite pour mériter de renaître dans une famille élevée, d'avoir un extérieur agréable et de connaître les vérités? Écoutez, respectables personnages :

Jadis, dans le temps passé, quand la vie des hommes était de quarante-quatre mille ans, il parut dans le monde un buddha parfait, nommé Krakutchhanda. Quand il eut rempli complètement tous les devoirs d'un buddha, il entra dans le domaine du Nirvâna, où il ne reste rien des éléments de l'existence. Un roi nommé Açôka fit construire pour lui un stûpa fait de quatre sortes de pierres précieuses. Mais, après la mort d'Açôka, son trône fut occupé par un souverain qui n'avait pas la foi; les pierres précieuses furent dérobées par les voleurs qui ne laissèrent que la terre et le bois. Le peuple qui s'était réuni dans cet endroit, voyant le stupa détruit, se mit à fondre en larmes. Or, le

fils d'un chef d'artisans se trouvait en ce moment-là (parmi le peuple). Ce jeune homme demanda : Pourquoi pleure-t-on? — Le stûpa de Krakutchhanda le buddha, lui répondit la foule, était fait de quatre sortes de pierres précieuses; le voilà maintenant détruit. Le jeune homme le fit relever. Il y avait en outre en cet endroit une statue du buddha parfait Krakutchhanda, qui était de grandeur naturelle; elle avait été détruite. Le jeune homme la rétablit également et prononça cette prière : Puissé-je me rendre agréable à un maître pareil à Krakutchhanda! puissé-je ne pas lui être désagréable !

Que pensez-vous de cela, respectables personnages? Ce fils du chef d'artisans, c'était Kunala lui-même; c'est lui qui, dans ce temps-là, fit relever le stûpa de Krakutchhanda, et c'est en récompense de cette action qu'il est né dans une famille illustre. Parce qu'il rétablit la statue du buddha, il obtint comme récompense de cette bonne œuvre de renaître avec un extérieur agréable; parce qu'il prononça la prière rapportée plus haut, il eut l'avantage de plaire à un maître semblable à Çakyamuni le buddha parfait, et il ne lui déplut pas, et il connut les vérités.

APPENDICE *B*.

(Page 117.)

Nous trouvons dans Athénée (livre XV), un chant curieux attribué à Hybrias de Crète, et empreint de la fierté sauvage de cette race dorienne qui fut partout si dure pour ses esclaves, si avide et si jalouse du commandement.

J'ai pour richesse une grande lance, une épée et le beau bouclier qui couvre mon corps : c'est avec cela que je laboure; c'est avec cela que je moissonne, que je recueille le doux vin de la vigne, que je me fais appeler maître par mes esclaves.

Ceux-là n'osent pas porter la lance et l'épée, et le beau

bouclier qui couvre le corps. Tous, tombant à genoux devant moi, se prosternent, m'appelant leur maître et leur roi tout-puissant.

L'affreuse servitude des Hilotes étonna l'antiquité elle-même, si familière pourtant avec les maux de la servitude. (Athénée, livre XIV) raconte qu'Agésilas, en Asie, s'offensa de se voir offrir en présents des mets délicats et les fit jeter aux Hilotes. A ce sujet, Athénée cite en passant ce qui suit :

Myron de Priène dit, dans le deuxième livre de son ouvrage sur *les Messéniens* : Les Spartiates imposent aux Hilotes d'avilissants travaux, et les accablent de toutes sortes d'outrages. Ils les forcent à se couvrir de peaux de chien. Tous les ans à époque fixe, ils les frappent sans qu'ils aient commis aucune faute, afin qu'ils n'oublient jamais qu'ils sont esclaves. En outre, s'ils voient quelqu'un d'entre eux se faire remarquer par sa bonne mine, plus qu'il ne convient à un esclave, ils le punissent de mort ; et le maître est condamné à une amende pour n'avoir point réprimé cet excès de santé.

Au quarante et unième chapitre de la vie de Lycurgue, Plutarque décrit cette célèbre institution de l'*Embuscade*, qu'il ne veut pas attribuer à Lycurgue, mais dont il ne conteste pas l'existence.

Dans tout ce que nous avons vu jusqu'ici des lois de Lycurgue, nous ne trouvons aucune trace de l'injustice et de la violence qu'on leur reproche : elles étaient, dit-on, très-propres à inspirer du courage, mais fort peu capables de faire pratiquer la justice. Cette inculpation tombe sans doute sur ce qu'on appelait à Sparte *l'embuscade*, si toutefois cet établissement est de Lycurgue, comme le prétend Aristote : c'est là ce qui aura fait concevoir à Platon même la mauvaise opinion qu'il avait du gouvernement de Sparte et de son législateur. Voici en quoi cette embuscade con-

sistait. Les gouverneurs des jeunes gens envoyaient de temps en temps courir dans la campagne ceux à qui ils connaissaient le plus d'adresse et de prudence, et ne leur donnaient que des poignards avec les vivres nécessaires. Ces jeunes gens, se dispersant chacun de son côté, se tenaient pendant le jour cachés tranquillement dans des endroits couverts, et n'en sortaient qu'à la nuit pour se répandre dans les grands chemins et égorger tous les Hilotes qu'ils rencontraient. Souvent même, en plein jour, ils tuaient dans les champs les plus forts et les plus robustes de ces esclaves. Thucydide, dans sa guerre du Péloponèse, raconte que ceux d'entre les Hilotes que les Spartiates avaient affranchis à cause de leur courage, et qu'ils avaient conduits dans les temples pour remercier les dieux de leur liberté, disparurent bientôt après au nombre de plus de deux mille sans que personne ait jamais pu savoir comment ils étaient morts. Aristote dit même que les éphores, dès qu'ils étaient entrés en charge, déclaraient la guerre aux Hilotes, afin qu'il fût permis de les tuer. Les Spartiates les traitaient en tout temps avec la plus grande dureté ; ils les forçaient de boire avec excès, et les menaient en cet état dans les salles où l'on mangeait, pour montrer aux jeunes gens combien l'ivresse était honteuse. Là, ils les obligeaient de chanter des chansons obscènes, de danser d'une manière indécente et ridicule, et leur défendaient tout ce que ces amusements avaient de décent et d'honnête. Aussi, dans l'expédition que les Thébains firent longtemps après dans la Laconie, lorsqu'ils ordonnaient aux Hilotes, qu'ils avaient faits prisonniers, de chanter les poésies de Terpandre, d'Alcman, de Spendon le Lacédémonien, ils s'y refusaient en disant que leurs maîtres le leur avaient défendu. Lors donc qu'on a dit qu'à Lacédémone les hommes libres le sont autant qu'on peut l'être, et que les esclaves sont dans l'excès de l'esclavage, on a marqué avec assez de justesse la différence de ce gouvernement avec les autres. Pour moi, je pense que les Spartiates n'exercèrent ces cruautés que longtemps après Lycurgue, et surtout après ce grand

tremblement de terre que Sparte éprouva, et dont les Hilotes profitèrent pour se soulever de concert avec les Messéniens ; révolte qui causa des maux affreux dans tout le pays, et mit la ville elle-même dans le plus grand danger où elle se fût trouvée. Je ne saurais imputer à Lycurgue un établissement aussi horrible que celui de l'embuscade, quand je juge de son caractère par la douceur et la justice qu'il montra dans toute sa conduite, et auxquelles les dieux mêmes avaient rendu témoignage.

Voici le passage de Thucydide auquel Plutarque fait allusion ; il se trouve au chapitre LXXX du livre IV de la guerre du Péloponèse. L'affirmation de Tucydide, toujours si exact, est formelle, et l'on ne peut douter de ce grand crime des Spartiates, ni des circonstances curieuses qui l'ont accompagné.

..... Les Lacédémoniens n'étaient pas fâchés d'avoir un prétexte pour faire partir un certain nombre d'Hilotes. Depuis la prise de Pylos ils craignaient de leur part quelque révolution. Toujours le premier de leurs soins avait été de se tenir en garde contre leurs Hilotes, et voici ce qu'ils avaient osé faire, dans la crainte que leur inspirait la jeunesse de ce peuple nombreux. Un jour, ils leur ordonnèrent de faire entre eux un choix de ceux qu'ils jugeraient avoir montré le plus de bravoure, et promirent de les mettre en liberté. En présentant ce piége, ils jugeaient que ceux qui se croiraient les plus dignes devaient être, par l'élévation de leur caractère, les plus entreprenants. Deux mille obtinrent cette funeste distinction, se promenèrent autour des temples, la tête ceinte de couronnes, comme ayant obtenu la liberté ; mais peu apres ils disparurent, sans qu'on ait su quel genre de mort on avait employé contre eux.

APPENDICE C.

(Page 146).

Xénephon nous a laissé, dans l'entretien de Simonide et

d'Hiéron, un tableau achevé des maux de la tyrannie, telle que la connaissaient les petites cités et de l'opinion de la Grèce sur ce sujet. Plutôt que de détacher aucun fragment d'une œuvre si heureusement construite, nous préférons donner au lecteur une étude générale sur cette élégante production du génie grec :

Le dialogue de Hiéron est une œuvre de la jeunesse de Xénophon. Il le composa entre vingt-cinq et trente ans : c'est son second ouvrage. Les écrits qu'on compose dans la jeunesse ont ce caractère particulier d'appartenir moins à leur auteur qu'à leur temps ; c'est-à-dire que l'écrivain, peu formé par la réflexion, n'est pas encore tout à fait lui-même ; qu'il n'a guère de parti pris ; qu'il est moins auteur qu'interprète ; qu'il rend, en croyant les créer, les idées qui l'entourent et qui ont nourri à son insu sa jeune et impatiente pensée. L'étude du *Hiéron* nous montrera bientôt que nous avons sous les yeux un écrit de ce genre. Que les détails en soient empreints de jeunesse, que d'inutiles répétitions y trahissent quelque inexpérience, rien de plus vrai. Mais la composition du dialogue, vers la fin surtout, nous montre habilement observées les règles les plus fécondes de l'art grec ; la métode psychologique du dialogue, l'examen de conscience de Hiéron est d'un disciple intelligent de Socrate ; enfin la morale et la politique de cet écrit sont des déductions de l'idée fondamentale de la Grèce, un résumé des leçons que le jeune Grec recevait de sa patrie.

Rien de plus simple et de plus élégant que la forme de cette exposition des maux de la tyrannie. Hiéron s'entretient avec Simonide, et, dans un langage plein de cette amertume naturelle aux hommes qui souffrent en sachant que le vulgaire les croit heureux, il découvre à Simonide les secrètes blessures que lui a faites l'exercice d'un pouvoir illégitime. Ce qu'il faut remarquer dans les plaintes de Hiéron, c'est leur objet, c'est la nature des biens qu'il a perdus et dont le regret le consume. On voit ainsi du même coup ce que Xénophon regarde comme digne d'envie. Car

Hiéron, tel que Xénophon l'imagine, n'est pas un tyran ordinaire : il aime tout ce qui peut séduire de belles âmes ; il sait tout le prix des biens dont il est sevré ; il en connaît toutes les délicatesses, et son malheur n'a pas d'autre source que les nobles penchants de sa nature.

Ne faut-il pas être Grec pour compter parmi les fléaux des tyrans la necessité de la résidence ? C'est une des premières plaintes de Hiéron, et ce n'est pas la moins amère. « Tandis que les particuliers vont librement dans les villes jouir du plaisir des spectacles, ou dans les assemblées publiques pour y voir ce que les hommes jugent digne de curiosité, les rois sont enchaînés chez eux. Est-il prudent à eux d'aller où ils ne seraient pas les plus forts ? » — Plainte naïve, bien naturelle chez ce peuple d'une curiosité enfantine qui, à peine né, écouta avec ravissement les voyages merveilleux d'Ulysse, et qui plus tard venait de tous les coins de la Grèce se presser aux jeux Olympiques.

Le vulgaire croit Hiéron le plus heureux des hommes en amour. Qui donc oserait lui rien refuser? Mais si Hiéron est un philosophe, s'il cherche en amour autre chose que le plaisir, est-il heureux? Il lui manquera quelque chose : d'abord un amour qui réponde au sien, et quelque chose encore de si delicat et de si athénien qu'on croit entendre Socrate au lieu de Hieron. Il lui manque la peine de désirer, disons mieux, le plaisir d'espérer avec inquiétude : « L'amour ne se plaît guère à se loger dans le cœur des rois. Il se nourrit d'espoir, et les plaisirs toujours prêts ne sont point de son goût ; et comme on ne prendrait aucun plaisir à boire si l'on n'avait soif, qui ne connaît point le désir en amour ne connaît pas ce que l'amour a de plus doux. »

Nulle paix pour le tyran ; il est en état de guerre avec l'humanité : « Les rois sont partout en pays ennemi ; aussi jugent-ils nécessaire d'aller toujours armés et escortés. » — Ont-ils du moins les plaisirs de la guerre, la joie de la victoire ? Écoutons ici Hieron lui-même parler avec transport de ce noble plaisir qu'il ne connaît plus : « Que des citoyens d'une ville libre aient l'avantage sur l'en-

nemi dans un combat, il est difficile d'exprimer le plaisir qu'ils goûtent à le mettre en fuite, à le poursuivre, à le tailler en pièces; comme ils s'enorgueillissent de ce qu'ils ont fait, comme ils sont rayonnants de gloire, comme ils se réjouissent dans la pensée qu'ils ont ainsi accru les forces de la république! Chacun d'eux, à l'entendre, a ouvert d'excellents avis; il est rare d'en trouver qui ne se glorifient d'avoir tué un nombre considérable d'ennemis, tant une grande victoire leur paraît glorieuse! » — Rarement on a peint avec plus de feu et de vérité ce tumulte d'une petite cité grecque après la victoire; cette confusion joyeuse, ces vanteries patriotiques qu'on rapportait de la bataille; cet orgueil bruyant d'un peuple qui s'est sauvé lui-même des dures conséquences des défaites antiques. Mais cette page si animée doit laisser à l'historien philosophe un sentiment de tristesse. Cette ivresse si bien dépeinte de la cité victorieuse, est un symptôme de plus de la folle ardeur qui entraînait ces petites villes à se déchirer les unes les autres, moins par ambition peut-être que par un goût effréné pour le jeu de la guerre.

Hiéron se plaint d'être sans amis, et c'est Xénophon qui exprime vivement par la bouche de Hiéron sa passion pour la bienveillance d'autrui: « Être aimé est à mes yeux un si grand bien, que celui qui le possède me semble par cela seul le favori des hommes et des dieux. » Mais le tyran est un ennemi public; loin d'avoir des amis, il est désigné à l'inimitié des honnêtes gens. Les villes protégent leurs citoyens, mais au meurtrier d'un tyran « on élève des statues. » — Le tyran est donc hors la loi. Il est aussi hors la nature. L'abondance d'une année fertile l'afflige, dit Xénophon, parce que la richesse enhardit le peuple et l'excite à la liberté.

Après l'amour, après l'amitié, vient la gloire, que Hiéron désire avec ardeur. Mais il est sevré de gloire comme il est sevré d'amour, et par la même raison. C'est qu'il est dans la nature de ces belles choses d'être accordées librement ou de perdre tous leurs charmes; et que la puissance qui

veut les extorquer ne peut que les anéantir. Qu'on porte sur elles une main violente, et elles se brisent avant d'être ravies. Admirable délicatesse de la gloire et de l'amour, de ne pouvoir se passer de la liberté et de disparaître en même temps qu'elle! Hiéron en y renonçant sait tout ce qu'il perd : « Ce qui distingue l'homme des animaux, c'est le goût de la gloire; le plaisir le plus rapproché du divin, c'est le plaisir qu'elle donne. » C'est avec enthousiasme que Xénophon parle de la gloire; et il lui appartient d'en parler ainsi; d'abord parce qu'il parle au nom de la Grèce, éprise immodérément de la gloire, et ensuite parce qu'il s'est montré jaloux outre mesure de la bienveillance publique, dont la gloire n'est que la plus vive et plus douce expression.

Que manque-t-il au malheur de Hiéron pour que ce malheur soit complet! de paraître sans remède. Il faut que cette tyrannie qui l'accable soit un mal dont il ne puisse guérir, que la délivrance soit impossible, que de cet enfer moral soit écartée l'espérance. Alors la leçon sera terrible; celui qui attentera à la liberté de ses semblables saura qu'il rompt pour toujours avec la nature et avec l'humanité, avec tous les plaisirs que la vie offre aux âmes honnêtes. Si la tyrannie, dit Simonide, est une chose si misérable, pourquoi n'y renoncez-vous pas? Hiéron répond : « C'est parce qu'il est impossible de s'en défaire qu'elle est un fléau. Comment un roi trouverait-il assez de richesses pour restituer ce qu'il a ravi, dédommager ceux qu'il a jetés en prison, rendre la vie à tant de gens qu'il a mis à mort? » (Chap. VII.) — Xénophon veut nous faire entrevoir ici le fond de l'abîme. Pour lui, la tyrannie est inexpiable. Elle condamne ceux qui l'ont aimé au pire des châtiments, qui est de la posséder toujours. Cette Circé, plus cruelle que l'autre, ne laisse plus rentrer dans l'humanité ceux qu'elle en a une fois bannis.

Si l'œuvre de Xénophon se terminait par cet irrévocable arrêt contre les rois, elle ne manquerait ni de beauté ni d'énergie, mais elle s'écarterait de l'art grec en ce qu'elle

laisserait l'âme sous une impression pénible que rien n'aurait adoucie. Le génie grec a porté dans l'art ses nombreuses exigences; il l'a empreint de son amour de l'ordre et de l'harmonie. Il permet à l'artiste d'émouvoir l'âme humaine, de l'agiter violemment de terreur ou de pitié; mais il exige qu'ensuite l'œuvre elle-même apaise les tempêtes qu'elle a soulevées, rassérène l'âme émue, et y rétablisse l'harmonieux équilibre qui en fait la force et la santé. De là, dans le drame, ces dénoûments terribles, atténués par des scènes plus douces; de là, dans les œuvres grecques, ces fréquents adoucissements qui viennent à propos tempérer l'émotion trop forte et remettre l'âme en possession d'elle-même; procédés bien différents de ceux de l'art moderne, qui tend surtout à laisser l'âme pleine de trouble et à l'abandonner à une émotiou forte et durable à la fois.

Xénophon atténue donc avec art la sévérité de sa condamnation. Il efface peu à peu ces tristes images, et termine son œuvre par de plus consolants tableaux. Si le tyran ne peut se délivrer de la tyrannie, il peut se la rendre supportable; s'il ne peut guérir son mal, il lui est permis de l'alléger. Il peut faire avec la nature et avec l'humanité une sorte de transaction, en usant bien d'une chose mauvaise, en employant au profit de la cité les forces dont la royauté l'a rendu dépositaire. Qu'il favorise le commerce, l'agriculture; qu'il récompense ceux dont les travaux enrichissent l'État, qu'il excite parmi les citoyens une émulation féconde. — Qu'il fasse de ces troupes haïes et redoutées les gardiennes de l'ordre public et de la paix de la cité. Qu'il assure par elles au laboureur le loisir pour son travail, la sûreté pour ses biens. — Qu'il emploie ses revenus à l'embellissement de la ville (Ischomaque, dans l'*Économique*, compte aussi, parmi les plaisirs de la richesse, celui de contribuer à l'embellissement de la cité); qu'il fortifie sa patrie et qu'il l'enrichisse, qu'il lutte avec ses voisins de sagesse et de prudence dans le gouvernement; enfin qu'il ne fasse plus qu'un avec sa patrie : « Considérez votre patrie comme votre maison, vos concitoyens comme vos

amis. » — Mais quoi? Est-ce encore un roi que celui qui gouverne selon ces maximes? n'est-il pas plutôt le premier magistrat de la cité? et Hiéron, en gouvernant sa patrie pour son bien, n'aurait-il pas indirectement dépouillé cette royauté qu'il se croyait à jamais imposée? On croirait que telle fut l'idée de Xénophon; car le roi, devenu sage administrateur, voit se lever l'espèce d'interdiction prononcée contre lui. Il n'est plus hors la loi: « Tout le monde devient son allié. » — Il n'est plus hors la nature : l'amour qui le fuyait commence à le chercher. — Enfin Xénophon lui promet, comme dernière récompense de son heureux changement, ce qu'il regarde comme le bonheur le plus accompli : « Être heureux sans être haï. » — C'est ainsi que la condamnation sévère se tourne en conseils affectueux et en douces promesses, et qu'une indulgente sagesse vient à propos récréer notre esprit, trop attristé par une peinture si fidèle de douleurs vivement senties.

Cette courte analyse peut montrer l'influence heureuse du génie grec dans les détails et dans la composition de ce dialogue, œuvre d'un écrivain jeune encore et docile aux inspirations de son temps et de son pays. Mais c'est dans la méthode générale du dialogue que cette inspiration se fait le plus clairement sentir. Quoi de plus remarquable en effet, que de voir la tyrannie attaquée, non pas au nom des maux qu'elle cause à la cité, mais au nom des ravages qu'elle fait dans l'âme du tyran? Ce n'est pas comme un attentat aux droits des citoyens, ce n'est pas comme une source de ruine, d'injustices et de misères publiques que la tyrannie est condamnée, c'est surtout comme une maladie dégradante pour l'âme humaine, comme une infirmité qui la rend incapable de bonheur et de vertu; comme une plaie intérieure qui, en même temps, la torture et l'avilit. Combien est différente la méthode qu'a suivie au seizième siècle ce jeune écrivain qui a fait, lui aussi, contre la royauté absolue, un livre plein de foi et de naïve colère! Comment la Boetie veut-il rendre la tyrannie odieuse? Par le tableau des douleurs, des humiliations qu'elle impose à

tout un peuple. Il veut soulever contre elle la vanité aussi bien que l'indignation. Il reproche amèrement aux sujets la honte d'une servitude volontaire, les désastres d'un pays que ses enfants abandonnent à la folie impérieuse d'un seul homme. D'où vient que l'auteur grec se place à un point de vue si différent? D'où vient que, laissant de côté les fléaux que la tyrannie répand sur les peuples, il concentre son attention sur cette âme corrompue par la possession d'un pouvoir usurpé et par une situation contre nature? L'un se place en dehors du tyran, l'autre est uniquement occupé à nous découvrir sa pensée. L'un ne voit que les maux d'un peuple, l'autre ne voit que l'avilissement d'une âme née pour un sort meilleur. C'est dans le génie même de la Grèce qu'il faut chercher les raisons de cette frappante différence.

Ce n'est pas la spéculation philosophique qui a conduit la Grèce à la liberté, c'est un vif sentiment de la dignité humaine qui réclame la liberté comme une condition d'existence. Cela est si vrai, que la liberté elle-même, en laquelle on n'a aucune foi théorique et absolue, est sacrifiée par les Grecs quand l'intérêt de la dignité de l'homme paraît devoir y gagner quelque chose. Les constitutions grecques ont bien moins en vue la liberté du citoyen que sa perfection, que sa beauté morale et physique. Aussi, l'éducation est-elle pour l'État un des instruments qu'il emploie pour polir et façonner le citoyen. Le citoyen est l'œuvre de la constitution de sa patrie; quelquefois cette constitution n'a d'autre but que de le rendre parfait. Que veut la constitution de Lycurgue? Agrandir Sparte? nullement. L'enrichir? encore moins. Elle veut former des Spartiates parfaits; rien de plus. La guerre n'est pour la cité qu'une école; les conquêtes lui sont interdites, elle se bat pour devenir meilleure; ou plutôt afin que nulle faculté ne soit inoccupée en elle, et que le développement du citoyen soit complet.

Quel sera donc le crime irrémédiable de la royauté absolue, ce vice originel qui la rend irréconciliable avec la

Grèce? C'est qu'elle est un obstacle au développement de l'homme, qu'elle tue sa dignité, qu'elle rend sa vie incomplète, qu'elle entrave ses plus nobles facultés, qu'elle atrophie son âme, pour ainsi dire. On la hait, on la repousse, comme on repousserait un vêtement disgracieux et incommode qui arrêterait le développement du corps et en altérerait l'harmonie. C'est donc comme ennemie de la dignité humaine que Xénophon la condamne; et afin de nous montrer clairement combien elle est funeste à la perfection de l'homme, il transporte la scène dans l'âme où la tyrannie elle-même réside, et qui porte le plus de marques de sa fatale influence. Que l'auteur lui-même ait fait ce calcul, on peut en douter. C'est le plus souvent à son insu qu'on obéit au génie de son temps et de son pays; mais il appartient à la postérité, qui voit l'ensemble des choses, de signaler dans les œuvres qui portent de telles empreintes, la trace évidente d'une inévitable inspiration.

APPENDICE *D.*

(Page 287.)

Le génie si différent de la Grèce et de Rome, le contraste primitif de ces deux grandes civilisations, qui devaient plus tard se confondre, ne peuvent être nulle part mieux sentis que dans la comparaison des deux livres écrits sur le même sujet et dans un esprit si opposé, par Xénophon et par Caton, l'*Économique* du premier, et le *De re rustica* du second.

L'esprit étendu de Xénophon, son génie doux et mâle, lumineux et tempéré, plein de grâce et de mesure, son talent égal et facile, sans beaucoup de force, mais sans aucun excès, qui se fait moins admirer qu'il ne charme, où rien ne blesse la vue, où tout l'attire et la repose, cet heureux ensemble de qualités qui se soutiennent et se modèrent les unes les autres, semblent faire de cet homme d'État lettré le plus fidèle représentant du génie souple et

varié de la Grèce. Il fut l'élève de Socrate, et cependant l'adorateur des dieux de son pays; il fit la guerre, et la guerre d'aventures, avec Cyrus (ce séduisant ambitieux adoré des Grecs, et digne d'être Grec lui-même); il connut la vie politique, fut banni, prit l'exil en philosophe athénien, et y trouva ces doux loisirs si bien remplis pour lui-même et pour la postérité. Sa vie fut aussi variée et aussi étendue que son talent. On n'y voit non plus rien d'exclusif. De la démocratie d'Athènes, il est tombé dans l'aristocratie de Lacédémone, et s'est mis à l'admirer, comme si la fortune avait voulu lui faire un peu goûter de tout. Mais son esprit ne perdit point dans ces changements son habituelle sérénité, et, malgré son sévère *Parallèle d'Athènes et de Lacédémone*, on peut dire que son admiration pour Sparte ne se tourna point en haine contre sa patrie. Qui ne sent, en lisant Xénophon, qu'on a sous les yeux le fruit des loisirs d'un esprit tranquille? Ses œuvres, conçues sans enthousiasme et sans emportement, sont exécutées par une main habile, mais légère et presque molle, que ne trouble jamais le soin de poursuivre les beautés recherchées. C'est ainsi que la tranquillité de l'âme, la facilité de l'esprit et la douceur du tempérament, confondues dans une riche et poetique nature, donnèrent aux écrits de Xénophon l'abondance, la grâce et la simplicité.

La Rome des premiers temps, la rude nation qui a fait les guerres d'Italie et les guerres puniques, s'est peinte aussi complétement et plus vivement encore dans un seul homme, dans Caton. Je n'en veux d'autres preuves que l'enthousiasme de Tite-Live pour ce Romain accompli des temps antiques. Malgré les défauts de sa méthode, Tite-Live eut l'intelligence de l'ancienne Rome, et n'eut pas de peine à en reconnaître le héros. Le portrait éloquent qu'il a tracé de Caton n'est, pour un observateur attentif, que le portrait du citoyen parfait, du Romain idéal, une vivante image du génie de la république. C'est d'abord ce *versatile ingenium*, cet esprit universel qui faisait que Caton paraissait né pour réussir en toute chose. Mais les succès du grand

homme seront enfermés, comme ceux de sa patrie, dans le cercle des travaux utiles, dans la guerre, dans la politique et dans la législation. *Manu fortissimus erat :* c'était un excellent soldat; on avait vu dans le désastre de Cannes sa fermeté juvénile; il avait fait en Espagne cette guerre terrible qui, selon l'aveu de Polybe, épouvantait les généraux. Il couronna ces bons débuts par une excellente administration : *Idem, postquam ad magnos honores pervenit, summus imperator.* Enfin, c'était un savant jurisconsulte et un redoutable avocat : *Si jus consuleres peritissimus, si causa oranda esset eloquentissimus.* C'était donc un Romain accompli, dans lequel Rome pouvait s'admirer elle-même, comme dans son œuvre la plus parfaite. Mais ce qui fait de lui le Romain par excellence, c'est l'infatigable âpreté de ce caractère, que la vieillesse, qui brise tout, ne put briser; qu'elle ne put même détourner, avant la dernière heure, de ce forum agité, où son penchant pour la lutte l'entraînait encore à plus de quatre-vingts ans. C'est ainsi que Caton usa sa vieillesse et remplit sa vie jusqu'au bout; craignant autant de perdre son dernier jour que le dernier épi de sa moisson. *Fatigavit inimicos*, il lassa ses ennemis, *exercuit simultates*, il excéda la haine, *agitavit nobilitatem*, il fut le fléau de la noblesse, *asperi animi et linguæ acerbæ et immodice liberæ*, âpre caractère, dure parole qui ne respecte rien; *in parcimonia*, *in patientia laboris*, *periculi*, *ferrei prope corporis animique*, économe, dur au travail et au danger, corps de fer, âme d'airain. Magnifique éloge, où s'accumulent les mots les plus propres à peindre la race romaine, le vocabulaire des âpres et agressives vertus qui firent la conquête du monde. On sent déjà ce que devait être, dans sa famille, l'homme qui toute sa vie se servit de l'épée et de la loi avec une activité si terrible.

Il est curieux de voir le même sujet traité par deux grands hommes qui représentent, d'une façon si frappante, le génie opposé de deux grands peuples. De là tout l'intérêt de *l'Économique* de Xénophon, rapprochée du *De re rustica* de Caton. Qui ne sent déjà que, pour l'un, la campa-

que sera véritablement la campagne, c'est-à-dire un lieu de paix aussi bien que de travail, un charmant théâtre fait pour encadrer agréablement les soins joyeux et faciles de la vie domestique; que la campagne de Caton ne sera qu'un lieu de dur travail et de lutte contre la nature; une annexe du forum, où l'on doit arracher le plus de fruits qu'il sera possible à la terre, aux instruments de labour et aux esclaves, ces outils vivants de l'agriculture antique!

Constatons d'abord que le Grec et le Romain ont, tous deux en économie politique, les idées étroites et stériles qui empêchèrent le développement matériel de la civilisation antique. « Les arts appelés mécaniques, dit Xénophon, sont décriés, et les gouvernements les dédaignent avec raison. Aussi, dans quelques villes, est-il interdit à tout citoyen d'exercer une profession mécanique. » — « Le commerce, dit Caton, serait bon pour faire fortune, s'il n'était pas si chanceux; l'usure serait bonne aussi, si elle était permise. » Hors de là, il ne voit que l'agriculture. Erreur fatale, commune aux deux peuples, et qui laissa stériles tant de guerres et de travaux. L'État s'enrichit par la conquête, le citoyen par l'agriculture : tel était l'axiome des politiques anciens. On ne peut penser sans regret à ce qu'eût enfanté la puissante activité romaine, appliquée aux sciences exactes et à l'industrie. L'empire de Rome eût été tout autre; autres aussi les destinées du monde. C'est une remarque, et nullement un reproche à l'adresse de ces grands hommes. Il faut être de son temps; et il leur était aussi impossible de comprendre et d'admirer l'industrie, qu'il nous est impossible aujourd'hui d'en méconnaître la grandeur.

L'amour du beau, cette belle passion de la Grèce, se décèle dans l'œuvre de Xénophon, tantôt par des tableaux pleins de charme, tantôt par de simples phrases, pleines d'un sentiment délicat des beautés de la nature. Xénophon a mis son traité en dialogue, et en a soigné la mise en scène; travail que Caton aurait jugé bien superflu, mais d'un grand prix aux yeux des Grecs, qui ornaient par l'art les sujets les plus sérieux et ne pouvaient rien souffrir de rebutant ou

d'aride. Rien de plus gracieux que le tableau de la campagne, non pas de la campagne solitaire, mais animée par la présence de ceux qu'on aime. « Est-il pour ceux de notre maison un séjour plus agréable, plus doux pour notre femme, plus désiré de nos enfants, plus riant pour nos amis? » — Ce n'est pas seulement le profit qu'il y vient chercher, c'est la perfection du corps et de l'âme : « L'agriculture donne une belle forme au corps et laisse aux esprits le loisir de servir les amis et la patrie. » — Mot admirable, qui réume tout ce qu'aimait et respectait la Grèce, c'est-à-dire, l'union en l'homme de cette beauté physique et de cette beauté morale qu'elle se plaisait à confondre en ses dieux. Si Xénophon veut que tout soit en ordre dans sa maison, ce n'est pas seulement en vue du bien-être ; il aime l'ordre d'un amour plus intelligent et plus élevé : « Rien, ma femme, de plus utile aux hommes, rien, de plus beau que l'ordre. » — Qu'on voie encore pourquoi Ischomaque veut faire fortune, et l'on saura quels étaient en Grèce les vœux d'une belle âme. Il me paraît doux, Socrate, de rendre aux dieux un culte magnifique, de secourir mes amis dans leurs besoins, de contribuer de mon argent à l'embellissement de la ville. — On retrouve ici, comme plus haut, admirablement confondu, le culte des dieux, de la patrie et de l'amitié. Relevons encore un mot qui témoigne du respect de Xénophon pour les qualités de l'esprit, et du mépris naturel et commun à tous les Grecs pour la force brutale que ne dirige pas l'intelligence : « Celui-là seul est réellement grand qui peut faire de grandes choses par l'intelligence plutôt que par la force. »

L'amour du beau chez les Grecs se confond avec l'amour de la nature, qui n'est, pour une âme éclairée par la philosophie, qu'un ensemble d'éternelles beautés. De là, chez les Grecs, une aversion instinctive pour tout ce qui altère la nature et pour les vains efforts de ceux qui s'imaginent atteindre, en se séparant d'elle, la véritable beauté. Qu'il s'agisse du corps ou de l'âme, rien n'est beau que selon la nature; hors d'elle il n'y a que dégradation morale ou phy-

sique. Elle est sortie de l'âme même de la Grèce la grande maxime stoïcienne : *Sequere naturam*; et elle est encore d'un stoïcien (Grec par l'éducation et par l'élégance de son esprit), cette belle pensée de l'empereur Marc-Aurèle : que tout ce qui est selon la nature a sa beauté, même la crinière hérissée du lion en fureur, même l'écume ensanglantée du sanglier aux abois. Nous retrouvons dans Xénophon un exemple, moins frappant peut-être, mais plein de charme encore, de cet amour délicat des Grecs pour la nature, libre d'ornements empruntés, pure de tout mélange. La femme d'Ischomaque a paru devant lui fardée ; et l'en reprenant avec douceur, il lui dit : « Crois bien, ma femme, que les couleurs empruntées me sont moins agréables que les tiennes; et comme les dieux ont voulu que la jument plût au cheval, la génisse au taureau, la brebis au bélier, ils ont voulu de même que le corps humain plût à l'homme dans sa pureté naturelle. » — Il y a ici plus encore que l'amour de la pureté de la nature, il y a un vif et poétique sentiment de son unité. L'homme ne doit pas faire tache dans le monde, et gâter son corps par de ridicules raffinements, quand toutes les créatures se trouvent belles telles que la nature les a faites, et aiment en leurs semblables, dans toute sa simplicité, le corps qu'il a plu aux dieux de leur départir.

Après l'amour du beau et le sentiment de la nature, quoi de plus opposé aux mœurs romaines et aux idées de Caton que ce penchant humain et sociable qui pousse l'homme à rendre service à ses semblables afin de jouir de leur affection. La philanthropie, ou l'amour de l'espèce humaine pour elle-même, la charité, ou l'amour de l'espèce humaine en vue de Dieu, furent également étrangères au rude génie de Rome, du moins jusqu'à l'époque où la civilisation grecque vint l'adoucir et l'initier à l'humanité. Le père de famille romain sacrifie tout à la prospérité de son champ ; Xénophon sacrifie beaucoup au plaisir de se savoir aimé, à ce qu'on appellerait volontiers son bien-être moral.

L'agriculture, dit-il quelque part, nous apprend à nous

aider mutuellement. — C'est un de ses avantages que ne pouvait guère soupçonner Caton. Mais voici qui semblerait insensé à l'agriculteur romain et qui contredit, mot pour mot, ses maximes : « Femme, si un de tes esclaves tombe malade, tu devras t'appliquer à le bien soigner. » La femme de charge est de la famille : « Nous lui inspirions de l'amitié pour nous, en nous réjouissant avec elle des événements heureux, en nous affligeant avec elle de ce qui nous arrivait de fâcheux : et nous lui apprenions à désirer l'accroissement de notre fortune, en la lui faisant connaître et en partageant notre bien-être avec elle ». — « Le régisseur (un esclave) qui doit te représenter en ton absence, doit premièrement avoir de l'attachement pour toi et tout ce qui t'appartient ; car sans cela à quoi servirait le plus habile fermier? Comment lui inspires-tu ce sentiment? En lui faisant du bien toutes les fois que les dieux m'en font à moi-même. » On voit que, pour Xénophon, les esclaves sont autre chose que des instruments de travail. Il respecte en eux, malgré leur abaissement, l'ineffaçable dignité de l'homme. Pour tout dire en un mot, il les estime assez pour tenir à s'en faire aimer. Il a pris la peine de les étudier ; il se garde de les traiter également, de peur de décourager les bons par une injurieuse égalité avec les méchants. Ces remarques délicates, ces attentions généreuses feraient paraître l'esclavage humain et supportable, s'il n'etait, en lui-même, inconciliable avec la nature et le bon sens. Xénophon avait senti, grâce à l'élévation de son esprit, que le métier de maître convenait aussi peu que celui d'esclave à la dignité humaine. « C'est un don des dieux, s'écrie-t-il, que de gouverner par la persuasion. Quant à gouverner, par la force. des âmes rebelles, les dieux l'accordent à ceux qu'ils jugent dignes de vivre comme Tantale dans les enfers. » Xénophon va plus loin encore : ses esclaves peuvent se racheter moralement, en lui paraissant dignes de la liberté. Cet adorateur du beau ne peut plus voir un esclave dans celui qui n'a plus l'âme servile, et il lui échappe cette parole admirable : « Ceux qui sont sensibles

à la louange, je les traite en hommes libres. » Ce mot est comme la signature que Xénophon a mise à son ouvrage. L'*Économique* lui serait contestée, qu'il faudrait bien y sentir la main de celui qui a écrit dans le dialogue de Hiéron : « La passion de la louange est ce qui nous distingue des animaux. » Heureux l'écrivain qui se fait reconnaître à de telles empreintes, et qui laisse, partout où il passe, des traces de son grand cœur aussi bien que de son génie.

Une famille où les esclaves sont ainsi traités doit vivre doucement dans la paix et l'activité. Qu'on lise, dans le chapitre XI de l'*Économique*, les occupations du chef de la famille. Lui aussi sent le prix de l'œil du maître et surveille ses champs; mais il ne fait pas que surveiller, il se promène et jouit de la campagne, en Grec qui sait goûter la nature; il s'exerce à devenir bon soldat et brillant cavalier. On ne peut imaginer une vie plus noblement et plus doucement remplie, en un temps où l'activité humaine avait si peu d'emplois permis aux hommes libres, où le grand art des sages était de bien occuper leurs loisirs. Il ne faut pas négliger le rôle que Xénophon trace à la femme dans cette famille accomplie. Nous n'étions pas habitués à voir la femme antique si active, si mêlée au gouvernement de la maison. La Grèce, plus rapprochée en cela de l'Orient que la cité romaine, imposait aux femmes une silencieuse et obscure existence. Les dédains des hommes, le peu d'intelligence que rien ne sollicitait à s'étendre, d'autres causes contribuaient à resserrer le cercle de leur vie, à énerver leur âme. Cette infériorité morale se perpétuait par tradition; la nullité des femmes légitimes devenait une habitude séculaire et comme un enseignement de famille. Aux premiers mots d'Ischomaque sur les soins du ménage, sa femme s'effarouche, et assure que sa mère lui a dit : que tout son rôle était d'être sage et de vivre en paix. Mais quand Xénophon a levé ce scrupule, quel parti merveilleux il sait tirer des douces qualités de la femme; comme il la fait intervenir à propos dans le ménage, comme il la rend aimable et utile! Quelle leçon pour toute la Grèce que ce char-

mant tableau d'intérieur, que cette famille où l'on sent partout les soins empressés d'une femme qui veut être bonne pour être aimée? Avec quelle ingénieuse attention Xénophon, rapprochant les qualités de la femme des occupations du ménage, cherche à lui faire prendre dans la famille la place que lui ont marquée la nature et les dieux! Mais admirons en même temps la docilité de la jeune épouse, son gracieux empressement à se rendre utile.

Quand son mari lui a parlé avec ménagement de soigner les esclaves malades, elle s'écrie avec la vivacité d'un bon naturel : « Certes, ce sera mon plus grand plaisir, puisque, bien soignés par moi, ils en seront reconnaissants et m'en aimeront davantage. » Voici encore un mot plein d'une pudeur charmante, exemple délicat de la chasteté que revêt tout ce qui sort d'une bouche pure, et de la grâce exquise que la forme peut donner aux plus communes pensées. Quand Ichomaque voit sa femme couverte de fard, et qu'il veut la ramener à la simplicité, il commence par lui dire : « En nous unissant, ma femme, ne nous sommes-nous pas fait un don mutuel de nos corps? Et elle répond : C'est ce que disent les hommes. » — C'est ainsi qu'on parle dans Homère.

Tel est à peu près cet ouvrage, si digne d'étude, puisqu'il nous peint fidèlement et l'âme de Xénophon, et le génie de la Grèce. Ce petit livre, simple dans ses beautés et dépourvu de prétentions, est de ceux qui ne passeront plus, puisque l'amour du beau, le sentiment de la nature, l'humanité, et l'intelligence de la vie de famille en ont inspiré toutes les pages, puisqu'il a reçu l'empreinte de la civilisation la plus brillante et la plus humaine qui ait encore fleuri sur la terre.

Le livre de Caton nous introduit dans un autre monde, qui a bien sa grandeur, mais qui d'abord étonne et rebute par la sévérité de son génie. Plus d'art ici, plus de mise en scène agréable ; rien de superflu. Et il faut entendre par superflu tout ce qui n'est pas immédiatement utile, tout ce

qui flatte et enchante l'esprit sans augmenter ses connaissances pratiques et ses moyens d'action,

L'entrée en matière est d'une rude simplicité : Le commerce est chanceux, l'usure défendue; labourons la terre, et tirons-en tout ce qu'elle peut donner. Voilà le résumé de l'introduction : « L'agriculture fait des hommes robustes et des soldats courageux; les profits qu'elle donne sont honnêtes et solides, et nullement décriés. » — Certes, il y a de bonnes raisons dans ce commencement ; l'on aime à voir Rome reconnaître une fois encore qu'elle doit à l'agriculture ses vigoureux soldats ; mais à part cette considération d'utilité générale, que va chercher Caton dans la vie des champs? *Quæstus stabilissimus minimeque odiosus :* un gain solide, qui n'est point mal vu d'autrui. Nous sommes loin des poétiques arguments de Xénophon en faveur de la vie rustique, de ces fraîches ombres, de ces eaux courantes et de cette paix de l'âme qu'on y peut goûter : bonnes raisons pour un Grec, rêveries pour un Romain. Et pourtant, avec ces courtes et sèches réflexions s'arrête le préambule et disparaît toute la philosophie de Caton. Dès le premier chapitre, comme pressé de sortir des généralités et des vains discours, il se jette dans les conseils pratiques et n'en sortira plus. Le reste du livre n'est plus qu'un assemblage de recettes pour l'agriculture et la vie domestique. Recettes curieuses, il est vrai, et embrassant par occasion des sujets d'une haute importance, mais sans perdre jamais leur caractère d'utilité pratique et leur sécheresse négligée.

Entrons donc dans cette famille, docile sous la main d'un maître inflexible, et remarquons d'abord que la femme en est absente : avec elle a disparu l'humanité. Nous ne voyons plus qu'un chef de famille et des esclaves occupés, les uns à travailler la terre, l'autre à spéculer sur leur travail. Nul scrupule ne retiendra ce maître vigilant ; il usera tout à son service ; cruel parfois, mais sans le vouloir, et seulement pour s'enrichir. Sa maison tout entière est pour lui ce qu'est pour nous une grande machine industrielle, que nous usons jus-

qu'au bout, dont nous voyons sans grande pitié les ressorts se briser, et dont nous vendons de notre mieux les débris. Il faut que la machine de Caton, tout comme les nôtres, fonctionne à peu de frais, et produise beaucoup plus qu'elle ne consomme. Cet économe entrepreneur y tiendra la main : il lésinera sur la nature comme on lésine sur le charbon ; peu lui importe que sa machine soit vivante et souffre de la faim. A peine entré chez lui, il demande ce qu'on a fait de travail ; on le lui montre, il n'en trouve pas assez, on s'excuse en disant qu'il y a des esclaves malades. « S'il y a des esclaves malades, s'écrie l'ingénieux avare, pourquoi vos comptes portent-ils tant de nourriture ? » — Le caractère le plus frappant de cette conversation, c'est qu'elle n'a rien d'improvisé ni d'accidentel. C'est un programme tracé par Caton pour l'agriculteur-modèle. Tout y est prévu, et l'excuse de l'intendant, et la repartie du maître, presque digne de l'*Avare* de Molière. Quelle était donc cette nourriture, qu'il ne fallait jamais prodiguer? C'est ici qu'il faut admirer l'industrie romaine aux prises avec la difficulté de faire vivre les gens sans les faire manger. « Recueillez le plus possible d'olives tombées pour en nourrir la famille ; quand celles-ci feront défaut, donnez-lui-en de mûres, celles dont on ne pourrait guère tirer de l'huile, et ménagez-les bien, afin qu'elles durent le plus longtemps possible. » — Ainsi, les restes pourris de la récolte nourrissaient les hommes qui l'avaient tirée du sein de la terre, et qui languissaient auprès du fruit de leur travaux. Tant de douleurs éclatèrent un jour ; mais la guerre servile échoua, et le fouet ramena pour des siècles les esclaves à la charrue. A cette économique nourriture se joignait un vin plus étrange encore. Caton en décrit la composition, puis ajoute simplement : « Ce vin durera jusqu'au solstice ; s'il en reste, c'est un excellent vinaigre, très-fort. »

Quant aux haillons qui couvrent ces misérables, le compte en est bientôt fait : « On leur donnera, tous les deux ans, une tunique de trois pieds de long et des saies. Toutes les fois qu'on leur donnera une tunique ou une saie neuve, on

aura soin de reprendre d'abord la vieille pour en faire des casaques. » Quelle sera la fin de cette vie de travail et de misère? Nous l'apprendrons par un seul mot, incidemment jeté dans une recette économique, que ce seul mot a rendue célèbre, tant l'homme, devenu meilleur avec le temps, s'est ému de ce qui touchait si peu ses ancêtres! « Que le laboureur vende le bœuf vieilli, la laine, les peaux, les attirails hors de service, la ferraille, *l'esclave vieux*, *l'esclave malade*, et s'il lui reste *encore quelque chose d'inutile*, qu'il le vende. Il faut que le père de famille achète peu et vende beaucoup. » Qui peut, sans un secret serrement de cœur, voir cet homme, que le travail et la vieillesse ont brisé, retourner à ce marché, où l'acheta jadis son maître, séduit par sa jeunesse vigoureuse? Forces, jeunesse ont disparu, grâce aux mauvais traitements, à la vile nourriture, à l'excessif labeur. Toutes ces richesse de la nature humaine ont été, pour ainsi dire, enfouies dans le champ du maître, qui en a touché le prix en vendant sa moisson. Et voilà maintenant ce vaillant laboureur d'autrefois qui, vieux et malade, attend, en compagnie des chevaux fourbus et des charrues brisées, qu'on vienne acheter ce qu'il lui reste de vie! Pourtant son maître n'est pas cruel et ne croit pas mal faire. Il est simplement possédé de l'inflexible avarice de sa race; et poursuivant l'utile, jusqu'à ce que la loi lui barre le chemin, il regarde comme honnête tout ce qu'elle ne défend pas.

Un seul mot explique toutes ces cruautés apparentes: Rome ne connaît pas encore l'humanité; Caton est son grand politique, comme son grand agriculteur. L'utile est son seul but; son unique règle, le succès. Cela est si vrai, et la différence entre la Grèce et Rome est, de ce côté, si profonde, que si vous rencontrez chez les deux écrivains le même conseil, chez l'un il est philosophique et moral, chez l'autre, pratique et intéressé. Caton, par exemple, recommande de vivre en bonne intelligence avec le voisinage. Aurait-il donc eu la belle pensée de Xénophon: « Un grand bienfait de l'agriculture, c'est qu'elle nous apprend à nous

aider les uns les autres? » N'attendez pas de Caton un tel mouvement d'humanité. Cette sociabilité, qui est le but pour Xénophon, n'est pour lui que le moyen. Quant au but, il est, comme toujours, intéressé : « Si le voisinage vous voit de bon œil, vous vendrez mieux vos denrées, vous louerez des ouvriers à meilleur compte. » Les devoirs du régisseur sont exposés par Caton à plusieurs reprises, et d'une façon plus complète que ne l'a fait Xénophon. Toutes ses prescriptions ne sont que des marques de défiance, que des garanties contre les fraudes qu'on se sait en droit d'attendre d'un esclave maltraité. « Que le régisseur n'aille pas se croire plus habile que son maître. Qu'il ne prête rien à personne sans l'ordre du maître. Ce que le maître a prêté, qu'il le fasse rendre. Qu'il règle souvent ses comptes avec le maître. Qu'il ne reçoive point de parasite. Qu'il ne consulte ni aruspice, ni augure. » — Certes, voilà une énumération savante et complète. Ce gardien de la maison est lui-même gardé et observé par ces lois jalouses. Il lui manque cependant quelque chose pour en être régisseur parfait. Peu de chose, sans doute, bien peu de chose aux yeux du Romain, assez cependant pour qu'aux yeux d'un Grec ce luxe de précautions devienne inutile. « Ton régisseur, dit Xénophon, doit avant tout t'aimer, toi et les tiens; sans cela, à quoi te servirait le plus habile ? » — On voit là, en un seul rapprochement, la délicatesse morale du Grec, qui croit mal posséder son serviteur s'il n'a gagné son âme, et la grossière confiance du Romain qui se croit maître absolu quand il a dompté le corps. Tout est réglé en vue de l'intérêt du maître, l'amour même et la religion. « Le régisseur se contentera de celle que le maître lui aura donnée pour épouse. Celle-ci *devra* craindre son mari. Elle ne fera pas de sacrifice, se souvenant que le maître sacrifie pour toute la famille. »

Ce maître n'est jamais oisif; il déteste autant le repos pour lui-même que pour les autres. Cet homme terrible n'a aucune faiblesse; il vient de l'armée ou du forum ; et c'est en guise de loisir qu'il surveille et qu'il presse le travail des

siens. Il vient à sa terre, et tout le monde va se sentir de sa présence : à son arrivée, il salue ses pénates et fait le soir même le tour de ses domaines, au plus tard le lendemain. Les pénates salués à la hâte, le domaine visité, l'intendant est appelé, et déjà les reproches, les soupçons, les questions vont commencer. Le maître est arrivé, tout est en émoi, tout tremble, on ne respirera qu'à son départ. C'est qu'on connaît cet œil vif et cette main prompte, cette inquiétude perpétuelle, ce désir de trouver à reprendre, cette dévorante activité qui met tout en feu autour d'elle, qui s'exaspère du moindre retard, ne tient nul compte de la faiblesse humaine et veut que l'action suive de près la pensée. Esclaves, qu'épuise cette exigence insatiable, qui ne pouvez suivre cette volonté rapide et qui obéissez toujours trop tard, tout en vous précipitant pour obéir, ne soyez pas jaloux du bonheur de ce maître redouté, impossible à satisfaire. Il ne se satisfait pas lui-même, épuisé qu'il est par un maître intérieur. L'avarice romaine le consume: il ne fait que répandre autour de lui l'inquiète activité qui le dévore. Ces pages mêmes qu'il nous laisse sur l'agriculture, montrent, dans leur concision sèche et rapide, la trace d'une main active, qui emploie à regret son temps à écrire et ne veut point le perdre à bien écrire. Ces recettes économiques sont exprimées avec une merveilleuse économie de paroles, comme pour nous donner une leçon de plus, en nous enseignant le prix du temps. Rien n'y est accordé au soin de bien dire ; rien au désir de paraître savant. Tout ce qui nous semble inutile a quelque utilité cachée ; tout, jusqu'aux puérils sortiléges qui guérissaient, dans la campagne romaine, le bœuf et l'esclave malades ou blessés. Aucune recette ne nous paraîtra prolixe, si nous comprenons que le minutieux n'est pas le superflu, et que les campagnards sont les plus scrupuleux gardiens des formules antiques qu'a revêtues la sagesse des aïeux.

Et cependant, malgré cette absence complète de poésie et d'humanité, malgré les défauts et les puérilités de l'œuvre de Caton, qui ne sent en elle une certaine grandeur,

la grandeur même de cette avarice si courageuse et si infatigable, la grandeur de l'agriculture romaine, de cette magnifique école où se sont formées les premières armées du monde? Notre civilisation moderne a tellement divisé les fonctions, et a si complétement changé les hommes en petits ressorts d'une immense machine, que nous ne pouvons voir sans admiration ces hommes de l'antiquité embrasser, dans leur activité, la vie politique, la vie militaire et la vie des champs. Percennius a enseigné à Caton à faire des plants de cyprès; Memmius et Manlius, à fabriquer des balais de bouleau. — En voyant ces princes de la cité romaine parmi les rustiques inventeurs de l'agriculture, on doit comprendre le double caractère de Rome et de la vie d'un Romain. Ce livre rend encore un honorable témoignage à l'antique religion du serment, cette sévère qualité de Rome, qui la distingue si complétement de la Grèce, légère et menteuse, et dont plus tard l'infidélité passera en proverbe. On fait jurer aux ouvriers, à la fin de la tâche, qu'ils n'ont rien dérobé; et on n'est pas tenu de payer celui qui refuse le serment. — Ainsi l'homme qui osait bien voler ne pouvait toujours se résoudre à faire un parjure. On voit donc l'autorité du chef de famille fortement appuyée sur les mœurs aussi bien que sur les lois, sur l'habitude aussi bien que sur la nécessité. De ces pères de famille inquiets et avides, sera composé un gouvernement entreprenant et envahisseur; de ces familles actives et obéissantes, un peuple laborieux et discipliné, assez patient et assez fort pour exécuter les desseins de son gouvernement.

La Grèce aura ce qu'elle mérite, l'empire des esprits. Elle a ignoré la féconde pratique des arts utiles et s'est donnée tout entière aux jouissances de l'âme et des sens, au culte et à la possession de la beauté. Elle a recherché, comme Xénophon, la fraîcheur de l'ombre, le murmure des eaux et du feuillage, plutôt que le prix de la moisson, arrachée à force de travaux et vendue avantageusement à force de ruse. Elle a aimé le gouvernement des âmes et a traité avec dédain le gouvernement des corps. Elle doit

donc tomber sous la rude main des laboureurs de l'Italie, et perdre sa vie politique pour ne plus vivre que dans les œuvres impérissables de son génie.

APPENDICE *E*.

(Page 293.)

De toutes les formules consacrées par lesquelles les Romains faisaient intervenir la religion dans la guerre, les plus remarquables sont sans contredit les deux suivantes, que Macrobe nous transmet (chapitre IX du livre III des *Saturnales*; traduction de M. Nisard). Selon l'usage romain, c'est moins une prière qu'un marché proposé aux dieux : « Si tu nous donnes telle chose, on te fera telle sacrifice. » Le génie de Rome respire dans ces formules.

Une coutume mystérieuse des Romains, longtemps ignorée de plusieurs, lorsqu'ils assiégeaient une ville ennemie et qu'ils pensaient être sur le point de la prendre, était d'en évoquer les dieux tutélaires, au moyen d'une certaine formule. Ils ne croyaient pas que sans cela la ville pût être prise, ou du moins ils auraient regardé comme un sacrilége de faire ses dieux captifs.... Mais prenons garde de ne pas tomber dans l'erreur qui en a égaré d'autres, en nous persuadant qu'il n'y a qu'une seule et même formule pour évoquer les dieux d'une ville et pour la dévouer aux dieux; car dans le livre V du *Traité des choses cachées*, de Sammonicus Sérénus, je trouve ces deux formules qu'il avoue avoir tirées d'un ouvrage très ancien d'un certain Furius. Voici la formule par laquelle on évoque les dieux d'une ville dont on fait le siége :

« S'il est un dieu, s'il est une déesse sous la tutelle de qui soient la ville et le peuple de ***, je te prie, je te conjure et je te demande en grâce, ô grand dieu qui as pris cette ville et ce peuple sous ta tutelle, d'abandonner le peuple et la ville de ***, de déserter toutes ses maisons,

temples et lieux sacrés, et de t'éloigner d'eux ; d'inspirer à ce peuple et à cette ville la crainte, la terreur et l'oubli, et, après les avoir abandonnés, de venir à Rome, chez moi et les miens. Que nos maisons, nos temples, nos objets sacrés et notre ville te soient plus agréables et plus convenables, en sorte que nous sachions et que nous comprenions que désormais tu es mon protecteur, celui du peuple romain et de mes soldats. Si tu le fais ainsi, je te fais vœu de fonder des temples et d'instituer des jeux en ton honneur. »

En prononçant ces paroles, il faut immoler des victimes, et il faut que l'inspection de leurs entrailles promette l'accomplissement de ces évocations.

Voici maintenant comment on dévoue les villes et les armées après en avoir auparavant évoqué les dieux ; mais les dictateurs et les *imperatores* peuvent seuls employer cette formule de dévouement :

« Dis-père, Véjovis, mânes, ou de quelque nom qu'il soit permis de vous appeler, je vous prie, vous tous, de remplir de crainte, de terreur, d'épouvante cette ville de *** et cette armée dont je veux parler. Que ces hommes, que ces ennemis, que cette armée qui porte les armes et lance des traits contre nos légions et contre notre armée, que leurs villes, que leurs champs, dont je veux parler, que la tête des individus de tous les âges vous soient dévoués et consacrés, selon les lois par lesquelles les plus grands ennemis vous sont consacrés. En vertu de ma magistrature, je les dévoue en notre place, je les substitue pour moi, pour le peuple romain, pour nos légions et nos armées, afin que vous conserviez, au milieu de l'entreprise que nous avons à conduire, ma personne, ma dignité, mon pouvoir, nos légions et notre armée. Si je sais, si je sens, si je comprends que vous l'ayez fait ainsi, alors, que quiconque a fait le vœu de vous immoler trois brebis noires, en quelque lieu qu'il l'ait fait, se trouve valablement engagé. Terre, notre mère, et toi Jupiter, je l'atteste. »

En prononçant le mot *terre* on touche la terre avec la main. En disant le mot *Jupiter* on élève les mains au ciel; en faisant le vœu on porte les mains à la poitrine. Je trouve dans l'antiquité qu'on a dévoué les villes des Toniens, des Frégelles, des Gabiens, des Fidénates en Italie; et, hors de ce pays, Corinthe, sans compter plusieurs villes et armées ennemies des Gaulois, des Espagnols, des Africains, des Maures et d'autres nations dont parlent les anciennes annales.

Quant à cette cruauté calculée qui noyait dans le sang ces villes prises d'assaut par les Romains, nous en trouvons à la fois l'exemple et l'explication dans le récit qu'au livre VI de son admirable *Histoire générale* Polybe nous a laissé de la prise de Carthagène :

Les Romains, maîtres des murs, se hâtèrent de les parcourir, et chemin faisant ils en précipitèrent tous les ennemis qu'ils rencontrèrent ; la légèreté de leur armure se prêtait merveilleusement à cette opération. Parvenus à la porte, ils descendirent pour en briser les gonds. Aussitôt leurs camarades se jetèrent dans la ville, tandis que ceux qui du côté de l'isthme avaient tenté l'escalade repoussaient également les Carthaginois et s'emparaient des créneaux. C'est ainsi que les murailles tombèrent au pouvoir des Romains. Bientôt les soldats qui avaient pénétré dans Carthagène par la porte s'emparèrent de la colline d'Orient, où ils vainquirent sans peine les hommes chargés de la défendre. Dès que Publius crut suffisant le nombre des troupes introduites dans la ville, il en détacha, suivant la coutume, la plus grande partie contre les assiégés, avec ordre de tuer quiconque se présenterait, sans rien épargner, et de ne se livrer au pillage qu'à un signal donné. Cette extermination est un usage que les Romains ont adopté sans doute pour imprimer la terreur. Aussi voit-on souvent dans les villes dont ils sont devenus maîtres, non-seulement des hommes égorgés, mais encore des chiens coupés en

deux, et les membres épars d'autres animaux. Le massacre fut considérable, comme il était naturel dans une ville si pleine de monde. Pour Scipion, il se rendit avec mille hommes environ vers la citadelle. A son approche, Magon songea d'abord à se défendre; puis, réfléchissant que la ville était tout entière aux ennemis, il envoya demander la vie sauve et capitula. Le signal donné, on cessa le carnage, et le pillage commença. Lorsque la nuit fut arrivée, la partie de l'armée qui avait reçu ordre de rester dans le camp s'y enferma; Scipion se retira avec ses mille hommes dans la citadelle, et commanda par ses tribuns aux autres soldats de quitter les maisons qu'ils pillaient, de réunir leur butin sur la place publique et de veiller à l'entour. Il fit venir les vélites du camp et les plaça sur la colline qui regarde l'orient. Voilà comme les Romains se rendirent maîtres de Carthagène.

Le lendemain, quand on eut rassemblé sur le forum les bagages des soldats au service des Carthaginois et tous les biens des citoyens et des ouvriers, les tribuns, suivant l'usage, distribuèrent le butin chacun à leurs légions. Les Romains, lorsqu'ils ont pris une ville, n'agissent jamais autrement. Suivant l'importance de la place, tantôt ils détachent, pour butiner, quelques hommes de chaque manipule, tantôt c'est par manipule entier qu'ils procèdent. Jamais, du reste, plus de la moitié de l'armée n'y est employée : les autres troupes restent en armes en cas de besoin, soit hors de la ville, soit dans l'intérieur, toujours de manière à être vues. L'armée se compose d'ordinaire, on le sait, de deux légions romaines et d'autant d'alliés; quelquefois même quatre légions se trouvent réunies, mais c'est une exception. Les soldats désignés pour le pillage sont tenus de rapporter à leur légion le butin, et les tribuns font ensuite le partage, non pas seulement à ceux qui sont restés comme réserve, mais encore aux sentinelles qui gardent les tentes, aux malades, à ceux même qui ont reçu quelque mission éloignée. Quant à ne rien détourner des dépouilles et à se conduire avec loyauté, les Romains s'y engagent

par le serment qu'ils prêtent, lorsqu'ils sont réunis dans le camp avant de se mettre en campagne. Nous en avons déjà parlé dans le livre sur le gouvernement de Rome. Grâce à cet usage de confier à la moitié des troupes le soin de faire du butin, tandis que l'autre garde les rangs et se tient en corps de réserve, jamais on n'a vu les Romains se compromettre par amour du gain. Comme ils ne craignent pas que quelque fraude trompe leur espoir, la part étant égale pour celui qui reste tranquille sous les armes comme pour celui qui butine, personne ne déserte son poste, désertion si souvent fatales aux autres peuples.

APPENDICE *F*.

(Page 329).

Aulu-Gelle (livre XV, chapitre II) nous a conservé un curieux témoignage de la résistance que rencontra l'introduction dans la cité des études qui avaient illustré et affaibli la Grèce.

Sous le consulat de Fannius Strabus et de M. Valérius Messala, il fut fait un sénatus-consulte contre les philosophes et les rhéteurs latins ; le voici :

« Le préteur M. Pomponius a consulté le sénat au sujet des philosophes et des rhéteurs dont on parle dans la ville. Le sénat a arrêté que le préteur Pomponius, dans l'intérêt de la république et sous sa responsabilité, aviserait à ce qu'il n'y en eût plus dans Rome. »

Quelques années après ce sénatus-consulte, les censeurs Cn. Démétrius Ænobarbus et L. Licinius Crassus prirent un arrêté contre les rhéteurs latins :

« Il nous a été rapporté qu'il y a des hommes qui établissent un nouveau genre d'enseignement, que la jeunesse fréquente leurs écoles, qu'ils prennent le nom de rhéteurs latins et que les jeunes gens vont chez eux passer la journée entière dans l'oisiveté. Nos ancêtres ont fixé les écoles que leurs enfants fréquenteraient et ce qu'ils y apprendraient.

Ces nouveautés, contraires aux coutumes et aux usages de nos ancêtres, ne nous plaisent pas et ne nous paraissent pas bonnes. C'est pourquoi nous avons cru devoir faire connaître notre sentiment et aux maîtres et aux disciples : cela nous déplaît. »

APPENDICE *G*.

(Page 402.)

Il faut distinguer dans la dépravation de Néron, comme dans celle de tous les mauvais empereurs, qui, à vrai dire, ne sont que des Nérons incomplets, trois éléments : l'influence de son temps, celle de sa situation, celle de son caractère. Si on songe que les mêmes causes agissant sur des homme divers, produisirent une série d'empereurs fous ou méchants, on comprendra qu'il n'est pas inutile d'étudier ce qu'il y avait, pour ainsi dire, de régulier et de durable dans la corruption presque héréditaire des maîtres du monde romain. C'est ce que nous avons tâché de faire dans cette *Étude sur Néron et sur son temps* à l'aide des témoignages de Tacite et de Suétone.

De grands crimes commis sur une scène élevée, des passions violentes ayant à leur service un pouvoir sans bornes et un empire qui embrassait le monde ancien, beaucoup de sang répandu, et par-dessus tout un immortel tableau, où toutes ces folies sont mises en lumière avec un art infini, ont fait de Néron, dans les traditions du genre humain, un modèle accompli de perversité, l'idéal du despotisme antique. Cependant l'étude attentive des monuments de cette époque nous fait bientôt découvrir, sous ce masque terrible, une âme que la nature avait créée faible et que l'éducation rendit craintive, en qui la peur se tournait en colère et la vanité blessée en un implacable ressentiment. Néron n'avait point naturellement soif de sang ; la terreur, l'orgueil, l'enivrement du pouvoir absolu l'en rendirent prodigue. La société romaine, qui fit cet homme à son image, eut à souffrir en lui ses propres vices et ses

propres infirmités, portés à leur comble par la dépravation du despotisme. Il ne faut donc pas accuser uniquement la nature de la corruption inouïe d'une âme que la société a, pour ainsi dire, dévoyée, en l'appelant à jouer un rôle auquel la nature n'a destiné personne.

Néron avait autour de lui une cour et une aristocratie; au-dessous de lui, un peuple. Quels hommes composaient ce peuple au premier siècle de l'ère chrétienne? On le devine en le regardant agir. Les révolutions de palais le touchent peu, les affaires publiques encore moins. Qu'Agrippine succombe, que Poppée s'élève, que Pison conspire, et que Rome soit inondée du sang de ses complices, le peuple laissera se former et éclater au-dessus de sa tête ces rapides orages. Il a pourtant ses émotions et ses craintes. Lesquelles? Celles de l'esclave maltraité qui a connu la faim et qui la redoute ; celles de l'esclave paresseux qui adore l'oisiveté du théâtre et qui savoure ce qu'il a désiré longtemps. Un jour, cependant, un arrêt du sénat émeut cette foule, et sa colère est si vive qu'elle ne se calme qu'après une charge de la garde prétorienne. Le préfet de Rome avait été assassiné, et ses quatre cents esclaves, complices de l'assassin par leur silence, étaient, selon la loi, conduits au supplice. Indifférent à tant de morts illustres, le peuple se sentit des entrailles pour ces humbles victimes de l'antique législation. Il fit à ces esclaves, à ces choses sans nom pour le citoyen de l'ancienne Rome, plus d'honneur qu'aux Thraséas, qu'aux Sénèque et qu'aux Pison. Il les plaignit au point de vouloir les défendre et d'oublier un instant sa lâcheté habituelle. Si l'on voit dans cette émotion un pur sentiment d'humanité, qu'on lise la lettre de Sénèque sur les spectacles, ou simplement le combat du lac Fucin dans Tacite, et l'on saura que penser de l'humanité de la populace romaine. Il y a ici autre chose que de la pitié : c'est la sympathie involontaire qu'inspirent les maux qu'on a soufferts, ou du moins qu'on a connus d'assez près pour les craindre. L'ancien plébéien eût passé sans tourner la tête; mais cette race héroïque et impitoyable était éteinte;

le peuple romain n'existait plus, et pour cette foule d'affranchis qui en portait le nom, leur servitude ou le souvenir de leur père leur défendait d'oublier qu'un esclave était un homme.

Cette continuelle infusion du sang servile dans la société romaine rendit plus facile et plus prompte cette confusion des rangs, cette égalité sous l'empire du prince, que, dès son origine, le gouvernement impérial s'efforça d'établir. Mais la transformation s'opérait trop vite, et le pouvoir lui-même s'en effraya. En 53, un sénatus-consulte défendit aux femmes libres de s'unir aux esclaves, sous peine de tomber elles-mêmes en servitude ou au rang d'affranchies. Les lois sont sans force contre le cours naturel des choses. Il fallut bien le reconnaître en 57, lorsque, irrités de l'insolence de leurs esclaves d'hier, qu'enivrait une égalité récente, des sénateurs proposèrent que l'affranchi convaincu d'ingratitude fût rendu comme esclave à son maître. Rendre incertaine la position des affranchis, c'était ébranler la société romaine, recrutée depuis longtemps dans l'élite de la servitude. Le prince évoqua l'affaire à son conseil, afin qu'on pût parler à cœur ouvert, et la plaie fut mise à nu. Un orateur montra les tribus, l'armée, l'ordre des chevaliers, les colléges des prêtres, pleins d'affranchis. Il dit hardiment que le sénat lui-même en comptait plus d'un, et lança enfin cette grave parole qui devait rester sans réponse : « Si l'on met de côté les affranchis, la pénurie d'hommes libres se fera sentir. » Un tel discours, prononcé au sénat, eût fait baisser la tête à plus d'un sénateur.

Cette foule d'esclaves émancipés n'aurait eu aucune action sur le gouvernement, qu'elle eût encore contribué par sa corruption même à démoraliser ceux qui tenaient en main les affaires publiques. Les riches y trouvaient à peu de frais des serviteurs sans scrupules que n'effrayait aucune honte, et qui prenaient pour eux tout ce qu'il y a de rebutant ou d'immonde dans le service lucratif et compliqué d'une civilisation vieillie. Empoisonneurs, faux témoins, adultères à gages, toute cette engeance que nous a peinte

Juvénal était toujours à vendre et entretenait soigneusement une corruption qui la faisait vivre. Enfin cette foule siégeait dans la vie comme au théâtre, applaudissant les plus forts et les plus hardis, ceux qui flattaient son amour pour les plaisirs grossiers, son ardeur pour les spectacles, son goût du sang, et surtout ceux qui flattaient son instinct niveleur en s'abaissant jusqu'à elle. Vils applaudissements qui gâtèrent cependant bien des cœurs; car l'homme est toujours sensible à l'approbation des hommes; nul n'est indifférent à l'éloge, même d'une bouche impure, et ceux qu'on méprise ont encore le pouvoir de flatter. Si l'introduction de l'élément servile a produit dans le peuple romain cette dégradation morale, ce mélange n'en fut pas moins un événement inévitable et relativement heureux pour le genre humain. C'est ainsi que fut comblé l'intervalle qui, pour les races antiques, séparait la liberté de l'esclavage. Le niveau commun fut abaissé pour un temps, mais la servitude fut rendue pour toujours impossible. La société romaine, décomposée en même temps que corrompue, dépouillée de ses préjugés en même temps que de ses traditions antiques, fut ouverte à l'invasion du christianisme; et celui-ci y prit racine comme une jeune plante dans le plus impur fumier.

Les empereurs n'avaient donc nul ménagement à garder envers leur peuple, envers cette foule dont les gouvernements modernes sont toujours tenus de respecter, dans une certaine mesure, les tendances et les préjugés. A Rome, au contraire, le prince, déjà troublé par le sentiment de sa toute-puissance, est enivré par l'approbation populaire. Cette foule a pour le mal en lui-même l'indulgence des âmes corrompues, et pour le mal relevé par l'audace ou l'originalité, l'encourageante curiosité des intelligences oisives et dépravées. Les empereurs ne pouvaient s'aliéner le cœur de ce peuple que par une impardonnable négligence; c'est-à-dire en laissant monter le prix des vivres et les convois de blés s'attarder. Mais le prince était d'autant plus vigilant sur ce point qu'il avait plus besoin de la faveur populaire.

On peut voir dans Tacite avec quel soin, excepté à son dernier jour, Néron garantit de ce côté la paix publique et sa propre sûreté. Il connaissait bien cette populace celui qui trouva, pour justifier publiquement la mort de sa mère, cette admirable raison : « Elle s'opposait aux distributions alimentaires, aux largesses du prince, » *dissuadebat congiarium.* C'est donc à Rome et à cette époque qu'on approcha le plus de l'idéal de certains politiques qui recommandent le développement et la satisfaction des besoins matériels du peuple, comme les plus sûrs moyens de le rendre indifférent à tout le reste, et de contenir, avec son secours, les hommes dangereux qui ont d'autres besoins que ceux du corps.

Mais ceux-ci étaient alors en bien petit nombre, et l'on ne peut plaindre sans réserve l'aristocratie de cette époque, bien qu'elle fût traitée en ennemie par un gouvernement qui tirait sa force du peuple et de l'armée. C'était une aristocatie d'argent. Les nobles en faisaient partie en tant que riches, et non pas en tant que nobles, et la richesse était un titre suffisant pour y entrer. Les descendants des grandes familles n'y pouvaient demeurer quelquefois que grâce aux libéralités du prince, comme Tacite en offre plusieurs exemples. Il leur fallait céder le pas à des affranchis, à des hommes nouveaux, à qui l'on n'eût pas osé demander leur origine, s'ils eussent daigné la cacher. Ils s'en vantaient, au contraire, sentant que plus leur point de départ était humble, plus leur haute fortune témoignait de leur intelligente activité. C'est ainsi que le Trimalcion de Pétrone rappelle avec orgueil son obscur début et l'infamie lucrative de ses jeunes années. Le sénat représentait fidèlement cette aristocratie d'argent. On y pouvait entrer sans être noble, mais on n'y pouvait rester sans être riche. Un curieux passage en fait foi : « Le prince, dit Tacite, loua dans son discours ceux qui, en considération de leur pauvreté, s'étaient retirés de l'ordre sénatorial, et on expulsa ceux qui, en s'obstinant à y demeurer, ajoutaient l'impudence à la pauvreté. » C'est un des préjugés de la démocratie que de croire toute aristocratie d'argent méprisable. Elle est partout un grand

progrès sur l'aristocratie nobiliaire, en ce qu'elle n'est point une caste et reste ouverte à tous. Dans un État libre et industrieux, il n'en est point de plus naturelle, et elle devient la source d'une émulation féconde. Mais dans un État corrompu, sans industrie et sans commerce, où la fortune ne peut être qu'héréditaire ou mal acquise, une telle aristocratie ne peut servir qu'à dissoudre l'aristocratie nobiliaire et à l'entraîner dans sa ruine. Tel fut son rôle à Rome; elle décomposa la noblesse, comme les affranchis décomposèrent le peuple, et rien ne subsista plus de l'ancienne société romaine.

Au premier siècle de l'ère chrétienne, cette aristocratie, ainsi mélangée, semblait ne pouvoir plus descendre. La débauche remuante et animée des derniers temps de la république avait fait place à la molle et silencieuse dépravation de l'empire. De ce qu'avait de brillant la première, il n'était resté à la seconde que l'esprit, le goût des raffinements coûteux, et chez quelques intelligences d'élite fourvoyées, une admirable entente des voluptés recherchées. D'ailleurs, nul scrupule, nulle autre règle morale que l'assentiment du prince. Cette aristocratie ne sut rien refuser à celui qui pouvait tout prendre. Elle fournit sans murmure l'immense personnel des orgies impériales. Il serait trop long de relever dans Tacite les preuves innombrables de sa complaisance, et il serait impossible de les raconter. Les plus illustres et les plus courageux devant la mort étaient profondément atteints de la corruption du temps. Valérius Asiaticus, deux fois consul, mourut vaillamment en ordonnant qu'on changeât de place son bûcher, dont la fumée aurait nui aux beaux arbres de ses jardins; mais le jour même il accablait Suilius d'une réponse spirituelle et hardie qui déshonorait à la fois l'accusateur et l'accusé. Burrhus et Sénèque ont favorisé de concert les désordres de Néron, ont pris en main, au moment suprême, le meurtre d'Agrippine, et, qui pis est, l'ont justifié. Pison, le vertueux conspirateur que les gens de bien portaient à l'empire, est flétri par une révélation de Tacite. Enfin, s'il faut en croire l'historien, Thraséas,

lui-même l'unique sage du siècle, aurait chanté, en costume d'histrion, sur le théâtre de Padoue.

C'est encore à l'aristocratie qu'appartenaient la plupart de ces tribuns militaires qu'on trouve mêlés aux intrigues du palais et aux vengeances du prince. L'obéissance passive est pour toute armée une condition d'existence, et c'est là ce qui rend une armée si difficile à organiser et à maintenir chez un peuple où, par sa nature même, elle semble contredire les maximes de l'État et mettre en péril la liberté publique. Rome avait été longtemps libre et conquérante à la fois, grâce à de sages précautions. L'armée ne pouvait entrer dans la ville, et elle avait pour chefs directs des magistrats responsables. Enfin l'obligation du service militaire faisait passer la plupart des citoyens sous les drapeaux, et une armée est presque sans force contre un peuple de soldats. Ces garanties avaient disparu avec la république : l'armée n'était plus composée de citoyens, devant bientôt rentrer dans la vie privée, mais de barbares et d'aventuriers, engagés pour leur vie dans les camps. En un mot, le service militaire n'était plus une fonction, mais un métier. En même temps l'armée, sous le nom de garde prétorienne, était introduite dans la cité. Enfin l'*imperator* irresponsable avait en main le pouvoir civil et le pouvoir militaire.

On put voir alors que cette obéissance absolue qui, sous le nom de discipline, fait pour un temps la grandeur des empires, devient un fléau lorsqu'elle est pour ceux qui la maintiennent un moyen de gouvernement et pour ceux qui l'observent un instrument de fortune. Ce pouvoir terrible du général qui s'exerçait autrefois sans danger pour Rome au fond des provinces, s'exerça dans Rome même et remplaça souvent les lois pénales. La plupart de ces morts ordonnées par un centurion sur un mot du prince et sans arrêt du sénat, ne sont légalement que des exécutions militaires. Les tribuns de l'armée étaient souvent chargés de l'office de bourreau et paraissent s'en être acquittés de bonne grâce; les uns parce qu'ils ne connaissaient pas de limites

à la discipline, les autres parce qu'ils ne mettaient pas de bornes à l'ambition. Dans le sanglant échec de Pison où toute l'aristocratie fut enveloppée, plus d'un conjuré fut exécuté par un tribun qui avait été son complice. Plautius Latéranus, ainsi tué par Statius, eut le dédaigneux courage de ne le point trahir. Ce fut Granius Silvanus, complice de Pison, qui fut chargé d'interroger Sénèque et de lui ordonner de mourir. Un de ces tribuns, exécutant un conjuré, ne lui trancha la tête qu'en deux coups et se vanta de sa maladresse comme d'une rigueur volontaire. Les chefs de l'armée semblaient ne pouvoir s'abaisser davantage, et cependant on en trouve de plus vils encore. Anicetus, préfet de la flotte de Misène, a construit le vaisseau qui se brisera sous les pieds d'Agrippine. Trois ans plus tard, sur l'ordre de Néron, il mentit, calomnia cyniquement Octavie, et permit ainsi au prince de se débarrasser d'elle par l'exil et bientôt par la mort. C'est un tribun militaire, Junius Pollion, qui est chargé de diriger l'empoisonnement de Britannicus. Locuste travailla sous ses ordres; il lui faisait essayer, refaire et améliorer ses poisons. Quel despote n'envierait à Néron de tels serviteurs? Obéissance passive et absolue, fidélité entière, dévouement sans réserve, rien ne leur manquait. Il devait être tenté de tout oser, sûr de tout braver. Il ne prévoyait pas que les mêmes hommes le poursuivraient au nom de Galba pour le jeter aux gémonies.

A cette époque, comme à toutes celles qui lui ressemblent, l'argent est le maître et fait tout entreprendre, parce qu'il représente le plaisir dont se sentent altérées toutes les âmes. On en vit un terrible exemple lorsque le petit-fils d'Asinius Pollion se trouva honteusement impliqué dans une affaire de faux testament, et que son grand nom put à peine le dérober aux lois. C'est en parlant de lui que Tacite écrit cette grave parole : « On l'estimait jusqu'alors; mais, par malheur, la pauvreté lui semblait le pire des maux. » Par cela seul qu'une civilisation se développe et multiplie les plaisirs, elle éveille partout des convoitises et rend les

cœurs les plus simples accessibles à la tentation de l'or. Qu'est-ce donc lorsqu'une société pleine de délices et délivrée par le despotisme de toute affaire sérieuse, n'offre plus à l'activité humaine d'autre aliment que l'art d'arriver par la fortune à des jouissances infinies? C'est alors que nul ne se résigne à être pauvre, et que tout s'explique par cette simple parole, devenue l'acte de foi de tout un peuple : la pauvreté est le pire des maux. Chacun fuit à sa manière, et selon ses moyens, ce mal suprême; mais grands et petits veulent l'éloigner à tout prix.

Au milieu de tant d'égoïsme, de lâcheté, et surtout d'un si furieux amour du plaisir, on s'étonne de ce grand nombre de morts volontaires, qui ont l'apparence du courage : elles s'expliquent facilement, si on considère qu'elles n'ont du courage que l'apparence. Le courage consiste dans un danger affronté librement par une âme qui en a conscience. Or, la plupart de ces suicides illustres n'étaient pas libres : il fallait mourir; il ne s'agissait plus que de mourir décemment, et l'habitude en avait fait une affaire de convenance et de bon goût. Mieux valait après tout s'ouvrir les veines au milieu de ses amis que de laisser s'approcher la main brutale du centurion. Mais remarquez que, jusqu'au dernier moment, on espère la vie, qu'on la demande souvent, et que c'est après avoir essayé quelquefois de l'acheter par des bassesses qu'on prend le parti de mourir noblement. Scévinus dénonça tout le monde et mourut de bonne grâce; Lucain dénonça sa mère et mourut en philosophe. Rien ne montre mieux que le courage n'a rien à faire en de telles morts : tout s'y trouve, excepté le courage; tantôt l'esprit, tantôt l'emphase, tantôt la grâce la plus délicate. Il y a des morts pompeuses, comme celle de Sénèque; il y a des morts charmantes, comme celle de Pétrone : mais il n'y a que des morts nécessaires dans lesquelles l'orgueil ou l'esprit cherchent à prendre leur dernière revanche.

Un danger affronté librement n'est encore qu'une marque incomplète de fermeté courageuse; il faut que l'âme

sente vivement ce danger et ait à faire, pour aller à sa rencontre, un douloureux effort. Cette conscience du danger et cet effort intérieur sont la plus grande et la plus belle partie du courage : c'est là que réside la noblesse de l'héroïsme humain et sa supériorité sur l'élan aveugle et impétueux de l'animal. Mais ici la mort, qui semble à tous le seuil du néant, n'est redoutée par personne et est désirée par plusieurs. Si on n'a pas l'esprit d'en faire une apothéose comme les sages, ou une comédie comme les voluptueux, on l'attend du moins avec une digne et réelle indifférence ; comme ce Plautus Rubellius, qui laissa venir patiemment à lui, d'Europe en Asie, les exécuteurs envoyés par Néron, qui ne daigna ni se révolter, ni fuir, à qui deux philosophes grecs persuadaient d'attendre la mort, « meilleure qu'une vie précaire et agitée, » et qui les crut si bien, que le centurion le trouva au gymnase, nu et en train de s'exercer. Tant d'exemples de ce genre avaient rendu le suicide si facile et si naturel, que la lâcheté sur ce point faisait scandale. Ce fut une honte que l'hésitation de Néron vaincu, que son enfantine terreur ; on en rougit autour de lui, on le presse, on le reprend ; un tribun lui cite enfin la maxime du temps que lui-même avait réduit tant d'autres à s'appliquer: *Usque adeo mori miserum est ?* La mort est-elle donc une si grande affaire?

On voit se déterminer ainsi, en s'élevant par degrés, le théâtre même où se déploie l'âme de Néron. Plus nous approchons de l'empereur, plus la scène se resserre, et plus les acteurs sont corrompus. En entrant dans le palais impérial, nous trouvons, au-dessus du peuple, au-dessus de l'aristocratie et du sénat, des ministres tout-puissants, instruments méprisés et redoutés du souverain pouvoir : les affranchis du prince. Il ne faut pas confondre parmi eux les ministres de la politique et ceux de la débauche. On ne cite que pour mémoire un Protagoras, un Sporus, un Doryphore, serviteurs dociles d'un maître blasé, fatigué des excès vulgaires. Mais bien au-dessus d'eux, quoique sortis comme eux de l'esclavage, des hommes pleins d'au-

dace et d'intelligence se faisaient une place élevée dans la famille du prince et dans l'État. Narcisse régna sous le nom de Claude ; Pallas domina toujours Agrippine, et tout ce qu'elle fit d'habile, elle le fit par ses conseils. L'eunuque Pélagon fit tuer Plautus en Asie, et, pendant sa mission, commandait aux officiers et aux soldats. Enfin les Bretons furent étonnés de voir les généraux vainqueurs obéir à l'affranchi Polyclète, et Suétonius Paullinus maintenu par son ordre à la tête de l'armée.

Ce grand rôle des affranchis s'explique aisément. Un noble, un sénateur, un général étaient pour le prince de dangereux ministres, parce que l'opinion publique pouvait se plaire à voir en eux des rivaux. Séjan lui-même, malgré son humble début, ne faillit-il pas renverser Tibère ? Mais un affranchi était un serviteur fidèle, parce qu'il était, dans le sens propre du mot, la créature de l'empereur, qu'il ne valait quelque chose que par la grâce du maître et à ses côtés, et que la tache ineffaçable de son origine lui défendait toute ambition personnelle. Ils pouvaient devenir égaux de l'empereur, les maîtres de son palais et de sa famille, mais jamais ses rivaux, puisque Rome respectait en eux leur crédit, l'autorité de leurs fonctions, la majesté de l'empereur, tout, en un mot, excepté leur personne. Les princes le savaient bien, et leur propre vanité était flattée de ces élévations prodigieuses, qui mettaient en lumière l'étendue de leur pouvoir. Tirer un homme du néant pour en faire une puissance, l'élever d'un mot au-dessus des plus superbes, quel moyen plus efficace de montrer qu'on est soi-même la source de toute force et de toute grandeur ? Aussi le despotisme est-il de tout temps favorable à l'élévation des médiocrités, qui est une marque de toute-puissance. Ajoutons que le talent a ses exigences et qu'une soumission aveugle lui répugne. S'entourer d'esprits supérieurs, c'est s'exposer à rencontrer des hommes desquels on ne peut pas tout attendre, auxquels on n'ose pas tout demander. Mais, en mettant des hommes médiocres à la tête des affaires, le despotisme déclare, même à son insu, la guerre au mérite.

Il a investi du pouvoir des intelligences étroites et des cœurs envieux, ennemis naturels de tout ce qui brille. C'est ainsi qu'à Rome, le mépris public, mal déguisé sous la crainte, irritait les affranchis et les inclinait au mal. Leur âme aigrie dut se plaire à l'abaissement de l'aristocratie, et leurs rigueurs ressemblent souvent à des vengeances. Les plus intelligents d'entre eux s'enivrent eux-mêmes du scandale de leur haute fortune. Pallas ne daignait parler que, par signes à ses esclaves, et devint si impudemment riche, que Néron le tua pour hériter de lui.

Au-dessus des affranchis étaient des personnages plus puissants qu'eux sur l'esprit du prince et qui, dans les événements du siècle, jouaient sans contredit le premier rôle : c'étaient les femmes de la famille impériale et de l'aristocratie. Dans toute société vraiment civilisée, les femmes ont une certaine influence ; cette influence augmente dans une société corrompue ; elle était sans bornes et funeste dans une société où s'alliaient la débauche et le despotisme. Il y avait longtemps que Caton avait menacé la république des débordements de cet « animal indocile, » et il y avait longtemps que l'adoucissement des mœurs avait rompu son frein. Les vers de Catulle et de tant d'heureux imitateurs avaient appris aux femmes leur pouvoir sur l'esprit des hommes et sur la société polie. L'alliance de César et de Pompée par un mariage, le rôle conciliant d'Octavie, l'influence de Livie sur Auguste, et d'autres illustres exemples avaient appris aux femmes leur pouvoir sur les affaires publiques. Elles connaissaient la douceur infinie d'influer par le cœur d'un époux sur le destin de l'empire, de se faire, par la beauté et par l'amour, une part dans le gouvernement du monde. Enfin, la facilité du divorce, s'accordant à propos avec l'extrême dissolution des mœurs et avec la disparition de toute morale et de tout respect humain, ouvrit à leurs esprits ardents et mobiles une carrière sans limites d'aventureux plaisirs.

Parmi les femmes illustres de ce temps il faut distinguer, comme parmi les affranchis, les esclaves du plaisir des reines

de la politique. Les premières ont été le plus souvent les instruments et les victimes des secondes. De ce nombre étaient la belle et folle Messaline, cette Pontia tuée par Octavius, cette molle Acté qui servit les desseins des précepteurs de Néron, et tant d'autres femmes, célèbres ou inconnues, qui prirent part avec transport sous plusieurs princes aux désordres de la cour, et qui firent de l'histoire du temps une longue suite d'orgies. Libres de ces emportements puérils, maîtresses de leurs pensées et de leurs actions, quelques femmes d'un esprit supérieur mirent toutes leurs forces au service de leur ambition : non pas de cette ambition désintéressée qui naît de l'amour même et qui fait souvent d'une femme l'instrument le plus actif et le plus dévoué de l'élévation de celui qu'elle aime, mais d'une ambition personnelle et virile. C'est l'amour du pouvoir pour lui-même, tel qu'un homme peut le sentir, tel que pouvait le concevoir une femme de ce temps, élevée au milieu des intrigues prospères, habituée au spectacle des grandeurs soudaines et des fortunes usurpées. Le sage et clairvoyant Tibère eut le temps de blâmer, avant de mourir, les manœuvres de plus en plus puissantes de l'ambition féminine. Une de ses lettres au sénat attaque directement les alliances des ambitieux avec les femmes, *amicitias muliebres*, au sujet d'un consul Fusius, que Tacite nous peint habile à s'emparer de l'esprit des femmes, *aptus alliciendis feminarum animis*, et qui avait élevé sa fortune avec le secours de leur industrieuse amitié.

Mais on rencontre parmi les femmes de ce temps des âmes vaillantes et impérieuses, qu'une domination indirecte et voilée ne peut satisfaire et qui travaillent ouvertement pour elles-mêmes. Telle était Agrippine. Laissons ici de côté les fausses démarches et les maladresses de cette ambition démesurée ; n'en considérons que la vigueur et l'excès. Elle acheta, en permettant à un affranchi de l'aimer, le droit d'épouser un vieillard qu'une dérision de la fortune avait fait empereur. Elle semblait avoir travaillé pour son fils ; mais elle montre bientôt, par l'emportement de ses re-

proches, qu'elle comptait le trouver toujours docile. Et quand l'enfant se révolte, quand Agrippine sent l'imprudence de ses récriminations impérieuses, où ne descend-elle pas pour les faire oublier? Elle qui ordonnait à son fils d'abandonner Acté, elle favorise ses désordres; elle les veut payer. Elle fit plus encore, et ne se résigna à sa chute qu'après les efforts désespérés de l'ambition vaincue.

Qui donc défendait Néron contre l'ascendant d'Agrippine? qui donc éventa ses ruses et découragea son audace? Une rivale digne d'elle, une femme de son école, mais plus jeune et plus habile, l'artificieuse Poppée. Dans le portrait admirable tracé par Tacite, on la voit, jeune encore, vouer aux luttes de l'ambition tous ces moyens de séduire. Mariée à un chevalier romain et mère d'un fils, elle divorce et épouse Othon, parce qu'il était l'ami en titre de Néron. Elle comptait sur l'indiscrétion de son amant, qui, cédant à une joie imprudente ou formant un hasardeux calcul, alluma dans l'âme de Néron le désir de posséder Poppée, et expia ce service, volontaire ou non, par un exil déguisé. La voilà donc au palais de l'empereur. Elle donne alors carrière à son activité inquiète, supplante Acté, renverse Agrippine, et l'on peut dire que ce fut-elle qui prononça son arrêt de mort. Autour de ces deux puissantes rivales s'agitaient d'autres ambitions féminines que nul scrupule n'arrêtait dans leur effort. La belle Domitia Lepida, tante de Néron, disputait à Agrippine le cœur de son fils par des flatteries et des largesses. Ce fut à cette jalousie furieuse que Julia Silana apporta le secours de son ressentiment et de ses ruses contre Agrippine, qui, sans cesser de se dire son amie, lui avait fait manquer une alliance désirée. Telles étaient les passions misérables qui, en agissant sur le cœur d'un seul homme, de qui tout dépendait, influaient sur le sort d'un grand empire.

Ce fut dans ce monde remuant et corrompu que grandit ce jeune débauché sans énergie, qui croyait s'affranchir lorsqu'il changeait de maîtres et qui épuisa en peu d'années toutes les voluptés que dédaignent les âmes honnêtes, toutes celles que put découvrir une imagination oisive et

pervertie, mise au service d'une insatiable sensualité. Sa faiblesse incurable était peinte dans ses traits réguliers et beaux, mais dépourvus d'expression, dans ses cheveux blonds, dans ses yeux bleus sans vivacité. Mais ce col épais, ce sang qui affluait à la figure, ces taches ardentes qui marbraient sa peau, montraient assez quel feu couvait en lui. Enfin, cette santé de fer, qui traversa sans altération quinze ans d'excès, prouve qu'il était revêtu de cette armure intérieure que la nature donne parfois en présent à ses favoris, et qui les rend également capables de persévérants travaux ou de prodigieux désordres.

Tel fut cet homme qui, à tout autre rang, eût usé sa vie, comme ses contemporains, dans une oisiveté tranquille, et dont les plaisirs obscurs seraient indifférents à la postérité. Plusieurs causes l'ont fait immortel, en dépit de sa nature, qui était médiocre et ne le destinait à rien de grand. Ce fut, outre l'éclat de son rang, la suite merveilleuse de sa fortune, qui donna l'apparence d'un plan fortement conçu à des actions imprévues, liées par l'enchaînement naturel des choses et inspirées par les révélations soudaines de la nécessité. Ce furent encore les usages indiscrets d'une société où la liberté politique avait longtemps régné, où les crimes vulgaires, — qu'un gouvernement de sérail eût étouffés sans bruit, — justifiés par des décrets, légalisés par des assemblées serviles, devenaient des injures publiques faites à la conscience du genre humain ; ce furent ces proclamations du prince, ces délibérations du sénat, ces cérémonies religieuses, ces acclamations du peuple, solennel accompagnement du crime, effrayante publicité, qui le perpétue, en le grandissant, à travers les âges. Ce fut enfin et surtout une œuvre admirable, pleine de passion et de génie, qui recueillit et grossit tout ce scandale, qui peignit ce misérable héros avec une colère si savante et un art si parfait, qu'elle l'entraîna pour toujours dans sa propre immortalité.

Tacite était né pour peindre des débauches, pour raconter de grands crimes, pour dévoiler de mesquines perfi-

dies. Ce fut pour lui une bonne fortune que de naître en un temps si fertile en événements de ce genre. Il profita largement de cette faveur du sort : on peut dire qu'il en abusa un peu. Son imagination est vivement frappée de l'horreur et de l'étrangeté des scènes qu'il veut peindre, et, désireux de frapper à son tour l'imagination du lecteur, il pousse un peu trop loin le sombre éclat de ses peintures. On a dit, avec bonheur, de Bernardin de Saint-Pierre, qu'on était charmé, lorsqu'on l'avait lu, de retrouver les arbres moins verts et le ciel moins coloré dans la nature que dans ses écrits. Quand on vient de lire Tacite, on a besoin de se reposer les yeux sur la réalité et de voir, dans les crimes des hommes, à la fois moins d'horreur et moins de poésie. Il n'est point calme et ne veut point l'être ; on sent, à ce grand nombre d'invectives, qu'il sait combien la tristesse lui sied et combien son indignation est éloquente. Son livre est à la fois une des plus attachantes et des plus fatigantes lectures, parce qu'il ne donne point de relâche à l'esprit et ne sait pas se résigner à raconter une chose naturellement. Si la réalité se refuse à cet effort de l'art, il aime mieux l'élever à lui que s'abaisser à elle, la rendre profonde que se faire simple ; s'écartant en cela de l'antiquité, si fidèle à distinguer les genres et remplaçant par l'art du poëte, qui peut accommoder les choses à son esprit, la méthode de l'historien qui doit plier son esprit aux choses. La grandeur et la faiblesse du génie de Tacite viennent donc toutes deux d'une sorte de penchant irrésistible à chercher partout de secrètes profondeurs. Lorsqu'il rencontre juste, l'effet est admirable et l'esprit du lecteur est à la fois épouvanté et satisfait. Mais il n'en est pas toujours ainsi, parce que l'imprévu joue un grand rôle dans la politique ; parce que la faiblesse et l'indécision sont plus communes parmi les hommes que la ruse infatigable et que la persévérante méchanceté ; en un mot, parce qu'il y a plus de naturel dans le monde que dans ses écrits. Tel qu'il est, la nature ne pouvait donner à Néron un plus sincère, un plus redoutable accusateur. Tacite trouve dans ces meurtres tra-

giques, dans ces débauches étalées au grand jour, le sujet de tableaux inimitables; et ce qui peut expliquer les furenrs de Néron, c'est-à-dire les caprices de sa faiblesse irritable et craintive, échappe presque toujours à ce grand esprit, uniformément impitoyable dans ses jugements. Tacite n'en a pas moins laissé un magnifique exemple des représailles que peut exercer l'intelligence contre la force qui l'opprime. Et c'est pour lui une gloire singulière que d'avoir infligé à des coupables tout-puissants un châtiment si terrible et si durable, que son nom est resté odieux, comme une perpétuelle menace, aux princes despotiques et aux cours corrompues.

Ne jugeons donc point de l'intelligence et de la perversité de Néron par l'audace et par le succès de ses tentatives; car jamais ambitieux, moins capable de s'élever par lui-même, ne fit un chemin plus rapide. En 47, aux jeux Séculaires, paraissant à cheval avec les enfants de la noblesse, à côté de Britannicus, il avait recueilli, sans les comprendre, les applaudissements du peuple qui, souvent trop fidèle à la mémoire de ceux qu'il a une fois aimés, salua d'acclamations plus vives le sang de Germanicus que l'héritier de l'empire. Ces applaudissements ne diminuaient cependant en rien la distance qui séparait alors Néron du trône. En 52 tout est changé : on voit encore, aux jeux du Cirque, paraître ensemble Néron et Britannicus; mais Britannicus a la robe prétexte, et Néron, fils adoptif de l'empereur, et à qui un décret du sénat vient de conférer avant l'âge la robe virile, afin qu'il soit apte à gouverner la république, est revêtu de la robe triomphale. C'était un triomphe; car, dès ce jour, Britannicus vaincu pouvait prévoir sa mort violente et ses humbles funérailles. Qui donc avait ainsi rompu le cours naturel des choses et établi Néron en maître dans le palais impérial? Une femme ambitieuse qui ne pouvait régner qu'en élevant son fils au pouvoir, et qui ne travaillait que pour elle-même. L'habileté de l'ambitieux consiste surtout à intéresser les autres à sa fortune. Néron n'avait pas eu cette peine, puisqu'il avait

reçu de la nature l'allié le plus puissant et le plus dévoué. S'il n'est pourtant lui-même qu'un instrument dans les mains de sa mère, sa fortune n'est qu'une brillante comédie. D'un autre côté, comment combattre avec avantage cette bienfaitrice impérieuse? Elle a pour elle ses services passés son influence présente, la grande autorité de son nom. Si elle résiste, elle a de son côté l'armée, et si elle est vaincue l'opinion. Mais voici que Néron trouve dans les fautes de sa mère des prétextes, dans ses précepteurs des alliés, et pour justifier le meurtre, la voix respectée de Sénèque. Néron est maître enfin de lui-même et de l'empire, mais la tutelle de ses précepteurs lui pèse encore: qui l'en délivrera ? La maladie emporte Burrhus, la conspiration de Pison compromet Sénèque. Voilà Néron délivré de tous ceux qui l'ont servi. Un ambitieux consommé n'eût pas mieux brisé, les uns après les autres, et les uns par les autres, les instruments importuns de sa grandeur. Tous vivent aussi longtemps que leur intérêt est de servir Néron, et disparaissent dès que leur intérêt se sépare du sien et qu'ils commencent à lui peser, au nom de la reconnaissance.

Mais tous ces crimes, si opportuns qu'ils semblent habiles sont inspirés à Néron, tantôt par les prières d'une femme trop aimée, tantôt par la vanité blessée, tantôt par la voix de la peur qui, pour les âmes faibles, est la voix même de la nécessité. Ce fut cette terreur inexorable qui lui fit tuer Britannicus. Un an après l'avénement de Néron, le prince dépossédé qui, dans un gouvernement de sérail, fût mort le jour même, vivait encore à la cour de l'usurpateur. Si Britannicus périt, c'est que Néron, effrayé des menaces de sa mère, aime mieux lui ôter les moyens de nuire que d'avoir à la combattre elle-même. On vit bientôt que cette lutte inévitable était ce qu'il redoutait le plus au monde. Il y a quelquefois dans les familles des tendances héréditaires. La mère de Néron était bien la fille de cette autre Agrippine, dont la fierté démesurée exaspérait le froid Tibère. Elle ne montra ni plus de prudence, ni moins d'orgueil : la réalité du pouvoir lui en était moins chère encore que l'apparence.

Il ne lui suffisait pas de régner si elle ne le faisait durement sentir. Faute impardonnable et dangereuse; ne pas comprendre que ce jeune homme doit paraître le maître et qu'il le désire ardemment, s'obstiner à le traiter en enfant à la face du monde, venir s'asseoir à ses côtés pour recevoir des ambassadeurs; mettre imprudemment son fils, au sujet d'Acté, entre ses passions et l'obéissance, pour céder ensuite et ravaler l'autorité maternelle par d'indignes complaisances; ne sont-ce pas là de fausses démarches, signes assurés d'un esprit plus hautain que vraiment né pour l'empire?

L'avertissement de la mort de Britannicus est perdu pour Agrippine : elle ne sent pas qu'il lui faut renoncer à l'empire, ou du moins qu'il ne faut plus espérer soumettre par la peur cet esprit farouche que la peur rend énergique, et qui répond à des menaces par des coups de foudre. Britannicus est à peine enseveli qu'elle conspire; ou plutôt, ce qui est plus imprudent encore, elle feint de conspirer; elle flatte l'armée et la noblesse elle corrompt sa garde, et Néron effrayé la lui retire; ce qui n'était qu'une manœuvre et qu'un jeu pour Agrippine, mettait Néron à la torture. Ces imprudences d'une part, et cette irritation de l'autre, durèrent de l'année 56 à l'année 60, quatre longues années, pendant lesquelles une haine furieuse, qui devait éclater un jour, s'amassa dans le cœur de Néron. Il fallut cependant, pour déterminer l'explosion de cette haine, qu'une femme vînt l'envenimer et l'exaspérer en même temps par des menaces, par des prières, par des railleries, par toutes les ruses de l'amour appliquées à une œuvre sanglante. Poppée sut flatter en Néron ce qu'Agrippine blessait le plus en lui, l'amour de l'indépendance et le besoin de sa dignité; elle savait que c'est devant la femme qu'il aime qu'un homme redoute le plus de paraître faible, et qu'en traitant Néron d'enfant craintif elle lui arracherait une terrible preuve d'énergie; et lorsque Néron se fut laissé entraîner à ce crime, lorsqu'il l'eût achevé après mille angoisses, quel abattement, quelle inquiétude! Il faut pour lui rendre cou-

rage l'éclatante approbation du sénat, les applaudissements du peuple, tout ce tumulte qui étourdit agréablement ceux qui redoutent de se voir eux-mêmes et d'entendre leurs pensées.

La mort de Burrhus livra Néron à Tigellinus, car il fut toute sa vie l'élève de quelqu'un. C'est sous cette détestable influence qu'il commence à faire le mal pour le plaisir de le faire. Comment qualifier autrement le meurtre d'Octavie, à qui l'exil convenait si bien. Disons, cependant, que les manifestations du peuple en faveur d'Octavie inquiétèrent Néron, et que les larmes de Poppée lui demandèrent encore ce sang. Les rigueurs qui suivirent le complot de Pison s'expliquent naturellement, et nous éclairent encore sur ce qui poussait Néron à ces froides colères où la vie des hommes était comptée pour rien. Ce fut, comme toujours, la terreur; mais, cette fois, portée à ses dernières limites, par la plus effrayante complicité qui eût jamais dévoué un seul homme à la mort. Ces nombreux accusés, qu'on traînait au palais, en dénonçaient d'autres, ceux-ci d'autres encore et, pour comble d'épouvante, les témoins, les juges eux-mêmes étaient tout à coup dénoncés et convaincus. Néron, qui interrogeait lui-même les accusés, était entouré de leurs complices; plusieurs fois une hésitation, un geste inattendu lui sauvèrent la vie. Enfin la plupart se vantaient de leur dessein, le regrettaient tout haut et parlaient de vengeance. Il n'en fallait pas tant pour pousser aux dernières extrémités un esprit si violent et si faible. Néron est désormais dégagé de tout scrupule; il tire parti de sa terreur même, étend cette complicité déjà si prodigieuse, y enveloppe Vestinus, le caustique consul, qui l'avait raillé, et Sénèque, le philosophe orgueilleux, qui le blâmait par son silence et qui semblait ne point se pardonner de l'avoir autrefois servi. Cette lutte sans pitié acheva de dépraver Néron et de rendre ses moindres craintes funestes aux accusés. Un an plus tard, les délateurs abusaient encore avec succès du complot de Pison, pour obtenir des arrêts de mort. Néron devint dès lors le ministre et le complaisant

d'une foule de meurtriers anonymes et se lança dans les rigueurs inutiles. A quoi bon le suivre dans cette carrière? Il suffit d'avoir montré avec quelles habitudes de craintive obéissance il sortit de la tutelle de sa mère, avec quelle faiblesse naturelle il débuta dans le crime et comment il s'endurcit par degrés à répandre le sang.

Nature molle et timide, qu'anime par intervalle une seule passion, l'amour de l'extraordinaire, le goût des choses défendues. On aimait déjà, avant Néron, à faire violence à la nature, non pour des entreprises utiles, mais pour la satisfaction stérile d'esprits blasés. Sous Claude, au lac Fucin, on avait réuni en un seul jour et en un même lieu un combat naval, où dix-neuf mille hommes se heurtèrent, un combat de gladiateurs et un festin; la mort pour les uns et pour les autres le plaisir, mêlé d'un enivrant danger, car le festin fut donné dans le lit du lac, subitement mis à sec, et près des convives grondaient les eaux mal contenues. Le célèbre festin de Néron, sur l'étang d'Agrippa, mérite l'attention par un autre caractère. Ce lac et ses rives, retentissant de chœurs et de musique, étincelant de lumières et couverts d'une foule en délire, offrirent un spectacle sans nom, tel que le monde purifié n'en reverra jamais. Suétone nous a laissé une description de ce palais d'or, dont Tacite dit seulement que les architectes, Celer et Séverus, y firent violence à la nature avec une incroyable audace. Ce fut un rêve réalisé, qui calma un instant la fièvre de Néron. Il déclara « qu'il commençait enfin à être logé comme un homme. »

Une société qui se meurt semble parfois tomber en enfance; c'en est un signe que cet amour puéril du plaisir défendu, que cette recherche gratuite du scandale, communs aux grands débauchés de cette époque. Messaline en avait déjà donné la preuve. Nul ne contrariait les désordres de Néron; mais le scandale était nécessaire à ses plaisirs. Il lui fallut des mariages publics et solennels, outrageants pour la religion et pour le bon sens. On sait qu'il jouait au voleur dans les rues de Rome et que ce jeu fut quelquefois san-

glant; mais il eût été désolé qu'on l'ignorât et un marché public, au palais, où les objets volés étaient vendus à l'enchère, apprenait à Rome le nom de l'illustre rôdeur de nuit. On lui permit de conduire des chars, il voulut une arène ouverte à tous. On lui permit de monter sur la scène, au théâtre des *Juvénales*, qui n'était qu'un théâtre de société; il voulut pour public Naples, Rome, la Grèce, le monde et, pour complice du scandale, l'aristocratie romaine, dont l'élite dut monter sur la scène. Il était superstitieux par lâcheté, il fut impie par bravade. Il ne respectait que la déesse de Syrie, dit Suétone, encore finit-il par l'insulter grossièrement. Il se baigna dans les eaux sacrées de la fontaine Marcia. Une grave indisposition, dit Tacite, attesta la colère des dieux. Si les dieux s'en irritaient, les Romains ne s'en offensaient guère. Cette société avait pris goût à rire d'elle-même, à triompher de ses propres lois, à braver ses anciennes coutumes. Affronter l'opinion, c'était la flatter secrètement; la mode consistait à violer les convenances, et Néron ne fit qu'apporter au délire universel le secours de son audace et de sa fantaisie.

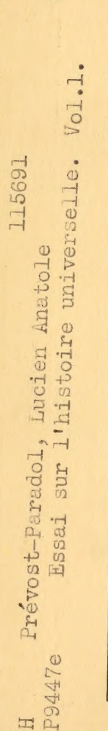
Si cet homme a été comme le chef de chœur de son siècle, et en a mené bruyamment la sanglante orgie, c'est que le hasard lui a donné la première place, et lui a refusé le privilége de vieillir dans une dépravation tranquille. De là les orages de cette vie souillée; de là surtout les violences, où le despotisme a entraîné cette nature irrésolue. Ce ne sont pas seulement l'amour du pouvoir, la nécessité de le défendre et la peur de le perdre qui ont poussé Néron à tant d'excès; c'est l'enivrement du pouvoir absolu, c'est cette pensée, toujours funeste à la nature humaine, qu'il ne devait de compte qu'à lui-même et que ses volontés étaient sacrées. Il ne put s'abstenir de rien parce qu'il pouvait tout. Sa vie est un honteux exemple du trouble, que jette dans l'âme de l'homme une situation contraire à sa nature, et créée uniquement par la dégradation de ses semblables. La folie en est la suite ordinaire; il en est de plus noble que celles de cet esprit misérable; mais toutes ces

âmes enivrées ont eu la leur. Tous les despotes, en faisant violence à la nature humaine, ont risqué de devenir moins qu'un homme. On observe parfois dans leur destinée la même chute que dans leur intelligence. Néron vécut tout-puissant comme un dieu et il est mort comme un malfaiteur.

FIN DES APPENDICES DU PREMIER VOLUME.

8022. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE,
Rue de Fleurus, 9, à Paris.




H
P94447e
Prévost-Paradol, Lucien Anatole
Essai sur l'histoire universelle. Vol.1.
115691

